GEORGE GISSING

La Rue des Meurt-de-faim

roman traduit de l'anglais



PARIS
ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE
23, BOULEVARD DES ITALIENS, 23
1902

La Rue des Meurt=de=faim

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



GEORGE GISSING

La Rue des Meurt-de-faim

roman traduit de l'anglais



PARIS

ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE

23, BOULEVARD DES ITALIENS, 23

LA RUE DES MEURT-DE-FAIM

I

UN HOMME DE SON TEMPS

Au moment où les Milvain se mettaient à table pour déjeuner, la cloche de l'église paroissiale de Wattleborough sonnait 8 heures. C'était à deux milles de là; mais, par ce matin d'automne, le vent d'ouest apportait chaque coup très distinct. Jasper, qui se disposait à ouvrir un œuf à la coque, prêta l'oreille et fit gaiement cette réflexion :

— A cette heure-ci, on pend un homme à Londres.

— Ce n'est pas absolument nécessaire de nous l'apprendre, dit sa sœur Maud, froidement.

— Et sur ce ton-là encore, protesta sa sœur Dora.

— Qui est-ce? demanda Mrs (1) Milvain, regardant son fils avec une expression de souffrance.

— Je n'en sais rien. Mes yeux sont tombés par hasard, dans le journal d'hier, sur l'annonce qu'on allait pendre quelqu'un à Newgate, ce matin; et il y a une certaine satisfaction à se dire qu'on n'est pas ce quelqu'un.

— Voilà bien ta façon égoïste de voir les choses, dit Maud.

— Bon! répliqua Jasper. Du moment que ce fait me revient en tête, quel meilleur parti en pourrais-je tirer?

(1) Mistress : Madame.

Je pourrais maudire la brutalité d'un siècle qui l'autorise, ou me lamenter sur le triste sort du pauvre diable. Mais ce déploiement de sensibilité serait aussi peu profitable aux autres qu'à moi-même; il m'arrive d'entrevoir le fait sous un jour consolant. Les choses vont mal pour moi, mais pas encore à ce point. Je pourrais être en train de marcher à la potence entre le bourreau et le chapelain, tandis que je suis en train de manger un œuf vraiment frais, des rôties beurrées excellentes, arrosées d'un café aussi bon qu'on peut l'exiger dans ce coin du monde. — Fais bouillir le lait, maman. — J'ai dit ce qui me passait par la tête; cela étant, je n'ai pas à m'en justifier.

Jasper Milvain était un jeune homme de vingt-cinq ans, bien fait, quoique un peu grêle, au teint pâle, aux cheveux presque noirs, au visage soigneusement rasé. Il portait des vêtements de bonne qualité, mais qui témoignaient d'un long état de service. Son col droit se cornait sur une cravate à dessins lilas.

De ses deux sœurs, Dora, âgée de vingt ans, lui ressemblait le plus de figure, mais la douceur de son parler semblait dénoter un caractère différent. L'aînée, Maud, de deux ans plus âgée, avait des traits accentués et beaux, des cheveux magnifiques, à reflets roux; son visage n'était pas de ceux qui ont le sourire facile. Leur mère avait l'apparence et les manières d'une malade, bien qu'elle fût à table comme tout le monde. Toutes les trois étaient mises en personnes de bonne compagnie, mais avec une extrême simplicité. L'ameublement de la salle à manger, qui donnait sur un petit carré de jardin, était confortable et suranné; un ou deux objets seulement portaient la marque du goût de l'époque.

— Un homme qui en arrive à se faire pendre, poursuivit Jasper, posément, a la satisfaction de se dire qu'il a réduit la société à ses dernières ressources. C'est un homme d'une importance si fatale que rien n'en viendra à bout, sauf le suprême effort de la loi. Eh bien, dans un sens, c'est là un succès.

— Dans un sens, répéta Maud avec dédain.

— Si nous parlions d'autre chose? insinua Dora, qui paraissait redouter un conflit entre sa sœur et Jasper.

Presque au même instant, l'arrivée du courrier fit diversion. Il apportait une lettre pour Mrs Milvain, une lettre et un journal pour son fils. Pendant que les jeunes filles et leur mère s'entretenaient des futiles communications de leur correspondante, Jasper lisait la lettre qui lui était adressée.

— C'est de Reardon, dit-il à la plus jeune de ses sœurs. Ça va mal. Voilà tout à fait l'individu à finir par s'empoisonner, ou se faire sauter la cervelle.

— Mais pourquoi ?

— Il ne peut venir à bout de rien, et il commence à se faire du mauvais sang à cause de sa femme.

— Est-ce qu'il est malade ?

— Surmené, je suppose. Et c'est bien ce que j'avais prévu. Il n'est pas homme à faire de la production littéraire un métier lucratif. Dans des circonstances favorables, il pourrait écrire un assez bon livre tous les deux ou trois ans. L'échec du dernier l'a démoralisé, et maintenant il fait des efforts surhumains pour en terminer un avant l'hiver. Ça finira mal pour ces gens-là.

— Il en savoure d'avance la perspective! murmura Maud, en regardant sa mère.

— Point du tout, dit Jasper. C'est vrai que j'ai envié ce garçon-là d'avoir persuadé à une belle jeune fille de croire en lui et de partager son sort, mais, s'il en vient à être coulé, je le regretterai sincèrement : c'est mon seul véritable ami. Je n'en suis pas moins impatienté de voir un homme exiger tant de la fortune. Il faut être plus modeste... comme moi. Parce qu'un de ses livres a eu un semblant de succès, il s'est imaginé que ses peines étaient finies. *Terrain Neutre* lui ayant rapporté cent pounds (1), il a aussitôt escompté des revenus s'accroissant en proportion géométrique. Je lui ai donné à entendre qu'il ne pouvait pas aller de ce train-là. Il

(1) Livre sterling : 25 francs.

a souri avec indulgence, se disant bien sûr : « Il me juge d'après lui-même », ce dont j'étais fort éloigné. — Passe-moi des rôties, s'il te plaît, Dora. — Je suis un homme plus fort que Reardon ; je peux garder l'œil ouvert et voir venir.

— Est-ce que Mrs Reardon serait femme à récriminer ? demanda Mrs Milvain.

— Hé... oui, cela se pourrait. Cette jeune personne ne s'est pas contentée d'un modeste garni, il leur a fallu meubler tout un appartement ; je m'étonne presque que Reardon ne lui ait pas donné une voiture. Eh bien, son dernier livre ne lui a encore une fois rapporté que cent pounds, et à présent, même s'il achève celui auquel il travaille, il est fort douteux qu'il en retire autant. En somme, l'*Optimiste* a été un échec.

— M. Yule peut leur laisser quelque chose, dit Dora.

— Oui, mais il peut vivre encore dix ans, et il aimerait mieux les voir tous deux à l'asile des pauvres (1) que de leur avancer six pence, ou je ne le connais pas. Sa mère, à elle, a juste de quoi vivre ; elle ne peut leur venir en aide. Son frère ne voudrait pas donner ou prêter deux pence et demi.

— M. Reardon n'a-t-il pas de parents ? questionna Maud.

— Je ne lui ai jamais entendu parler d'aucun. Non, il s'est donné le coup fatal. Un homme dans sa position, s'il se marie, doit épouser ou une ouvrière, ou une héritière, et, à bien des égards, l'ouvrière vaut mieux.

— Comment peux-tu parler ainsi, exclama Dora, toi qui célèbres sans cesse les avantages de l'argent.

— Oh ! je ne veux pas dire le moins du monde qu'une ouvrière vaille mieux pour moi ; mais elle eût mieux valu pour un homme comme Reardon. Il est assez absurde pour être consciencieux, il aime à s'entendre ap-

(1) En anglais *Workhouse*. Institution nationale, datant de la reine Elisabeth, par laquelle tout citoyen anglais, reconnu sans moyen d'existence, a droit au gîte et à la nourriture, dans la commune où il est domicilié, ou d'où il est originaire.

peler un artiste, et ainsi de suite. S'il avait l'esprit tranquille, il pourrait gagner quelque chose comme cent cinquante pounds par an, ce qui, avec une bonne petite couturière pour femme, lui suffirait. Il ne désirerait rien au delà du strict nécessaire, et la qualité de son travail serait sa récompense. Au lieu de cela, il court à sa ruine.

— Et, dit Maud, je répète que tu te réjouis de cette perspective.

— En aucune façon. Si j'ai l'air de parler d'un ton triomphant, c'est tout simplement que mon esprit jouit de la perception lucide d'un fait. — Un peu de marmelade, Dora?

Jasper méditait sur la lettre de son ami.

— Si d'ici dix ans Reardon est encore en vie, dit-il, vous verrez que ce sera moi qui lui prêterai des billets de cinq livres.

Un sourire ironique effleura les lèvres de Maud. Dora se mit à rire.

— Pour sûr! pour sûr! s'exclama leur frère. Vous n'avez pas la foi. Mais faites-moi le plaisir de comprendre la différence qui existe entre un homme comme Reardon et un homme comme moi. Il est, lui, le vieux type de l'artiste impratique ; moi, je suis l'homme de lettres du jour. Il ne veut pas faire de concessions, — ou plutôt il ne le peut pas ; il ne peut pas alimenter le marché. Moi... oui, je sais ; vous me direz que, pour le quart d'heure, je ne fais rien, mais c'est ce qui vous trompe... J'étudie mon métier. Actuellement la littérature est un trafic. En mettant à part les hommes de génie qui peuvent réussir par la seule force des choses, l'homme de lettres à succès sera le commerçant habile. Il se préoccupe, en premier lieu, avant tout, des marchés, et, lorsqu'il voit certaine espèce de marchandise commencer à rester pour compte, il est prêt à lancer quelque chose de neuf et d'alléchant. Il connaît à la perfection toutes les sources possibles de revenu ; quoi qu'il ait à vendre, il trouvera moyen d'en tirer profit de tous côtés. Ce n'est pas lui qui fera de ces ventes impro-

ductives pour une somme en bloc, à un intermédiaire qui en réalisera, lui, six gains distincts. Eh bien, écoutez : si j'avais été à la place de Reardon, j'aurais trouvé moyen de retirer quatre cents pounds de *l'Optimiste*. J'aurais adroitement travaillé les Revues, les journaux, les éditeurs étrangers, toutes sortes de monde. Reardon est incapable de manœuvrer ainsi. C'est un homme d'un autre âge ; il vend un manuscrit comme s'il vivait dans la *Grub Street* (1) de Samuel Johnson, tandis que notre Grub Street d'aujourd'hui est toute différente ; elle est pourvue de communications télégraphiques ; elle sait quel plat littéraire a cours dans tous les coins du monde ; ses habitants sont des hommes d'affaires, quoique râpés.

— Je trouve tout cela dégoûtant, dit Maud.

— Je n'y puis rien, ma chère enfant. Et alors, comme je vous le disais, je suis en train de faire, lentement, mais sûrement, l'apprentissage du métier. Je ne pratiquerai pas le roman, j'ai échoué de ce côté ; je ne suis pas propre à ce travail. C'est dommage, sans doute, car on y gagne beaucoup d'argent. Mais j'ai de quoi me retourner. Et, je le répète, d'ici dix ans, je me ferai mes mille pounds annuels.

— Je ne me rappelle pas t'avoir déjà entendu fixer le chiffre précis, observa Maud.

— Peu importe. « Et ceux qui ont, recevront. » Quand j'aurai un revenu personnel convenable, j'épouserai une femme qui en aura un tant soit peu plus gros, et, de la sorte, on parera à toute éventualité.

Dora, riant, s'exclama :

— Ce qui m'amuserait, c'est si les Reardon héritaient d'une bonne somme d'argent à la mort de M. Yule, et ce ne serait pas si loin que dix ans, bien sûr.

— Je ne vois pas qu'ils aient grand'chance d'hériter

(1) *Grub Street*, ancienne rue de Londres, habitée, au XVIIIe siècle, par les écrivains misérables. Ce nom est resté proverbial dans la langue anglaise. Le roman, dans le texte, porte le titre de : *New Grub Street*.

de beaucoup, répliqua Jasper, réfléchissant. Mrs Reardon n'est que sa nièce, le frère et la belle-sœur passeront avant elle, je suppose. Et, d'autre part, si la fortune arrive à la seconde génération, le Yule de lettres a une fille, et le fait d'être invitée ici me ferait penser qu'elle est la nièce favorite. Non, non ; vous pouvez compter qu'ils n'auront rien du tout.

Il avait fini de déjeuner ; il se renversa sur son siège et déploya le journal de Londres, apporté par le courrier.

Quand la bonne vint desservir, il s'en alla d'un pas traînant en fredonnant un air.

La maison était gentiment située au bord de la route d'un petit village nommé Finden.

Mrs Milvain et ses filles y vivaient depuis sept ans qu'était mort le père, vétérinaire de profession. La veuve jouissait d'une rente annuelle et viagère de deux cent cinquante livres ; les enfants ne possédaient rien en propre. Maud donnait à l'occasion des leçons de musique, Dora était engagée comme institutrice à la journée dans une famille de Wattleborough. Jasper venait régulièrement deux fois par an de Londres passer une quinzaine avec elles ; il en était aujourd'hui à la moitié de sa visite d'automne, et la tension des rapports entre ses sœurs et lui, qui rendait invariablement la seconde semaine de son séjour pénible pour toute la maison, s'était déjà fait sentir.

Dans le courant de la matinée, après une demi-heure d'entretien privé avec sa mère, Jasper s'en alla flâner au soleil. Il venait de sortir quand Maud, délivrée pour l'instant de ses devoirs domestiques, entra dans le salon où Mrs Milvain reposait sur le sofa.

— Jasper a besoin de plus d'argent, dit la mère, après avoir laissé Maud s'asseoir et songer quelques minutes.

— Bien entendu ; j'en étais sûre. J'espère que tu lui as dit qu'il n'en aurait pas davantage ?

— Je n'ai vraiment su que dire, répondit Mrs Milvain d'un ton plaintif.

— Alors, tu n'as qu'à me laisser faire. Nous n'avons

pas d'argent pour lui, et il faut que cela cesse. Pourquoi devrions-nous vivre chichement et nous priver pour le maintenir dans l'oisiveté ?

— Mais, tu ne peux pas appeler cela de l'oisiveté, Maud. Il étudie sa profession.

— Dis son métier, je te prie ; il le préfère. Et le moyen de savoir s'il étudie quelque chose ? Qu'appelle-t-il étudier ? Et quand on l'entend parler avec dédain de son ami M. Reardon, qui, lui, doit travailler dur d'un bout de l'année à l'autre, c'est écœurant, maman. Si nous étions un peu plus à notre aise, je ne dirais rien, mais nous ne pouvons vivre de ce qu'il voudra bien nous laisser. Je lui dirai sans ambages qu'il ait dorénavant à gagner sa vie.

Nouveau silence plus long. Mrs Milvain essuya furtivement une larme sur sa joue.

— Je trouve cruel de lui refuser, dit-elle enfin, quand une année de plus peut lui apporter l'occasion qu'il attend.

— Eh bien, tout ce que je peux dire, s'écria Maud avec irritation, c'est qu'il a de la chance d'avoir une mère qui, de plein gré, lui sacrifie ses filles.

Les scènes de ce genre n'étaient pas rares. Le choc des colères dura quelques minutes, puis Maud sortit précipitamment de la chambre.

Une heure après, à dîner, elle se montra un peu plus caustique que de coutume dans ses réflexions, mais ce fut le seul indice qui subsistât de son humeur orageuse.

Jasper reprit la conversation du déjeuner :

— Voyons, commença-t-il, pourquoi n'écrivez-vous pas quelque chose, jeunes filles ? Je suis convaincu que vous pourriez gagner de l'argent. Si vous essayiez ? En ce moment, il y a un écoulement effrayant d'histoires pieuses ; pourquoi n'en tricoteriez-vous pas une ensemble ? Je parle très sérieusement.

— Que ne le fais-tu toi-même ? riposta Maud.

— Je vous ai déjà dit que je ne peux pas forger des histoires, mais vous le pourriez, je crois. A votre place, je me ferais une spécialité des livres de prix pour écoles

du dimanche ; vous savez bien ce que je veux dire ? Ça se vend comme des petits pâtés chauds. On s'est encore diablement peu lancé dans cette direction-là. Si vous vouliez vous y mettre, vous pourriez vous faire plusieurs centaines de pounds par an.

— Et, je te prie, pourquoi devrais-je m'adonner à un genre de travail inférieur ?

— Inférieur ? Oh ! si tu peux être une George Eliot, commence au plus vite. Je te proposais simplement ce qui me semblait praticable Je ne te crois pas du génie, Maud. Les gens gardent si fortement ancré dans leur cervelle ce vieux préjugé qu'on ne doit jamais écrire que sous la dictée de l'Esprit-Saint ! Moi, je vous dis qu'écrire est un métier. Je ne plaide pas pour la propagation de la littérature malsaine, je ne parle que des bonnes grosses choses communes, de bonne vente pour le public vulgaire. Allons, penses-y un peu, Maud ; reparles-en avec Dora.

Il revint encore à la charge.

— Je maintiens que nous autres, intellectuels, sommes en droit de fournir à la multitude la nourriture qu'elle aime. Nous ne sommes pas des génies, et si nous suivons tout paisiblement notre petit bonhomme de chemin, avec la gravité des quadrupèdes aux longues oreilles, nous ne produirons jamais que des platitudes. Employons nos facultés à gagner de l'argent et tirons de notre vie le meilleur parti possible. Je voudrais pour beaucoup avoir le talent de produire des romans qui surpassent en imbécillité les plus imbéciles de ceux qui aient jamais été tirés à cinquante mille exemplaires. Mais cela exige du talent, vous savez, et les pédants de lettres qui le nient commettent une erreur grossière. Pour charmer le vulgaire, il vous faut, d'une façon ou d'une autre, incarner le génie de la vulgarité. Je ne serai pas apte, pour ma part, à m'adresser au plus gros du public ; mon talent ne s'y prête pas. J'écrirai pour l'élite de la classe moyenne des esprits, pour ceux qui aiment à sentir dans ce qu'ils lisent une certaine habileté spéciale, sans être capable de distinguer

le diamant du strass. Voilà pourquoi je suis si lent à me mettre à l'œuvre. Et, malgré tout, je me sens, de semaine en semaine, plus sûr de moi. Ma dernière « chose » dans le *West End* a visiblement frappé juste : ce n'était pas trop futile, ce n'était pas trop sérieux. J'ai entendu des gens en parler dans le train.

Mrs Milvain regardait Maud avec des yeux qui sollicitaient son attention sur ces propos. Néanmoins, une demi-heure après le repas, Jasper vit sa sœur venir à lui, dans le jardin, d'un air qui présageait assez ce qui allait suivre.

— Je désire savoir de toi quelque chose, Jasper. Combien de temps encore comptes-tu sur maman pour te nourrir ? Je parle au sens littéral ; je veux savoir combien cela doit encore durer ?

Il détourna les yeux et réfléchit.

— Pour me donner de la marge, répondit-il, disons douze mois.

— Mieux vaut dire tout de suite ton « dix ans » favori.

— Non, je parle au pied de la lettre. D'ici douze mois, si ce n'est avant, je commencerai à payer mes dettes. Ma chère enfant, j'ai l'honneur d'être un bonhomme passablement malin. Je sais ce que je fais.

— Et supposons que maman vienne à mourir avant six mois ?

— Je m'arrangerai pour me tirer d'affaire très bien.

— Toi ? Et Dora et moi, je te prie ?

— Vous écrirez des prix pour les écoles du dimanche.

Maud lui tourna le dos et le laissa seul.

Il tapa sur la pipe qu'il venait de fumer, pour en faire tomber la cendre, et s'en alla de nouveau flâner par les chemins. Sa physionomie portait la trace légère d'une préoccupation, et la plupart du temps, un sourire pensif y flottait. Par moments, il caressait du bout des doigts son menton soigneusement rasé ; parfois il observait les détails du chemin. Aux rares passants qu'il rencontrait, il jetait un coup d'œil perçant, et les toisait de la tête aux pieds.

A la fin de sa promenade, comme s'il s'en revenait, il se trouva face à face avec deux personnes qui cheminaient côte à côte en silence, et dont l'aspect l'intéressa. C'était un homme de cinquante ans, grisonnant, aux traits durs, aux épaules légèrement voûtées, portant un chapeau de feutre gris à larges bords, et un complet de drap fort décent. Une jeune fille, d'environ vingt-deux ans, l'accompagnait, vêtue d'une robe couleur ardoise, très simple, avec un chapeau de paille jaune, d'une forme jadis réservée à l'autre sexe. Ses cheveux foncés, coupés court, formaient une infinité de boucles frisottantes. Le père et la fille, à n'en point douter. La jeune fille ne devait paraître ni belle ni jolie à un œil indifférent; mais elle avait un visage grave, très expressif, une carnation à tons d'ivoire, une démarche gracieusement modeste. Elle semblait jouir de l'air de la campagne.

Cette rencontre fit songer Jasper. Après avoir fait quelques mètres, il se retourna; au même instant, l'inconnu tournait aussi la tête.

« Où diable les ai-je vus, lui et la jeune fille? » se demanda Milvain.

Et, avant qu'il fût arrivé au terme de sa course, le souvenir qu'il cherchait avait jailli en son esprit.

« A la salle de lecture du Muséum, c'est évident. »

II

LA MAISON DE YULE

— Je crois, dit Jasper, en entrant dans la pièce où sa mère et Maud travaillaient à l'aiguille, je crois avoir rencontré Alfred Yule et sa fille.

— Comment les as-tu reconnus ? demanda Mrs Milvain.

— J'ai croisé un vieux bonhomme et une jeune fille pâle que je connais pour l'avoir vue au British Museum. Ce n'était pas tout près de chez Yule, mais ils faisaient une promenade.

— Il est possible qu'ils soient déjà arrivés. Miss Harrow avait dit « dans une quinzaine ».

— Pas moyen de les prendre pour des gens du terroir, même si je ne m'étais pas rappelé leurs figures. L'un et l'autre sont d'incontestables habitants de la « vallée de l'ombre des livres ».

— Miss Yule est-elle donc à ce point un épouvantail ? questionna Maud.

— Un épouvantail ? Point du tout ; mais un excellent spécimen de la jeune fille de lettres moderne. Je présume que tu as sur ce genre de personnes les idées arriérées les plus baroques. Non ; son air me plaît plutôt. *Simpatica*, comme dirait cet âne de Whelpdale. Un teint pur, très délicat, quoique morbide, de jolis

yeux, une taille pas encore abîmée. Mais, en somme, je puis me tromper quant à leur identité.

Dans le courant de l'après-midi, la conjecture de Jasper se changea en certitude. Maud était partie pour rejoindre Dora au retour de sa leçon à Wattleborough, et Mrs Milvain se trouvait seule et dans un état de dépression morale, quand la sonnette de l'entrée tinta, et la bonne introduisit Miss Harrow.

Cette personne remplissait les fonctions de femme de charge chez M. Richard Yule, riche propriétaire du voisinage. C'était une aimable femme de quarante-cinq ans, fluette et à la voix douce, sœur de la défunte Mrs Yule.

— Nos visiteurs londoniens sont arrivés hier, commença-t-elle aussitôt.

Mrs Milvain rapporta la rencontre de son fils, une ou deux heures avant.

— C'étaient eux, pour sûr, dit la visiteuse. Mrs Alfred n'est pas venue ; je ne comptais guère sur elle. C'est si triste, n'est-ce pas, quand il y a des difficultés de cet ordre !

Elle sourit d'un air confidentiel.

— La pauvre jeune fille doit s'en ressentir, dit Mrs Milvain.

— J'en ai peur. Il est certain que cela rétrécit le cercle de ses amies. C'est une délicieuse enfant, et j'aimerais que vous la vissiez. Venez donc prendre le thé avec nous demain, voulez-vous ?... Et je me demande si M. Milvain serait aise de rencontrer le père ? J'ai pensé que cela pourrait lui être avantageux : Alfred est lié avec tant de gens de lettres, vous savez.

— Je suis sûre qu'il en serait ravi, répondit Mrs Milvain. Mais... et son amitié avec Mrs Edmund Yule et les Reardon ? Ne serait-ce pas un peu gênant ?

— Oh ! je ne crois pas ; à moins que lui-même... Il me semble qu'on n'aurait pas besoin d'en parler.

Le lendemain, dans l'après-midi, Maud et Dora, très curieuses de voir la jeune fille de la « Vallée de l'ombre des livres », se mirent en route avec leur frère. Il n'y avait qu'un quart d'heure de marche jusqu'à l'habita-

tion de Richard Yule, petite maison entourée d'un vaste jardin. Jasper y venait pour la première fois ; ses sœurs visitaient de temps à autre Miss Harrow, mais voyaient très rarement M. Yule lui-même, qui ne faisait pas mystère de son peu de goût pour la société féminine.

Richard, Alfred et Edmund Yule étaient fils d'un papetier de Wattleborough et reçurent une bonne éducation au collège de la ville. L'aîné, qui montrait des dispositions pour les affaires, s'occupa d'abord du commerce paternel, puis, son père étant mort, il profita de sa part de succession pour fonder une fabrique de papier. L'entreprise réussit à merveille, et, au cours des années, Richard devint un manufacturier prospère. Cependant son frère Alfred avait abandonné la papeterie pour venir échouer chez un libraire de Londres, dans la *Grub Street* moderne. Edmund continua le commerce paternel, avec peu de succès. Des liens affectueux l'attachaient à son frère aîné, qui finit par lui offrir une part dans sa florissante manufacture. Mais le caractère de Richard était difficile ; Edmund et lui se querellèrent, se séparèrent, et lorsque le plus jeune mourut, vers l'âge de quarante ans, il ne laissa que de faibles ressources à une veuve et deux enfants.

Richard Yule, veuf et sans enfants, retiré du commerce, prit une part active aux affaires municipales.

Quant à sa famille, il entretenait peu de rapports avec elle. Alfred Yule, un homme de lettres usé dans le métier, n'était venu à Wattleborough que deux fois en dix ans ; Mrs Edmund Yule et sa fille, aujourd'hui Mrs Reardon, une fois seulement. Certaines difficultés entre Mrs Alfred et Mrs Edmund avaient rendu plus que froides les relations de ces deux branches de la famille. Richard semblait regarder les uns et les autres avec une égale impartialité. Peut-être le seul sentiment véritablement chaleureux qu'il eût jamais éprouvé, s'était-il porté sur son frère Edmund, et Miss Harrow avait observé qu'il parlait avec un intérêt tant soit peu plus vif de la fille d'Edmund, Amy, que de celle d'Alfred, Marian.

Miss Harrow reçut ses invités dans un petit salon sobrement meublé. Elle était nerveuse, sans doute à cause de Jasper qu'elle n'avait vu qu'une fois, le printemps dernier, et qui lui avait fait l'impression d'un jeune homme terriblement nouveau jeu. Dans l'ombre d'un rideau était assise une jeune fille, svelte et simplement habillée, dont Jasper reconnut à nouveau les cheveux courts et la physionomie pensive. Quand vint son tour d'être présenté à Miss Yule, il la vit hésiter un instant à lui donner la main ; enfin elle se décida à la lui tendre, et il trouva un je ne sais quoi de délicieux à sa tiède douceur. Elle sourit avec un léger embarras et ne croisa son regard qu'une seconde.

— Je vous ai vue bien des fois, quoique sans vous connaître, sous la grande coupole, dit-il d'un ton cordial.

Elle rit, comprenant aussitôt l'allusion.

— J'y suis bien souvent, répondit-elle.

— Quelle grande coupole ? interrogea Miss Harrow, surprise.

— Celle, expliqua Jasper, de la salle de lecture du British Museum, connue par quelques-uns de nous sous l'appellation de la « *Vallée de l'Ombre* des livres ». Les personnes qui ont l'habitude d'y travailler, arrivent naturellement à se connaître de vue. C'est ainsi que j'ai reconnu le père de Miss Yule, en le croisant sur la route, hier.

Les trois jeunes filles se mirent à causer entre elles de futilités, c'était inévitable. Marian avait entrelacé ses doigts et posé ses mains à plat sur ses genoux en un geste nerveux ; elle parlait d'une voix presque lente, d'une manière douce et réfléchie, avec un accent pur, dépourvu de prétention, et sans employer aucun de ces tours à la mode qui auraient aussitôt éveillé l'idée d'un commerce habituel avec la société ultra-londonienne.

— Vous devez vous demander comment nous pouvons vivre dans cet endroit perdu, fit observer Maud.

— Je vous envie plutôt, répondit Marian, en appuyant légèrement sur ces mots.

La porte s'ouvrit pour donner passage à Alfred Yule. Grand et maigre, sa tête forte, aux traits massifs, faisait l'effet d'un complément disproportionné de son corps. L'intelligence et l'inégalité d'humeur étaient au même degré empreintes sur son visage, auquel des sourcils froncés ajoutaient une expression permanente de sévérité. Il avait des cheveux rares et lisses, des favoris grisonnants, le menton rasé. L'histoire d'une vie laborieuse et orageuse se lisait dans les innombrables rides de ce visage, et l'on devinait aisément en cet homme un être combattif et aigri. Quoiqu'il parût plus vieux que son âge, il ne semblait nullement sur le déclin de sa vigueur mentale.

— Je suis charmé de vous voir, Monsieur Milvain, dit-il en lui tendant une main osseuse. Votre nom me remet en mémoire un article du *Wayside*, paru il y a un mois ou deux, et qui, si vous permettez à un vétéran de vous le dire, n'était vraiment pas mal.

— Je vous suis reconnaissant de l'avoir remarqué, répliqua Jasper.

Une nuance d'émotion se peignit sur ses joues. Cette allusion si inattendue lui causait un plaisir pénétrant.

M. Yule s'assit gauchement, croisa les jambes et se mit à frotter de sa main droite le revers de l'autre main qui reposait sur ses genoux. Il paraissait n'avoir plus rien à dire pour l'instant et laissa miss Harrow et les jeunes filles soutenir la conversation. Jasper écouta en souriant pendant quelques minutes, puis adressa la parole au vétéran.

— Avez-vous vu le *Study* cette semaine, Monsieur Yule ?

— Oui.

— Avez-vous remarqué qu'il contient une critique très favorable d'un roman qui, à la même place, avait été horriblement maltraité il y a trois semaines ?

Yule tressaillit, mais Jasper s'aperçut tout de suite que son émoi n'avait rien de désagréable.

— Hum ! Il est certain que Fadge n'est pas immédia-

tement responsable; mais ce sera fâcheux pour lui, positivement fâcheux.

Il eut un sourire hargneux. La seule façon dont il prononçait le nom de « Fadge » suffisait à révéler un motif de ressentiment personnel contre le directeur du *Study*.

— L'auteur, observa Milvain, pourra tirer bon parti de tout cela.

— Il le fera sans aucun doute. Il devrait commencer par écrire aux journaux pour appeler leur attention sur cet échantillon de l'impartialité de la critique. Ha ! ha !

Il se leva et se dirigea vers la fenêtre, où il resta quelques minutes à regarder devant lui, le même sourire hargneux sur le visage. Pendant ce temps, Jasper divertissait les dames par un exposé des deux comptes rendus antagonistes, thème que ses sœurs connaissaient déjà. Mais il ne se permit pas d'exprimer aussi librement que chez lui son opinion sur la critique en général, supposant bien que Yule et sa fille cultivaient ce genre de littérature.

— Si nous allions dans le jardin, proposa bientôt Miss Harrow. C'est une honte de rester enfermé par un après-midi si beau.

Il n'avait pas été question jusque-là du maître de céans. Mais M. Yule dit alors à Jasper :

— Mon frère serait aise de vous voir et de vous entretenir un moment, si vous vouliez venir jusqu'à lui. Il n'est pas assez bien aujourd'hui pour quitter la chambre.

Et pendant que les dames passaient au jardin, Jasper suivit l'homme de lettres qui le mena à une chambre du premier étage où ils trouvèrent Richard Yule enfoncé dans un fauteuil d'osier près de la fenêtre ouverte. Il ressemblait à son frère d'une façon frappante, bien qu'il eût incontestablement une plus belle prestance, et, quoique malade, un teint dont la saine couleur contrastait avec la peau parcheminée d'Alfred.

— Alors, vous êtes aussi ligué avec les médecins?

salua-t-il le jeune homme, d'un ton d'amicale rudesse, en lui tendant la main et le toisant d'un air de bienveillante condescendance.

— Hé ! voilà bien certainement une manière d'envisager la profession littéraire, accorda Jasper, assez instruit des idées de Richard pour saisir l'allusion.

— Et un jeune homme qui a tout l'avenir devant lui encore ! Que diable, Monsieur Milvain, n'y a-t-il pas de travail moins pernicieux auquel vous puissiez vous faire la main ?

— Je crains bien que non, Monsieur Yule. Et, après tout, savez-vous que, dans une certaine mesure, on peut vous rendre responsable de ma dépravation ?

— Comment ça ?

— N'avez-vous pas consacré presque toute votre vie à faire du papier ? Que le papier ne soit pas si bon marché et si répandu et l'on ne serait pas si tenté de griffonner.

Alfred Yule fit entendre un rire bref.

— Il me semble que te voilà collé, Richard.

— Je souhaiterais, repartit ce dernier, que vous fussiez condamnés tous deux à écrire sur du papier comme celui que je fabriquais principalement : un papier spécial, d'un brun blanchâtre, à l'usage des marchands.

Il étouffa un rire et allongea la main vers une boîte de cigarettes placée sur une table à sa portée. Son frère et Jasper en acceptèrent une et se mirent à fumer.

— Vous voudriez voir cesser entièrement toute production littéraire ? dit Milvain.

— Je voudrais voir aboli le *métier* littéraire.

— Il y a là une nuance, à coup sûr. Mais je dirais qu'en somme, le métier même sert une fin louable.

— Laquelle ?

— L'expansion de la civilisation.

— La civilisation ! exclama Richard avec mépris. Qu'entendez-vous par civilisation ? Vous appelez civiliser les hommes, en faire des créatures faibles, flasques,

anx yeux perdus et à l'estomac dyspeptique! Ce que la presse déverse journellement par tonnes, qui est-ce, surtout, qui le lit? Précisément les hommes et les femmes qui devraient employer leurs moments de loisir aux exercices en plein air; les gens qui gagnent leur pain par des occupations sédentaires et qui, dès qu'ils sont libres, auraient besoin de s'en aller loin du pupitre ou du comptoir, au lieu de s'étioler sur de minuscules caractères imprimés. Vos écoles primaires, votre presse populaire, votre vulgarisation de l'instruction! Un tas de machines à ruiner le pays, voilà comment je les appelle. J'ai envie d'offrir de bons prix aux hommes et aux femmes, travailleurs sédentaires, qui prèteraient le serment de s'abstenir de toute lecture et le tiendraient pendant un certain nombre d'années. Cette abstinence-là est plus nécessaire que celle des liqueurs fortes. S'il n'avait dépendu que de moi, j'aurais fait revivre les combats de gladiateurs.

Alfred tirait sur sa cigarette. Ses pensées étaient à M. Fadge et au *Study*. Il cherchait comment il pourrait aider à diriger l'animadversion publique sur cet organe et son directeur. Milvain, très amusé, écoutait la diatribe du vieux Yule.

— Maintenant, et vous, continua Richard, dites-moi un peu ce que vous écrivez?

— Rien de particulier. Je tire de tout ce qui me frappe l'imagination une page ou deux à débiter.

— C'est ça. Vous ne cherchez même pas à faire croire que vous avez trouvé quelque chose à dire. Vous vivez pour induire les gens à se donner une indigestion mentale, et physique aussi par conséquence.

— Savez-vous, Monsieur Yule, que vous m'avez fourni une idée superbe? Si je reprenais vos vues, je ne ferais sans doute pas une mauvaise affaire en écrivant contre le fait d'écrire. Je ferais de la guerre contre la littérature ma spécialité littéraire. Les lecteurs devraient me payer pour leur dire qu'ils ne doivent pas lire. Il faut que je rumine ça.

— Carlyle vous a devancé, lança Alfred.

— Oui, mais il a pris un point de vue arriéré. Je baserais ma polémique sur la philosophie la plus récente.

Il développa l'idée, plaisamment, tandis que Richard le considérait comme il l'aurait fait d'un singe savant.

— Voilà bien encore ! Votre philosophie récente ! s'écria le malade. Ce que vous forcez le public à avaler n'est pas même sain. Ainsi, voilà l'homme qui a épousé ma nièce, la pauvre fille ! Reardon, il s'appelle ; vous le connaissez, je suppose ? Par simple curiosité, j'ai jeté un coup d'œil sur un de ses livres, intitulé : *l'Optimiste*. Ça dépasse encore toutes les morbides imbécillités que j'aie jamais lues ! J'avais envie de lui écrire pour l'engager à prendre, pendant quelques semaines, deux pilules antibilieuses, avant de se coucher.

A ce moment, Alfred se leva.

— Allons-nous joindre les dames ? dit-il, avec une certaine pédanterie de phrase et d'élocution qui le caractérisait.

— Réfléchissez à votre voie pendant que vous êtes jeune encore, dit Richard en serrant la main de son visiteur.

— Votre frère m'a l'air de parler très sérieusement, observa Jasper, en suivant Alfred au jardin.

— Je le crois. C'est amusant de temps en temps, mais fatiguant à la longue. A propos, vous n'êtes pas en relation personnelle avec M. Fadge ?

— Voici même la première fois que j'ai entendu prononcer son nom.

— On peut, sans manquer à la charité, éprouver un certain plaisir quand il se trouve dans une mauvaise passe ; c'est l'homme le plus méchant du monde littéraire. Je pourrais vous conter sur lui des histoires incroyables, si ce genre de choses n'était sans doute aussi peu de votre goût que du mien.

Miss Harrow et ses compagnes, les ayant aperçus, vinrent au-devant d'eux. On aliait apporter le thé au jardin.

— Vous pouvez bien vous asseoir avec nous et fumer, si vous voulez, dit miss Harrow à Alfred.

Mais l'homme de lettres avait l'esprit trop préoccupé pour faire société. Au bout de quelques minutes, il pria les dames de lui permettre de se retirer; il avait deux ou trois lettres à écrire avant l'heure de la poste.

Le départ du vétéran soulagea Jasper qui se mit en frais d'amabilité. Quand il voulait bien laisser de côté le thème de ses propres affaires, il était apte à converser avec une gaieté naturelle qui gagnait aisément la sympathie de ses auditeurs. Inutile de dire qu'il s'adressa fréquemment à Marian Yule, dont l'attention le flattait. Elle parlait peu et l'on sentait qu'elle ne devait jamais être une causeuse très libre, mais son visage souriant dénotait un état de paisible satisfaction. Laissait-elle errer son regard, c'était pour le reposer sur les beautés du jardin, les taches mobiles des rayons du soleil, l'aspect d'un nuage lumineux. Jasper se plaisait à l'observer quand elle tournait la tête. Il trouvait à ce mouvement une grâce particulière. La forme de la tête et du cou de la jeune fille était admirable et ses cheveux coupés court la mettaient en valeur.

On convint que miss Harrow et Marian viendraient, le surlendemain, prendre le thé chez les Milvain, et, lorsque Jasper prit congé d'Alfred Yule, celui-ci lui exprima le désir de faire une promenade avec lui un de ces matins.

III

EN VACANCES

La promenade favorite de Jasper l'amenait à un endroit distant d'environ un mille et demi de leur habitation. Après avoir traversé un champ, il tournait dans un petit chemin qui traversait la voie ferrée du Great Western, et accédait de là, en sautant par-dessus un échallier, dans des prairies formant un petit vallon touffu. Cette retraite, abritée de tous les vents, avait un grand charme pour Jasper à qui la moindre brise était insupportable. Dans le fond, courait un ruisseau clair, ombragé de buissons d'aubépines et de sureaux et, tout près du pont de bois qui y était jeté, un grand frêne protégeait de son feuillage les vaches et les brebis, à l'heure où le soleil dardait ses rayons ardents sur le champ nu. Peu de passants, d'ordinaire, dans ce sentier, à part, matin et soir, les laboureurs des fermes d'alentour.

Mais, ce jour-là, dans l'après-midi qui suivit sa visite chez Richard Yule, Jasper de loin s'aperçut que la place où il s'allongeait, sur le pont de bois, était occupée. Quelqu'un d'autre avait découvert le plaisir d'observer le miroitement du soleil dans l'eau courant sur le sable clair et les pierres ; une jeune fille en chapeau de paille jaune, — oui, et précisément la personne qu'au premier coup d'œil il avait espéré reconnaître. Il descendit le

sentier, sans hâte ; à la fin, le bruit de ses pas fut entendu et miss Yule tourna la tête ; il put voir qu'elle le reconnaissait aussitôt.

Elle se redressa, laissant une de ses mains posée sur le parapet. Les saluts d'usage échangés, Jasper s'adossa à ce même parapet et se montra en veine de causerie.

— Quand je me trouvais ici, vers la fin du printemps, dit-il, ce frène bourgeonnait à peine, tandis que tout était déjà en pleine frondaison.

— C'est un frène? murmura Marian. Je ne savais pas. Je crois que je ne puis guère distinguer que le chêne. Et pourtant, ajouta-t-elle vivement, je savais que le frène était tardif ; quelques lignes de Tennyson me reviennent en mémoire.

— Lesquelles ?

— « Tardant, comme le tendre frêne tarde à se vêtir, alors que tous les bois sont verts », quelque part, dans les *Idylles*.

— Je ne m'en souviens plus ; et je ne chercherai pas à vous faire accroire le contraire, bien que ce soit assez dans mes habitudes.

Elle le regarda d'une façon étrange et parut sur le point de rire, mais n'en fit rien.

— Vous ne connaissez pas beaucoup la campagne ? continua Jasper.

— Très peu. Vous, je crois, vous la connaissez depuis l'enfance ?

— D'une certaine manière. Je suis né à Wattleborough et ma famille y a toujours vécu. Mais je ne suis pas très campagnard de nature. En réalité, je n'ai pas d'amis ici, soit qu'ils ne s'intéressent plus à moi, soit que je ne m'intéresse plus à eux. Que pensez-vous des petites, mes sœurs ?

La question, quoique posée avec une parfaite simplicité, était embarrassante.

— Elles sont passablement intellectuelles, poursuivit Jasper, quand il s'aperçut que la réponse était difficile. J'ai envie de leur persuader de se faire la main à un

travail littéraire quelconque. Elles donnent des leçons, ce qu'elles exècrent l'une et l'autre.

— Le travail littéraire serait-il moins fastidieux ? dit Marian, sans le regarder.

— Vous pensez qu'il le serait davantage ?

Elle hésita.

— Cela dépend, à coup sûr, de plusieurs choses.

— Très certainement, approuva Jasper. Je ne leur crois aucune aptitude spéciale pour ce genre de travail, mais comme elles n'en ont sûrement pas pour l'enseignement, peu importe. C'est la question d'apprendre un métier. Je suis en train de faire mon apprentissage, et je le trouve long. L'argent me le faciliterait, et, par malheur, je n'en ai point.

— Oui, dit Marian, tournant les yeux vers le ruisseau, l'argent aide à tout.

— Sans lui on passe la meilleure partie de son existence à peiner pour atteindre ce premier point d'appui qu'il vous procurerait tout de suite. Dans la carrière littéraire, avoir de l'argent devient une condition de plus en plus importante, par la raison principale qu'avoir de l'argent, c'est avoir des amis. D'année en année, cette influence gagne en valeur. Par hasard, un homme heureux réussira à force d'honnête persévérance, mais toutes les chances sont contre l'individu qui ne peut se concilier l'appui de personnages influents. Son travail est absolument écrasé par celui des mieux protégés.

— Ne pensez-vous pas que, même aujourd'hui, une œuvre vraiment belle arrive à percer tôt ou tard ?

— Plutôt tard que tôt. Et il est fort probable que son auteur ne verra pas ce moment : il meurt de faim en l'attendant. Vous comprenez que je ne parle pas des œuvres de génie, mais du travail littéraire courant. La quantité produite en est si grande, qu'on ne peut espérer attirer l'attention du public qu'à condition d'être en état de faire une réclame monstre.

— Oui, c'est vrai, je le sais, dit Marian d'une voix sourde.

— J'ai un ami qui fait des romans, continua Jasper.

Ce ne sont pas des productions géniales, mais elles se distinguent nettement de la moyenne des romans. Eh bien, après une ou deux tentatives il a eu un demi-succès, c'est-à-dire que l'éditeur a publié en quelques mois une seconde édition du livre. C'était pour lui l'occasion propice, mais il ne put en profiter, parce qu'il n'avait pas le sou. Des amis influents auraient cité l'ouvrage dans leurs articles de tête, leurs revues, leurs discours, leurs sermons. On en aurait tiré je ne sais combien d'exemplaires, et l'auteur n'aurait plus eu qu'à produire un nouveau livre et à imposer ses conditions. Mais le roman dont je parle était en réalité oublié un an après sa publication, submergé sous le flot montant de la saison littéraire suivante.

Marian risqua une objection timide :

— Mais, dans ces conditions, n'était-il pas possible à l'auteur de se faire des amis ? La fortune y était-elle vraiment indispensable ?

— Mais oui, parce qu'il lui a pris fantaisie de se marier. Garçon, il aurait pu fréquenter dans les milieux favorables, quoique son caractère, en tous cas, ne lui eût guère permis de courtiser les bonnes grâces. Mais une fois marié, sans ressources, la situation est désespérée. Il vous faut alors vivre comme le monde que vous voyez, vous ne pouvez pas être reçu sans recevoir à votre tour. Eh bien, si sa femme lui avait apporté seulement deux mille pounds, tout aurait pu s'arranger. Je lui aurais très sérieusement conseillé de vivre sur le pied de mille pounds de rente pendant deux ans. Après quoi, il eût gagné assez pour continuer du même train, ou peu s'en faut.

— Peut-être.

— Eh bien, je devrais plutôt dire que l'homme de lettres de la moyenne serait capable d'agir ainsi. Quant à Reardon...

Il s'interrompit. Le nom lui était échappé par inadvertance.

— Reardon ! dit Marian, en levant les yeux. C'est de lui que vous parlez ?

— Je me suis trahi, Miss Yule.

— Et qu'importe ? Tout ce que vous en avez dit était à sa louange.

— Je craignais que ce nom ne vous fît une impression désagréable.

Marian tarda un peu à répondre.

— Il est vrai, dit-elle, que nous ne sommes pas en bons termes avec la famille de ma cousine. Je n'ai jamais vu M. Reardon. Mais je serais très fâchée que vous pussiez supposer qu'il m'est désagréable d'en entendre parler.

— J'ai été un peu gêné, hier, du fait de mes relations avec Mrs Edmund Yule et de mon amitié avec Reardon. Pourtant je ne vois pas en quoi cela devrait m'empêcher de connaître votre père.

— En aucune façon. Au reste, je n'en parlerai pas, puisque vous l'avez nommé par mégarde.

Il y eut un arrêt dans l'entretien. Ils avaient causé presque en confidence, et, subitement, Marian parut s'apercevoir d'une certaine singularité dans la situation. Elle se tourna vers le sentier montant, comme si elle songeait à reprendre sa promenade.

— Vous êtes lasse de rester debout, dit Jasper. Voulez-vous me permettre de faire quelques pas avec vous ?

— Volontiers, merci.

Ils marchèrent quelques instants en silence.

— Avez-vous publié quelque chose sous votre nom ? demanda enfin Jasper.

— Rien du tout. J'aide seulement mon père un peu.

Le nouveau silence qui suivit fut rompu cette fois par Marian.

— Quand vous avez laissé échapper le nom de M. Reardon, dit-elle avec un sourire timide, aiguisé de cette pointe d'humour si délicieuse à rencontrer sur un visage de femme, vous alliez dire quelque chose de plus sur lui.

— Simplement que... — il s'interrompit en riant. — Allons, était-ce assez naïf ! Je me rappelle avoir commis

la même bévue, quand je revenais de l'école avec une histoire très palpitante à raconter en conservant les anonymes. Bien entendu, dès la première minute, je lâchais un nom, au grand amusement de mon père qui disait que je n'avais pas le caractère diplomatique. J'ai travaillé à l'acquérir depuis.

— Et pourquoi ?

— C'est un des facteurs essentiels du succès en n'importe quelle branche de la vie publique, et je veux réussir, voyez-vous. Je sens que je suis de ceux qui *doivent* réussir. Mais, pardon, vous m'adressiez une question. A la vérité, je voulais simplement dire de Reardon ce que j'en avais dit déjà : qu'il n'a pas le tact requis pour arriver à la popularité.

— Alors, vous ne lui croyez qu'un avenir médiocre ?

— Je souhaiterais qu'il pût être apprécié à sa juste valeur. Il est difficile de prévoir ce qui l'attend.

— J'ai connu ma cousine Amy, quand nous étions petites, dit Marian, au bout d'un instant. Elle annonçait devoir être jolie.

— Oui, elle est belle.

— Et... est-elle la femme qui convient à un mari comme le sien ?

— Je ne sais pas comment vous répondre, dit Jasper la regardant en face. Peut-être aurais-je dû dire que c'est un malheur pour eux d'être pauvres.

Marian baissa les yeux.

— Pour qui n'est-ce point un malheur ? poursuivit son compagnon. La pauvreté est la racine de tout le mal social ; son existence est responsable du mal même qui dérive de la richesse. L'homme pauvre travaille avec les fers aux pieds. Pour moi, je déclare qu'il n'y a pas dans notre langue de mot qui me paraisse aussi hideux que le mot de « pauvreté ».

Peu après ces dernières paroles, ils atteignirent le pont jeté sur la ligne du chemin de fer. Jasper consulta sa montre :

— Voulez-vous me permettre un accès d'enfantillage, dit-il ? Un express de Londres va passer ; je l'ai souvent

regardé venir d'ici, et cela m'amuse. Trouveriez-vous ennuyeux d'attendre ?

— Au contraire, répliqua-t-elle en riant.

La voie ferrée courait au long d'un remblai profond bordé de buissons de noisetiers et de quelques arbres plus grands. Jasper, penché sur le parapet, plongeait son regard dans la direction de l'ouest, où les rails brillants s'apercevaient à plus d'un mille. Tout à coup, il leva le doigt.

— Entendez-vous ?

Marian venait de percevoir le bruit lointain du train. Elle regarda de tous ses yeux et en peu d'instants le vit apparaître. La noire machine se rapprochait de plus en plus, avançant avec une force et une rapidité terribles. En un clin d'œil, elle se précipita, aveuglante de vitesse, puis un long jet de vapeur, noyé de soleil, vint se briser contre le pont. Milvain et sa compagne coururent au parapet opposé, mais déjà le train entier avait passé et en quelques secondes il eut disparu à un tournant rapide. Au-dessus de la voie, les branches feuillues s'agitèrent violemment dans l'air ébranlé.

— Si j'avais dix ans de moins, dit Jasper en riant, je dirais que c'est épatant ! Ça me remonte le moral ! Ça me fait désirer avidement me rejeter dans la mêlée.

— Sur moi, l'effet est contraire, articula Marian d'une voix sourde.

— Oh ! ne dites pas ça ! Eh bien, cela prouve tout simplement que vous n'avez pas encore eu assez de repos. Moi, je suis ici depuis plus d'une semaine ; encore quelques jours, et il faudra que je m'en aille. Combien de temps pensez-vous rester?

— Guère plus d'une semaine, sans doute.

— A propos, vous devez venir prendre le thé avec nous demain, remarqua Jasper, à propos de rien du tout.

Puis il revint à un autre sujet qui lui trottait par l'esprit.

— C'est par un train comme celui-là que je suis parti pour Londres la première fois, — c'est-à-dire pas la pre-

mière fois, mais quand je suis allé m'y établir, il y a sept ans. Dans quelle excitation j'étais ! Pensez donc ! un garçon de dix-huit ans s'en allant vivre à Londres tout seul !

— Vous veniez de sortir du collège ?

— J'avais passé six mois à la maison, à cause de la mort de mon père. On me destinait à être instituteur, ce qui ne me souriait nullement. Un de mes amis préparait à Londres des examens pour un emploi civil quelconque ; je déclarai donc que je voulais y aller aussi et suivre la même voie.

— Et vous avez réussi ?

— Moi, oh ! non ! Je n'ai jamais travaillé sérieusement de ce côté-là. Je lisais avec voracité et j'apprenais la vie de Londres. J'aurais pu mal finir, vous savez ; mais au bout d'une année de cette vie, un but assez net commença à se dessiner devant moi. C'est drôle de penser que pendant ce temps vous grandissiez là ; je vous ai peut-être rencontrée dans la rue quelquefois.

Marian rit.

— Et j'ai fini par vous voir au British Museum.

Ils arrivèrent à un coude du chemin et se heurtèrent à M. Yule qui s'avançait, les yeux baissés.

— Ah ! te voilà, exclama-t-il en regardant la jeune fille, sans tout d'abord faire attention à Jasper. Je me demandais si je te retrouverais.

Puis, plus sèchement :

— Comment allez-vous, Monsieur Milvain ?

D'un ton aisé et indifférent, Jasper expliqua comment il se trouvait à accompagner miss Yule.

— Veux-tu que je continue avec toi, père ? demanda Marian, scrutant ses traits rudes.

— A ton gré. Je ne pense pas aller beaucoup plus loin, mais nous pourrions rentrer par un autre chemin.

Jasper, aussitôt, se conforma au désir qu'il devinait chez M. Yule et demanda, de la façon la plus naturelle, la permission de prendre congé. Il ne fut pas question d'une prochaine rencontre.

Quand il rentra, c'était l'heure du thé. Maud n'était

pas à la maison et Mrs Milvain, souffrant d'un mal de tête familier, gardait la chambre ; Jasper et Dora s'assirent l'un près de l'autre, chacun avec un livre ouvert devant soi ; ils n'échangèrent que quelques mots pendant le repas.

— Vas-tu jouer un peu ? proposa Jasper en rentrant au salon.

— Si tu veux.

Dora s'assit au piano, tandis que son frère s'allongeait sur le canapé, les mains croisées sur sa tête. Elle s'interrompit bientôt au milieu d'un passage et, laissant errer ses doigts en des accords sans suite, elle demanda sans se retourner :

— Etais-tu sérieux en nous parlant d'écrire des histoires ?

— Absolument, répondit Jasper ; je ne vois pas pourquoi vous ne feriez pas quelque chose de ce côté. Mais j'ai une idée : en rentrant, je m'informerai de l'état du marché. Je connais quelqu'un qui était autrefois associé de Monk, le principal éditeur de ce genre d'ouvrages, tu sais ; il faut que je le repêche et que j'en tire quelques renseignements. Quelle bêtise de négliger n'importe quelle relation ! Il est clair qu'un champ immense est ouvert à celui qui saura flairer le goût de la nouvelle génération des enfants des écoles. Il ne faut pas leur donner des choses trop bébêtes, ça n'est plus du jour. Mais il vous faudrait cultiver une variété particulière de vulgarité. Tiens ! à propos, une idée ! Je m'en vais faire un article sur les traits caractéristiques de cette nouvelle génération ; cela pourra me rapporter quelque trois ou quatre pounds et vous aidera.

— Mais qu'est-ce que tu sais là-dessus ?

— La drôle de question ! N'est-ce pas mon métier de savoir quelque chose sur tous les sujets ou bien de savoir où me procurer cette connaissance ?

— Eh bien, dit Dora, après une pause, il est certain que Maud et moi devons penser sérieusement à l'avenir. Tu sais, Jasper, que maman n'a pas pu épargner un penny sur son revenu ?

— Je ne vois pas comment elle l'aurait pu. Oh! je sais bien à quoi tu penses ; tu te dis que, sans moi, cela eût été faisable. Je peux bien te confesser que l'idée m'en préoccupe par moments ; il ne me serait pas du tout agréable de vous voir entrer toutes deux comme gouvernantes chez des étrangers. Tout ce que je puis dire, c'est que je travaille très consciencieusement pour arriver au but que je crois le plus profitable. J'ai réfléchi ; je tâcherai de ne plus demander d'argent à maman et je ne vous abandonnerai pas, soyez tranquilles. Mais associez seulement vos deux têtes et cultivez votre aptitude à écrire. Si vous pouviez, à vous deux, gagner à peu près cent pounds par an dans la *Grub Street*, cela vaudrait mieux que de donner des leçons, hein ? Ah ! tu sais que j'ai rencontré miss Yule, cet après-midi. Nous avons causé pendant une heure. Je ne la crois pas fille à faire de la littérature un métier lucratif. Ses qualités sont toutes personnelles, il me semble évident que « la Vallée de l'ombre des livres » ne convient nullement à sa nature. Peut-être le vieux Yule est-il un peu despote.

— Il ne me fait pas une bonne impression. Tu penses rester en rapports avec eux à Londres ?

— Je n'en sais rien. Je me demande quelle espèce de femme est la mère, en réalité ? Elle ne peut pas être si mal que ça, j'imagine.

— Miss Harrow ne sait rien d'elle, si ce n'est qu'elle était une jeune fille absolument sans éducation.

— Mais, que diable ! à cette heure, elle peut avoir acquis des manières convenables. Mrs Reardon ne sait rien de fâcheux sur son compte.

Marian vint prendre le thé chez les Milvain, mais Jasper, qui se rendait tous les après-midi au ruisseau, dans le vallon, ne l'y rencontra plus. En même temps, il devenait inquiet. Sa faculté de jouir de la compagnie de sa mère et de ses sœurs s'épuisait régulièrement au bout d'une quinzaine et, cette fois-ci, il paraissait anxieux d'arriver au terme de son congé. Malgré cela, les chicanes domestiques du début ne continuèrent

point. Quel que fût le motif de ce changement, Maud témoigna à son frère une aménité peu habituelle, et Jasper, en retour, se montra amical pour ses deux sœurs.

Peu de jours après, — c'était un samedi, — il fut muet pendant le déjeuner, et, au moment même où ils allaient sortir de table, il annonça tout à coup :

— Je pars pour Londres cet après-midi.

— Cet après-midi ! se récria-t-on. Mais tu ne devais partir que lundi.

— Non, je partirai cet après-midi, par le train de deux heures quarante-cinq.

Et il quitta la salle à manger.

Mrs Milvain et les jeunes filles se regardèrent.

— Il trouve sans doute le dimanche par trop ennuyeux, dit la mère.

— Peut-être bien, admit Maud, négligemment.

Une demi-heure après, au moment où Dora s'apprêtait pour se rendre à ses occupations à Wattleborough, son frère entra dans le vestibule, prit son chapeau et dit :

— Je vais t'accompagner un peu, si cela ne te fait rien.

Lorsqu'ils furent sur la route, il lui demanda d'un air dégagé :

— Penses-tu que je devrais aller faire mes adieux aux Yule, ou non ?

— J'aurais cru que tu désirerais y aller.

— Je n'y tiens pas plus que ça. Et, tu sais, il n'y a pas eu de leur part l'ombre d'un désir exprimé de nous revoir à Londres. Non, je vais tout bonnement vous charger de faire mes adieux.

— Mais tu leur as dit que tu ne partais que lundi ; tu ne sais pas si M. Yule n'a pas l'intention de dire quelque chose encore.

— Eh bien, j'aimerais presque mieux qu'il n'en fît rien, riposta Jasper en riant.

— Oh ! vraiment ?

— Je peux bien te l'avouer, — il rit encore, — j'ai

peur de la jeune fille. Non, cela n'irait pas du tout. Tu comprends, je suis un homme pratique et je saurai me garer des dangers. Ces jours d'oisiveté des vacances vous fourrent toutes sortes de bêtises dans la tête.

Dora baissait les yeux et souriait d'un air ambigu.

— Agis comme bon te semble, dit-elle enfin.

— Parfaitement. Maintenant je m'en retourne. Tu seras avec nous à déjeuner ?

Ils se séparèrent. Mais Jasper ne resta pas dans le chemin qui ramenait tout droit chez lui. D'abord, il s'attarda à voir fonctionner une faucheuse mécanique, puis il tourna dans un sentier qui conduisait au haut de la colline où était bâtie l'habitation de Richard Yule. Même s'il avait eu l'intention de faire une visite d'adieu, l'heure eût été trop matinale et il ne cherchait qu'à tuer un instant de cette matinée qui menaçait de peser lourdement sur ses épaules. Il flâna donc, passa devant la maison et prit le sentier, à travers champs, qui le ramenait chez lui par un détour.

Sa mère désirait lui parler. Il s'entretint un moment avec elle, puis s'en alla au salon écouter Maud qui étudiait son piano. Mais de nouveau l'agitation le poussa dehors. Aux environs de onze heures, il se retrouva montant vers la maison de Richard Yule. Il n'avait pas plus qu'auparavant l'intention d'y faire visite; mais, arrivé devant la grille, il balança.

— J'entrerai, parbleu ! se dit-il enfin. Uniquement pour prouver mon complet empire sur moi-même. Il faut que ce soit une manifestation de force, non de faiblesse.

A la porte, il s'enquit de M. Yule. Celui-ci était sorti en voiture avec son frère depuis une demi-heure.

— Miss Yule ?

Oui, elle y était. Jasper pénétra dans le salon, attendit quelques minutes, puis Marian parut. Elle portait une robe dans laquelle il ne l'avait pas vue encore, ce qui eut pour effet d'arrêter son attention sur la jeune fille. Le sourire qu'elle avait eu, en s'avançant vers lui, s'effaça de son visage qui se trouvait, par hasard, un peu plus coloré que de coutume.

— Je regrette que votre père soit absent, Miss Yule, commença Jasper d'un ton animé. Je voulais prendre congé de lui ; je pars pour Londres dans quelques heures.

— Vous partez alors plus vite que vous ne le pensiez ?

— Oui, je sens qu'il ne faut pas perdre plus de temps. Il me semble que l'air de la campagne vous réussit. Vous paraissez certainement mieux portante que la première fois que je vous ai vue.

— Je me sens, en effet, beaucoup mieux.

— Mes sœurs brûlent d'envie de vous revoir. Je ne serais pas étonné qu'elles vinssent cet après-midi.

Marian s'était assise sur le canapé, les mains posées à plat sur ses genoux, comme la première fois que Jasper lui avait parlé. Un large rais de soleil sur la muraille, derrière elle, servait à mettre en relief l'admirable profil de sa tête inclinée.

— Elles déplorent, continua-t-il au bout d'un instant, de vous avoir connue seulement pour vous perdre.

— J'ai le même regret, répondit-elle, le regardant avec un soupçon de sourire. Mais elles me permettront peut-être de leur écrire et de leur demander quelquefois de leurs nouvelles.

— Elles s'en trouveront très honorées. Les jeunes provinciales ne sont pas souvent invitées à correspondre avec les femmes de lettres de Londres.

Il mit dans ces mots tout l'enjouement compatible avec la civilité et se leva aussitôt.

— Mon père sera bien fâché, dit Marian, en jetant un coup d'œil rapide vers la fenêtre et un autre vers la porte. Peut-être pourra-t-il vous voir avant votre départ ?

Jasper hésitait. En d'autres circonstances, la physionomie de la jeune fille aurait provoqué une réponse empressée.

— Je veux dire, ajouta-t-elle hâtivement, qu'il pourrait aller vous voir tout de suite, ou même vous trouver à la gare ?

— Oh ! je ne voudrais pas déranger le moins du monde M. Yule. C'est ma faute d'avoir fixé mon départ à aujourd'hui. Je prends le train de deux heures quarante-cinq.

Il lui tendit la main.

— Je chercherai votre nom dans les revues.

— Oh ! je ne crois pas que vous l'y trouviez jamais.

Il rit d'un air d'incrédulité, lui serra la main une seconde fois et sortit à grands pas, tête haute, fier de lui-même.

Quand Dora rentra à l'heure du déjeuner, il l'informa de sa démarche.

— C'est une jeune fille très intéressante, ajouta-t-il en toute sincérité, je vous conseille de vous en faire une amie. Qui sait si vous n'habiterez pas Londres un jour, et dans ce cas elle pourrait vous être utile, moralement, j'entends. Pour ma part, je ferai de mon mieux pour ne pas la revoir d'ici longtemps ; elle est dangereuse.

Jasper s'en alla tout seul à la gare. En attendant son train, sur le quai, il fut tourmenté de la crainte de voir apparaître la face ridée d'Alfred Yule, mais personne de connaissance ne se présenta. Une fois en sécurité, dans le coin d'un compartiment de troisième classe, il sourit à la dernière vision des champs familiers, et se mit à réfléchir sur quelque chose qu'il projetait d'écrire pour le *West End*.

IV

UN ROMANCIER ET SA FEMME

Huit paliers alternant de huit en neuf marches. L'ascension de ce quatrième était pénible ; mais aussi, la « respectabilité » de la demeure n'était pas contestable. A l'étage au-dessous habitait un musicien en renom qui, chaque après-midi, à heure fixe, faisait, avec sa femme. dans sa voiture particulière, une promenade très « bon ton ». Tous les autres locataires de cette partie de l'immeuble, quoique sans équipage pour l'instant, n'en appartenaient pas moins au monde tout à fait comme il faut.

Et puis, demeurer si haut, tout en haut, présentait, ma foi, des avantages réels ; de ces avantages que tant d'individus médiocrement rentés sont, de nos jours, si empressés à découvrir. A cette hauteur, le bruit de la rue diminue; impossible que des tapageurs s'établissent sur votre tête ; l'atmosphère est plus pure qu'aux étages inférieurs, et, en fin de compte, le toit plat s'offre pour vous permettre de vous asseoir et de deviser en prenant l'air par les jours de soleil. Il est vrai qu'une fine pluie de suie venait trop souvent compromettre le bien-être des causeurs, mais d'aussi menus détails s'oublient aisément dans l'enthousiasme d'une description domestique. On ne pouvait nier que la vue n'embrassât, par

le beau temps, un horizon étendu. Les vertes ondulations de Hampstead à Highgate avec les frondaisons de Regent's Park, comme premier plan ; très bas, au bord du fleuve, inapercevable d'ici, l'abbaye de Westminster et le Parlement; un miroitement de vitrage sur les collines lointaines, signalant le Crystal Palace ; puis, la majesté brumeuse du Londres-Est, couronné du dôme de Saint-Paul. Voilà ce qui était proposé à l'admiration des amis. Souvent les couchers de soleil offraient des effets magiques ; mais ce spectacle était réservé au rêveur solitaire.

Un salon, une chambre à coucher, une cuisine. La cuisine portait le nom de salle à manger, voire au besoin de salon, car le fourneau se dissimulait derrière un paravent décoratif, les murs étalaient des tableaux et des étagères à livres, et un tout petit recoin où se trouvait l'évier, suffisait aux opérations domestiques les plus vulgaires. C'était là le domaine d'Amy aux heures où son mari travaillait, ou s'efforçait de travailler. Par nécessité, Edwin Reardon avait fait de la pièce principale son cabinet de travail. Le bureau était adossé à la fenêtre ; des rayons bourrés d'ouvrages littéraires couraient le long des murailles ; des vases, des bustes, des gravures sans valeur servaient d'ornements.

Une petite bonne, récemment émancipée de l'école, venait tous les matins de sept heures et demie à deux heures, moment auquel les Reardon avaient fini de déjeuner. Aux grandes occasions, on prolongeait son temps de service. Reardon avait l'habitude de se mettre sérieusement au travail vers les trois heures et de continuer, avec de brèves interruptions, jusqu'à dix ou onze heures, système mal commode à bien des égards, mais que le tempérament de l'écrivain et sa pauvreté rendaient obligatoire.

Un soir, il était assis à son bureau, un feuillet de papier blanc devant lui, à l'heure du coucher du soleil. Il avait sous les yeux les grandes maisons bordant Regent's Park, où des lumières s'allumaient peu à peu derrière les vitres. On apercevait, dans une chambre,

un homme s'habillant pour le dîner, sans souci de baisser les stores ; dans une autre, quelques personnes jouaient au billard. Les fenêtres supérieures reflétaient un magnifique embrasement du ciel au couchant.

Depuis deux ou trois heures, Reardon se tenait là, sans avoir guère varié d'attitude. Par intervalles, il plongeait sa plume dans l'encre et semblait sur le point d'écrire, mais, chaque fois, la tentative avortait. En tête du feuillet étaient inscrits ces mots : « Chapitre III », et c'était tout. Le ciel maintenant s'assombrissait ; la nuit allait bientôt descendre.

Reardon n'était âgé que de trente-deux ans, mais il en paraissait davantage ; son visage offrait cette pâleur que produit la souffrance mentale. Parfois, il avait des moments d'absence, et regardait dans le vague, les yeux agrandis, douloureux. Quand il revenait à lui, il s'agitait nerveusement sur son siège, trempait sa plume dans l'encre pour la centième fois et se penchait sur son pupitre avec une fiévreuse résolution de travailler. Mais en vain ; il savait à peine ce qu'il voulait mettre en paroles, et son cerveau se refusait à construire la phrase la plus élémentaire.

Les couleurs s'éteignirent au ciel ; la nuit vint rapidement. Reardon jeta les bras sur son bureau, laissa retomber sa tête et demeura ainsi, comme endormi.

Bientôt la porte s'ouvrit, et une voix jeune et claire demanda :

— N'as-tu pas besoin de la lampe, Edwin ?

Il se redressa, tourna un peu sa chaise et regarda vers la porte ouverte.

— Viens, Amy.

Sa femme s'approcha. Il ne faisait pas complètement sombre dans la pièce où traînait un reflet venant des maisons d'en face.

— Qu'y a-t-il ? Est-ce que tu ne peux rien faire ?

— Je n'ai pas écrit un mot aujourd'hui. Il y a de quoi perdre la tête. Viens, assieds-toi près de moi un moment, ma chérie.

— Je vais chercher la lampe.

— Non, viens, causons ; nous nous comprendrons mieux ainsi.

— Quelle bêtise ! Tu as des idées d'un morbide ! Je ne supporte pas les ténèbres.

Et, ce disant, elle s'en alla, puis reparut bientôt avec une lampe, qu'elle plaça sur la table carrée faisant le milieu de la pièce.

— Baisse les stores, Edwin.

La jeune femme était svelte, sans être très grande ; ses épaules paraissaient un peu larges en proportion de sa taille et de l'ensemble de sa personne. Elle avait des cheveux, d'un blond tirant sur le roux, dont les tresses, lâches et souples, formaient un superbe diadème à la beauté de sa tête petite et fine. Son visage n'avait pourtant pas un caractère absolument féminin, et, avec des cheveux courts et un costume approprié, elle eût passé sans peine pour un beau garçon de dix-sept ans, résolu, hardi et habitué au commandement. Le nez eût été parfait, sans une légère courbure, qui le rendait moins agréable à regarder de profil que de face. Ses lèvres étaient fortement arquées, et quand subitement elle les serrait, l'expression n'en était pas rassurante pour qui eût escompté sa facilité d'humeur. Son cou, proportionné à ses larges épaules, était fort, et, comme elle portait la lampe dans la chambre et détournait légèrement la tête, des muscles superbes s'y marquèrent. Le buste offrait un contour d'un dessin net et franc, magnifique. Elle évoquait l'idée d'une statue récemment achevée par un sculpteur honnête qui, de ses propres mains, l'aurait tirée du bloc de marbre. On y sentait le ciseau et l'ébauchoir. Quelque chose de froid émanait de toute sa personne ; on ne se représentait pas ses joues colorées et la rougeur subite devait y avoir été un accident des plus rares.

Agée de vingt-deux ans à peine, elle était mariée depuis environ deux années, et avait un enfant de dix mois.

Sa toilette, sobre de couleur et de façon, l'habillait à merveille. Chaque détail de son extérieur dénotait un

soin minutieux de sa personne. Elle marchait joliment, posant le pied avec sûreté et légèreté, à la fois. S'asseyait elle ? Son attitude était immédiatement gracieuse, et l'on voyait qu'elle n'avait nul besoin de chercher un appui.

— Qu'y a-t-il ? commença-t-elle. Pourquoi ne peux-tu pas continuer ton histoire ?

C'était dit d'un ton de remontrance amicale, non pas précisément affectueux, et totalement dépourvu de tendre sollicitude.

Reardon s'était levé avec le désir de s'approcher d'elle ; mais il ne le fit point aussitôt ; il marcha vers l'autre bout de la pièce, puis tourna derrière sa chaise et pencha la tête par-dessus son épaule.

— Amy ?

— Eh bien ?

— Je crois que je suis fini, que je ne pourrai jamais plus écrire.

— Ne dis donc pas d'absurdités, cher, qu'est-ce qui t'empêche d'écrire ?

— Peut-être suis-je simplement mal portant, mais je commence à m'inquiéter d'une façon affreuse. Il semble que ma volonté soit affaiblie sans remède ; je ne vois plus comment arriver au but ; si je parviens à saisir une idée qui me paraisse bonne, toute la sève s'en est échappée avant que j'aie pu lui donner forme. Dans ces derniers mois, j'ai bien entrepris une douzaine d'ouvrages différents, j'ai eu honte de te parler de tous ces nouveaux essais. J'écris peut-être vingt pages, puis mon courage défaille. Le dégoût me prend, et je ne peux pas continuer ; je ne le peux pas, mes doigts se refusent à tenir la plume. J'ai écrit de la sorte assez pour remplir au moins trois volumes (1), mais j'ai tout détruit.

— Grâce à tes scrupules maladifs ! Quelle nécessité d'anéantir ce que tu avais fait ? C'était sûrement assez bon pour le marché.

(1) Jusqu'à ces dernières années, tous les romans anglais devaient paraître en trois volumes.

— Ne te sers pas de ce mot-là, Amy, je le hais.

— Tu ne peux pas t'offrir le luxe de le haïr, répliqua-t-elle d'un ton sec. Quoi qu'il en ait été auparavant, il faut désormais que tu écrives pour le marché, tu en es convenu toi-même... Que vais-je... qu'allons-nous devenir ? Resterons-nous là, placides, à voir passer les jours, jusqu'à ce que notre dernier shilling soit dépensé ?

— Non, il faut que je fasse quelque chose, c'est sûr.

— Quand t'y mettras-tu sérieusement ? Dans deux jours, le terme payé, il nous restera environ quinze livres pour toutes ressources. Et à Noël, où prendrons-nous l'argent pour le loyer, les vêtements à acheter, toutes les dépenses de surplus de l'hiver ? C'est, il me semble, assez fort que nous ayons dû passer ici tout l'été, sans aucunes vacances. J'ai fait ce que j'ai pu pour ne pas grogner, mais je commence à croire que je ferais plus sagement en grognant.

Elle se carra et secoua imperceptiblement la tête, comme pour éloigner une mouche importune.

— Tu supportes tout avec grâce et bonté, dit Reardon. Ma conduite est méprisable, je le sais. Grands dieux ! si j'avais seulement une occupation fixe, à laquelle me livrer, une besogne que je pourrais faire dans n'importe quelle disposition d'esprit, et qui serait lucrative ! Si j'avais cette chance-là, je me tuerais au travail plutôt que de te voir privée de quoi que ce soit que tu désires. Mais je suis à la merci de mon cerveau, qui est vide et impuissant. Que j'envie ces employés qui s'en vont le matin à leur bureau ! La tâche quotidienne est toute taillée, il n'est pas question d'état d'âme et de sentiment ; ils ont à travailler juste à ceci ou à cela, et, quand vient le soir, leur salaire est gagné, ils sont libres de se reposer et de se divertir. Quelle folie de faire de la littérature son unique moyen d'existence ! Quand le plus vulgaire accident peut, à toute minute, réduire à rien votre faculté de travail pour des jours et des mois ! Non, voilà l'erreur impardonnable ! Faire de l'art un

métier ! J'ai ce que je mérite pour avoir tenté une si brutale folie.

Il se détourna, en proie à un accès de désespoir.

— Est-ce sot de parler ainsi ! intervint Amy, la voix nettement désapprobative. L'art doit être pratiqué comme un métier, de notre temps tout au moins, qui est l'âge du commerce. Sans doute, si l'on refuse d'être de son temps et qu'on n'ait pourtant pas les moyens de vivre d'une façon indépendante, il n'en peut résulter que l'écrasement et la misère. Le fait, le voici : tu pourrais produire du travail suffisamment bon et vendable si tu voulais seulement te mettre à considérer les choses d'un point de vue plus pratique. C'est ce que M. Milvain dit toujours, au reste.

— Le tempérament de Milvain est très différent du mien. Il est, par nature, insouciant et optimiste ; je suis juste l'opposé. Ce que toi et lui dites est vrai, je le sais assez. Le malheur est que je ne peux pas agir en conséquence. Je ne suis pas un pédant d'art intransigeant ; je suis d'une bonne volonté absolue pour essayer de faire un genre de travail productif ; dans les conditions présentes, m'y refuser serait faire acte de démence. Mais mes facultés ne répondent pas à ma volonté. Mes efforts sont manifestement stériles. J'imagine que la seule perspective de l'indigence est déjà une entrave ; la peur me hante ; mon imagination, paralysée par ces réalités terribles, ne peut rien fournir de substantiel. A peine ai-je laborieusement forgé une nouvelle, qu'elle m'apparaît d'une banalité si méprisable, qu'y travailler me devient impossible.

Il se tut, puis s'approcha et prit la main de sa femme :

— Si seulement tu voulais me témoigner plus d'affection ! Vois-tu, c'est là une des causes de ma faiblesse. Je suis entièrement à ta merci ; ta tendresse est l'âme de ma vie. Ne me la refuse pas.

— Mais je n'ai jamais rien fait de pareil.

— Tu commences à me parler avec froideur. Et je saisis ton sentiment de déception. Le seul fait de me

pousser à produire quelque chose de lucratif m'est la preuve de ton amer désappointement. Il y a deux ans, tu aurais regardé avec mépris quiconque m'aurait tenu pareil langage. Tu étais fière de ce que mon travail ne fût pas commun, après tout, et de ce que je n'eusse jamais écrit une ligne en vue d'amorcer le vulgaire. Tout cela est fini maintenant. Si tu savais combien c'est horrible de voir perdues les espérances que tu avais mises en moi !

— Mon Dieu ! je ne les ai pas perdues tout à fait, répondit Amy, songeuse. Je sais bien que, si tu avais un peu d'argent, tu ferais du travail meilleur que jamais.

— Oh ! merci pour ces paroles, ma bien-aimée.

— Mais, vois-tu, nous n'avons pas d'argent et pas grand'chance d'en acquérir. Ce ladre de vieil oncle ne nous laissera rien, je le parierais. Souvent, il me prend envie d'aller à lui et de le supplier à genoux de penser à moi dans son testament. — Elle rit. — Je suppose que ce n'est pas faisable et que ce serait inutile, sans cela je le ferais certainement.

Reardon se taisait.

— Je ne pensais pas tant à l'argent quand nous nous sommes mariés, reprit Amy. Je n'en avais jamais sérieusement senti le besoin. Je me figurais — il n'y a pas de mal à l'avouer — que tu ne pouvais manquer d'être riche un jour. Du reste, je ne t'en aurais pas moins épousé si j'avais su que tu ne gagnerais que de la réputation.

— En es-tu sûre ?

— Mon Dieu ! je le crois. Mais, aujourd'hui, je connais mieux la valeur de l'argent ; je sais qu'il n'est pas au monde de pouvoir plus souverain. Si j'avais à choisir entre une renommée glorieuse jointe à la pauvreté et une popularité méprisable unie à la richesse, je choisirais la dernière.

— Non !

— Si !

— Tu as peut-être raison. — Il se détourna en soupi-

rant. — Oui, tu as raison. Qu'est-ce que la réputation ? Si elle est méritée, elle prend naissance dans un groupe infime d'individus parmi les millions de ceux qui n'auraient jamais reconnu d'eux-mêmes le mérite auquel ils finissent par applaudir. Voilà le lot d'un grand génie. Pour une médiocrité comme moi, c'est une absurdité de se repaître de l'espoir qu'une demi-douzaine de personnes vont vous proclamer au-dessus de la moyenne. En effet, est-il une vanité plus sotte que celle-là ? Un an après la publication de mon dernier ouvrage, je serai presque oublié ; dix ans après, je le serai tout à fait à l'égal de ces romanciers du commencement du siècle dont on ne reconnaît même plus les noms. Quelle infatuation imbécile !

Amy lui jeta un coup d'œil, à la dérobée, mais ne répliqua point.

— Et pourtant, continua-t-il, ce n'est certes pas pour l'unique amour de la renommée qu'on s'efforce de faire du travail convenable. Il y a aussi la répugnance qu'inspire l'insincérité consciente de l'exécution, et que la plupart des écrivains d'aujourd'hui ne paraissent pas ressentir. « C'est assez bon pour le marché ! » disent-ils, et ils sont satisfaits. Peut-être ont-ils raison. Je ne saurais prétendre que je gouverne ma vie d'après un idéal absolu, je conviens que tout est relatif. Et si je parle avec aigreur, mon Dieu ! c'est que je souffre de mon impuissance. Je suis un *raté*, ma pauvre enfant, et il ne m'est pas facile de regarder d'un œil bienveillant les succès d'individus qui les méritaient beaucoup moins que moi, lorsque j'étais encore en état de produire.

— Sans nul doute, Edwin, si tu te mets en tête que tu es un *raté*, tu finiras par le devenir. Mais je suis, moi, convaincue qu'il n'y a pas d'obstacle à ce que tu gagnes notre vie par ta plume. Et maintenant, laisse-moi te donner un conseil : mets de côté tes idées fixes sur ce qui est digne et indigne. T'est-il impossible d'écrire un long roman ? Eh bien ! écris une nouvelle. Donne-toi une huitaine pour inventer une intrigue sen-

sationnelle, une quinzaine pour l'écrire. Tiens-la prête pour la saison d'automne. Ne la signe pas, si tu veux; ton nom ne serait certainement d'aucun poids auprès de cette sorte de public. Fais-en une simple affaire, comme dit M. Milvain.

Il s'arrêta et la regarda. Sa physionomie exprimait une perplexité douloureuse.

— N'oublie pas, Amy, qu'écrire des nouvelles de ce genre exige une aptitude spéciale. L'invention d'une intrigue est précisément ce que je trouve le plus difficile.

— Mais elle peut être aussi bête que possible, pourvu qu'elle captive les lecteurs vulgaires.

— Je ne crois pas pouvoir me décider à cela, dit Reardon d'une voix sourde.

— Très bien ! Alors, veux-tu me dire ce que tu comptes faire ?

Il s'assit à son bureau et considéra les rames de papier blanc avec l'angoisse de la désespérance.

— Je ferai de mon mieux. Je vais sortir et tâcher de trouver des idées. Je...

Il s'arrêta court et regarda fixement sa femme.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-elle.

— Si je te proposais de quitter cet appartement et d'en prendre un moins cher ?

Il émit ces paroles, l'air honteux, en baissant la tète. Amy gardait le silence.

— Nous pourrions le sous-louer pour la dernière année de bail, continua-t-il du même ton.

— Et où me proposes-tu d'aller habiter ? interrogea Amy, froidement.

— Nous n'avons pas besoin d'habiter un quartier si cher ; nous pourrions aller dans un faubourg ; on y trouve des chambres non meublées depuis huit shillings six pence par semaine ; nous économiserions plus de la moitié de notre loyer d'ici.

— Fais ce que tu jugeras bon.

— Au nom du ciel, Amy, ne me parle pas ainsi. Je ne peux pas le supporter ! Tu dois voir que j'en suis

réduit à chercher tous les expédients imaginables. Parler comme tu le fais équivaut à m'abandonner. Dis que tu ne peux ou ne veux pas cela, mais ne me traite pas comme si tu ne partageais pas mon malheur.

Elle fut attendrie un instant.

— Je n'avais pas l'intention de te peiner, cher. Mais songe à ce que signifierait pour nous de renoncer à notre train de vie, à notre position. C'est l'aveu public de l'échec. Ce serait horrible.

— Je ne veux pas y penser. J'ai trois mois d'ici Noël ; il faut que je termine un livre. Donne-moi seulement cette nuit pour y réfléchir. Je vais sortir pendant une heure.

Il s'agenouilla devant elle et leva les yeux sur les siens.

— Dis-moi seulement une parole affectueuse, comme autrefois.

Elle passa la main sur ses cheveux, légèrement, et murmura quelque chose avec un pâle sourire. Puis, Reardon prit son chapeau, sa canne, descendit les quatre étages et marcha dans les ténèbres autour de Regent's Park, torturant son cerveau affaibli par une recherche désespérée de caractères, de situations, de sujets.

V

LE CHEMIN PARCOURU

Cette possibilité terrible, il l'avait entrevue en plein enivrement, à la veille même de son mariage. Mais jusqu'ici le sort l'avait sauvé inopinément à chaque fois qu'il s'était trouvé au bord de l'abîme, et comment se résigner à admettre que ce qui était pour lui l'apogée de la joie triomphante dût servir de préface à de sordides malheurs ?

Edwin Reardon, fils unique d'un photographe de Hereford qui n'était jamais arrivé à mieux qu'à gagner sa subsistance, avait perdu son père à l'âge de quinze ans. Sa mère était morte quatre ans plus tôt. Supérieure de naissance et d'instruction à son mari, elle manifestait une tendance à l'ambition sociale et avait témoigné souvent le désir d'aller habiter Londres où, pensait-elle, la fortune leur sourirait davantage. M. Reardon s'était presque décidé à tenter l'aventure, lorsqu'elle le laissa veuf.

L'enfant fut élevé dans une excellente école de l'endroit ; à dix-huit ans, il avait déjà une connaissance des classiques anciens supérieure à celle que possèdent beaucoup de jeunes gens préparés expressément pour l'Université ; il savait aussi lire et parler le français assez bien, acquisitions d'une utilité pra-

tique médiocre et auxquelles eût été préférable son entrée chez un intendant de domaines. L'exercice en plein air eût sans doute pu contre-balancer l'effet d'un travail cérébral trop intense sur une santé faible.

A la mort de son père, Edwin hérita d'une somme de deux cents pounds environ et ne fut pas embarrassé un instant sur la façon de les employer.

Le désir de sa mère d'habiter Londres avait acquis chez lui la force d'un penchant héréditaire.

Aussi vite qu'il le put, il s'affranchit des occupations peu congruentes à ses goûts, fit argent de tout ce qu'il possédait et partit pour la métropole, voulant s'y faire Homme de Lettres, cela va sans dire.

Son capital dura près de quatre ans ; car, en dépit de son âge, il vécut avec une laborieuse économie. Vie étrange de solitude presque absolue. D'un certain point de Tottenham Court Road, on aperçoit certaine fenêtre mansardée d'une certaine rue qui court parallèlement à la grande voie. Cette mansarde fut le foyer de Reardon durant ces quatre années. Le privilège d'y vivre se payait à raison de trois shillings six pence par semaine. La nourriture du jeune homme lui coûtait environ un shilling par jour. Il réservait à peu près cinq pounds par an pour son habillement et quelques autres dépenses inévitables. Puis il achetait des livres, — dans les éditions valant de deux pence à deux shillings, — chiffre qu'il n'osait dépasser.

Quand il eut accompli ses vingt et un ans, il désira se procurer une carte d'admission à la salle de lecture du British Museum. La chose n'était pas si simple qu'on pourrait l'imaginer ; il fallait obtenir d'abord la signature d'un propriétaire respectable, et Reardon n'en connaissait aucun. Son hôtesse était une assez digne femme, payant taxes et impôts ; mais il eût paru tout au moins bizarre de se présenter à Great Russell Street armé d'une telle recommandation. Il n'y avait qu'un moyen : tenter une démarche audacieuse, s'imposer à l'attention d'un étranger, chose à laquelle son orgueil avait toujours répugné. Il écrivit à un romancier en

renom, dont il appréciait les œuvres, une lettre dont voici la substance : « Je m'efforce de me préparer à la carrière littéraire. Je voudrais étudier au British Museum ; mais je n'ai aucune relation à qui je puisse m'adresser, comme il est d'usage. Voudriez-vous bien m'assister — en cette occasion particulière, j'entends. »

Sur quoi il reçut une invitation à se rendre dans une demeure du West-End et se mit en devoir d'y répondre. Ce ne fut pas sans crainte ni émotion ; ses vêtements étaient si usés, l'habitude de vivre seul l'avait rendu si défiant de lui-même, et il redoutait si horriblement qu'on pût le soupçonner de rechercher un autre genre d'assistance que celle qu'il avait demandée ! Enfin, il se trouva que le romancier était un homme rond et jovial, dont la personne et la demeure clamaient la richesse, et qui avait assez de bonheur lui-même pour s'offrir le luxe d'être bienveillant à autrui.

— Avez-vous publié quelque chose ? questionna-t-il, car la lettre du jeune homme avait laissé ce point incertain.

— Rien. J'ai risqué les revues, mais sans succès jusqu'à présent.

— Mais qu'est-ce que vous écrivez ?

— J'écris principalement des essais littéraires.

— Je comprends que vous trouviez quelque difficulté à les placer. Ce genre de travail est réservé soit aux hommes d'une réputation établie, soit aux anonymes ayant un engagement fixe avec les journaux et les revues. Donnez-moi un exemple de vos sujets.

— J'ai écrit récemment quelque chose sur Tibulle.

— Oh ! ciel ! oh ! ciel !... Je vous demande pardon, Monsieur Reardon, je n'ai pu contenir mes sentiments. J'ai eu ces noms en horreur dès les bancs du collège. Je suis bien éloigné de vouloir vous décourager, si vous devez réussir dans la critique littéraire, je tiens seulement à vous signaler comme un fait positif que ce genre de travail est médiocrement rétribué et très peu en faveur. Ne vous êtes-vous jamais essayé au roman ?

Il rayonnait en prononçant ce mot qui lui représentait quelque chose comme un millier de pounds annuels.

— Je crains de n'être pas doué sous ce rapport.

Le romancier ne put faire mieux que d'accorder sa glorieuse signature pour la fin en question, en y ajoutant une abondance de bons souhaits. Reardon regagna son logis, le cerveau tourbillonnant. Pour la première fois, il avait entrevu ce que signifie le succès littéraire. Ce cabinet de travail luxueux, avec ses rayons de livres richement reliés, ses magnifiques tableaux, son atmosphère tiède, parfumée. Grands dieux ! de quoi ne serait-on pas capable dans le bien-être de cet intérieur !

Il commença ses études dans la salle de lecture, mais en même temps il pensait au conseil du romancier, et, avant peu, il eut écrit deux ou trois nouvelles qu'aucun éditeur n'accepta. Il n'en continua pas moins à s'exercer dans ce genre et finit par se persuader qu'après tout il n'était peut-être pas dénué d'aptitude pour le roman. Pourtant le fait de n'y avoir jamais été porté d'instinct était significatif. Il avait le tempérament intellectuel d'un étudiant, d'un érudit, mais fortement allié d'un amour de l'indépendance, en vertu de quoi il avait toujours répugné à la carrière de l'enseignement. Ses nouvelles présentaient un amalgame d'observations psychologiques insuffisamment mûries, la dernière chose qu'un inconnu puisse espérer voir accueillir par une revue.

Son argent fondait, et un hiver vint durant lequel il souffrit beaucoup de la faim et du froid. Ah ! quel refuge béni il trouvait alors sous la grande coupole, au lieu de grelotter dans sa mansarde ouverte à tous les vents, en face d'un semblant de feu ! La salle de lecture fut son foyer véritable ; la chaleur l'en pénétrait doucement, l'odeur toute spéciale de cette atmosphère, au début cause de maux de tête, lui devint chère et délicieuse. Mais il ne pouvait s'immobiliser là jusqu'à ce que son dernier penny disparût. Il fallait trouver des ressources pratiques, et le sens pratique n'était pas le côté fort de Reardon.

A Londres, il n'avait point d'amis et, sans un bout de conversation de hasard avec son hôtesse, c'est à peine s'il eût articulé une douzaine de mots par semaine. D'un caractère antidémocratique, il lui était impossible de lier connaissance avec des individus au-dessous de son niveau intellectuel. La solitude entretenait chez lui une sensitivité déjà extrême, et l'absence d'occupation fixe fortifiait son inclination native à la rêverie, à l'atermoiement, à l'espérance de l'improbable. C'était un ermite parmi la foule, et la nécessité d'aller livrer bataille pour le pain quotidien le remplissait d'effroi.

Il avait peu à peu cessé toute correspondance avec ses anciens amis de Hereford ; la seule personne dont il entendît encore parler était le père de sa mère, vieillard qui vivait dans une aisance relative et lui avait toujours marqué une réelle prédilection. Mais Edwin en serait arrivé aux dernières extrémités avant de se résoudre à lui faire connaître sa situation.

Il s'était mis à répondre aux annonces des journaux ; mais l'état de sa garde-robe ne lui permettait de se proposer que pour les humbles emplois. Une fois ou deux, il se présenta en personne dans les bureaux ; l'accueil qu'il y reçut fut si froissant que la mort par inanition lui sembla préférable au renouvellement de pareilles expériences. La blessure faite à son orgueil le remplit d'une arrogance sauvage ; après son dernier échec, il resta pendant des jours caché dans sa mansarde, la haine du monde au cœur. Il vendit sa petite collection de livres dont il ne retira, bien entendu, qu'une somme dérisoire. Cette ressource épuisée, il lui fallut songer à vendre ses vêtements. Et puis ?...

Mais, le secours s'offrit enfin.

Un matin, il lut dans le journal que le secrétaire d'un hôpital du Nord de Londres cherchait un employé ; on devait se proposer par lettre. Il écrivit et, à son étonnement, reçut, deux jours plus tard, un billet l'engageant à se rendre au secrétariat à une heure indiquée. Il alla au rendez-vous dans une fièvre d'agitation et se

trouva en présence d'un jeune homme plein de vivacité et d'entrain, qui faisait les cent pas dans un petit bureau et traita la question pendante comme s'il se fût agi d'une bonne plaisanterie.

— Vous comprenez, je pensais engager quelqu'un de beaucoup plus jeune, un gamin, quoi. Mais regardez-moi ça : ce sont les réponses à mon annonce.

Il désignait un monceau de cinq à six cents lettres et riait à gorge déployée.

— Comment voulez-vous lire tout ça ! Il m'a donc semblé que le mieux était de les secouer toutes ensemble, d'y plonger la main et d'en tirer une au hasard. Ce fut la vôtre qui sortit, et je me dis qu'à tout risque je n'avais rien d'autre à faire qu'à vous voir. Maintenant, le fait est que je ne peux offrir qu'un pound par semaine.

— Je serai très aise de l'accepter, dit Reardon, baigné de sueur.

— Eh bien, quelles sont vos références et ainsi de suite ? continua le jeune homme, frottant ses mains l'une contre l'autre avec un petit rire étouffé.

Le postulant fut engagé. Il eut à peine la force de rentrer chez lui ; la cessation subite de sa détresse lui permit pour la première fois de se rendre compte de l'extrême affaiblissement physique auquel il était tombé. Il fut très malade la semaine suivante, mais se garda bien d'interrompre son nouveau travail, facile et peu laborieux.

Il conserva cet emploi durant trois années, au cours desquelles d'importants événements se produisirent.

Lorsqu'il fut remis de son état voisin de l'inanition par une vie de confort (un pound par semaine constituant une grosse somme quand on a été précédemment réduit à dix shillings), Reardon se sentit plus que jamais en veine de production littéraire. Comme il rentrait presque toujours de l'hôpital vers six heures, la soirée lui appartenait. Il écrivit pendant ces loisirs un roman, qu'un éditeur refusa, mais qu'un autre accepta aux conditions de la moitié des bénéfices pour l'auteur.

Le livre parut, fut critiqué favorablement dans un ou deux journaux ; quant aux bénéfices, il n'y en eut pas à partager. Un second roman, pour lequel son éditeur lui donna vingt-cinq pounds avec une nouvelle promesse de part dans les bénéfices, n'eut pas de meilleur résultat pécuniaire. Il s'était mis à un troisième ouvrage, lorsque son grand-père mourut, lui laissant quatre cents pounds.

Il ne put résister à la tentation de recouvrer sa liberté. Ces quatre cents pounds, au compte de quatre-vingts par an, représentaient cinq années d'efforts littéraires, qui lui permettraient d'apprécier avec certitude si sa destinée était de vivre de sa plume.

En même temps, ses rapports avec Carter, le secrétaire de l'hôpital, étaient devenus très amicaux. Dès que Reardon commença de publier, le pétulant M. Carter se prit pour lui d'un certain respect et, quand l'homme de lettres cessa d'être son employé, rien n'empêcha plus leurs relations de s'établir sur le pied d'égalité.

Ils continuèrent à se voir fréquemment, et Carter fit faire à Reardon la connaissance de plusieurs de ses amis, entre autres d'un certain John Yule, jeune homme d'humeur facile, égoïste, demi-intellectuel, qui occupait un poste dans un bureau du gouvernement. Le temps de l'isolement était passé pour Reardon, dont les facultés latentes commencèrent à prendre essor.

Ses deux ouvrages n'étaient pas de nature à lui acquérir la popularité. Ils ne traitaient d'aucune classe définie de la société, et ils manquaient de couleur locale. Leur intérêt était presque purement psychologique. De toute évidence, leur auteur n'était pas plus apte à échafauder un récit qu'à peindre la vie active. Il ne plairait jamais à la foule. Mais il avait le don de faire vivre ses personnages, et son style était empreint d'une ferveur intellectuelle attrayante pour un petit nombre de lecteurs raffinés.

Son troisième ouvrage lui rapporta cinquante pounds, grand progrès sur les précédents, et les critiques lui

furent, en général, favorables. Le roman qui suivit : *Terrain neutre*, lui valut cent pounds, avec lesquels il voyagea pendant six mois dans le Sud de l'Europe.

Revenu à Londres vers la mi-juin, le surlendemain de son retour fut marqué par un incident qui devait décider du reste de sa vie. Il se trouvait à la Grosvenor Gallery, tout absorbé devant les tableaux, quand il s'entendit héler par une voix familière ; se retournant, il reconnut Carter, tout pimpant dans un complet d'été à la dernière mode et accompagné d'une jeune personne assez agréable. Jadis Reardon, trop conscient des hérésies de sa toilette, redoutait de semblables rencontres, mais il n'avait plus de raisons aujourd'hui pour fuir tout commerce de société. Convenablement vêtu, son allure générale se ressentait en outre avec avantage des six mois passés à l'étranger. Carter le présenta à la jeune femme, que le romancier savait déjà être sa fiancée.

Pendant qu'ils conversaient, deux dames — mère et fille évidemment — s'approchèrent, accompagnées d'une autre connaissance de Reardon, John Yule. Celui-ci s'avança gaiement pour faire accueil au voyageur rapatrié.

— Permettez-moi de vous présenter à ma mère et à ma sœur, dit-il. Votre célébrité les a rendues très désireuses de vous connaître.

Reardon se trouva dans une situation embarrassante par sa nouveauté, mais non point précisément désagréable. Cinq personnes étaient là, groupées autour de lui, le regardant toutes, très sincèrement, comme un homme d'importance, bien qu'à proprement parler il n'eût aucune espèce de célébrité. Mais toutes ces personnes avaient suivi les progrès de sa modeste réputation, et elles étaient réellement charmées de compter au nombre de leurs connaissances un véritable écrivain et de plus tout frais débarqué d'Italie et de Grèce. Mrs Yule, dont l'élocution prétentieuse n'était pas faite pour plaire à un raffiné comme Reardon, se hâta de lui exprimer combien ses livres étaient connus chez

elle, « quoique nous ayons peu de goût pour les romans en général ». Miss Yule, nullement prétentieuse, et qui paraissait réservée de nature, voulut bien témoigner à l'auteur un réel intérêt. Quant au pauvre auteur lui-même, il s'éprit à première vue de miss Yule, tout simplement.

A quelques jours de là, il rendit visite à ces dames qui habitaient, dans les alentours de Westbourne Park, une petite maison meublée avec plus de recherche de l'effet que d'élégance.

Personne, en en sortant, ne se fût étonné d'apprendre que Mrs Edmund Yule ne possédait qu'un revenu médiocre et que, parfois, elle était réduite, pour sauver les apparences, aux expédients désespérés. Dans le petit salon, tout encombré de babioles et de fanfreluches chatoyantes où Reardon fut introduit, il trouva un grand jeune homme en conversation avec la veuve et sa fille. Ce jeune homme n'était autre que M. Jasper Milvain, homme de lettres lui-même. M. Milvain fut aise de rencontrer Reardon, dont il avait lu les ouvrages avec un vif intérêt.

— Vraiment, exclama Mrs Yule, je ne sais comment nous avons attendu si longtemps pour vous connaître, Monsieur Reardon. Si John n'était pas si égoïste, il nous aurait fait partager ce plaisir bien plus tôt.

Dix semaines après, miss Yule devenait Mrs Reardon.

Ce fut, pour le pauvre garçon, une période d'exaltation frénétique. Il avait toujours considéré la conquête d'une femme belle et intelligente comme le couronnement d'une carrière littéraire brillante, sans jamais oser espérer pour lui-même un semblable triomphe. La vie lui avait été trop dure, sous tous les rapports. Lui, l'affamé de tendresse, à qui l'amour d'une femme apparaissait comme la faveur suprême réservée aux mortels comblés de bénédictions, avait passé les plus belles années de sa jeunesse dans une solitude monacale. Maintenant tout lui venait à la fois : les amis, l'adulation, l'amour même. Il était transporté au septième ciel.

Et vraiment, la jeune fille semblait bien l'aimer. Elle savait que sa fortune se chiffrait au total à cent pounds, épargnés sur son petit héritage ; que ses livres se vendaient presque pour rien, qu'il n'avait aucun parent fortuné dont il dût attendre quelque chose ; pourtant, elle n'hésita pas un instant lorsqu'il lui demanda d'être sa femme.

— Je vous ai aimé dès le premier jour.

— Est-ce possible ! Qu'y a-t-il en moi d'aimable ? insista-t-il. J'ai peur de m'éveiller d'un beau rêve pour me retrouver dans ma vieille mansarde, grelottant et mourant de faim.

— Vous deviendrez un grand homme.

— Je vous supplie de ne pas compter là-dessus. Je n'ai pas tant de confiance en moi.

— Alors, j'en aurai pour deux.

— Mais pouvez-vous m'aimer pour moi-même, m'aimer simplement comme homme ?

— Je vous aime.

Et ces paroles chantaient autour de lui, agitaient l'air d'une vibration de joie folle, surhumaine ; il aurait alors voulu se précipiter à ses pieds avec une humilité passionnée, verser des larmes brûlantes, lui crier son idolâtrie sans borne. Il la trouvait belle au delà de ce que son cœur avait jamais rêvé ; ses cheveux, d'un blond chaud, ravissaient ses yeux et sa main respectueuse. Elle était si splendidement robuste, malgré sa complexion délicate !

« Pas un seul jour de maladie dans sa vie », disait sa mère, et l'on n'avait pas de peine à la croire.

Elle parlait d'un ton de décision si délicieux ! Son : « Je vous aime » semblait être un pacte avec l'éternité. Elle devinait le désir de son fiancé, dans les choses les plus importantes comme dans les moindres, et s'y conformait absolument. Il n'y avait en elle ni jolie pétulance, ni affectation de mièvrerie, aucune des faiblesses féminines. Et que d'exquise fraîcheur dans ses vingt ans de jeune fille, dans ses jeunes yeux brillants qui semblaient défier les années à venir !

Il allait comme un homme ébloui par une lumière intense. Il causait comme il n'avait jamais causé auparavant, sans retenue, avec enthousiasme, insolence même, au meilleur sens du mot. Tous lui devenaient amis, il ouvrait les bras au monde entier, il se sentait animé d'une bienveillance divine.

Une semaine avant son mariage, un certain jour, de grand matin, il se réveilla en sursaut. Il les connaissait ces réveils, si complets dans leur soudaineté, provoqués par l'oppression de quelque pensée troublante sur le cerveau embrumé de rêves. « Et si, désormais, je ne réussissais plus ? Si je ne gagnais jamais plus que ces misérables cent pounds pour chacun de ces longs ouvrages qui me coûtent tant de travail ! Peut-être aurai-je des enfants à nourrir ; et Amy... comment Amy supporterait-elle la pauvreté ? »

Il savait ce que sous-entend ce mot « pauvreté » : le refroidissement du cerveau et du cœur, l'énervement de la main, le lent envahissement de l'être par la crainte, la honte, le courroux inerte, le sentiment affreux de l'impuissance, de l'odieuse indifférence du monde. Pauvreté ! Pauvreté !

Pendant des heures il ne put dormir. Les yeux pleins de larmes, le cœur battant à peine, dans sa détresse il implorait Amy d'une supplication lamentable. « Ne m'abandonne pas ! Je t'aime ! Je t'aime ! »

Mais cette crise passa. Six jours, cinq jours, quatre jours, son cœur ne va-t-il pas éclater de bonheur ? Le logement est loué, meublé ; très haut, près du ciel, quatre étages de marches de pierre.

— Vous êtes un diable d'heureux garçon, Reardon ! observa Milvain qui déjà était devenu très intime avec son nouvel ami ; un bon garçon aussi et qui mérite son bonheur.

— Eh bien, j'ai eu d'abord un affreux soupçon.

— Je devine ce que vous voulez dire. Mais non, je n'en étais même pas amoureux, quoique je l'admire. D'ailleurs, elle ne se serait jamais souciée de moi, je ne suis pas assez sentimental.

— L'animal !

— Je le dis sans malice aucune. Elle et moi sommes peut-être trop pareils.

— Comment l'entendez-vous ? questionna Reardon, troublé et peu satisfait.

— Miss Yule est avant tout intellectuelle, voyez-vous. Il était clair qu'elle choisirait un homme de tempérament passionné.

— Il me semble que vous dites des bêtises, mon cher.

— Oh ! c'est possible. A vrai dire, je suis encore loin d'avoir complété mon étude sur les femmes. C'est une des matières en lesquelles je compte bien devenir un jour spécialiste, quoique je n'aie pas l'intention d'utiliser jamais ces connaissances dans des romans... Mais plutôt dans la vie, peut-être.

Trois jours, deux jours, un jour...

Tandis qu'il s'en allait, clopinant dans l'obscurité, il revivait cette époque dans sa mémoire lassée. Les images s'imposaient, l'obsédaient, quelque effort qu'il fît pour penser à toute autre chose, à une histoire fictive à laquelle il pût se mettre à travailler. Quand il s'était agi de ses premiers ouvrages, il avait paisiblement attendu qu'une situation suggestive, un groupe de caractères congénères se présentassent à son esprit dans un éclair délicieux, le pressant d'écrire, mais il ne pouvait plus maintenant espérer rien d'aussi spontané. Des mois d'efforts exténuants et infructueux avaient trop épuisé son cerveau. En outre, il cherchait à inventer une intrigue, ce genre de « guignol » littéraire, susceptible d'exciter l'intérêt de la masse des lecteurs, et ce travail était opposé à l'activité naturelle de son imagination. Il éprouvait les tourments du cauchemar, cette oppression du cerveau et du cœur qui devient bientôt intolérable.

VI

L'AMI PRATIQUE

Après que son mari l'eût quittée, Amy s'assit dans le cabinet de travail et prit un livre nouvellement paru, comme pour lire. Au fond, elle n'en avait pas la moindre intention ; mais il lui était désagréable de rester assise, les mains sur les genoux, dans l'attitude d'une personne désœuvrée, et, même lorsqu'elle s'abandonnait à la songerie, elle tenait généralement un livre ouvert devant elle. En réalité, elle lisait peu maintenant, et, depuis la naissance de son enfant, paraissait prendre moins de goût à l'étude désintéressée. Un roman nouveau et à succès tombait-il entre ses mains, elle le disséquait à un point de vue tout pratique, et commentait à Reardon les traits qui en avaient fait la popularité. Jadis, elle n'aurait considéré de l'œuvre que sa valeur littéraire pure, dont elle avait le sens très aiguisé. Que de fois son mari avait-il éprouvé une jouissance exquise à l'entendre signaler telle qualité ou tel défaut auxquels le lecteur ordinaire eût été insensible. Aujourd'hui, ces questions l'occupaient beaucoup moins. Son intérêt prenait une direction plus personnelle ; elle écoutait complaisamment les détails des succès d'écrivains en vogue, de leur vie intime, de leurs traités avec les éditeurs, de leur mé-

thode de travail. Les bavardages des feuilles littéraires, et même non littéraires, l'intéressaient. Elle parlait de sujets tels que les droits de publication internationale, s'enquérait curieusement du fonctionnement pratique des journaux et des revues, du comité de lecture des éditeurs, etc. Un observateur impartial en pouvait conclure que son intelligence gagnait en maturité et en activité.

Plus d'une demi-heure s'écoula. La suite de pensées qui l'absorbait ne devait pas être d'une nature réjouissante ; ses lèvres étaient pincées, ses sourcils légèrement froncés ; la maîtrise de soi, à tout autre moment empreinte agréablement sur ses traits, les marquait à présent d'une froideur trop accentuée. A un certain instant, elle crut entendre du bruit dans la chambre à coucher, — les portes avaient été à dessein laissées entr'ouvertes, — sa tête se tourna rapidement de ce côté, tandis que son regard s'adoucissait aussitôt ; mais tout resta tranquille. Sans le roulement intermittent d'une voiture, le silence eût régné dans la rue autant que dans la maison, où l'on n'entendait aucun bruit.

Si... un pas résonne, qui monte allègrement l'escalier de pierre. Ce n'est point le pas du facteur ; peut-être est-ce quelqu'un pour le logement voisin ? Mais l'arrêt final a lieu de leur côté ; puis un heurt vigoureux retentit à la porte. Tout de suite, Amy se lève et va ouvrir.

Jasper Milvain soulève son correct chapeau de soie et tend la main d'un air de franche amitié. Il s'informe à voix si haute qu'Amy l'arrête d'une geste de silence.

— Vous allez réveiller Willie.

— Parbleu ! j'oublie toujours, s'exclame-t-il, en baissant la voix. Le poupon profite ?

— Oh ! oui.

— Reardon est dehors ? Je suis revenu samedi soir, mais je n'ai pu venir plus tôt. (On était au lundi.) On étouffe ici ! C'est sans doute ce toit qui emmagasine tant de chaleur pendant la journée. Quel temps magnifique à la campagne ! Et j'ai un tas de choses à vous raconter. Reardon ne tardera pas, je pense ?

— Je ne crois pas.

Il laissa son chapeau et sa canne dans le corridor, entra dans le cabinet et promena son regard tout autour, comme s'il s'attendait à trouver quelque changement depuis sa dernière visite, qui datait de trois semaines.

— Ainsi, vous avez eu du plaisir? dit Amy, s'asseyant après avoir écouté un instant à la porte.

— Oh ! je me suis un peu rafraîchi les facultés. Mais devinez quelles connaissances j'ai faites ?

— Là-bas?

— Oui. Votre oncle Alfred et sa fille étaient en séjour chez Richard Yule et je les ai vus un peu. J'ai été invité dans la maison.

— Avez-vous parlé de nous?

— A miss Yule seulement. Je l'ai rencontrée en promenade, par hasard, et, étourdiment, j'ai prononcé le nom de Reardon. Mais, à coup sûr, cela n'avait aucune importance. Elle s'est informée de vous avec beaucoup d'intérêt, demandant si vous étiez aussi belle que vous annonciez devoir l'être, il y a des années.

Amy rit.

— N'est-ce pas là un produit de votre fertile imagination, Monsieur Milvain ?

— Pas le moins du monde. A propos, quelle est la question qui vous viendrait naturellement à l'esprit, au sujet de votre cousine ? Trouviez-vous qu'elle promît d'être bien un jour?

— Je n'oserais dire que oui. Elle avait une bonne figure, mais plutôt... ordinaire.

— Ah ! oui.

Jasper rejeta sa tête en arrière et parut contempler quelque chose dans sa mémoire.

— Eh bien ! je ne serais pas surpris que la plupart des gens la qualifiassent d'un peu ordinaire, même à présent... et pourtant... non .. c'est à peine possible en somme. Elle est pâle. Elle porte les cheveux courts...

— Courts ?

— Oh ! je ne veux pas dire des cheveux lisses de gar-

çon avec une raie ; ce n'est pas une nature de cheveux à devenir plats, si elle les laissait croître, ils sont tout bouclés. Elle a une physionomie charmante, peu ordinaire, je vous assure, et une tête intéressante. C'est une fille étrange, très étrange. Calme, pensive, pas très heureuse, j'en ai peur. Elle semble voir approcher avec effroi le moment de retourner à ses livres.

— Vraiment! J'avais cru comprendre qu'elle aimait beaucoup les livres.

— Elle lit bien pour six personnes, sans doute. Sa santé n'est peut-être pas très robuste. Oh! je la connaissais de vue parfaitement, je l'avais aperçue à la salle de lecture. C'est une de ces jeunes filles qui vous trottent par la tête, vous savez, très suggestive. Il y a en elle beaucoup plus au fond qu'à la surface, tant qu'on ne la connaît pas très bien.

— Mais... je l'espère, observa Amy, avec un singulier sourire.

— Ah ! mais ce n'est pas une règle si absolue. Ils ne m'ont pas invité à aller les voir à Londres.

— Marian aura sans doute rapporté vos relations avec cette branche-ci de la famille.

— Je ne crois pas. Du moins, elle m'avait promis de n'en rien faire.

Amy le regarda d'un air inquisiteur, un peu incertain.

— Elle vous l'a promis ?

— Tout spontanément. Nous étions assez en sympathie tous deux. Votre oncle — Alfred, j'entends — est un homme remarquable, mais je présume qu'il me regarde comme un garçon de peu d'importance. Eh bien, comment vont les choses ?

Amy secoua la tête.

— Pas mieux ?

— Oh ? pas du tout mieux. Il ne peut pas travailler. Je commence à craindre qu'il ne soit vraiment malade. Il faut qu'il s'absente avant la fin des beaux jours. Tâchez de le lui persuader ce soir. Je voudrais que vous pussiez partir avec lui.

— Malheureusement, c'est impossible pour le quart d'heure. Il faut que je travaille comme un forcené. Mais ne pouvez-vous arranger pour vous tous une petite fugue d'une quinzaine, quelque part, à Hastings, à Eastbourne ?

— Ce serait peu sage. On s'en va répétant : Oh ! pour un pound ou deux, qu'importe ! Mais à la longue, cela finit par importer beaucoup.

— Je le sais bien, sapristi ! Imaginez si cela amuserait le fils de quelque riche épicier, qui, après avoir copieusement festoyé, s'il est de bonne humeur, jette son demi-souverain au garçon. Mais, je vais vous dire une chose : il vous faut sérieusement pousser votre mari à devenir pratique. Ne pensez-vous pas ?

Il s'interrompit. Amy restait immobile à regarder ses doigts.

— J'ai essayé, dit-elle enfin, d'un ton sourd, avec quelque contrainte.

— Vraiment ?

Jasper s'inclina vers elle en laissant ses mains jointes pendre entre ses genoux. Il scrutait le visage de la jeune femme et celle-ci, sentant ce regard trop fixe, finit par secouer la tête d'un air de malaise.

— Il me paraît certain, dit-elle, qu'un ouvrage de longue haleine est inexécutable pour lui actuellement. Il écrit avec une telle lenteur et il est si difficile à contenter ! Ce serait chose fatale que de se lancer dans un roman plus faible encore que le dernier.

— Vous trouvez *l'Optimiste* faible ? demanda Jasper, d'un air détaché.

— Je ne le crois pas digne d'Edwin, et je ne doute pas que tout le monde ne soit de cet avis.

— Je me demandais quelle était votre opinion là-dessus. Oui, il lui faut, en effet, chercher une voie nouvelle.

A ce moment, le bruit d'une clef ouvrant la porte du palier, se fit entendre. Jasper se renfonça sur sa chaise et attendit en souriant l'apparition de son ami. Amy ne bougea pas.

— Ah ! vous voilà ! dit Reardon s'avançant, les yeux éblouis, comme lorsqu'on sort de l'obscurité ; il parlait d'un ton de cordial accueil, qui avait, néanmoins, une nuance d'abattement. Quand êtes-vous rentré ?

Milvain renouvela le récit fait à Amy au début de sa visite. Pendant qu'il parlait, celle-ci disparut cinq minutes et dit en revenant.

— Vous allez rester dîner avec nous, Monsieur Milvain ?

— Mais très volontiers.

Peu après, ils passèrent tous dans la salle à manger, où la conversation se poursuivit à voix basse, à cause de la proximité de la chambre où dormait l'enfant. Jasper se mit à conter divers petits incidents survenus depuis son retour en ville et qui, tous, le concernaient.

— En rentrant chez moi, samedi, j'ai trouvé un mot d'Horace Barlow m'invitant à l'aller voir, dans l'après-midi de dimanche, à Wimbledon, parce que le directeur du *Study* devait s'y trouver et que Barlow pensait qu'il me serait agréable de le rencontrer. Alfred Yule m'en avait dit long au sujet de ce directeur, qui jouit du nom de Fadge. Votre oncle, Madame Reardon, déclare Fadge la plus mauvaise langue, ou plume, du monde littéraire, — ce qui n'est pas peu dire. Enfin, n'importe ! J'étais donc ravi d'aller à Wimbledon et d'y voir Fadge. J'ai trouvé chez Barlow la plus bizarre collection d'individus, des femmes, surtout, sentant l'encre d'une lieue ! Le grand Fadge lui-même m'a surpris. Je croyais trouver un individu efflanqué et bilieux, et c'est le petit dandy le plus rose et le plus court qui se puisse imaginer. Il a quelque quarante-cinq ans, de maigres cheveux jaunes, des yeux bleus et un air d'extrême candeur. Il m'honora d'une causerie confidentielle, et je découvris enfin pourquoi Barlow m'avait invité à le rencontrer : c'est lui qui va diriger la nouvelle publication mensuelle de Culpepper ; vous en avez entendu parler ? Et il me juge actuellement digne d'y être enrôlé comme collaborateur. Hein ! En voilà des nouvelles !

Le causeur regarda successivement Reardon et Amy avec un sourire qui en disait long.

— Je me réjouis de les apprendre, fit Reardon, de bon cœur.

— Voyez-vous, s'écria Jasper, tout vient à point à qui sait attendre. Mais que je sois pendu si je comptais aussi vite sur une affaire pareille. Ma parole ! me voilà un homme d'importance ! Ce que j'ai fait a été remarqué ; les admirables qualités de mon style ont forcé l'attention ; on me regarde comme un des hommes en train d'arriver ! Grâce, dans une certaine mesure, au vieux Barlow, je l'avoue, qui paraît avoir pris plaisir à me faire mousser à tout venant. Mon dernier article dans le *West End* doit m'avoir fait un bien immense. Et Alfred Yule lui-même a remarqué celui du *Wayside*. Voilà comment marchent les choses, voyez-vous : la réputation éclate en coup de foudre, précisément alors que vous vous y attendez le moins.

— Quel nom donnera-t-on à la nouvelle revue ?

— On propose le *Current*. Et que pensez-vous que j'aie entrepris pour le début ? Un article composé de croquis des lecteurs typiques de tous les principaux quotidiens et périodiques. Une riche idée, vous savez, — une idée à moi, bien entendu, — mais d'une exécution terriblement difficile.

— Eh bien, voilà le genre de sujet qui m'inspire de la crainte et de l'envie, dit Reardon. Je ne pourrais pas plus écrire un article comme celui-là qu'un article sur les fluxions.

— C'est ma vocation, voilà ! Vous pourriez croire, pour commencer, que je n'ai pas suffisamment d'expérience. Mais mon intuition est si puissante, que je peux tirer un parti immense d'une expérience toute petite. La plupart des gens s'imagineraient que j'ai perdu mon temps ces dernières années à musarder de-ci, de-là, à ne rien lire que des périodiques, à fréquenter les oisifs de toute espèce. La vérité est que j'ai ramassé des idées susceptibles d'être monnayées, mon garçon ; j'ai l'aptitude spéciale de l'écrivain improvisateur. De ma

4.

vie, je ne ferai rien qui soit d'une valeur littéraire solide ; je mépriserai toujours le public pour lequel j'écrirai. Mais mon chemin sera celui du succès. Je l'ai toujours dit, et, à présent, j'en suis sûr.

— Fadge se retire donc du *Study* ? interrogea Reardon, après avoir salué cette tirade d'un rire cordial.

— Oui. A la vérité, je ne savais rien sur ces deux revues et j'avais presque peur de sourire et de trahir ma pensée, pendant que Fadge m'entretenait. Savez-vous qui, avant lui, dirigeait le *Study* ?

— Non.

— Ni moi. C'est étonnant le nombre d'illustres inconnus qui passent comme cela. Mais j'avais encore autre chose à vous dire. Je suis en train de lancer mes sœurs dans la littérature !

— Comment ?

— Eh bien, oui, je ne vois pas pourquoi elles ne s'essayeraient pas la main à écrire, au lieu de s'assommer à donner des leçons. Hier soir, je suis allé voir Davies, un bonhomme qui était, il y a un an, chez Monk, l'éditeur, et qui dirige actuellement un journal de commerce. Je le vois fort peu. Cependant nous avons eu ensemble un long entretien pratique. Il m'a fourni des données très utiles, et le résultat en fut que j'allai ce matin même voir Monk en personne, à qui, de ma voix la plus insinuante — vous la connaissez — je tins ce langage : « Monsieur Monk, je me présente chez vous de la part d'une dame qui projette un petit volume intitulé : « *Histoire du Parlement anglais à l'usage des enfants.* Son projet est, etc. » Je m'entendis admirablement avec Monk, surtout lorsqu'il apprit que j'allais être engagé dans la nouvelle revue de Culpepper. Il sourit au projet et dit qu'il serait très aise de voir un chapitre échantillon, que, s'il lui plaisait, nous discuterions alors les conditions.

— Mais une de vos sœurs a-t-elle vraiment entrepris un livre de ce genre ? demanda Amy.

— Ni l'une ni l'autre ne savent un mot de la question, mais elles sont certainement capables de faire le tra-

vail que j'ai en tête, qui consistera surtout en anecdotes sur les hommes d'État les plus importants. Je vais écrire moi-même le chapitre-type et l'envoyer aux petites pour leur montrer ce que je propose.

— Votre énergie est devenue tout à coup remarquable, dit Reardon.

— Oui, je sens que l'heure a sonné. « Il y a une marée... », pour citer quelque chose qui ait un charme de fraîcheur.

Le frugal souper était fini, et Jasper, amplifiant toujours le thème de ses récentes expériences et de ses perspectives futures, reprit le premier le chemin du salon. Au bout d'un instant, Amy laissa les deux amis à leurs pipes ; elle souhaitait de tout son cœur que son mari causât intimement de ses affaires avec Milvain et prêtât l'oreille aux conseils pratiques qu'elle savait devoir lui être proposés.

— J'apprends que vous êtes toujours empêtré, commença Jasper, après qu'ils eurent fumé quelques minutes en silence.

— Oui.

— Ça devient sérieux, alors ?

— Oui.

— Allons, allons, mon vieux, ça ne peut pas durer ainsi. Ne vous serait-il pas salutaire de prendre un congé ?

— Non. Il faut que je fasse quelque chose, ou je tomberai dans l'idiotisme. Je vais essayer de faire un roman en deux volumes...

— Oui, oui, mais, voyons, tâchez d'en faire quelque chose de sensationnel. Si nous inventions un bon titre qui attirerait l'œil et l'oreille ? Le titre appellerait ensuite tout naturellement l'histoire.

Reardon rit avec dédain, dédain dirigé sur lui-même plutôt que sur Milvain.

— Essayons, murmura-t-il.

Tous deux parurent s'exercer l'esprit sur ce problème. Il y eut un long silence.

— J'ai tenté, dit enfin Reardon, de m'expliquer la

cause de mon état présent. La voici, je crois : cette demi-année de voyage et la secousse extraordinaire de bonheur qui l'a suivie, survenant après les circonstances de luttes, de privations, de misères que j'avais traversées, ont désorganisé l'équilibre de ma nature. Un tempérament comme le mien ne peut passer brusquement par deux états devie si opposés, sans en être profondément affecté. Le développement progressif qui s'était accompli en moi, de mon enfance studieuse à mes malheureuses tentatives de romancier, m'apparaît comme une évolution claire, normale, logique. Tandis que je ne discerne plus aucun ordre dans la progression de ces deux dernières années. En les vivant, je me suis imaginé parfois que mes facultés arrivaient à leur plénitude ; ce n'était qu'une illusion. Intellectuellement, j'ai déchu. Peut-être à cela y aurait-il remède si je pouvais recouvrer la paix d'esprit, mais ma pauvreté trouble le cours naturel des choses.

Il parlait d'une manière lente, méditative, la voix monotone, les yeux obstinément attachés à terre.

— Il peut y avoir en ceci une part de vérité philosophique, intervint Jasper. N'empêche que c'est grand dommage que vous vous absorbiez en de telles pensées.

— Dommage ? non, certes ! Je veux rester un être pensant. L'adversité peut m'amener à perdre l'esprit, mais jusque-là je ne renoncerai pas à mon héritage de raison.

— Mon opinion est que vous êtes malade, Reardon, tout simplement.

— Je le suis, sans nul doute, mais d'une maladie terriblement compliquée. Dites-moi, croyez-vous que je pourrais trouver un emploi fixe quelconque ? Par exemple, serais-je bon à faire n'importe quelle besogne dans l'administration d'un journal ?

— Je crains que non. Vous êtes le dernier homme propre à toucher au journalisme, de quelque façon que ce soit.

— Si je recourais à mes éditeurs, m'aideraient-ils ?

— Je ne vois pas comment. Ils répondraient : « Faites un nouveau roman et nous vous l'achèterons. »

— Oui, il n'y a d'espoir qu'en cela. Un homme impropre au journalisme, mais qui, pourtant, doit gagner son pain par la littérature, se tourne aujourd'hui vers le roman, aussi inévitablement que les écrivains du temps d'Elisabeth se tournaient vers le drame. Oui, il n'y a que cela.

Ils causèrent longtemps encore, mais pour en revenir bien vite aux affaires de Milvain. A la vérité, Reardon se souciait peu d'en dire plus long sur les siennes propres. La conversation ne lui était plus qu'une vaine fatigue d'esprit, car le ressort de sa volonté semblait brisé et, à quelque parti qu'il s'arrêtât, il savait que tout dépendait d'influences qu'il ne pouvait même pas prévoir.

VII

MARIAN CHEZ ELLE

Trois semaines après son retour de la campagne, — qui avait suivi de huit jours celui de Jasper Milvain, — Marian Yule travaillait un après-midi, à sa place habituelle, dans la salle de lecture du British Museum. Il était trois heures et, sauf un répit d'une demi-heure, à midi, pour aller prendre une tasse de thé et un sandwich, elle avait travaillé d'arrache-pied depuis neuf heures et demie. Sa tâche présente consistait à amasser des matériaux pour un article sur les « Écrivains français féminins du XVIIe siècle », genre de travail que son père fournissait à une publication anonyme, contre émoluments fixes. Marian, actuellement, était presque en état d'achever elle-même un article semblable ; la participation de son père se bornait à quelques données et à quelques retouches. La plus grande partie du travail par lequel Yule gagnait son modeste revenu restait anonyme ; les livres et articles portant sa signature traitaient beaucoup des mêmes sujets et le style en était travaillé avec une conscience peu ordinaire chez les hommes dans sa position. Par malheur, le résultat ne correspondait pas à l'effort. Alfred Yule s'était fait un nom parmi les critiques du jour ; la plupart de ceux qui lisaient ce nom sur le sommaire

d'un périodique savaient ce qu'ils en devaient attendre, et le plus grand nombre s'abstenaient de couper les feuillets. Yule était érudit, copieux, incisif à l'occasion, mais il n'avait point la grâce en partage. Tout récemment, il s'était rendu compte que les fragments du travail de Marian, imprimés tels qu'ils sortaient de sa plume, offraient un genre de mérite tout à fait distinct de ce dont il était lui-même capable, et il se prit à se demander s'il ne serait pas avantageux, au point de vue « affaire », bien entendu, de laisser la jeune fille signer ces compositions.

Pendant un long moment, Marian avait à peine levé les yeux de dessus son pupitre, mais, à cet instant, elle crut nécessaire de se référer à l'inappréciable Larousse. Comme il arrive si souvent, le volume dont elle avait besoin ne se trouvait pas sur le rayon ; elle se retourna et regarda autour d'elle d'un air de lassitude. A peu de distance, deux jeunes gens se tenaient debout, engagés dans un colloque facétieux : leur physionomie l'indiquait. A peine les eut-elle aperçus que ses yeux s'abaissèrent, mais presque aussitôt elle les releva dans cette direction. Son visage s'était entièrement transfiguré et exprimait une timide espérance.

Les deux hommes venaient de son côté, toujours causant et riant. Elle se tourna vers les rayons, feignant de chercher un livre. Les voix — dont l'une lui était bien connue — se rapprochaient ; maintenant, elle pouvait distinguer chaque mot... et, à présent, les causeurs étaient passés. Etait-il possible que M. Milvain ne l'eût point reconnue ? Elle le suivit des yeux et le vit prendre un siège à quelques pas ; il fallait qu'il fût passé sans même se douter de sa présence.

Marian regagna sa place et resta quelques minutes à jouer avec une plume. Puis elle fit semblant de reprendre son travail, mais il était visible qu'elle ne pouvait plus s'appliquer comme auparavant. A toute minute, elle jetait un coup d'œil aux allants et venants ; parfois elle s'abîmait dans une rêverie. Elle était lasse et souffrait même d'un léger mal de tête. Lorsque l'ai-

guille de l'horloge marqua trois heures et demie, elle ferma le volume, dont elle avait copié des extraits, et se mit à rassembler ses papiers.

Une voix se fit entendre tout près d'elle.

— Où est votre père, Miss Yule?

L'interlocuteur était un homme d'une soixantaine d'années, trapu, épais, tonsuré par la main du temps. Sa face, large et flasque, avait la couleur d'un vieux navet, hormis un endroit de la joue marquée d'une tache de mûre. Ses yeux, aux prunelles grises sur un globe jaune, brillaient d'une curiosité pleine de bonhomie; sa bouche dénotait un bavard invétéré. Deux petits brins de paille roussâtre lui tenaient lieu de sourcils; quelque chose de semblable à un morceau d'étoupe décolorée constituait sa moustache, et la barbe était représentée par des fragments de produits analogues, appendus aux plis de son menton. Un veston d'une nuance indécise entre le brun et le bleu, flottant avec ampleur et sans coupe précise, un gilet entr'ouvert par défaut de boutons et dont l'une des poches sortait, toute décousue; un pantalon couleur bronze, si déformé qu'il faisait poche aux genoux: tous ces vêtements devaient avoir fait un long service au Muséum. De cravate, il n'en était pas question, et la chemise réclamait impérieusement la lessive.

Marian lui donna la main, en répondant à sa demande.

— Il est parti à deux heures.

— Est-ce contrariant! Je désirais tout particulièrement le voir pour une affaire importante, très importante, que je vais vous confier, à tout risque, mais sous la promesse de n'en souffler mot qu'à votre père.

M. Quarmby avait avancé une chaise tout près de Marian. Il était dans un état d'animation joyeuse et parlait d'une voix grasse, presque pompeuse, en anhélant à la fin de chaque phrase. Pour accentuer le caractère hautement confidentiel de sa communication, il mit sa tête presque en contact avec celle de la jeune fille, tandis que ses doigts rouges, gros et courts, cou-

vraient une des mains menues et délicates de Marian.

— J'ai eu un entretien avec Walker, continua-t-il, un entretien long et très important. Vous le connaissez ? Non, non, comment le connaîtriez-vous ? C'est un homme du métier, ami intime de Rackett, — vous savez, Rackett, le propriétaire du *Study ?*

Là-dessus, il fit une pause solennelle et parut plus surexcité que jamais.

— Je connais de nom M. Rackett, dit Marian.

— Sans doute, sans doute, et vous devez savoir aussi que Fadge quitte le *Study* à la fin de l'année, eh ? Donc, quand je rencontrai Walker, cet après-midi, son premier mot fut : — Vous connaissez bien Alfred Yule, je pense ? — Mais oui, répondis-je, pourquoi ? — Je vais vous le dire, reprit-il ; mais c'est entre vous et moi, vous savez. Rackett pense à lui pour le *Study*. — J'en suis ravi. — Pour tout dire, continua-t-il, je ne serais pas surpris que Yule en reçût la direction ; mais vous comprenez qu'il serait au moins prématuré d'en parler. Eh bien, qu'en pensez-vous, hein ?

— Ce sont de très bonnes nouvelles, répondit Marian.

— Je crois bien. Ha ! ha !

M. Quarmby riait d'une façon à part, résultant de ses longues années d'accoutumance au rire comprimé de la salle de lecture.

— Mais pas un mot à d'autres qu'à votre père. Sera-t-il ici demain ? Apprenez-le lui tout doucement. Vous savez, c'est un homme excitable, il ne peut pas prendre les choses tranquillement, comme moi. Ha ! ha !

Son rire étouffé s'acheva dans une quinte de toux, la toux de la salle de lecture. Quand il en fut remis, il serra la main de Marian avec une paternelle effusion et s'éloigna, en se dandinant, pour bavarder avec quelque autre.

Marian replaça différents livres sur leurs rayons respectifs, en rapporta d'autres au bureau et allait quitter la salle quand, de nouveau, une voix sollicita son attention.

— Miss Yule, une minute, s'il vous plaît.

C'était un homme grand, maigre, aux traits secs, dont les vêtements portaient la marque de cette bonne tenue laborieuse de la pauvreté qui se respecte ; les bords des manches de son veston, soigneusement rentrés, sa cravate noire et une casquette couvrant sa calvitie, trahissaient leur confection domestique. Il souriait avec douceur, timidité, ses yeux gris toujours larmoyants. Deux ou trois coupures toutes fraîches sur son menton et son cou témoignaient de la nervosité de sa main dans le soin consciencieux qu'il apportait à se raser.

— J'ai cherché votre père, dit-il, quand Marian se retourna. Il n'est pas là ?

— Il est parti, Monsieur Hinks.

— Ah ! alors, voulez-vous être assez aimable pour vous charger d'un livre pour lui ? C'est mon petit *Essai sur le drame historique*, qui vient de paraître.

Il parlait avec une hésitation nerveuse et d'une voix qui semblait demander pardon de son existence.

— Mon père sera heureux de l'avoir.

— Si vous voulez bien attendre une minute, le livre est à ma place, là-bas.

Il s'élança, à grandes enjambées, et revint très vite, essoufflé, un livre mince, tout neuf, dans la main.

— Mes meilleurs souvenirs à M. Yule. Vous allez bien, j'espère ? Je ne veux pas vous retenir.

Marian gagna le vestiaire des dames, mit son chapeau et sa jaquette et quitta le Muséum. Immédiatement avant elle, quelqu'un franchit la double porte, et, lorsqu'elle eut dépassé le péristyle, elle reconnut Jasper Milvain. Elle l'avait sans doute suivi dans le vestibule, à son insu, n'ayant pas levé les yeux. Le jeune homme était seul ; en descendant les marches extérieures, il regarda de droite et de gauche, mais sans se retourner. Marian le suivait à deux ou trois mètres. En approchant de la grille, elle pressa le pas un peu, de façon à déboucher dans la rue presque en même temps que lui, mais il ne tourna point la tête.

Il prit à droite, Marian, de nouveau, resta en arrière, sans cesser de suivre à une très courte distance. Il mar-

chait lentement, elle aurait pu le dépasser de la manière la plus naturelle, ce qui l'aurait alors obligé à la voir, mais un soupçon pénible venait de lui traverser l'esprit : peut-être l'avait-il bien aperçue dans la salle de lecture. C'était la première fois qu'elle le revoyait depuis leur adieu à Finden. Avait-il quelque motif pour l'éviter ? Etait-il froissé de ce que son père ne lui eût pas témoigné le désir de continuer leurs relations ?

Elle se laissa distancer. En peu d'instants, Milvain s'engagea dans Charlotte Street, et elle le perdit de vue.

A Tottenham Court Road, elle attendit un omnibus pour la transporter dans la partie la plus reculée de Cambden Town ; enfoncée dans un coin, elle ne fit aucune attention à ses compagnons de route. Elle descendit enfin, et, après dix minutes de marche, arriva à destination dans un passage tranquille, nommé Saint-Paul's Crescent, bordé de petites maisons de bonne apparence. L'aspect de celle devant laquelle la jeune fille s'arrêta, annonçait un intérieur bien tenu. Les fenêtres en étaient garnies de rideaux propres et soignés, les ferrures de la porte luisaient à la perfection. Marian fit jouer son passe-partout dans la serrure, entra et monta l'escalier sans rencontrer personne.

Bientôt elle redescendit pour aller dans la pièce principale du rez-de-chaussée, servant à la fois de salon et de salle à manger, et dont l'ameublement était confortable, sans viser à la recherche. Aux murailles, quelques dessins et vieilles gravures ; entre la cheminée et la fenêtre, une encoignure, pourvue de rayons chargés de centaines de volumes, — le trop-plein de la bibliothèque de Yule. La table était dressée pour le repas. La famille Yule dînait à cinq heures, par raison de commodité personnelle, afin de s'assurer une longue soirée, si nécessaire à la plupart des gens de lettres. Marian était morte de faim et de fatigue, comme à chaque fois qu'elle avait passé sa journée au British Museum. Elle se coupa une petite tranche de pain et s'assit dans un fauteuil.

Au bout d'un instant, parut une petite femme mince,

entre deux âges, simplement vêtue d'une robe grise tout unie, et dont le visage, qui ne devait jamais avoir été très attrayant et ne décelait qu'une intelligence médiocre, respirait la douceur et les bons sentiments. Elle avait l'air de faire un effort pénible pour comprendre quelque chose. Cette expression s'était gravée sur ses traits et résultait probablement des conditions particulières de son existence.

— Tu es en avance, n'est-ce pas, Marian ? dit-elle en fermant la porte et s'approchant pour s'asseoir.

— Oui, j'ai un peu mal à la tète.

— Oh ! mon Dieu, est-ce que ça va recommencer ?

Mrs Yule parlait rarement d'une façon incorrecte et ses intonations n'étaient pas d'une vulgarité choquante, mais l'accent des gens du peuple de Londres, qui les stigmatise comme d'une tare héréditaire, entachait tous ses mots, rendant vaine cette propriété de termes qu'elle devait à des années de contact avec des personnes éduquées. Sa tenue différait, au même degré, de celle qui distingue une femme du monde.

Sa manière à l'égard de Marian était singulièrement timide. En son for intérieur, elle n'avait jamais pu accepter comme un fait familier et indifférent l'immense dissemblance qui existait entre elle et sa fille. Elle ne pouvait jamais perdre de vue la supériorité de Marian en dons naturels, en délicatesse de sentiment, en raffinement d'éducation. Dans les occasions ordinaires, elle parlait à la jeune fille avec une sorte de circonspection. Si sûre qu'elle fût d'une chose, selon son propre point de vue, elle savait que celui de Marian pouvait être tout différent. Elle sentait que la jeune fille manifestait souvent une opinion par son silence seul ; de là, la vigilance avec laquelle, tout en parlant, elle s'efforçait de découvrir sur les traits de sa fille l'effet produit par ses paroles.

— Tu meurs de faim aussi, dit-elle, voyant la croûte de pain que grignotait Marian. Il faut vraiment que tu déjeunes davantage, chérie ; ce n'est pas bon d'attendre si longtemps, tu te rendras malade.

— Es-tu sortie ? demanda Marian.

— Oui, j'ai été à Holloway.

Mrs Yule soupira d'un air très malheureux. Le « J'ai été à Holloway » signifiait toujours une visite à sa propre famille, composée d'une sœur mariée et mère de trois enfants, et d'un frère qui habitaient la même maison. Elle ne s'aventurait guère à parler de ces gens-là à son mari, qui n'avait avec eux aucuns rapports. Mais Marian se montrait toujours disposée à l'écouter avec sympathie, et souvent la mère témoignait une gratitude touchante de ce qu'elle considérait comme une condescendance.

— Je suppose que papa va bientôt rentrer ?

— Il a dit qu'il rentrerait pour dîner.

— M. Quarmby m'a dit une chose qui, si elle est vraie, est une nouvelle superbe, mais je ne peux m'empêcher d'en douter. Il prétend que papa sera peut-être nommé directeur du *Study* à la fin de l'année.

Il va sans dire que Mrs Yule comprenait dans leurs grandes lignes les affaires du monde littéraire. Mais elle n'y attachait qu'une importance pécuniaire ; en quoi elle ne différait pas essentiellement du plus grand nombre des gens de lettres.

— Mon Dieu ! exclama-t-elle. Que ce serait heureux pour nous !

Marian était en train d'expliquer sa répugnance à fonder quelque espoir sur la prédiction de M. Quarmby, lorsque le coup de marteau du facteur, à la porte, obligea sa mère à s'absenter un moment.

— C'est pour toi, dit-elle, en revenant. Ça vient de la campagne.

Marian prit la lettre et en examina l'adresse avec intérêt.

— Ce doit être d'une des miss Milvain. Oui, Dora Milvain.

Après le départ de Jasper, de Finden, ses sœurs et Marian s'étaient vues plusieurs fois, et ces occasions de causer avaient confirmé leur sympathie mutuelle.

Leur promesse de correspondre avait jusqu'ici attendu son accomplissement.

« Vous allez être amusée, écrivait Dora, en apprenant que le projet littéraire dont mon frère parlait dans une de ses lettres, pendant que vous étiez encore ici, est vraiment en voie d'exécution. Il nous a envoyé un chapitre modèle de l'*Histoire du Parlement anglais à l'usage des enfants* ; Maud croit qu'elle peut continuer ce travail, si elle n'est pas pressée. Elle et moi, nous sommes mises à piocher l'histoire d'Angleterre et nous y deviendrons sous peu des autorités ! Monk offre trente pounds pour le petit volume, s'il lui convient, avec possibilité de bénéfices dans l'avenir. Jasper s'entend à traiter une affaire ! De sorte que notre carrière littéraire sera peut-être, en somme, autre chose qu'une plaisanterie. Je le souhaite, car tout vaut mieux qu'une vie passée à donner des leçons. Nous serons bien contentes d'avoir de vos nouvelles, si vous vous souciez encore de jeunes campagnardes. » Ainsi de suite. Marian lut avec un sourire de plaisir, puis elle fit part à sa mère du contenu.

— Je suis très contente, dit Mrs Yule. C'est si rare que tu reçoives une lettre!

— Oui.

Marian semblait désireuse d'en dire plus long, et sa mère avait cet air pensif que donne la sympathique curiosité.

— Est-il probable que leur frère vienne faire visite ici ? questionna Mrs Yule, timidement.

— Personne ne l'y a engagé, répondit tranquillement la jeune fille.

— Il ne viendrait pas sans qu'on le lui demande ?

— Il n'est pas probable qu'il sache seulement notre adresse.

— Ton père ne le rencontrera pas, je suppose ?

— Par chance, c'est possible ; je ne sais pas.

Il était extrêmement rare pour ces deux êtres de toucher à d'autres sujets qu'à ceux d'un intérêt journalier. En dépit de l'affection qui les unissait, leur échange de

confidences n'allait pas très loin. Mrs Yule qui, depuis le premier âge de Marian, n'avait jamais exercé l'autorité de la mère, n'en réclamait aucun privilège, et la réserve native de Marian s'était fortifiée de la respectueuse retenue maternelle. Le manque d'intimité dans les relations familiales, ce défaut essentiellement anglais, atteignait ici ses dernières limites. L'exagération de ce défaut est à coup sûr l'un des traits caractéristiques de ces familles malheureuses, scindées par la différence d'éducation entre les vieux et les jeunes.

— Je crois, dit Marian d'un ton contraint, que papa a peu de sympathie pour M. Milvain.

Elle désirait savoir si sa mère avait entendu sur ce chapitre quelque réflexion particulière; mais elle ne put se décider à poser nettement la question.

— Je ne sais pas du tout, répondit Mrs Yule, lissant sa robe de la main. Il ne m'a rien dit, Marian.

Un silence gênant. La mère avait fixé les yeux sur le manteau de la cheminée et réfléchissait de toutes ses forces.

— Sans cela, dit Marian, il eût dit un mot de désir d'une nouvelle rencontre à Londres, il me semble.

— Mais y a-t-il en ce monsieur quelque chose qui pourrait lui déplaire ?

— Je ne vois absolument rien.

Impossible de continuer ce dialogue. Marian s'agita avec malaise, puis se leva, disant qu'elle allait serrer sa lettre, et sortit de la pièce.

Peu après, Alfred Yule rentra. Il n'était pas rare qu'il revînt au logis dans une humeur de mutisme morose, et, ce soir, on était, au premier coup d'œil, suffisamment averti. Il entra dans la salle à manger et s'adossa à la cheminée pour lire un journal du soir. Sa femme feignit de mettre d'aplomb divers objets sur la table.

— Eh bien, s'écria-t-il avec irritation, il est cinq heures passées. Pourquoi le dîner n'est-il pas servi ?

— Il va l'être à l'instant, Alfred.

Marian entra et remarqua aussitôt l'air effaré de sa mère.

— Papa, dit-elle, espérant faire diversion, M. Hinks t'envoie son nouveau livre et espère...

— Tu peux lui reporter son livre et lui dire que j'ai autre chose à faire qu'à lire son assommant fatras. Il ne faut pas qu'il s'imagine que je vais lui consacrer un article. Cet imbécile m'importune au delà de ma force d'endurance. Je voudrais bien savoir, s'il vous plaît, quand le dîner sera servi, ajouta-t-il avec un calme féroce. Si j'ai le temps d'écrire quelques lettres, dites-le-moi tout de suite, afin que je ne gaspille pas une demi-heure.

Marian ressentit vivement cette colère non motivée, mais elle n'osa pas riposter. A ce moment, la servante parut avec un plat de viande fumant, et suivie de Mrs Yule, portant les plats de légumes. L'homme de lettres s'assit et se mit à découper avec colère. Il ouvrit son repas en vidant un demi-verre d'ale, puis il avala quelques bouchées, hâtivement, en affamé, la tête penchée sur son assiette. Il arrivait assez souvent que le dîner se passât sans un mot, et il semblait qu'il dût en être ainsi ce soir. Yule n'adressait guère à sa femme qu'une question brève ou une observation désobligeante; si, à table, il parlait humainement, c'était à Marian. Dix minutes s'écoulèrent, au bout desquelles Marian se décida à risquer d'amener une détente.

— M. Quarmby m'a chargée d'un message pour toi, dit-elle. Un de ses amis lui a dit que M. Rackett se propose de t'offrir la direction du *Study*.

Yule s'arrêta net dans sa mastication. Pendant une demi-minute il attacha ses yeux fixement sur l'aloyau; puis, obliquant par le carafon de bière et la salière, il les tourna sur Marian.

— C'est un grand secret. Je ne devais en souffler mot qu'à toi.

— Quarmby est un âne, observa le père.

Cependant, il y avait un frémissement dans ses sourcils en broussailles, son front se déridait à demi; il se remit à manger, mais plus lentement, et comme en dégustant les bouchées.

— Qu'a-t-il dit ? Répète-moi ses propres paroles.

Marian le fit, aussi fidèlement que possible. Il écoutait, la physionomie railleuse, mais les traits détendus, néanmoins.

— Je n'accorde pas à Rackett assez de bon sens pour me faire cette offre, dit-il, en pesant ses mots. Et je ne sais même pas, au cas où elle me serait faite, si je l'accepterais. Ce Fadge a presque ruiné cette publication. Cela me divertira de voir combien de temps il mettra à faire tomber la nouvelle revue de Culpepper.

Un silence de cinq minutes, puis Yule dit tout à coup :

— Où est le livre de Hinks ?

Marian le prit sur un coin de la table, la littérature, sous ce toit, étant considérée, pour ainsi dire, comme un élément essentiel du service de table.

— Je l'aurais cru plus volumineux que cela, marmotta Yule, ouvrant le livre, de cette manière spéciale aux hommes d'étude.

Un feuillet était corné, comme pour attirer l'attention sur un passage. Yule assujettit son lorgnon et fit bientôt une découverte qui acheva de métamorphoser sa physionomie. Ses yeux brillaient, son menton s'agitait sous l'empire d'une émotion heureuse. Enfin, il tendit le livre à Marian, en désignant les petites lettres d'un renvoi. C'était un éloge chaleureux — introduit à propos d'une discussion littéraire — de la critique pénétrante, des recherches érudites, du style clair, de diverses autres qualités remarquables de M. Yule.

— C'est gentil de sa part, dit Marian.

— Ce bon vieux Hinks ! Il faut que je tâche de lui procurer une demi-douzaine de lecteurs.

— Puis-je voir ? demanda Mrs Yule, d'une voix comme un souffle, en se penchant vers Marian.

Sa fille lui passa le volume et Mrs Yule lut la note avec ce regard de compréhension lente, si émouvant quand il exprime la bonne volonté du cœur entravée par l'imperfection de l'esprit.

— C'est une bonne chose pour toi, n'est-ce pas,

Alfred ? dit-elle en jetant un coup d'œil sur son mari.

— Certainement, répondit-il, avec un sourire d'ironie dédaigneuse. Si Hinks continue, il établira ma réputation.

Il rejeta le livre en riant. Son humeur était toute changée. Il manifesta à plusieurs reprises sa satisfaction du repas et se mit à causer librement avec sa fille.

— As-tu achevé les *Femmes auteurs* ?

— Pas complètement.

— Cela ne presse pas. Quand tu en auras le loisir, je veux que tu lises le nouveau livre de Ditchley, et que tu en tires une sélection de ses plus mauvaises phrases. Je m'en servirai pour un article sur le style contemporain, dont je me suis occupé cet après-midi.

Il eut son sourire fielleux. Le visage de Mrs Yule exprimait une vive satisfaction, qui devint de la joie rayonnante, lorsque son mari remarqua, incidemment, que la crème renversée était très réussie ce soir. Le dîner achevé, il se leva sans cérémonie et s'en alla à son cabinet de travail.

Cet homme avait beaucoup souffert et travaillé prodigieusement. On ne pouvait s'étonner qu'il fût tourmenté par la dyspepsie et bien d'autres maux qui fleurissent dans la chair littéraire.

Aux jours lointains où il était commis chez un libraire, l'ambition le dévorait déjà et l'amour inné du savoir aiguillonnait son esprit. Il ne s'accordait que deux ou trois heures de sommeil ; il étudiait avec acharnement les langues anciennes et les modernes, il s'essayait aux traductions en vers, il composait des plans de tragédie. En réalité, il vivait dans un autre âge ; son idéal littéraire s'était formé à l'étude de Boswell.

Le premier commis du magasin le quitta pour prendre la suite d'une petite affaire d'édition, et bientôt fonda un journal hebdomadaire d'un sou, appelé *All Sorts*, dans les colonnes duquel Alfred Yule fit ses débuts d'écrivain. Avant peu, il en devint sous-

directeur, puis directeur. Il dit adieu à la librairie, et sa carrière littéraire commença sous d'heureux auspices. Il pouvait fournir un nombre étonnant d'heures de travail consécutives. Un relevé fidèle de tout ce qu'il apprit et écrivit de sa vingt-cinquième à sa trentième année ferait l'effet d'une exagération burlesque. Il s'était donné pour but de devenir un homme célèbre, mais il sentait bien à quel labeur exceptionnel il devrait se livrer pour y atteindre, la nature ne l'ayant pas doté de qualités brillantes. N'importe ; ou son nom serait connu parmi les hommes, ou il périrait dans la lutte pour le succès.

Entre temps, il se maria. Il logeait dans une mansarde, et, comme il s'approvisionnait lui-même des éléments de ses maigres repas, il achetait souvent à une petite boutique où le servait une jeune fille sans beauté, mais qui lui paraissait d'un bon naturel. Un jour de congé, il la rencontra dans la rue, se promenant avec une sœur plus jeune ; il fit avec elle plus ample connaissance et, avant peu, elle consentait à devenir sa femme et à partager sa mansarde. Ses frères Richard et Edmund poussèrent les hauts cris, disant qu'il avait commis une folie impardonnable en se mariant si au-dessous de son rang, qu'il aurait bien dû attendre que sa situation s'améliorât. C'était bel et bon, mais ils auraient pu aussi raisonnablement l'engager à refuser la nourriture simple sous prétexte qu'il serait, quelques années plus tard, en état de s'offrir de la bonne chère. Il ne pouvait pas vivre sans une nourriture quelconque, et le moment était venu où il ne pouvait pas vivre sans femme.

Son mariage fut loin d'être malheureux. Il aurait pu se voir uni à une vulgaire mégère, tandis que cette jeune fille possédait les grandes vertus d'humilité et de bonté. Elle s'efforçait de s'instruire par lui ; mais sa bêtise et l'impatience de son mari rendaient ces efforts stériles ; il fallut se contenter de ses qualités morales. Et elles suffirent, en effet, jusqu'à ce que Yule commençât d'émerger de la cohue littéraire. Au début, il

s'était souvent emporté contre sa femme, mais sans jamais exprimer, ni éprouver, un regret de son mariage. De ce moment, il se mit à ne plus voir que les désavantages de sa position, et, oubliant les circonstances, à s'imaginer qu'il aurait bien pu attendre de trouver une femme capable de partager sa vie intellectuelle. Mrs Yule traversa des années de grande amertume. Son mari, déjà victime de la dyspepsie et souffrant fréquemment de maux de tête d'une extrême violence, perdait quelquefois tout empire sur soi, tout sentiment de bonté, même de convenance, et reprochait à la pauvre femme sa stupidité, son ignorance, sa basse extraction. Tout naturellement elle se défendait avec les armes que lui fournissait le sentiment d'une injustice cruelle. Plus d'une fois, ils furent sur le point de se séparer. Si la rupture définitive ne se produisit pas, ce fut surtout parce que, en réalité, Yule ne pouvait se passer de sa femme ; ses services lui étaient devenus indispensables. Et puis, il fallait songer à l'enfant.

Dès la naissance de celle-ci, Yule trembla qu'elle ne fût infectée des fautes de langage et de manières de sa mère ; il voulait à peine permettre à celle-ci de lui parler. Aussitôt que possible, il envoya la petite fille à l'école tous les jours, et, à dix ans, la mit comme demi-pensionnaire dans un établissement de Fulham. Aucun sacrifice d'argent ne fut épargné pour lui assurer une éducation digne en tous points d'une femme du monde. Quant à la mère, ce ne pouvait lui être une légère affliction de savoir que tout contact avec sa fille était considéré comme le pire danger pour l'enfant ; mais, dans son humilité et son amour maternel, elle ne fit aucune résistance. Il arriva ainsi qu'un jour, la fillette, surprenant sa mère en flagrant délit grammatical, sa tourna vers son père et lui demanda gravement : « Pourquoi maman ne parle-t-elle pas aussi correctement que nous ? »

Quoi qu'il en soit, le but fut atteint. Marian réalisa toutes les espérances de son père. Elle ne fut pas seu-

lement distinguée de manières, mais de bonne heure manifesta des aptitudes intellectuelles.

Dès l'enfance, les livres furent son grand sujet de conversation et, à douze ans, elle était déjà en état de servir de secrétaire à son père.

On aurait peine à citer une branche de l'activité littéraire dans laquelle Yule, à un moment ou à un autre, ne se serait pas essayé. Il prenait ses efforts au grand sérieux, se persuadait qu'il faisait œuvre d'artiste, et poursuivait son ambition dans un esprit de fougueuse probité.

Malgré tout, il resta un simple artisan. Le genre de travail qu'il réussissait le mieux était maigrement rétribué et ne pouvait servir à sa réputation. A cinquante ans, il vivait encore dans une pauvre maison d'un quartier perdu. Il gagnait assez pour subvenir aux nécessités du moment et était à l'abri d'inquiétudes pressantes pour le lendemain, tant que ses facultés conservaient leur intégrité, mais il ne se dissimulait point que sa vie avait été manquée. Et cette pensée le torturait.

Voici qu'apparaissait aujourd'hui une lueur inattendue d'espérance. Si vraiment Rackett pensait à lui proposer la direction du *Study*, il pourrait encore savourer les triomphes après lesquels il avait si ardemment soupiré. Le *Study* était une revue hebdomadaire de bonne réputation. Fadge lui avait nui, incontestablement, en lui donnant un ton peu apprécié de la majorité de ses lecteurs, gens sérieux qui estimaient que la critique des écrits contemporains offre l'occasion de produire mieux qu'un déploiement d'esprit malveillant. Mais un retour à l'ancienne gravité remettrait à coup sûr les choses en ordre. Et quelle joie de trôner sur le fauteuil directorial ! Quel délice d'avoir une fois encore son propre organe, de se rendre une puissance dans le monde des lettres, de développer devant un nombreux auditoire ses grandes méthodes de critique !

Un homme aigri est un homme assiégé de mauvaises tentations. Chaque semaine, le *Study* contenait cer-

taines colonnes de reportage léger, et quand Yule y pensait, il pensait aussi à Clément Fadge et à quelques autres de ses pires ennemis. Il n'avait que trop appris comment ces colonnes de reportage peuvent servir des desseins perfides sans la moindre hostilité ouverte. Parfois, la simple omission d'un nom sur une liste d'écrivains suffit à mortifier et à nuire. De nos jours, la manipulation de ce genre d'articles est devenue un art raffiné. Alfred savait assez ce que le tentateur lui soufflerait sans cesse à l'oreille; il se disait qu'en certains cas il n'y aurait pas de déshonneur à lui céder; lui-même avait été bien des fois traité sans merci; dans l'intérêt même du public, il était bon que certaines gens reçussent une verte leçon. Ses doigts lui démangeaient de saisir la plume directoriale. Ha! ha! Pareil au cheval de bataille, il flairait de loin la mêlée.

Ce soir, impossible de travailler, quoiqu'il eût de la besogne pressée à finir. Son cabinet de travail — la seule pièce au rez-de-chaussée avec la salle à manger — était petit, et même une bonne partie du parquet était encombrée de livres; néanmoins, il trouvait la place de l'arpenter nerveusement en long et en large. C'est ce que sa femme le vit en train de faire, en venant, vers neuf heures et demie, lui apporter une tasse de café et des biscuits, son souper habituel. C'était Marian qui le servait d'ordinaire à cette heure, et il s'informa de la raison de son absence.

— Elle a encore une de ses migraines, malheureusement, répondit Mrs Yule. Je l'ai engagée à aller se coucher de bonne heure.

Elle avait posé le plateau sur la table, en repoussant des livres, et ne semblait pas disposée à se retirer.

— Es-tu occupé, Alfred?

— Pourquoi?

— Je crois que j'aurais à te parler de quelque chose, rien qu'un mot, à propos de Marian. Elle a eu une lettre de ces demoiselles, cet après-midi.

— Quelles demoiselles? interrogea Yule, que ces circonlocutions impatientaient.

— Les miss Milvain.

— Eh bien ! je n'y vois pas de mal ; ce sont des personnes respectables.

— Oui, tu me l'as dit. Mais elle s'est mise à me parler de leur frère, et...

— Qu'en a-t-elle dit? Parle et finissons-en.

— Je ne peux m'empêcher de croire, Alfred, qu'elle est désappointée de ce que tu ne l'aies pas invité à venir ici.

Yule la dévisagea avec une légère surprise. Il n'était pas encore en colère et semblait bien vouloir prendre en considération le sujet qui lui était si timidement présenté.

— Oh ! tu crois cela ? Ma foi, je ne sais. Pourquoi l'aurais-je invité ? Je ne l'ai vu là-bas que parce que miss Harrow paraissait le désirer. Il ne m'intéresse pas particulièrement. Et quant à...

Il s'arrêta et s'assit. Mrs Yule restait debout, à distance.

— Nous ne devons pas oublier son âge, dit-elle.

— Eh ! non, sans doute.

Il réfléchit et se mit à grignoter un biscuit.

— Et tu sais, Alfred, elle ne voit jamais de jeunes gens. Je me suis souvent dit que ce n'est pas juste.

— Hum ! Mais ce garçon-là est un parti fort douteux. D'abord il n'a rien, et l'on m'a dit qu'il est presque à la charge de sa mère. C'est ce que je n'approuve pas absolument ; elle n'est pas trop à son aise, et il aurait dû se créer déjà des ressources personnelles. Il a une certaine intelligence, il peut réussir; mais il n'y a aucune certitude à cet égard.

Ces idées ne lui venaient pas à l'esprit pour la première fois. Lorsqu'il avait rencontré Marian et Milvain se promenant ensemble sur une route de campagne, il s'était naturellement pris à réfléchir aux possibilités de ces relations, et en était venu à conclure qu'il ne tenait pas à les encourager. Il n'avait point ignoré la visite d'adieu de Milvain et s'était, à dessein, abstenu de le revoir ensuite. La question ne se présentait pas à sa

méditation sous une forme très claire. Il croyait improbable que les jeunes gens, une fois séparés, pensassent beaucoup l'un à l'autre, et se disait qu'il serait temps de se fatiguer l'esprit de cette affaire, lorsqu'il n'y aurait plus moyen de l'ajourner. Sans doute, la perspective, pour sa fille, d'un célibat perpétuel ne lui eût pas été particulièrement agréable, mais Marian était jeune, et... une aide précieuse.

Jusqu'à quel point cette dernière considération l'influençait-elle ? Il s'en posait assez nettement la question à cette heure où sa femme abordait ce sujet de façon si inattendue. Était-il prêt à se conduire avec un égoïsme délibéré ? Jusqu'alors aucun conflit ne s'était élevé entre ses intérêts et ceux de Marian, et il avait pris l'habitude de compter sur son assistance pour une durée indéfinie.

S'il devenait vraiment directeur du *Study*, son concours lui serait alors moins nécessaire. Et, à tout prendre, le jeune Milvain paraissait avoir de l'avenir.

— Mais, en tout cas, dit-il à haute voix, moitié continuant ses réflexions, moitié répondant à l'air désappointé de sa femme, comment sais-tu qu'il ait quelque désir de venir voir Marian ?

— Mais je n'en sais rien du tout.

— Et tu peux t'être méprise quant à elle. Qu'est-ce qui t'a fait présumer qu'elle pensait à lui ?

— Mon Dieu ! c'est sa façon de parler. Et puis, elle m'a demandé si tu avais de l'antipathie pour lui ?

— Elle a demandé cela ? Hum ! Eh bien, je ne crois pas que Milvain soit ce qui convient à Marian. Il est homme à courtiser une jeune fille à seule fin de s'amuser.

Mrs Yule prit un air d'alarme.

— Oh ! si tu penses ça, ne le laisse pas venir, je ne le voudrais pour rien au monde.

— Je ne suis pas certain de ce que j'ai dit. (Il huma une petite gorgée de son café.) Je n'ai pas eu occasion de l'étudier très attentivement. Mais ce n'est pas le genre d'homme qui me plaise.

— Alors, tout est pour le mieux, c'est sûr.

— Oui. Je ne crois pas qu'il y ait rien à faire quant à présent. Nous verrons s'il réussit. Je t'engage à n'en pas parler à Marian.

— Oh ! non, pour sûr.

Elle fit quelques pas pour se retirer, mais son cœur avait été troublé par la courte conversation échangée avec Marian, après la lecture de sa lettre, et il y restait des choses qu'elle souhaitait exprimer.

— Si ces jeunes filles continuent à lui écrire, j'imagine qu'elles vont souvent lui parler de leur frère.

— Oui, c'est fâcheux.

— Et tu sais, Alfred, il se peut qu'il leur ait demandé de le faire.

— Je crois qu'il est un sujet à propos duquel toutes les femmes trouvent moyen d'être fines, murmura Yule en souriant.

L'observation n'était pas gracieuse en soi, mais le ton sur lequel il la fit ne l'aggrava pas.

Son interlocutrice ne la saisit point, et elle prit cette expression d'effort mental qui lui était familière.

— Nous n'y pouvons rien, ajouta-t-il, revenant à sa supposition. S'il a quelque intention sérieuse, eh bien, laissons-le venir et profiter des occasions. Je ne vois pas que la vie de Marian soit malheureuse.

— Elle n'est pas très heureuse.

— Tu crois ?

— J'en suis sûre, Alfred.

— Si je deviens directeur du *Study*, les choses peuvent changer, quoique... Mais il est inutile de parler de ce à quoi l'on ne peut rien. Et ne va pas l'encourager à se croire isolée, et ainsi de suite. Ce qui lui vaut le mieux, c'est de continuer à travailler sérieusemnent, j'en suis sûr.

Mrs Yule se retira silencieusement et retourna à sa couture. Elle avait compris le « quoique », et le « ce à quoi l'on ne peut rien ».

VIII

DU CÔTÉ DU SUCCÈS

Il ne fallait pas compter que M. Quarmby, le bavard invétéré de la salle de lecture et d'autres lieux de rendez-vous publics, garderait le silence sur ce qu'il avait appris des intentions de Rackett. Le bruit se répandit bientôt qu'Alfred Yule allait succéder à Fadge dans la direction du *Study*, et, en conséquence, Yule se vit l'objet de l'intérêt affectueux d'un grand nombre de gens qu'il ne connaissait guère ou point du tout. En même temps, les vrais anciens amis s'empressèrent autour de lui avec des congratulations et des allusions discrètes à leur désir sincère de l'aider à remplir les colonnes de la publication. Tout cela n'avait rien de désagréable ; mais Yule, cependant, ne recevait aucun avis de Rackett lui-même et, à mesure que s'écoulaient les semaines, ses doutes ne diminuaient pas.

L'événement lui donna raison. A la fin d'octobre, on apprit, de source autorisée, que le successeur de Fadge était, non Alfred Yule, mais le sous-directeur d'une feuille de province, travailleur tranquille, n'ayant ni amis ni ennemis dans le monde de la presse à Londres, homme relativement jeune, frais émoulu de l'Université et réputé comme fort versé dans l'érudition

pure. Le choix se trouva bon, et le *Study* redevint un organe plus renommé que jamais.

Yule avait bien été intimement convaincu que ce n'était pas à un homme de son genre que, de nos jours, on confie un poste pareil. Il essaya de se persuader qu'il n'était pas déçu. Mais, lorsque M. Quarmby l'aborda d'un air penaud, il prononça certaines paroles courroucées qui restèrent longtemps sur le cœur du digne homme. Chez lui, il se renferma dans un silence sombre.

Non, on n'offrait pas ces positions-là à des hommes comme lui, pauvres et sans attaches sociales. D'ailleurs, il vieillissait. Dans les lettres, comme dans toutes les autres branches de l'activité, la poussée énergique des jeunes rendait très difficile à un vétéran de conserver seulement le petit coin conquis au prix d'une rude bataille. Toutefois, l'histoire de Quarmby n'était pas inventée de toutes pièces. Le propriétaire du *Study* avait bien, un moment, pensé à Alfred Yule, sans doute comme contraste naturel avec Clément Fadge, qu'il aurait aimé à vexer autant que possible. Mais des officieux lui avaient démontré les désavantages d'un tel choix.

Mrs Yule et sa fille, en dépit de l'indifférence sèche avec laquelle Alfred leur fit part de la nouvelle, ne prévirent que trop les conséquences de ce déboire. Le mois qui suivit fut une époque de misère pour toute la maison. De jour en jour, Yule apportait à table un mutisme morose ; il parlait à peine à sa femme, et sa conversation avec Marian se bornait aux questions indispensables et aux observations de métier. Son visage prit une teinte si bizarre qu'on l'aurait cru atteint de jaunisse, et des migraines bilieuses exaspérèrent encore son humeur farouche. Une longue expérience avait appris à Mrs Yule qu'il était plus dangereux qu'utile de risquer des consolations ; elle n'avait de salut que dans le silence. Marian ne s'aventura pas non plus à parler ouvertement de ce qui s'était passé. Mais, un soir qu'elle avait été appelée dans le cabinet de travail et souhaitait bonne nuit à son père, elle appuya sa joue

contre la sienne, caresse inaccoutumée qui eut sur lui un effet étrange. Cette marque de sympathie provoqua un épanchement de son cœur, tel qu'il n'en avait jamais eu avec sa fille.

— Les choses auraient pu être toutes différentes pour moi, s'écria-t-il brusquement, comme s'il continuait une conversation. Quand tu penses à mes échecs, et tu dois y penser souvent, à présent que tu es grande et que tu comprends les choses, n'oublie pas les obstacles qui ont barré mon chemin. Je ne voudrais pas que tu regardasses ton père comme un incapable dont on ne pouvait rien attendre de bon. Vois Fadge, il a épousé une femme bien posée dans le monde, qui lui a apporté des amis et de l'influence. Sans cela, il n'aurait jamais été directeur du *Study*, position pour laquelle il n'était pas apte du tout. Mais il pouvait recevoir, aller en société avec sa femme ; chacun le connaissait et parlait de lui. Tandis que moi ? Je vis ici comme un animal dans son trou, et je suis tout ahuri quand, par hasard, je rencontre des gens avec qui je devrais être tout naturellement lié. Si j'avais pu entrer en relations personnelles avec Rackett et d'autres, dîner chez eux, les avoir à dîner chez moi, appartenir à un club, et ainsi de suite, je ne serais pas, à mon âge, ce que je suis. Mais comment aurait-ce été possible ?

Marian n'avait pas la force de lever la tête. Dans ce que disait son père, elle reconnaissait une part de vérité, mais elle était froissée de ce qu'il se permît de s'exprimer ainsi. Son silence parut faire sentir à Yule combien il était pénible pour la fille d'entendre ces récriminations contre sa mère, et il la congédia d'un brusque bonsoir.

Elle monta dans sa chambre et pleura sur la misère de leur existence à tous. Son isolement lui avait semblé plus dur que jamais depuis ses dernières vacances. Un moment, par les routes de Finden, elle avait eu la vision d'une joie telle que le sort la devait à sa jeunesse, mais cette vision s'était évanouie, et elle ne pouvait plus en espérer le retour. Elle n'était pas une

femme, mais une simple machine à lire et à écrire. Son père n'y songeait-il jamais ? Il n'était pas seul à souffrir des circonstances dans lesquelles la pauvreté l'avait entraîné.

Elle n'avait pas d'amies à qui elle pût s'ouvrir. Les miss Milvain lui avaient écrit quelquefois ; mais, en leur répondant, il lui était impossible de parler franchement d'elle-même, impossible. D'après ce qu'elle écrivait, elles devaient la supposer occupée et satisfaite, absorbée dans les choses littéraires. Elle ne pouvait faire connaître à personne la tristesse douloureuse de son cœur, l'aspect lugubre de la vie qui l'attendait.

La tentative de demi-confidence entre elle et sa mère n'avait abouti à rien. Mrs Yule ne retrouva pas d'autre occasion de parler à son mari de Jasper Milvain, et, avec Marian, elle évitait à dessein toute question ou allusion nouvelle. Les choses allaient continuer comme par le passé.

Les jours devenaient sombres. A travers la pluie et les brouillards de novembre, Marian s'en allait, à son ordinaire, au Museum et travaillait avec acharnement parmi les autres travailleurs acharnés. Une fois dans la semaine, peut-être, elle se permettait de rôder par les rangs de la salle de lecture, regardant autour d'elle, à la dérobée, sans voir jamais le visage qu'elle aurait pu, par hasard, y découvrir.

Un après-midi, elle était installée là, mais sans pouvoir, malgré tous ses efforts, fixer son attention sur les livres ouverts devant elle. Le temps était si sombre qu'on y voyait à peine pour lire ; une odeur de brouillard s'accusait nettement dans l'air chaud, épais. Un découragement si profond la dominait qu'elle ne put même pas continuer à faire semblant de travailler ; sans souci d'être observée, elle laissa retomber ses mains et sa tête. Elle demeura ainsi, se demandant quels étaient l'utilité et le but d'une vie comme la sienne. Quand il existait déjà, de par le monde, plus de bonne littérature qu'aucun homme dans toute son existence n'en pourrait absorber, elle était là, s'épui-

sant sur de la matière à imprimer qu'on ne pouvait même pas feindre de considérer comme autre chose qu'une marchandise pour la vente du jour. Quelle folie inqualifiable ! Ecrire ! N'était-ce pas la joie et le privilège de ceux qui se croient destinés à répandre par le monde un verbe révélateur ? Son père, elle le savait, n'était pas de ce nombre ; il avait renoncé à toute idée de production originale et n'écrivait que sur d'autres écrits. Elle-même, avec quel plaisir elle eût jeté sa plume bien loin, sans la nécessité de gagner de l'argent ! Et tous ces gens qui l'entouraient, quelle visée avaient-ils, si ce n'est de produire des livres nouveaux sur ceux déjà existants, pour que des livres plus nouveaux pussent à leur tour sortir des leurs ? Cette monstrueuse bibliothèque, qui arrivait à dépasser toute préhension humaine, menaçant de devenir un désert d'imprimés sans sillons, comme elle vous oppressait intolérablement!

Le brouillard s'épaississait ; elle leva la tête vers les fenêtres au-dessous de la coupole et les vit d'un jaune noirâtre. Puis, elle aperçut un employé se promenant le loug de la galerie supérieure et, dans sa veine humoristique de détresse et d'ironie, elle le compara à une noire âme en peine, condamnée à errer dans une recherche éternelle et vaine le long de rayons sans fin. Ou encore, ces lecteurs assis à ces rangées de pupitres, rayonnant du grand centre formé par le catalogue, ne ressemblaient-ils pas à de malheureuses mouches prises dans une monstrueuse toile d'araignée ? Plus sombre, plus sombre encore. On eût dit que d'invisibles atomes émanaient des énormes murailles de livres, renforçant l'obscurité ; bientôt la circonférence de la salle et son alignement de volumes ne semblera plus qu'une limite confuse de prison.

Mais, à ce moment, jaillit la blancheur tremblotante de la lumière électrique, et son bourdonnement continu créa une nouvelle source de maux de tête. Marian se ressouvint du peu de travail qu'elle avait fait aujourd'hui. Il fallait qu'elle se forçât à penser à la tâche

entreprise. Une machine ne peut pas refuser le service. Mais les pages apparaissaient bleues, vertes et jaunes sous ses yeux. Cette lumière incertaine était odieuse. Qu'elle eût raison ou tort, elle allait rentrer chez elle et se cacher, et permettre à son cœur de se décharger de ses larmes.

Comme elle rapportait ses livres, elle se heurta à Jasper Milvain : face à face, il ne pouvait l'éviter.

Et, vraiment, il ne paraissait pas en avoir le moindre désir. Sa physionomie s'éclaira d'un sourire de satisfaction manifeste.

— Enfin ! nous nous retrouvons ! comme on dit dans les mélodrames. Oh ! laissez-moi vous débarrasser de ces volumes qui ne vous permettent même pas de donner la main. Votre santé est bonne ? Que dites-vous de cette température, de cette lumière ?

— Bien mauvaises.

— Ce mot convient également à la température et à la lumière, mais non à votre santé ? Que je suis ravi de vous voir ! Vous vous en allez ?

— Oui.

— Je suis venu ici dix fois à peine depuis mon retour à Londres.

— Mais vous continuez d'écrire ?

— Oh ! oui. Mais je vis sur mon invention et mes réserves d'observation, et le monde animé.

Marian prit son reçu des volumes et se retourna vers Jasper, le sourire aux lèvres.

— Ce brouillard est odieux, continua Milvain. Comment rentrez-vous ?

— Par l'omnibus de Tottenham Court Road.

— Alors permettez-moi de faire une partie du trajet avec vous. J'habite à Mornington Road, tout en haut. Je suis venu ici pour perdre une demi-heure, simplement, et, en définitive, je crois que je serais mieux chez moi. Votre père va bien, j'espère ?

— Pas très bien.

— J'en suis fâché. Vous n'avez pas l'air non plus tout à fait dans votre assiette. Quel temps, quel endroit

que ce Londres pour y passer l'hiver! On serait un peu mieux là-bas, à Finden.

— Beaucoup mieux, j'en suis sûre. Si le temps y était mauvais, ce serait au moins d'une façon naturelle, tandis qu'ici c'est un mauvais artificiel.

— Cela ne m'affecte pas beaucoup, dit Milvain. Tou récemment, j'ai été remarquablement dispos. Je travaille ferme; un travail sans fin, plus que je n'en ai jamais fait.

— J'en suis charmée.

— Où sont vos affaires? Je suppose qu'il existe un vestiaire pour les dames par ici? Alors voulez-vous que je vous attende dans le vestibule pendant que vous vous apprêtez? Mais, à propos, j'ai l'air d'être sûr que vous vous en alliez seule?

— Tout à fait seule.

Le « tout à fait » semblait excessif, et fit sourire Jasper.

— Et ensuite, ajouta-t-il, que je ne vais pas vous ennuyer en vous offrant ma société?

— M'ennuyer, pourquoi?

— Bon.

Milvain n'attendit qu'une minute ou deux. Quand Marian reparut, il la toisa de la tête aux pieds, — impertinence aussi peu intentionnée que, parfois, celle de ses paroles, — et eut un sourire approbateur. Ils s'enfoncèrent dans le brouillard qui, pour Londres, n'était pas des plus intenses, mais qui rendait la marche suffisamment désagréable.

— Vous avez eu des nouvelles des petites, je suppose? reprit Jasper.

— De vos sœurs? Oui, elles ont été assez gentilles pour m'écrire.

— Savez-vous..., mais comment le sauriez-vous? Je suis sur le point d'écrire pour la nouvelle revue *le Current*.

— Vraiment?

— Edité par ce Fadge.

— Oui.

— Votre père ne l'aime pas, je sais.

— Il n'a pas de raisons pour l'aimer, Monsieur Milvain.

— Non, non. Fadge est un bonhomme insolent quand il le veut, et j'imagine qu'il le veut souvent. Eh bien, il faut que j'en tire tout le parti possible. Vous ne penserez pas mal de moi parce que j'écris pour lui ?

— Je sais qu'on ne peut pas faire le difficile en ces matières.

Le brouillard faisait pleurer leurs yeux et pénétrait dans leur gosier. De sorte que, lorsqu'ils atteignirent Tottenham Court Road, ils étaient tous deux dans un état de malaise complet. Il leur fallut attendre l'omnibus, et, pendant ce temps, ils causèrent à bâtons rompus, en toussant. Dans le véhicule, ils se remirent un peu ; mais on n'y pouvait pas parler librement.

— Quelles dégoûtantes conditions d'existence, s'écria Jasper, en approchant son visage assez près de celui de Marian. Je voudrais pour beaucoup que nous fussions encore dans ces champs paisibles, vous rappelez-vous ? Avec le bon, le chaud soleil de septembre. Retournerez-vous à Finden bientôt ?

— Je ne sais pas.

— Ma mère, malheureusement, est loin d'être bien portante. Je serai forcé d'y aller pour Noël, mais je crains que ce ne soit pas une visite bien gaie.

Arrivés à Hampstead Road, ils se donnèrent une poignée de main d'adieu.

— J'avais à vous parler de toutes sortes de choses, mais peut-être aurai-je l'occasion de vous retrouver quelque jour.

Il sauta à bas de l'omnibus et agita son chapeau dans le brouillard jaunâtre.

Peu avant la fin de décembre, parut le premier numéro du *Current*. Yule avait, deux ou trois fois, parlé de la revue à venir avec un âcre mépris, et, bien entendu, il n'en acheta pas d'exemplaire.

— Ainsi le jeune Milvain s'est rangé sous la bannière pleine d'espérances de Fadge ? remarqua-t-il un jour

ou deux plus tard, à déjeuner. On dit que son article est extrêmement distingué ; j'aurais souhaité qu'il parût quelque part ailleurs : « Dis-moi qui tu hantes... »

— Mais, je ne crois pas qu'ils aient aucune relation personnelle, dit Marian.

— C'est probable. Mais Milvain a été invité à collaborer, tu vois.

— Trouves-tu qu'il aurait dû refuser ?

— Oh ! non. Cela m'est égal, parfaitement égal.

Mrs Yule jeta un regard à sa fille, mais celle-ci paraissait indifférente. On changea de sujet. En l'abordant, Yule avait eu son intention : le nom de Milvain avait été, jusqu'ici, évité avec affectation dans leurs entretiens, et il désirait mettre un terme à cette contrainte. Jusqu'à présent, il avait éprouvé une incertitude pénible au sujet de son rôle dans cette affaire. D'après ce que sa femme lui avait rapporté, il paraissait clair que Marian regrettait la brusque fin de ses brèves relations avec le jeune homme, et l'affection de Yule pour sa fille lui rendait pénible la pensée que, peut-être, il l'avait privée d'une chance de bonheur.

Sa conscience saisit avec empressement l'occasion de justifier sa conduite. Milvain était passé à l'ennemi. Que le jeune homme comprît ou non à quel point était irréductible l'hostilité entre Yule et Fadge importait peu, mais, selon toute probabilité, il était bien informé. Des rapports intimes avec lui n'eussent pu, en tout cas, survivre à cette alliance avec Fadge, de sorte qu'à tout prendre, il avait été sage de laisser tomber ces relations. Certainement, on n'y eût rien gagné. Milvain était homme à peser les chances ; chacun de ses pas se réglait sur des considérations d'avantage personnel ; telle était, du moins, l'impression que Yule en avait éprouvée. Les espérances de Marian auraient abouti à une déception. S'interposer avant que les choses allassent si loin, c'était donc de la bonté.

Marian s'était déjà procuré un exemplaire du *Current* et le lut en secret. Il ne pouvait y avoir deux opinions sur l'apport de Milvain, qui attira aussitôt l'attention

du public, et que les articles sur la revue nouvelle mentionnèrent spécialement. Marian rechercha avec un vif intérêt les commentaires de la presse ; quand elle le put, elle les découpa et les mit soigneusement de côté.

Janvier s'écoula, puis février. Elle ne revit point Jasper. Dans les premiers jours de mars, une lettre de Dora lui annonça que l'*Histoire du Parlement anglais* allait paraître sous peu, puis que Mrs Milvain venait d'être très malade, mais qu'elle semblait se ressentir de l'amélioration du temps. Pas un mot concernant Jasper.

Une semaine plus tard, arriva la nouvelle de la mort subite de Mrs Milvain. La lettre fut reçue pendant le déjeuner. L'enveloppe n'offrait aucun indice particulier, et Marian s'attendait si peu à la communication qu'elle renfermait qu'aux premiers mots elle poussa une exclamation de surprise pénible. Son père, qui avait tourné le dos à la table pour s'approcher du feu avec son journal, releva la tête et demanda ce que c'était.

— Mrs Milvain est morte avant-hier.

— Vraiment !

De nouveau, il détourna la tête et eut l'air de ne vouloir rien ajouter de plus. Mais, quelques instants après, il questionna :

— Que vont donc faire ses filles ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Es-tu un peu au courant de leur situation ?

— Je crois qu'elles seront obligées de travailler pour vivre.

Aucune autre parole ne fut échangée. Par la suite Mrs Yule fit quelques questions de sympathique intérêt auxquelles Marian répondit fort laconiquement.

Dix jours plus tard, un dimanche après-midi, Marian et sa mère se tenaient dans le salon, quand elles entendirent heurter à la porte. Une visite ne pouvait guère s'adresser qu'à Yule et celui-ci était sorti. Elles prêtèrent l'oreille ; la servante alla ouvrir, et, après un murmure de voix, vint parler à ces dames.

— C'est un monsieur qui s'appelle M. Milvain, annonça-t-elle, d'une façon qui indiquait à quel point les visiteurs se présentaient rarement ici. Il a demandé après M. Yule et, comme j'ai dit qu'il était sorti, il a demandé miss Yule.

La mère et la fille se regardèrent anxieusement. Mrs Yule était nerveuse et toute déconcertée.

— Faites entrer M. Milvain dans le cabinet de travail, dit Marian, mue par une décision soudaine.

— Tu vas le recevoir là ? chuchota vivement sa mère.

— Je pensais que tu aimerais mieux cela.

— Oui, oui. Mais si ton père rentrait avant qu'il soit parti ?

— Qu'importe ? Tu oublies qu'il a commencé par demander papa.

— C'est vrai. Alors, va vite.

Marian, à peine moins agitée que sa mère, allait sortir de la pièce quand elle se retourna encore.

— Si papa revient, tu le préviendras avant qu'il entre dans le cabinet.

— Oui, oui.

Dans le cabinet de travail, le feu était sur le point de s'éteindre, ce fut la première chose qui frappa le regard de Marian à son entrée, et ce qui lui donna l'assurance que son père ne rentrerait pas de quelques heures. Evidemment il avait laissé tomber le feu, sachant qu'il allait être absent ; ces petites économies, incompréhensibles à quiconque a toujours vécu dans l'aisance, avaient été la loi de sa vie entière. Marian, soulagée de se sentir du temps devant elle, se tourna vers Milvain, debout près d'un des casiers à livres. Il ne portait aucun signe de deuil, mais il était pâle et sa physionomie avait une gravité inaccoutumée. Ils se serrèrent la main, silencieusement.

— Je suis bien peinée, commença Marian d'une voix entrecoupée.

— Merci. Je sais que mes sœurs vous ont tout appris. Nous étions prévenus, depuis le mois dernier, que cela

devait arriver promptement, mais il y a eu une amélioration trompeuse juste avant la fin.

— Asseyez-vous, je vous prie. Mon père est sorti, il n'y a qu'un instant, et je ne crois pas qu'il rentre de sitôt.

— Pour dire la vérité, ce n'est pas M. Yule que je désirais voir, dit Jasper, franchement. S'il s'était trouvé là, je l'aurais entretenu de ce qui me préoccupe; mais, si vous voulez bien m'accorder quelques minutes, ce sera beaucoup mieux.

Marian jeta un coup d'œil sur le feu mourant. Sa curiosité d'apprendre ce que Milvain avait à lui dire, se mélangeait de l'anxiété de savoir s'il n'était pas trop tard pour remettre du charbon; la chambre déjà se refroidissait, et cette apparence d'inhospitalité la contrariait.

— Vous désirez le ranimer ? demanda Jasper, qui comprit son regard et son mouvement.

— J'ai peur qu'il ne soit trop tard.

— Je ne crois pas. Je suis très expert en la matière à force de vivre dans les garnis; laissez-moi montrer mes talents.

Il saisit les pincettes et disposa soigneusement de petits morceaux de charbon sur la braise qui restait. Marian le regardait faire avec un sentiment de confusion et d'ennui. Mais il est bien rare que les situations se présentent dans la vie avec une ordonnance théâtrale, et ces vulgaires nécessités facilitèrent, en somme, l'entrée en matière.

— Cela marchera bien à présent, dit enfin Jasper, quand des languettes de feu commencèrent à jaillir ici et là.

Marian garda le silence, s'assit et attendit.

Jasper reprit la parole.

— Je suis revenu hier. Nous avons eu beaucoup à faire et à prévoir. Il fallait tout d'abord décider ce que deviendraient Maud et Dora, et c'est à leur sujet que je suis venu vous trouver.

La jeune fille se taisait; sa physionomie exprimait une attention sympathique.

— Nous avons conclu qu'elles pouvaient aussi bien venir à Londres. C'est un parti hardi, je ne suis pas du tout sûr que le résultat me donne raison, mais je ne pense pas qu'elles aient tort en voulant le risquer.

— Elles sont sans doute douées, comme vous.

— Peut-être. Je sais bien que j'ai certaines capacités, quoique je ne les prise pas très haut. Nous verrons si elles peuvent faire autre chose que du simple travail de librairie ; elles sont très jeunes toutes deux. En tout cas, elles auront ici plus de ressources, sous tous les rapports, qu'à Finden. Nous avons envisagé la situation sous toutes ses faces, très sérieusement ; c'est désespérément sérieux, sans nul doute. Je leur ai dit toutes les difficultés qu'elles rencontreraient, je leur ai décrit les garnis de Londres, etc. Malgré tout, elles ont en elles le démon de l'aventure et elles ont résolu de risquer. En mettant les choses au pire, je suppose qu'elles pourraient toujours trouver une place de gouvernante.

— Espérons que tout ira pour le mieux.

— Oui. Mais, dans ces conditions, je les aurais vues venir ici avec beaucoup plus de répugnance si elles ne vous regardaient pas comme une amie. Demain matin, vous aurez probablement de leurs nouvelles. Peut-être aurais-je mieux fait de les laisser vous dire tout cela ; mais je désirais vous voir, j'espère que vous comprendrez ce sentiment ; j'avais besoin de tenir de vous-même l'assurance que vous seriez une amie pour ces pauvres petites.

— Oh ! vous le savez déjà ! Je serai si, si heureuse de les voir souvent !

La voix de Marian se prêtait tout naturellement et joliment à l'expression d'un sentiment chaleureux. L'emphase n'était pas dans ses habitudes ; il lui suffisait de se départir de sa réserve accoutumée, de témoigner en toute simplicité l'émotion qui avait si rarement l'occasion de se faire jour, pour que ses intonations traduisissent une féminité exquise.

Jasper la regarda en face.

— S'il en est ainsi, le bien-être du foyer leur manquera beaucoup moins. Evidemment, il leur faudra vivre dans de très modestes garnis. J'en ai vu déjà. Je voudrais qu'elles habitassent dans mon voisinage ; c'est un quartier décent, avec le parc à deux pas, et vous à proximité. Elles auraient aimé faire ménage commun avec moi, mais, tout bien considéré, vu le logement qu'il nous faudrait, cela nous coûterait plus cher que de vivre chacun de son côté. D'ailleurs, il n'y a pas de mal à le dire, je ne crois pas que nous nous entendrions longtemps. A parler franc, nous sommes tous un peu querelleurs et nous nous irritons mutuellement.

Marian sourit et parut surprise.

— Ne l'auriez-vous pas cru ?

— Je n'ai pas remarqué d'indices de querelles.

— Je ne sais vraiment pas si le plus grand tort est de mon côté. Pourquoi se condamner contre sa conscience ? C'est peut-être Maud la plus difficile à vivre. Elle a une certaine arrogance, l'exagération de quelque chose que je sens très bien en moi. Avez-vous observé ce trait de mon caractère ?

— L'arrogance ? je ne crois pas. La confiance en soi, oui.

— Qui va jusqu'à l'extrême de temps en temps. Mais, moi à part, je suis sûr que les petites ne vous paraîtront pas querelleuses ; il faudrait qu'elles fussent diablement tracassières pour en arriver là.

— Nous serons toujours bonnes amies, j'en suis persuadée.

Jasper promenait son regard autour de lui.

— C'est le cabinet de travail de votre père ?

— Oui.

— Peut-être M. Yule aurait-il trouvé assez bizarre que je vinsse chez lui pour lui parler de ces affaires toutes privées. Il me connaît si superficiellement. Mais, en venant ici pour la première fois...

Une gêne inusitée l'arrêta.

— J'expliquerai à mon père votre désir très naturel de parler de tout ceci, dit Marian avec tact.

Elle pensait avec malaise à sa mère, confinée dans la pièce voisine; elle ne voyait pas pourquoi Jasper ne lui serait pas présenté, et pourtant elle n'osait s'aventurer à faire cette proposition. Se rappelant les récentes réflexions de son père, à propos de l'alliance de Milvain avec Fadge, elle sentait qu'il lui fallait obtenir une autorisation précise avant d'encourager le jeune homme à renouveler sa visite. Peut-être une complication de soucis l'attendait-elle. Qui sait si l'antipathie enracinée et envenimée de son père n'affecterait pas jusqu'à ses relations avec les deux jeunes filles? Pourtant, elle était d'âge à être indépendante, à choisir elle-même ses amies. Le plaisir qu'elle éprouvait à voir Jasper sous ce toit, à l'entendre parler sur ce ton d'intimité amicale, la fortifiait dans sa résistance aux idées timorées.

— Quand vos sœurs arriveront-elles?

— Dans quelques jours, je pense. Dès que je leur aurai trouvé un gîte, je retournerai à Finden et les ramènerai, après avoir vidé la maison. C'est vraiment pitié de vendre les objets parmi lesquels on a vécu depuis son enfance.

— Oui, ce doit être bien triste, murmura Marian.

Il se leva et se mit à parcourir des yeux les rangées de volumes les plus rapprochées.

— Allons, je vais prendre congé de vous, maintenant.

Marian se leva à son tour, comme il s'avançait.

— C'est bel et bon à moi, dit-il en souriant, d'encourager mes sœurs dans l'espoir de gagner leur vie ; mais si je n'y réussissais pas moi-même ? Il n'est pas du tout sûr que j'arrive cette année à joindre les deux bouts.

— Vous avez, il me semble, toutes les raisons possibles d'espérer.

— C'est agréable à entendre dire, mais cela implique l'idée d'un travail forcené. Et je n'aime pas le travail, je suis paresseux de nature. Jamais je n'écrirai pour l'amour d'écrire, mais seulement pour gagner de l'ar-

gent. Tous mes projets, tous mes efforts auront l'argent comme but, tous. Je suis capable de faire des vilenies, à seule fin d'acquérir de l'argent et de la réputation. Et jamais je ne laisserai *rien* se mettre au travers de ma fortune.

— Je vous souhaite tous les succès, dit Marian, sans le regarder et sans sourire.

— Merci. Mais cela sent l'adieu, j'espère que nous serons amis, quand même?

— Certainement, je l'espère aussi.

Ils se donnèrent la main et il marcha vers la porte. Mais, avant de l'ouvrir, il demanda :

— Avez-vous lu mon article du *Current ?*

— Oui, je l'ai lu.

— Je crois qu'il n'était pas mauvais.

— Il m'a paru très fort.

— Fort ?... Oui, c'est le mot. Aussi il a eu du succès. J'en ai un autre, également bon, à moitié terminé, pour le numéro d'avril. Mais, j'ai eu le cœur trop gros pour le continuer. Les petites vous feront savoir quand elles seront ici.

Marian le suivit dans le corridor et le regarda ouvrir la porte d'entrée. Quand il l'eut refermée sur lui, elle rentra dans le cabinet de travail et y resta quelques minutes avant de rejoindre sa mère.

IX

INVITA MINERVA

Le jour vint, néanmoins, où Edwin Reardon se reprit à travailler régulièrement, entassant toutes les vingt-quatre heures la quantité voulue de feuillets manuscrits. Il lui faudrait quinze jours pour faire un volume et quarante-cinq jours pour compléter l'ouvrage.

Quarante-cinq jours! une éternité en perspective. Pourtant, ce calcul lui fut une sorte d'encouragement bien faible. A ce compte-là, son livre pourrait être vendu vers Noël. Cela ne lui rapporterait peut-être pas cent pounds, mais cette seule petite somme lui permettrait de payer le loyer trimestriel, et lui procurerait un court temps de repos mental. S'il ne pouvait l'avoir, ce repos, c'en était fait de lui. Il ne lui resterait qu'à trouver un autre moyen de faire vivre sa famille et lui-même, ou à en finir une bonne fois avec l'existence et ses responsabilités.

Cette dernière alternative se présentait assez fréquemment à son imagination. La nuit, il ne dormait guère plus d'une heure ou deux consécutives et la période d'insomnie était souvent terrible. Les bruits divers, marquant les étapes entre minuit et l'aube, lui étaient devenus misérablement familiers : la sonnerie et les battements des horloges constituaient pour son

cerveau la pire des tortures. Deux d'entre elles étaient généralement perceptibles : celle de l'église paroissiale de Marylebone, et celle de l'asile des pauvres adjacent ; cette dernière sonnait toujours quelques minutes après son ecclésiastique voisine. et avec une dissemblance de son que Reardon trouvait très appropriée — une voix grêle, geignante, évoquant l'idée de la communauté qu'elle représentait. Après un long moment d'insomnie, il entendait sonner les quarts ; si les coups cessaient avant le quatrième, il en éprouvait une satisfaction, car il craignait de savoir l'heure. Si l'heure était accomplie, il en attendait le nombre avec anxiété. Deux, trois, quatre mêm,e étaient bien accueillies ; il lui restait du temps avant d'être obligé de se lever et de faire face à la tâche redoutée, ces quatre horribles feuillets qu'il avait à remplir avant de dormir encore. Mais ce répit n'était que momentané. A peine la cloche de l'asile devenait-elle muette que Reardon se mettait à torturer son imagination surmenée, ou bien, incapable d'un pareil effort, il évoquait dans son esprit les terribles fantômes de l'avenir. La douce respiration d'Amy, à son côté, le contact de son corps chaud, le remplissaient parfois d'une crainte intolérable. Déjà, il ne croyait plus qu'elle l'aimât de son ancien amour, et le soupçon que, pour garder sa sympathie de femme, sa tendresse d'épouse, il lui faudrait accomplir l'impossible, mettait comme un poids glacial sur son cœur.

L'impossible, oui ; car il ne pouvait plus, désormais, se leurrer de l'attente d'un franc succès. Le mieux qu'il pût espérer, c'était de gagner sa vie, rien de plus. Mais Amy ne voudrait pas. ne pourrait pas se contenter de ce strict nécessaire.

Quel bienfait pour tous s'il venait à mourir d'une mort naturelle ! Sa femme et son enfant seraient recueillis ; ils habiteraient chez Mrs Edmund Yule, et, à coup sûr, peu de temps s'écoulerait avant qu'Amy se remariât, cette fois-ci avec un homme sûrement capable de satisfaire ses goûts d'existence. Sa conduite,

à lui, avait été lâche et égoïste. Oh ! oui, elle l'avait aimé, elle avait été avide de croire en lui. Mais il avait toujours eu en son esprit cette voix d'avertissement ; il prévoyait,... il savait...

Néanmoins, pendant une semaine, il continua à l'allure voulue ; puis vint encore une fois la crise à laquelle il s'attendait. Symptôme ordinaire de la maladie qui frappe les imaginations surmenées : cinq ou six sujets d'ouvrages possibles flottaient dans son esprit, tous datant de l'époque de ses débuts de romancier, alors que les idées lui venaient dans toute leur fraîcheur. Se cramponnait-il désespérément à l'un de ces sujets, faisait-il tous ses efforts pour le développer, il en était presque satisfait pendant un jour ou deux ; il en élucubrait laborieusement les caractères, les situations, les motifs, et se sentait prêt à se mettre à l'œuvre. Mais, à peine un ou deux chapitres étaient-ils écrits, que tout l'échafaudage s'effondrait. Il s'était trompé ; ce n'était pas ce sujet-là, mais cet autre qu'il aurait dû choisir. Cet autre en question, écarté pour un temps de son esprit, y avait reparu avec un aspect de possibilité nouvelle ; il l'attirait, le tentait de jeter de côté le travail entrepris. Allons ! le voilà maintenant en meilleur train. Mais, au bout de quelques jours, l'expérience se répétait. Non, pas ce sujet, mais celui-ci auquel il n'avait pas songé depuis longtemps. Comment avait-il pu dédaigner un sujet si excellent !

Depuis des mois il vivait ainsi, tournant perpétuellement dans le même cercle, recommençant toujours pour retomber chaque fois dans le découragement : indice d'un surmenage qui s'en augmentait encore. A certaines heures il confinait à l'idiotisme ; un chaos nuageux, un tourbillon confus de riens enveloppait son cerveau. Il parlait tout seul, à haute voix, sans s'en douter. Des bouts de phrases, qui trahissaient douloureusement le sujet de sa préoccupation, lui échappaient parfois dans la rue : « Voyons, que pourrais-je tirer de cela ? » « Eh bien, si je le faisais ? » « Mais non, cela n'irait pas », et ainsi du reste. Il lui était ar-

rivé de surprendre le regard d'un passant fixé sur lui avec stupeur. Un si jeune homme ! parler ainsi tout seul, en proie à une si évidente détresse !

La crise attendue se produisit, malgré la résolution désespérée du malheureux d'aller toujours, coûte que coûte, d'écrire, quel qu'en dût être le résultat. Mais sa volonté triompha. Un ou deux jours d'une angoisse impossible à décrire à ceux qui n'en ont pas fait l'expérience personnelle, puis il se remit de nouveau à entasser feuillet sur feuillet, avec un soupir de délivrance à la fin de chaque page. C'était une partie du tout, une partie, une partie !

Les descriptions de sites, l'analyse fouillée des caractères ou des mobiles eussent exigé un effort dont il était actuellement incapable. Aussi s'en tenait-il, autant que possible, au dialogue.

Un soir vint où il ouvrit la porte et appela Amy.

— Qu'est-ce que c'est ? répondit-elle de la chambre à coucher. Je suis occupée de Willie.

— Viens aussitôt que tu le pourras.

Au bout de dix minutes, elle parut, l'air anxieux ; elle craignait qu'il ne se mît à se lamenter sur son incapacité au travail. Au lieu de cela, il lui dit, plein de joie, que le premier volume était achevé.

— Le ciel soit loué ! s'écria-t-elle. Comptes-tu travailler plus longtemps aujourd'hui.

— Je ne pense pas, si tu veux venir t'asseoir vers moi.

— Willie n'a pas l'air bien ; il ne peut pas s'endormir.

— Tu désires rester auprès de lui ?

— Un petit moment. Je reviens tout de suite.

Elle ferma la porte. Reardon approcha du feu une chaise à dossier élevé et se donna la jouissance d'oublier les deux volumes sur lesquels il lui faudrait peiner encore, dans un sentiment de gratitude pour la partie achevée. Bientôt l'idée lui vint qu'il serait délicieux de lire un fragment de l'*Odyssée*. Il alla au rayon de ses livres classiques, prit le volume et l'ouvrit au passage où Ulysse dit à Nausicaa :

« Car mes yeux n'aperçurent jamais, parmi les mortels, ni homme ni femme qui te ressemblât ; je suis saisi d'admiration en te voyant. Naguère, à Delos, près de l'autel d'Apollon, je vis un jeune palmier s'élever avec une grâce pareille. »

Ah ! oui ; voilà qui n'était pas écrit à tant de pages par jour, avec une horloge d'asile de pauvres martelant son admonition à l'oreille du poète. Que l'âme en était rafraîchie ! Qu'une joie rare troublait les yeux à l'harmonie de ces hexamètres si nobles et si doux !

Amy reparut.

— Écoute ! dit Reardon, levant les yeux sur elle, avec un sourire rayonnant. Te rappelles-tu la première fois que je t'ai lu ceci ?

Et il traduisit le fragment en prose courante. Amy rit.

— Je m'en souviens bien. Nous étions seuls dans le salon ; j'avais dit aux autres qu'ils eussent à s'accommoder pour ce soir de la salle à manger. Et tu tiras le livre de ta poche, à l'improviste. Je ris de ton habitude de traîner toujours des petits livres partout.

Les nouvelles favorables l'avaient rendue gaie. Si elle avait dû prêter l'oreille à des lamentations, sa voix n'eût pas eu ces modulations câlines. Reardon le pensait et il en resta silencieux pendant quelques minutes.

— Cette habitude était de mauvais augure, dit-il, la regardant avec un sourire incertain. Un homme de lettres pratique ne fait pas de ces choses-là.

— Milvain, par exemple. Non.

Elle citait le nom de Milvain avec une facilité curieuse. Son inconscience, en le faisant, empêchait Reardon d'y réfléchir ; il l'avait toutefois observé.

— Je voulais simplement dire, fit-il, après une courte pause, que mes habitudes livresques ne me promettaient guère le succès comme romancier.

— Je comprends. Mais tu ne pensais pas ainsi alors.

Il soupira.

— Non. Du moins,... non.

— Du moins quoi ?

— Eh bien, non ; en somme, j'avais bon espoir.

Amy frotta ses doigts les uns contre les autres, avec impatience.

— Edwin, permets-moi de te dire une chose : tu aimes trop à parler avec découragement. Ça me déplaît. J'en suis désagréablement affectée, à tel point que, lorsqu'on me questionne à ton sujet, je ne sais pas au juste que répondre. Et l'on ne peut manquer de s'apercevoir de ma gène. Ma façon de parler est si différente de celle d'autrefois !

— Vraiment ?

— Mais oui, c'est de ta faute, je n'y peux rien.

— Bon. Mais, étant donné que je ne suis pas d'une nature espérante et que je tombe aisément dans un certain pessimisme de langage, quel est le rôle d'Amy ici ?

— Oui, oui, mais...

— Mais ?

— Je ne suis pas là uniquement pour tâcher de t'entretenir en bonnes dispositions, j'imagine ?

Elle fit cette question gentiment, avec son ancien sourire de jeune fille.

— Dieu m'en garde ! Je n'entendais pas parler d'une façon si absolue. Je plaisantais à moitié. Mais il est malheureusement vrai que je ne peux pas être d'humeur aussi réjouie que je le souhaiterais. Cela t'impatiente-t-il contre moi ?

— Un peu. Je ne suis pas maîtresse de cette impression et je tâche de la dominer. Mais il faut, de ton côté, faire aussi quelque effort. Quel besoin avais-tu de dire ce que tu as dit tout à l'heure ?

— Tu as tout à fait raison. C'était inutile.

— Il y a quelques semaines je ne te demandais pas d'être joyeux. Les choses avaient l'air d'aller aussi mal que possible. Mais à présent que tu as terminé un volume, il est permis de reprendre espoir.

De l'espoir ? Et quel espoir ? Reardon n'osa pas exprimer les pensées qui l'assaillaient. « Un bien pauvre petit espoir. L'espoir d'un peu d'argent pour lutter

pendant une autre demi-année, — si même on pouvait aller jusque-là. » Il avait fait l'expérience qu'il n'était pas possible de dire, en quoi que ce soit, à Amy, la vérité entière, telle qu'il la voyait. Et il le regrettait. A l'épouse idéale l'homme décèle tout ce qui est en lui. Non ; Amy n'était pas, sous ce rapport, l'épouse idéale. Mais, à peine ce demi-reproche lui avait-il traversé l'esprit, qu'il se condamna en son cœur, et regarda les yeux clairs de sa femme avec la joie de l'amour.

Cependant, le résultat de cette causerie fut qu'il se mit le lendemain au travail dans une disposition rien moins que favorable. Et, pour comble de malchance, peu de jours après, il attrapa son premier rhume d'hiver. Depuis plusieurs années, une série de grippes, de maux de gorge, de lumbagos l'avaient torturé d'octobre à mai. En pensant terminer son œuvre actuelle avant Noël, il n'avait pas perdu de vue ces interruptions possibles ; mais il s'était dit : « D'autres ont bien travaillé dur dans des périodes de souffrance, je ferai de même. » C'était bel et bon ; mais Reardon n'appartenait pas à la catégorie des héroïques. Un accès de fièvre mit bientôt à l'épreuve ses facultés et sa résolution. Pendant toute une atroce journée, il se cloua volontairement à son pupitre et écrivit un quart de page. Le lendemain, Amy ne voulut pas le laisser se lever ; il était affreusement malade ; dans la nuit, il avait parlé de son travail, en proie au délire, et causé une vive alarme à sa femme.

— Si cela continue, lui dit-elle au matin, tu auras une fièvre cérébrale. Il faut que tu te reposes pendant deux ou trois jours.

— Dis-moi comment ? Je voudrais le pouvoir.

Et le repos lui était, en effet, devenu une impossibilité. Pendant deux jours, il ne put écrire, mais cette inaction lui fut plus fatale que le tourment subi à son pupitre. Il avait l'air égaré lorsqu'il s'y rassit, devant l'éternelle feuille de papier blanc.

Et l'argent fondait, fondait, en dépit des prodiges d'économie accomplis par Amy. Elle ne dépensait que le strict nécessaire, n'achetant même pas des vêtements

presque indispensables. Mais à quoi bon tout cela ? On ne pouvait plus compter que le livre serait achevé et vendu avant que tout l'argent fût épuisé.

Un matin, à la fin de novembre, Reardon dit à sa femme :

— Demain, j'aurai fini le second volume.

— Et dans une semaine, répliqua-t-elle, il ne nous restera plus un shilling.

Il s'était abstenu de questions, et Amy avait évité de lui apprendre où en étaient les choses, par crainte de provoquer un arrêt fatal dans son travail. Mais il leur fallait absolument discuter leur position.

— Dans trois semaines, je peux avoir tout fini, dit Reardon avec un calme peu naturel. Alors, j'irai moi-même chez les éditeurs, et les prierai de m'avancer quelque chose sur le manuscrit, avant lecture.

— Ne pourrais-tu faire ainsi avec les deux premiers volumes ?

— Non, c'est impossible ; c'est vraiment impossible. Ce sera déjà assez fort ; mais offrir un livre incomplet, et un livre pareil, je ne peux pas.

La sueur perlait sur son front.

— Ils t'aideraient, s'ils savaient, dit Amy d'une voix sourde.

— Peut-être. Qu'en sait-on ? Ils ne peuvent pas aider tous les pauvres diables. Non, je vais vendre quelques livres. J'en peux enlever cinquante à soixante qui ne me manqueront pas beaucoup.

Amy savait quel déchirement cela sous-entendait. L'imminence de la détresse semblait l'avoir adoucie.

— Edwin, laisse-moi porter ces deux volumes à l'éditeur et lui demander...

— Grands dieux ! non. Cela ne se peut pas. Il y a dix chances contre une pour qu'on te réponde que mon travail est d'une valeur si douteuse, qu'on ne peut même pas offrir une guinée sans que le livre entier ait été examiné. Je ne peux pas te permettre cette démarche, ma chérie. Je vais choisir quelques livres dont je puisse me passer, et, après déjeuner, j'irai dire à

un bouquiniste de venir les voir. Ne t'inquiète pas ; je pourrai terminer en trois semaines, j'en suis sûr. Si je peux te rapporter trois ou quatre pounds, tu pourras te tirer d'affaire d'ici là, n'est-ce pas ?

— Oui.

Elle détournait la tête.

— Tu les auras. — Il continuait de parler avec un grand calme. — Si les livres ne me rapportent pas assez, j'ai ma montre, oh ! un tas de choses.

Il s'éloigna brusquement, et Amy continua de vaquer aux soins du ménage.

X

UN AMI DE LA FAMILLE

Le lendemain était un dimanche. Reardon se faisait une loi de l'observer comme jour de repos, et presque forcément, car l'influence déprimante du dimanche à Londres rend tout travail trop difficile. Et puis, c'était le jour où il allait visiter ses amis personnels ou en recevait la visite.

Ce dimanche, dans l'après-midi, Amy demanda à Reardon.

— Attends-tu quelqu'un, ce soir?

— Biffen fera une apparition, je suppose. Peut-être aussi Milvain.

— J'ai l'intention de conduire Willie à ma mère. Je serai de retour avant huit heures.

Elle sortit vers trois heures, emmenant la servante pour porter l'enfant.

A cinq heures, un coup familier retentit par le logement, un coup pesant, suivi d'une demi-douzaine de coups légers, comme produits par un écho répercuté, le dernier à peine perceptible. Reardon posa son livre, mais garda sa pipe à la bouche, et alla ouvrir la porte. Il y trouva un homme grand et mince, portant un chapeau de feutre mou et un long pardessus gris. Cet homme lui serra la main, sans mot dire, suspendit

son chapeau dans le corridor et entra dans le cabinet de travail.

Il s'appelait Harold Biffen et, à en juger par l'apparence, n'appartenait pas à la race des communs mortels. Son extrême maigreur l'eût rendu presque propre à montrer, dans une foire, comment l'on peut vivre à l'état de squelette, et les vêtements qui pendaient à cette charpente eussent peut-être été payés trois shillings six pence par un marchand d'habits. Mais l'homme était supérieur à ces accidents de la chair et du vêtement. Son visage était beau, avec de grands yeux doux, un nez légèrement aquilin, une bouche petite et délicate. Des cheveux noirs, épais, tombaient sur le col de son pardessus ; il portait toute la barbe et une forte moustache. Son allure avait une dignité particulière ; son maintien et ses mouvements ne pouvaient appartenir qu'à un homme d'esprit cultivé et de noble caractère.

La première chose qu'il fit, en entrant dans le cabinet, fut de tirer de sa poche une pipe, une blague et une boîte d'allumettes qu'il plaça soigneusement sur un coin de la table du milieu. Puis il avança une chaise et s'assit.

— Ote ton pardessus, dit Reardon.

— Merci, pas ce soir.

— Pourquoi, diable ?

— Pas ce soir, merci.

La raison, dès que Reardon la chercha, lui apparut avec évidence. Biffen n'avait pas d'habit sous celui-ci.

Faire allusion à ce détail eût été indélicat ; le romancier le comprit assez ; il sourit, mais sans aucune gaieté.

— Donne-moi un peu ton Sophocle, dit aussitôt le visiteur.

Reardon lui présenta un volume de l'édition des classiques d'Oxford.

— Je préfère le Wunder, s'il te plaît.

— Il s'en est allé, mon garçon.

— Il s'en est allé ?

— J'avais besoin d'un peu d'argent comptant.

Biffen poussa une exclamation où se mêlaient le reproche et la sympathie.

— J'en suis fâché, bien fâché. Allons, contentons-nous de celui-ci. Maintenant, je voudrais savoir comment tu scandes ce chœur d'*Œdipe Roi*.

Reardon prit le volume, réfléchit et se mit à lire à haute voix, en scandant les vers. L'autre les lut à son tour, en leur donnant avec un rythme différent, et se lança dans des termes d'érudition avec tant de plaisir, que ses yeux rayonnaient.

Pendant une demi-heure, les deux hommes s'entretinrent de la métrique grecque, absolument comme s'ils vivaient dans un monde où la seule faim connue pût s'apaiser par des harmonies grandioses ou caressantes.

Leurs relations avaient eu un point de départ assez amusant. Peu après la publication de son ouvrage *Terrain neutre*, Reardon passait une semaine à Hastings. Un jour de pluie, il vint à la bibliothèque d'abonnement et, tandis qu'il parcourait de l'œil les rayons, en quête de quelque chose à lire, il entendit une voix, près de lui, demander au commis s'il avait un livre d'Edwin Reardon. Stupéfait, le romancier se retourna; il lui semblait invraisemblable qu'un être humain quelconque pût s'enquérir de ses ouvrages. Naturellement, la bibliothèque ne contenait rien de l'auteur en question, et l'inconnu s'éloigna. Le lendemain, Reardon le rencontra dans un coin retiré de la plage; il le regarda et lui dit quelques mots de politesse banale. Ils engagèrent conversation, et Reardon en vint à raconter l'histoire de la veille. L'inconnu se présenta : « Harold Biffen », écrivain à ses heures, professeur autant qu'il pouvait se procurer des élèves; une critique acerbe avait excité son intérêt pour les romans de Reardon dont, jusqu'ici, il ne connaissait rien que les titres.

Ils se trouvèrent, à bien des égards, en sympathie de goûts et, dès leur retour à Londres, se virent fréquemment. Biffen en était toujours réduit à une extrême pénurie et vivait aux lieux les plus étranges; il

avait connu de pires épreuves que Reardon lui-même. L'enseignement, dont il subsistait en partie, ne ressemblait en aucune façon à ce que connaît le monde pédagogique respectable. En cet âge d'examens, un grand nombre d'individus de très médiocre condition, des employés surtout, se bercent de l'espoir qu'en décrochant tel ou tel diplôme, ils parviendront à s'ouvrir une nouvelle carrière. Ce n'est pas la minorité qui nourrit ces ambitions absurdes. Des commis d'entrepôts, sans ressources et sans aucune chance de réussite, se préparent ainsi au barreau ; des commis merciers tentent l'épreuve préliminaire de l'École de chirurgie, et une quantité innombrable d'ignorants aspirent à un vernis d'instruction juste suffisant pour se rendre dignes d'être pourvus d'une cure. Les postulants de cette marque pratiquent beaucoup l'annonce dans les journaux. Ils payent la leçon de six pence à une demi-couronne, rarement ce dernier prix. Il arrivait parfois à Biffen d'avoir dans les mains trois ou quatre élèves de cette catégorie, et sa grande expérience de ce milieu lui aurait permis de raconter d'étranges histoires.

Quant à sa profession d'écrivain... Mais, peu après la discussion sur la métrique grecque, il aborda le chapitre de ses projets littéraires et — ce n'était certes pas pour la première fois — développa la théorie qui présidait à ses travaux.

— J'ai trouvé une nouvelle position de ma théorie. Ce à quoi je vise vraiment, c'est au réalisme absolu dans la sphère du vulgaire honnête. Ce champ, tel que je le conçois, est encore inexploité ; je ne connais pas d'écrivain qui ait traité la vie quotidienne, vulgaire, avec fidélité et sérieux. Zola écrit de véritables tragédies ; ses personnages les plus vils empruntent un caractère héroïque à la situation qu'ils occupent dans un drame puissamment construit. Je veux, moi, m'occuper des dénués d'héroïsme par essence, de la vie, au jour le jour, de cette immense majorité d'êtres à la merci de tous les détails mesquins de l'existence. Dickens com-

prenait la possibilité de cette œuvre, mais sa tendance au mélodrame, d'une part, et son *humour*, de l'autre, l'ont détourné d'y penser. Prenons un exemple. Il y a une demi-heure, en longeant Regent's Park, un homme et une jeune fille marchaient juste devant moi, se faisant la cour. Je les dépassai lentement et j'entendis un bon bout de leur entretien ; c'était un des côtés de la situation qu'ils ne prissent pas garde à l'approche d'un étranger. Eh bien, une scène d'amour comme celle-ci n'a jamais été notée ; elle était absolument convenable, mais vulgaire à la neuvième puissance. Dickens l'eût faite ridicule, — ce qui eût été d'une injustice criante. D'autres, parmi ceux qui s'occupent des basses classes, eussent préféré l'idéaliser — absurdité ! Quant à moi, je vais la reproduire mot par mot, sans me permettre la moindre réflexion impertinente, qui nuirait à la fidélité de ce compte rendu. Ce qui en résultera sera inexprimablement ennuyeux. Fort bien ; c'est précisément la marque du vulgaire honnête. Si c'était autrement qu'ennuyeux, ce ne serait pas vrai. Bien entendu, je parle de l'effet produit sur le lecteur ordinaire.

— Je ne pourrais pas faire ainsi, dit Reardon.

— Non, certes, tu ne le pourrais pas. Tu es, toi, un réaliste psychologue pour les milieux cultivés. Tu ne supportes pas les conditions vulgaires de la vie.

— En grande partie parce qu'elles ont fait de ma vie un martyre.

— Et pour la même raison, je m'y complais, s'écria Biffen. Ce qui t'a fait souffrir te repousse, moi, cela m'attire. Cette divergence est très curieuse ; sans elle, nous serions étonnamment semblables. Tu sais que nous sommes, l'un et l'autre, par tempérament, des idéalistes enragés.

— Je le crois.

— Mais je continue. Je veux, entre autres choses, insister sur la puissance fatale des incidents mesquins. Personne n'a encore osé le faire sérieusement. On l'a fait souvent en farce, et c'est pourquoi, si souvent, les écrits burlesques nous rendent mélancoliques. Tu con-

nais mes principaux exemples à l'appui de mon idée. Ce pauvre Allen perdant la bonne occasion capitale de sa vie, parce qu'il n'avait pas de chemise propre à se mettre, et Williamson, qui aurait sans doute épousé cette riche héritière, sans le grain de poussière qui lui entra dans l'œil et le rendit incapable de dire ou de faire quoi que ce soit au moment décisif.

Reardon partit d'un éclat de rire.

— T'y voilà ! s'écria Biffen, d'un ton piqué, mais amical. Tu adoptes le point de vue conventionnel. Si tu écrivais sur ces sujets, tu les rendrais risibles.

— Ils le sont, affirma Reardon, en dépit de leur gravité pour les intéressés. Le seul fait que d'importants événements de la vie dépendent de circonstances si misérables, est formidablement grotesque. La vie est une farce monstre, et l'avantage de posséder le sens du ridicule, c'est d'être capable de jeter au sort le défi d'un rire moqueur.

— Fort bien, mais ce n'est pas une idée originale. Je ne manque pas du sens du ridicule, mais je préfère traiter ces aspects de la vie d'un point de vue impartial. L'homme qui rit prend parti pour une omnipotence cruelle, si l'on peut imaginer rien de semblable. Je ne veux prendre aucun parti, je veux tout simplement dire : « Regardez, voici ce qui se passe. »

— J'admire ton honnêteté, Biffen, dit Reardon en soupirant. Tu ne vendras jamais un livre de cette nature, et, néanmoins, tu as le courage de le poursuivre, parce que tu y as foi.

— Je ne sais pas ; peut-être trouverai-je à le vendre quelque jour.

— En attendant, dit Reardon, déposant sa pipe, si nous mangions un morceau. J'ai plutôt faim.

Dans les premiers temps de son mariage, il avait l'habitude d'offrir un souper substantiel aux amis qui le visitaient le dimanche soir ; le repas s'était simplifié par degrés jusqu'à ce que, actuellement, tombé dans l'abîme de la pauvreté, Reardon ne pût plus prétendre à la réception hospitalière. C'est parce qu'il savait que

Biffen n'avait, le plus souvent, rien à manger du tout, qu'il n'hésita pas à lui offrir une tartine de pain et de beurre et une tasse de thé. Ils se rendirent dans la pièce voisine et continuèrent à discuter les points de vue du roman en prenant ce repas digne des Spartiates.

— Jamais, dit Biffen, je n'écrirai rien qui ressemble à une scène dramatique. Qu'il s'en produise dans la vie, c'est évident ; mais si rarement qu'elles comptent pour rien dans mon projet. Et, par parenthèse, quand elles se produisent, c'est sous une forme qui ne servirait pas au romancier ordinaire ; il aurait à y retrancher tel détail, à y ajouter tel autre. Pourquoi ? Je voudrais le savoir. De pareilles conventions résultent de nécessités théâtrales. Le roman ne s'est pas encore dégagé de l'influence de la scène d'où il dérive. Quoi que ce soit qu'un homme écrive *pour l'effet*, est faux et mauvais.

— A ton point de vue seulement. Il peut, sans contredit, exister un art du roman.

— Cela n'existe plus. Nous en sommes las. Toi, par exemple, ce que tu as fait de mieux est en conflit absolu avec les conventions du roman. C'est parce que cette ridicule critique de *Terrain neutre* l'a maladroitement signalé, que je me suis tout d'abord intéressé à tes ouvrages. Non, non, copions la vie. Quand un homme et une femme sont sur le point de se rencontrer pour une grande scène de passion, donnez à l'un ou à l'autre un rhume de cerveau, et tout sera bouleversé, et ainsi de suite. Mettez sur le nez d'une jolie fille un bouton qui la défigure, juste au moment d'aller au bal où elle devait briller. Montrez les innombrables détails répugnants de la vie décente vulgaire, sérieusement, froidement, sans une pointe de facétie qui dénaturerait les choses.

Aux environs de huit heures, Reardon entendit sa femme cogner à la porte. En ouvrant, il vit, non seulement Amy et la servante, celle-ci portant Willie, mais aussi Jasper Milvain.

— J'ai été chez Mrs Yule, expliqua Jasper en entrant.

Avez-vous quelqu'un ?

— Biffen.

— Oh ! alors nous allons discuter le réalisme.

— C'est fini pour ce soir, ainsi que la métrique grecque.

— Le ciel soit loué !

Les trois hommes s'assirent, en riant et plaisantant, et la fumée de leurs pipes devint épaisse dans la petite pièce. Une demi-heure se passa avant qu'Amy les rejoignît. Elle ne craignait pas l'odeur du tabac et elle goûtait les conservations qui remplissaient ces soirées ; mais il lui était désagréable de ne plus pouvoir jouer son rôle de maîtresse de maison, présidant à une table de joyeux souper.

— Pourquoi gardez-vous votre pardessus, Monsieur Biffen ?

Ce furent ses premières paroles en entrant.

— Veuillez m'excuser, Madame Reardon. Cela m'est plus commode ce soir.

Elle resta interdite, mais un regard de son mar l'avertit de laisser là ce sujet.

Biffen se comportait toujours vis-à-vis d'Amy avec un respect profond, qui l'avait fait bienvenir d'elle. Reardon, à ses yeux de pauvre hère, semblait comblé de bénédictions. Il tenait pour miraculeux qu'un homme de lettres, à ses débuts, ait pu se marier, et avec une femme comme celle-ci.

L'amour d'une femme lui apparaissait comme un idéal inaccessible. Parvenu à l'âge de trente-cinq ans sans avoir même la perspective d'être jamais assez riche pour que le dîner quotidien lui fût assuré, le mariage était, pour lui, brutalement hors de question. Il trouvait fort difficile, pendant qu'il était ici, de ne pas regarder Amy avec une persistance peu correcte. Le son de cette voix claire lui semblait toujours plus délicieux que n'importe quelle musique ; si rares dans sa vie avaient été les occasions de converser avec des femmes cultivées !

Amy prit place près de lui et se mit à causer, de sa

façon la plus gracieuse, de choses qu'elle savait l'intéresser. L'attitude déférente de Biffen, en l'écoutant, contrastait fortement avec le sans-gêne qui caractérisait Jasper Milvain. Le réaliste ne se serait jamais permis de fumer en présence de la jeune femme, tandis que Jasper soufflait de joyeux nuages, au moment même où elle lui adressait la parole.

— Whelpdale est venu me voir hier soir, dit bientôt Milvain. Son roman est refusé de tous côtés. Il parle de gagner sa vie comme courtier de quelque fabricant de semeuses mécaniques.

— Je ne conçois pas que son livre soit absolument refusé, dit Reardon. Son dernier n'a pas eu un insuccès complet.

— Oh ! très approchant. Et celui-ci ne consiste qu'en une suite de conversations entre deux personnages. En réalité, c'est un dialogue au lieu d'être un roman. Il m'en a lu une vingtaine de pages, et je ne me suis plus étonné qu'il ne puisse le vendre.

— Ah ! mais l'ouvrage a un mérite considérable, intervint Biffen. Les dialogues en sont remarquablement vrais.

— Mais où est le mérite de dialogues qui ne conduisent à rien ? protesta Jasper.

— C'est un fragment de la vie réelle.

— Oui, mais c'est une non-valeur pour le marché. Libre à vous d'écrire ce qui vous plaît, tant que le public veut bien vous lire. Whelpdale est un garçon intelligent, mais il ne peut pas découvrir une voie pratique.

— Comme certain autre dont j'ai entendu parler, dit Reardon en riant.

— Mais le bizarre est qu'il fait l'effet d'un esprit pratique. Ne vous semble-t-il pas, Madame Reardon ?

Amy et lui causèrent pendant un moment et Reardon, qui semblait enfoncé dans une méditation, les observait, de temps en temps, du coin de l'œil.

A onze heures, le mari et la femme se retrouvèrent tête à tête.

— Tu ne voulais pas dire que Biffen a vendu son veston ? s'exclama Amy.

— Ou qu'il l'a mis au clou.

— Ce pauvre homme finira par mourir de faim, Edwin.

— Cela ne me semble pas impossible.

— J'espère que tu lui as offert quelque chose ?

— Oh ! sans doute. Mais j'ai bien vu qu'il ne voulait pas prendre autant qu'il en avait besoin. Je n'ai plus pour lui la même pitié qu'autrefois. Voilà où l'on en arrive quand on souffre pour son propre compte.

Amy pinça les lèvres et soupira.

XI

RÉPIT

Le dernier volume fut écrit en quinze jours. Dans cette période, Reardon s'éleva presque à une hauteur héroïque, car il n'eut pas à lutter contre les seules difficultés de la composition. Cette partie de son travail était à peine entreprise, qu'il fut atteint d'une violente attaque de lumbago ; pendant deux ou trois jours, ce lui fut un supplice de se tenir à son pupitre, où il se traînait comme un infirme. Après cela vinrent des maux de tête, un mal de gorge, un affaiblissement général. Malgré tout, le volume fut achevé. Quand il eut écrit « Fin », il se renversa sur sa chaise, ferma les yeux et passa ainsi un quart d'heure dans le vague.

Le titre restait à choisir. Mais son cerveau se refusait à tout nouvel effort, et, après avoir faiblement cherché pendant quelques minutes, il s'arrêta simplement au nom du principal caractère de femme : Margaret Home. Ce serait bien bon pour l'ouvrage. Déjà, en traçant les derniers mots, tous les événements, les personnages, les dialogues avaient glissé dans l'oubli ; il ne savait plus rien, ne tenait plus à rien de tout cela.

— Amy, il faudra que tu corriges les épreuves à ma place. Jamais de ma vie je ne jetterai les yeux sur ce maudit roman. Il m'a presque tué.

— L'essentiel est de l'avoir là, fini, répondit Amy. Empaquète-le et porte-le chez l'éditeur demain matin.

— Oui.

— Et tu le prieras de t'avancer quelques pounds ?

— Il le faut bien.

Mais il était aussi dur d'envisager cette nécessité, qu'il l'eût été de récrire le dernier volume. La délicatesse de Reardon était si extrême que, ne se fût-il agi que de lui seul, il eût de beaucoup préféré souffrir la faim plutôt que de quémander un argent qui ne lui était pas régulièrement dû. A l'heure présente, il n'avait pas le choix. Selon la marche habituelle des affaires, un mois se passerait certainement avant que l'éditeur lui communiquât ses conditions, et l'approche de Noël allait peut-être causer un délai nouveau. Il ne pouvait, sans emprunter, subvenir aux dépenses domestiques pendant plus de deux ou trois semaines.

Son paquet sous le bras, il entra au bureau du rez-chaussée et demanda à voir l'associé de la maison avec qui il avait été précédemment en relations directes. Celui-ci se trouvant absent pour quelques jours, Reardon déposa son manuscrit et sortit.

Il faisait du vent et pleuvait. Reardon s'en revint lentement chez lui et allait franchir la porte d'entrée commune, quand son angoisse devint si forte qu'il tourna sur ses talons et passa outre. S'il rentrait, il devrait écrire tout de suite sa demande d'argent, et il sentait que ce lui serait impossible Se dégrader à ce point, c'était trop.

N'y avait-il pas moyen de s'arranger pour les semaines suivantes ? Amy avait bien proposé d'emprunter à sa mère, mais quelle lâcheté de lui abandonner ce soin après s'être engagé à résoudre lui-même la difficulté. Qui, à Londres, pourrait et voudrait lui prêter de l'argent ? Il passa en revue la liste de ses connaissances ; il en trouva une seule à laquelle il pût recourir avec un très léger espoir : Carter.

Une demi-heure après, il franchit le seuil de cet hôpital où il était entré, quelques années auparavant, en famélique chercheur de travail. Une garde vint à lui.

— M. Carter est-il là ?

— Non, Monsieur. Mais il peut rentrer d'un instant à l'autre. Voulez-vous attendre ?

Il entra dans le bureau familier et s'assit. Un jeune employé écrivait à la table où il travaillait autrefois. Si seulement tous les événements des dernières années pouvaient s'abolir, s'il pouvait encore gagner sa livre par semaine, ici, sans avoir la charge de personne ! Qu'il était heureux alors !

Près d'une demi-heure s'écoula. Attendre, c'est le sort commun à tous les mendiants. Enfin, Carter, les joues colorées par le vent d'est, entra d'un pas rapide ; il portait un lourd ulster au dernier genre, un chapeau de haute forme resplendissant, des gants neufs.

— Ah ! Reardon ; comment va, comment va ? Enchanté de vous voir.

— Etes-vous très occupé ?

— Mais, non, pas particulièrement. Quelques chèques à signer ; nous sommes en train d'envoyer nos appels de Noël, vous vous rappelez ?

Il rit gaîment. Ce jeune homme était indemne de snobisme à un point remarquable ; depuis longtemps, le fait de la supériorité intellectuelle de Reardon avait contre-balancé en lui les préjugés sociaux.

— Je désirerais vous dire un mot.

— Très bien.

Ils passèrent dans une petite pièce retirée. Le pouls de Reardon battait comme dans la fièvre, sa langue était collée à son palais.

— Qu'y a-t-il, mon vieux ? interrogea le secrétaire en s'asseyant et croisant ses jambes l'une sur l'autre. Vous n'avez pas l'air dans votre assiette, vous savez. Pourquoi, diable, votre femme et vous ne venez-vous pas nous voir de temps en temps ?

— J'ai eu un terrible coup de feu pour terminer mon roman.

— Il est fini ? Tant mieux. Quand paraîtra-t-il ? J'enverrai des vingtaines de gens chez Mudie pour l'avoir.

— Merci, mais, à vous dire le vrai, je n'en ai pas une haute opinion.

— Oh! on sait ce que ça signifie.

Reardon parlait comme un automate. Il lui sembla tourner des vis et peser sur un levier lorsqu'il prononça les paroles suivantes :

— Aussi bien, vais-je vous dire tout de suite ce qui m'amène. Pourriez-vous me prêter dix pounds pour un mois, — ou plutôt jusqu'à ce que je touche l'argent de mon livre ?

La physionomie du secrétaire se rembrunit, sans toutefois exprimer cette froideur résolue qu'en pareille occurrence tant d'autres hommes sémillants eussent aussitôt manifestée. Il paraissait sincèrement embarrassé.

— Sapristi ! Je... Que diable ! Pour dire la vérité, je ne peux disposer de dix pounds. Sur ma parole, je ne les ai pas, Reardon. Ces dépenses infernales du train de maison ! Je peux bien vous avouer, mon vieux, qu'Edith et moi avons mené la vie à trop grandes guides. (Il rit et enfonça ses mains dans les poches de son pantalon.) Nous disions justement que nous devrions nous réduire pour le reste de l'hiver. Mais je suis diablement désolé, ma parole ! désolé.

— Et je le suis aussi de vous voir ennuyé de cette demande hors de saison.

— Terriblement de saison, au contraire, je vous assure, Reardon, s'écria le secrétaire, en pouffant de rire à sa plaisanterie qui le mit de meilleure humeur que jamais, si bien qu'il dit enfin :

— J'imagine que cinq pounds ne vous serviraient pas à grand'chose ?... Pour un mois, dites-vous ?... Je pourrais arranger ça, je crois.

— Cela me rendrait grand service. Mais sous aucun prétexte si...

— Non, non ; je pourrais vous prêter cinq pounds pour un mois. Faut-il vous donner un chèque ?

— Je suis confus.

— Mais pas le moins du monde. Je vais vous faire le chèque.

Le visage de Reardon était pourpre. Jamais il ne se rappela un mot de la conversation qui s'engagea lorsque Carter reparut. Il froissait dans sa main le morceau de papier ; une fois dans la rue, il fut presque sur le point de le jeter, se figurant un instant que c'était un billet d'omnibus ou une ordonnance médicale.

Il arriva chez lui bien après l'heure du déjeuner. Amy s'étonnait de sa longue absence.

— As-tu obtenu quelque chose ? demanda-t-elle.

— Oui.

Il hésita à la tromper, à dire que l'éditeur lui avait avancé cinq pounds. Mais c'eût été son premier mensonge à sa femme, et pourquoi devrait-il s'en rendre coupable ? Il lui apprit tout ce qui s'était passé, mais la conséquence de cette franchise fut très différente de ce qu'il en avait attendu. Amy témoigna un déplaisir profond.

— Oh ! tu n'aurais pas dû faire cela ! s'écria-t-elle. Pourquoi n'es-tu pas revenu me parler ? Je serais allée chez ma mère, tout de suite.

— Mais cela a-t-il une grande importance ?

— Certes ! répliqua-t-elle sèchement. Carter va tout raconter à sa femme, et comme c'est agréable !

— Je n'y ai pas pensé du tout. Et peut-être la chose ne m'eût-elle pas paru si vexante qu'à toi.

— Il faut croire.

Elle se détourna brusquement, et se tint à l'écart dans un mutisme sombre.

Ils firent un repas morose et échangèrent à peine quelques paroles. Le visage d'Amy avait une expression qui ressemblait à la mauvaise humeur plus que tout ce que Reardon y avait encore observé. Le déjeuner fini, il alla s'asseoir tout seul dans son cabinet. Amy ne vint pas l'y rejoindre. Une colère obstinée le gagnait. Il sentait, en se remémorant l'épreuve qu'il avait traversée, que la conduite d'Amy à son égard était cruelle. Qu'elle vienne donc lui parler, quand il lui plairait.

A six heures, elle entrebâilla la porte pour demander s'il voulait venir prendre le thé.

— Merci, répondit-il. Je préfère rester ici.

— A ton gré.

Et il demeura là, seul, jusqu'à neuf heures. Alors seulement il se souvint qu'il lui fallait envoyer un mot à l'éditeur pour recommander à son attention le paquet déposé. Il l'écrivit et l'alla jeter à la boîte.

Il ne resta dehors que quelques minutes. En rentrant, il alla tout droit à son cabinet, mais la pensée d'Amy, seule dans la pièce voisine, ne lui laissa pas de repos. Il alla regarder et l'y vit assise, sans feu.

— Tu ne peux pas rester dans cette pièce froide, Amy.

— Il faut bien que je m'y accoutume, répliqua-t-elle, affectant de s'absorber dans un travail d'aiguille.

Cette fermeté de caractère, dont il avait toujours tant aimé à reconnaître l'expression sur ses traits, était devenue d'une dureté sinistre. En la regardant, il sentit son cœur défaillir.

— La pauvreté va-t-elle avoir pour nous aussi sa conséquence habituelle? dit-il en s'approchant.

— Je n'ai jamais prétendu y être indifférente.

— Mais encore, ne te soucies-tu pas de chercher à réagir contre elle ?

Pas de réponse. Comme il est ordinaire dans une conversation avec une femme offensée, il fallut revenir du général au particulier.

— Je crois, dit-il, que malheureusement les Carter savaient déjà assez où nous en sommes.

— Ce n'est plus du tout la même chose que d'en venir à leur demander de l'argent.

— Je regrette beaucoup. J'aurais agi autrement si j'avais su à quel point tu serais contrariée.

— Si nous avons un mois à attendre, cinq pounds nous seront une maigre ressource.

Elle détailla toutes les dépenses indispensables.

— Mais n'importe. Ne t'en préoccupe pas plus longtemps. Maintenant que ton livre est fini, tâche de te reposer.

— Viens t'asseoir près du feu. Il y a pour moi peu de

chances de repos si nous sommes en mésentente, toi et moi.

Un lugubre Noël. Les jours et les semaines passaient, et Reardon savait qu'Amy devait avoir épuisé l'argent qu'il lui avait donné. Mais elle ne lui demandait plus rien, et les choses nécessaires étaient payées comme à l'habitude. Il souffrait d'un sentiment d'humiliation qui lui rendait parfois pénible de regarder sa femme en face.

La lettre attendue vint enfin ; l'éditeur offrait soixante-quinze pounds pour le droit de publier *Margaret Home*, vingt-cinq étant dus, en outre, si la vente des trois volumes atteignait un certain nombre d'exemplaires. C'était l'échec écrit en toutes lettres. Reardon se dit que c'en était fait de sa carrière d'écrivain. Le livre ne réussirait même pas assez pour compléter les deux cents pounds ; il se heurterait au dédain général et, en réalité, ne méritait pas un meilleur sort.

— Vas-tu accepter ces conditions ? demanda Amy, après un pénible silence.

— Personne autre n'en offrirait d'aussi bonnes.

— Te payeront-ils tout de suite?

— Il faut que je le leur demande.

Enfin, il toucha les soixante-quinze pounds. Le chèque arriva à première requête et la figure de Reardon s'illumina un moment. Argent béni ! Source de tout bien, tant que le monde n'aura pas découvert une économie, plus saine.

XII

LABEUR SANS ESPOIR

La prudence dictait si clairement la conduite à tenir que Reardon ne pouvait concevoir qu'Amy ne la proposât pas d'elle-même. Il était singulièrement inconsidéré, pour des gens dans leur position, de payer un loyer de cinquante pounds, quand ils pouvaient en trouver un moitié moins cher. Peut-être le repos mental que lui apporterait ce changement le mettrait-il en état d'affronter avec courage un problème, difficile toujours, et désespérant dans l'état actuel des circonstances. Il y a trois mois, dans un moment de détresse noire, il avait proposé cette mesure, mais le cœur lui manquait pour en reparler; le regard, la voix d'Amy lui étaient trop présents à l'esprit. N'était-elle donc pas capable de ce sacrifice pour l'amour de lui? Préférait-elle lui laisser encourir toute la responsabilité des risques d'une lutte puérile pour sauver les apparences?

L'entière confiance n'existait plus entre elle et lui. Le mutisme d'Amy était lourd de reproches, et — quoi qu'il en eût été auparavant — elle devait, sans nul doute, discuter aujourd'hui son mari avec sa mère et peut-être avec d'autres personnes. Très probablement elle ne dissimulait pas l'opinion en laquelle il tenait lui-même son ouvrage récemment achevé; toutes

leurs connaissances allaient être préparées à saluer sa publication d'une moquerie à huis clos, ou d'un hochement de tête de morne commisération. Ses sentiments envers Amy entraient dans une phase nouvelle. La fidélité de son amour lui était une source de souffrances; s'il s'en blâmait, il sentait du même coup les torts de sa femme à son égard. Son attitude et son langage manifestèrent bientôt une froideur, fort éloignée de traduire le véritable état de son cœur. Amy ne parut pas s'en apercevoir; du moins, elle ne protesta en aucune façon. Ils ne s'entretenaient plus que des sujets ayant trait à la vie matérielle et dont, jadis, d'une commune entente, ils se libéraient au plus vite. Leurs relations mutuelles, — thème inépuisable, tout récemment encore — ne souffraient plus le commentaire : ils apercevaient trop tous deux le signal d'alarme quand ils regardaient de ce côté.

Dans l'attente des offres de l'éditeur, et maintenant encore, en cherchant quel emploi il pourrait faire du répit qui lui était accordé, Reardon passait ses journées au British Museum. Non qu'il fût en état d'en retirer grand profit, mais il aimait mieux se trouver là, parmi des étrangers, que de paraître oisif aux yeux d'Amy. Dégoûté des ouvrages d'imagination, il retourna aux études qui avaient toujours été plus adéquates à son tempérament, et s'efforça de composer un ou deux articles dans le genre de ceux qu'il avait proposés naguère aux directeurs de revues. Parmi ses matériaux inemployés, se trouvait une quantité de notes recueillies par lui en lisant Diogène Laërce, et il crut pouvoir tirer de ces anecdotes sur les philosophes quelque chose de vendable. Dans un état d'esprit meilleur, il eût pu écrire sur ce sujet d'une façon délicieuse, non point érudite, mais avec le tour d'esprit d'un homme moderne, dont l'humour et la sensibilité trouvent à se donner carrière parmi les fantômes classiques; même dans l'état présent, il put recouvrer quelque chose de cette légèreté de touche qui faisait le mérite de ses anciens essais.

Un soir, à la fin de janvier, il révéla à Amy ce qu'il avait écrit au Museum et lui demanda s'il lui plairait d'en écouter la lecture.

— Je commençais à me demander ce que tu faisais, répondit-elle.

— Alors, pourquoi ne me le demandais-tu pas à moi-même ?

— Je craignais de le faire.

— Pourquoi cette crainte ?

— Cela aurait eu l'air de vouloir te rappeler que... Tu sais ce que je veux dire.

— Que dans un mois ou deux nous nous retrouverons dans la même crise ? Eh bien, j'aurais encore préféré que tu montrasses un peu d'intérêt pour mes faits et gestes.

Amy demanda, après une pause :

— Penses-tu qu'un article de cette sorte ait chance de réussir ? Quel dommage que tu retournes à ces vieux âges vermoulus ! Vois l'article de Milvain ; si tu pouvais seulement produire quelque chose de semblable ! Comme si le public a cure de Diogène, de son tonneau et de sa lanterne !

— Ma chère enfant, Diogène Laërce n'avait, que je sache, ni tonneau, ni lanterne. Tu commets une méprise, qui importe peu, au reste.

— En effet, je ne pense pas qu'elle importe beaucoup. — Le ton sarcastique, sur les lèvres d'Amy, n'était pas précisément agréable. — Qu'il soit ce qu'il veut, son nom épouvantera la majorité des lecteurs.

— Eh bien ! il nous faut reconnaître que la majorité des lecteurs ne se souciera jamais de mes écrits.

— Tu n'arriveras pas à me persuader que tu es incapable d'écrire pour le public, si tu voulais essayer. Je suis certaine que tu es aussi fort que Milvain.

Reardon fit un geste d'impatience.

— Je te prie de laisser Milvain de côté pour un instant. Lui et moi sommes aussi dissemblables que deux hommes peuvent l'être. A quoi sert de nous comparer sans cesse ?

Amy le regarda ; il ne lui avait jamais parlé si brusquement.

— Comment peux-tu dire que je vous compare sans cesse ?

— Si ce n'est en paroles, du moins en pensée.

— Ce n'est pas gentil ce que tu dis là, Edwin.

— Tu rends la chose évidente, Amy. Je veux dire que tu regrettes constamment la différence qui existe entre lui et moi. Tu déplores que je ne puisse écrire de cette manière attrayante. Mon Dieu, j'en gémis moi-même, à cause de toi. Je voudrais avoir le talent de Milvain pour conquérir la réputation et la fortune. Mais je ne l'ai pas, il faut en prendre son parti ; c'est irritant pour un homme qu'on lui parle perpétuellement de ses côtés défectueux.

— Je ne prononcerai jamais plus le nom de Milvain, dit Amy froidement.

— Allons, ceci est ridicule et tu le sais bien.

— Je trouve qu'il en est de même de ton irritation. Je ne vois pas en quoi j'ai pu y donner lieu.

— Alors, n'en parlons plus.

Reardon jeta de côté son manuscrit et ouvrit un livre ; Amy ne reparla jamais de la lecture projetée.

Néanmoins, l'article fut accepté. Il parut en mars dans le *Wayside*, et rapporta sept pounds dix shillings à son auteur. Entre temps, il avait écrit un autre article du même ton de causerie légère, inspiré par les Lettres de Pline. Cette occupation à son goût lui était salutaire, mais il ne lui fut pas loisible de la poursuivre. *Magaret Home* allait être publié en avril ; en admettant qu'il touchât les vingt-huit pounds supplémentaires sur la vente, cela le menait en tout cas au milieu de l'année, et, bien avant cette époque, il se trouverait sans ressources. Le répit touchait à sa fin.

Mais, cette fois, il ne prit conseil de personne et vécut autant que possible dans la solitude, ne voyant jamais ceux de ses amis qui n'appartenaient pas au monde des lettres et voyant même très peu ses confrères. Milvain, si affairé, n'avait fait, depuis Noël, que deux

ou trois apparitions chez Reardon, et celui-ci avait cessé de l'aller voir à son garni.

Il sentait d'instinct qne c'en était fait du bonheur de sa vie conjugale, bien qu'il ne prévît point quelle forme prendraient les événements qui en consommeraient la ruine. Amy révélait aujourd'hui le côté de son caractère sur lequel il s'étaitaveuglé, et qu'un homme positif eût aperçu du premier coup. Bien loin de l'aider à supporter la pauvreté, il se pourrait même qu'elle refusât de la partager avec lui. Il sentait que, peu à peu, elle se détachait de lui ; déjà le divorce existait entre leurs sentiments, et l'incertitude de savoir jusqu'à quel degré il gardait encore son affection le torturait. Plus jamais un mot de tendresse, une caresse de sa part ; le ton le plus doux qu'elle prît avec lui était le ton de la camaraderie. Toute la chaleur que comportait sa nature s'épanchait sur l'enfant, et Reardon apprenait combien une mère oublie aisément que le père a part aussi dans le fruit de son sein.

Son second article achevé, refusé par deux directeurs, de sorte qu'il ne lui restait qu'à laisser un peu de temps s'écouler avant de faire une nouvelle tentative du côté du *Wayside*, Reardon se rendit compte qu'il lui fallait absolument projeter un nouveau roman. En conséquence, sans en dire un mot à Amy, il abandonna son travail purement intellectuel, et se mit de nouveau en quête d'une « intrigue ». Cela se passait à la fin de février. Jour par jour, les épreuves de *Margaret Home* affluaient ; Amy avait offert de les corriger, mais, réflexion faite, il préféra garder sa honte pour lui tout seul aussi longtemps que possible et, après une lecture précipitée, il renvoya les feuillets les uns après les autres.

Son imagination ne travaillait que par contrainte à la tâche répugnante qu'il s'était imposée ; pourtant, il lui vint, à la longue, une idée qui lui parut suffisamment absurde pour le but qu'il se proposait. Qu'il pût la pousser jusqu'à la dimension d'un volume était fort douteux, mais il ne serait pas dit de lui qu'il avait

abandonné sa femme et son enfant à la misère, sans tenter l'effort que Milvain et Amy elle-même conseillaient.

A raison d'une ou deux pages manuscrites par jour, et en tenant compte de nombreux holocaustes qui le retardèrent, il avait achevé près du quart du roman quand arriva une lettre de Jasper, annonçant la mort de Mrs Milvain. Il la tendit à Amy, à travers la table du déjeuner, et l'observa tandis qu'elle la lisait.

— Je ne crois pas que cela modifie beaucoup sa position, remarqua-t-elle, sans grand intérêt.

— Pas sensiblement, je suppose. Ce que sa mère laissera ira à ses filles, sans doute. Il ne m'en a jamais dit long sur ce chapitre.

Près de trois semaines s'écoulèrent avant qu'ils reçussent des nouvelles directes de Jasper ; enfin, ce dernier écrivit de la campagne, annonçant son projet d'amener ses sœurs à Londres. Une autre semaine passa, et, un soir, il apparut.

Dans l'accueil que Reardon lui fit, il y avait une certaine réserve qui eût pu être prise pour de la gravité, naturelle en cette conjoncture. Mais ce n'était pas la première fois que Jasper sentait qu'il n'était plus accueilli ici avec la cordialité des anciens jours. Il l'avait nettement remarqué le soir où il accompagnait Amy, en revenant de chez Mrs Yule ; depuis lors, ses occupations lui avaient servi de prétexte à espacer ses visites. Il lui semblait très compréhensible que Reardon, tombant dans l'insignifiance littéraire, se refroidît à l'égard d'un homme parvenu au seuil d'une carrière brillante ; le cynisme de sa nature lui permettait d'excuser une faiblesse qui, dans une certaine mesure, le flattait. Pourtant, il aimait et respectait à la fois Reardon, et, en ce moment, sa disposition d'esprit le portait à donner libre cours à l'expression de ses sentiments les plus chaleureux. A peine assis, il dit d'un accent de satisfaction :

— Votre livre est annoncé, je vois.

— Je l'ignorais.

— Si : « Nouveau roman par l'auteur de *Terrain neutre*. En vente le 16 avril ». Et j'ai une proposition à vous faire à ce sujet. Voulez-vous m'autoriser à demander à Fadge d'en donner un compte rendu dans les « Livres du mois » du *Current* de mai ?

— Je vous engage vivement à abandonner cet ouvrage à ses risques et périls ; il est absolument indigne d'attention particulière, et celui qui en entreprendrait la critique pour Fadge devrait ou mentir, ou idiotiser la revue.

Jasper se tourna vers Amy.

— Là ! Eh bien, que voulez-vous qu'on fasse avec un homme comme celui-ci ? Qu'est-ce qu'il faut lui dire, Madame Reardon ?

— Edwin déteste cet ouvrage, répondit Amy avec indifférence.

— Cela n'a rien à voir avec ma proposition. Nous savons fort bien qu'en tout ce qu'il écrit, il y a toujours quelque chose dont un critique sympathique puisse tirer parti. Si Fadge m'y autorise, je ferai l'affaire moi-même.

Ni Reardon, ni sa femme ne proférèrent un mot.

— Naturellement, reprit Milvain en regardant le premier, si vous préférez que j'y renonce...

— Je le préférerais de beaucoup. Je vous prie même de n'en pas parler du tout.

Un silence gêné suivit. Amy le rompit en disant :

— Vos sœurs sont-elles à Londres ?

— Oui. Nous sommes arrivés voici deux jours. Je leur ai trouvé un garni non loin de Mornington Road. Pauvres petites ! Elles ne s'y reconnaissent pas encore. Bien entendu, elles vivront très retirées pour un temps, puis je tâcherai de leur créer des amitiés. Elles ont votre cousine, miss Yule, qui a déjà été les voir.

— J'en suis enchantée :

Amy saisit cette occasion d'étudier son visage. Il y eut un nouveau silence, comme de contrainte. Reardon, regardant sa femme, dit avec hésitation.

— Quand il leur plaira de voir d'autres personnes, je suis sûr qu'Amy sera très heureuse...

— Assurément! ajouta sa femme.

— Je vous remercie mille fois. Je savais déjà que je pouvais compter sur l'amabilité de Mrs Reardon. Mais, permettez-moi de vous parler franchement. Mes sœurs sont en vraie amitié avec miss Yule, depuis son séjour à la campagne, l'année dernière. Cela ne vous ennuierait-il pas ?...

Il se tourna vers Amy.

Amy, les yeux baissés, parut avoir de la peine à répondre.

— Tu n'es pas mal avec ta cousine? remarqua Reardon.

— Non, du tout. C'est seulement ma mère et mon oncle.

— Je ne me représente pas miss Yule mal avec qui que ce soit, dit Jasper.

Puis il ajouta vivement :

— Eh bien, les choses peuvent s'arranger d'elles-mêmes. Nous verrons. Pour l'instant, elles seront assez occupées, et c'est tant mieux. Je les verrai tous les jours, et miss Yule viendra assez souvent, je suppose.

Reardon surprit le regard d'Amy, mais détourna les yeux aussitôt.

Quand Jasper les eut quittés, les deux époux restèrent quelques minutes sans mot dire, chacun d'eux absorbé dans ses pensées. Puis, Reardon éclata de rire.

— Eh bien, voilà l'homme du succès, fit-il. Quelque jour il habitera un palais et dictera ses opinions littéraires à l'univers.

— En quoi t'a-t-il offensé ?

— Offensé? En aucune façon. Je me réjouis de son brillant avenir.

— Pourquoi refuses-tu de voir du monde, comme il en voit ? Cela pourrait t'être utile, à bien des égards.

— Si l'occasion s'en était offerte au moment où je publiais mon meilleur ouvrage, je crois que je n'aurais pas refusé. Mais je ne veux certainement pas me présenter comme l'auteur de *Margaret Home* et des inepties que j'écris maintenant.

— Il faut alors cesser d'écrire des inepties.
— Oui, il faut cesser complètement d'écrire
— Et faire quoi ?
— Plût au ciel que je le susse !

XIII

UN AVERTISSEMENT

La liste des publications de printemps de M. Jedwood annonça un nouvel ouvrage d'Alfred Yule, intitulé *la Prose anglaise au dix-neuvième siècle*, et consistant en un certain nombre d'essais — dont quelques-uns avaient déjà vu le jour dans des périodiques — raccordés en un tout. Le chapitre final traitait des écrivains contemporains et plus spécialement de ceux qui servaient à illustrer la thèse de l'auteur, à savoir que le journalisme est la destruction du style. Il déversait sur quelques écrivains populaires du jour un trop-plein de fiel qui, vraisemblablement, ne devait pas faire l'effet d'un baume exquis. Cet ouvrage fut assez maltraité dans les colonnes de critique ; on n'eût pu le passer sous silence, — ce qui constitue le système d'attaque le plus sûr, quand l'auteur du livre n'a pas son public tout prêt à le lire, — mais les plus adroits purent seuls en parler de manière hostile sans révéler que quelques-uns de ses coups avaient porté. Un journal du soir, qui se piquait d'indépendance d'esprit, se livra à un éloge plaisant du chapitre de polémique et, le lendemain, publia une lettre dédaigneuse d'un correspondant mal déguisé, qui attaquait à la fois l'ouvrage et la critique.

Le numéro de mai du *Current*, dans sa colonne intitulée « Livres du mois », consacrait à peu près une demi-page à *la Prose anglaise*. Cette analyse constituait un modèle accompli du persiflage agressif. Le persiflage, cette forme la plus désespérante du vice intellectuel, faisait le trait caractéristique de la revue de M. Fadge. Déjà cette classe croissante de lecteurs, qui n'a souci de rien que de ce qui peut devenir matière à ridicule, attendait avec avidité ses commentaires mensuels sur les récentes publications. L'hostilité des autres critiques était gauche et inoffensive, comparée à ce badinage venimeux qui amusait, en montrant qu'à part l'analyse qu'on en offrait, le livre en question n'avait ni agrément, ni intérêt d'aucune sorte. Accabler un écrivain sans accroître le nombre de ses lecteurs, est le comble de l'habileté du journaliste, et le *Current* aurait pleinement atteint ce but, s'il eût été seul. Mais, n'étant pas seul, le silence eût été de meilleure tactique. Toutefois, M. Fadge savait que son ennemi souffrirait de ces coups d'épingle empoisonnés, et il trouvait que c'était toujours cela de gagné.

Le jour où parut le *Current*, la façon dont Alfred Yule y était traité fut discutée dans le cabinet privé de M. Jedwood. M. Quarmby, en relation intime avec l'éditeur, vint à entrer au moment où un jeune homme (un des membres du comité de lecture de Jedwood) exprimait, à propos de l'article, un doute quant à la paternité de Fadge.

— Mais il porte, d'un bout à l'autre, l'estampille de Fadge, s'écria M. Quarmby.

— Fadge l'a inspiré, c'est évident ; mais je croirais plutôt qu'il a été écrit par ce Milvain.

— Vous croyez ? dit l'éditeur.

— Dame ! je sais avec certitude que le compte rendu du roman de Markland est de lui, et j'ai des raisons pour soupçonner qu'il a fait aussi la critique de l'ouvrage de Yule.

Quelques heures plus tard, M. Quarmby saisit l'occasion d'informer M. Hinsk, que l'attaque contre Yule,

dans le *Current*, était presque certainement l'œuvre du jeune Milvain, d'où il résulta que, lorsque la rumeur en arriva aux oreilles de Yule, elle avait revêtu la forme d'un fait indubitable et avéré.

Il y avait un mois que Milvain avait fait sa visite à Marian Yule, ce dimanche où son père était absent. Quand on lui parla de cette visite, Yule affecta l'indifférence, mais sa fille comprit qu'il était contrarié. A propos des sœurs de Jasper, qui allaient habiter Londres, il se borna à déclarer que Marian devait agir comme elle le jugerait bon. Si elle désirait inviter les miss Milvain à la venir voir, il priait simplement que les us et coutumes du ménage n'en fussent pas troublés.

Marian, selon son habitude, se réfugia dans le silence. Rien ne lui aurait été plus agréable que le voisinage de Maud et de Dora, mais elle prévoyait que son foyer ne leur serait pas librement ouvert. Toutefois, le lendemain de l'arrivée des jeunes filles, elle reçut une lettre de Dora et y répondit presque aussitôt en allant les visiter. La semaine suivante, Maud et Dora vinrent à Saint-Paul's Crescent. C'était un dimanche et M. Yule, tout exprès, s'absenta de chez lui. Depuis lors, elles ne revinrent qu'une fois, toujours sans rencontrer M. Yule. Mais Marian les voyait fréquemment chez elles, et y rencontrait quelquefois Jasper. Ce dernier ne lui parlait jamais de son père, et il ne fut pas question de l'inviter à renouveler sa visite.

A la fin, Marian éprouva le besoin de s'ouvrir à sa mère sur ce sujet. Mrs Yule lui en fournit elle-même l'occasion en lui demandant si les miss Milvain reviendraient bientôt.

— Je ne crois pas que je le leur redemande jamais, répondit Marian.

Sa mère comprit et parut peinée.

— Il faudra que je leur dise ce qui en est, voilà tout, continua Marian. Elles sont si gentilles, elles ne se fâcheront pas avec moi.

— Mais ton père n'a jamais rien dit contre elles, insista Mrs Yule. Je te l'aurais dit.

— C'est égal, c'est trop désagréable, il a un parti pris contre eux tous et n'en démordra pas. Je leur dirai tout.

Le jour suivant, quand Yule rentra, vers l'heure du dîner, il appela Marian dans son cabinet de travail; Marian n'était pas sortie de la journée, son travail ayant consisté en copies laborieuses de feuilles manuscrites éparses. Elle sortit du salon à l'appel de son père.

— Voici quelque chose qui t'amusera, dit-il, en lui tendant le dernier numéro du *Current* et désignant le compte rendu de son ouvrage.

Elle lut quelques lignes, puis jeta la revue sur la table.

— Ce genre d'articles me dégoûte ! exclama-t-elle avec de la colère dans les yeux. Il n'y a que les gens vils et sans cœur qui puissent écrire ainsi. Je suppose que tu ne vas pas t'en affecter ?

— Oh ! pas le moins du monde, répondit le père avec une apparence de calme exagéré. Mais je m'étonne que tu n'aperçoives pas la valeur littéraire du travail. J'aurais cru que tu en serais frappée.

Il y avait, dans sa voix comme dans ses paroles, quelque chose d'étrange qui força Marian à le regarder d'un air interrogateur. Elle le connaissait assez pour comprendre qu'une pareille critique devait profondément l'irriter, mais pourquoi mettait-il tant d'affectation à le lui témoigner de cette manière acerbe ?

— Pourquoi parles-tu ainsi, père ?

— Tu ne te doutes pas de qui peut bien émaner cet écrit ?

Elle ne put se méprendre sur sa pensée ; l'étonnement la rendit muette une minute ; puis elle dit :

— C'est à coup sûr de M. Fadge lui-même.

— On m'a assuré que non. J'ai appris, de source autorisée, qu'on l'attribue à l'un de ses jeunes collaborateurs.

— Tu fais certainement allusion à M. Milvain, répliqua-t-elle avec calme, mais je ne crois pas que ce soit juste.

Il la regarda fixement. Il en avait attendu une protestation plus énergique.

— Je ne vois pas de raisons d'en douter, dit-il.

— J'en vois, moi, toutes les raisons possibles, jusqu'à ce que tu aies une preuve certaine.

Ce n'était pas là le ton naturel de Marian en discutant avec lui. Elle était soumise d'ordinaire.

— Je le sais, continua-t-il, en durcissant son visage et sa voix, par quelqu'un qui le tenait de Jedwood.

En avançant cette allégation, Yule la savait mensongère ; mais il n'était pas d'humeur à parler en toute franchise et il voulait étudier l'effet de ses paroles sur Marian. Deux convictions se partageaient son esprit ; d'une part, il reconnaissait Fadge à chaque ligne de l'article ; de l'autre, il trouvait une satisfaction perverse à s'assurer que c'était Milvain qui avait si heureusement saisi la manière du Maître. Il n'était pas homme à rejeter l'occasion de justifier, à ses yeux et à ceux d'autrui, une conduite où l'avaient engagé des sentiments multiples, tous plus ou moins injustifiables.

— Comment Jedwood le saurait-il ? questionna Marian.

— Comme si ces sortes d'affaires ne se savaient pas très vite, parmi les directeurs et les éditeurs !

— Cette fois, pourtant, il y a méprise.

— Et pourquoi, je te prie ? — Sa voix tremblait de colère. — Pourquoi doit-il nécessairement y avoir méprise ?

— Parce que M. Milvain est absolument incapable de critiquer ton ouvrage dans cet esprit-là.

— C'est là ton erreur, ma fille. Milvain fera tout ce qu'on lui demandera, pourvu qu'on le lui paye suffisamment.

Marian réfléchit. Quand elle releva les yeux, ils étaient parfaitement calmes.

— Qu'est-ce qui t'a amené à penser ainsi ?

— Est-ce que je ne connais pas ce genre d'individus ?

Marian ne se sentit pas assez sûre d'elle-même pour

continuer cette conversation. Un ressentiment tel que son père n'en avait point encore excité en elle, tel qu'en réalité elle n'en avait que rarement, si ce n'est jamais, éprouvé, menaçait de se traduire par des mots qui changeraient peut-être le cours de son existence entière. Elle entrevit son père sous son pire aspect, et son cœur fut secoué contre lui d'une révolte inusitée. Quelle que fût son assurance du fait qu'il rapportait, quel droit avait-il d'en faire un pareil usage? Il agissait méchamment. En admettant qu'il entretînt les soupçons qui semblaient lui faire un devoir de prémunir sa fille contre Milvain, ce n'était pas ainsi qu'il devait procéder. Un père, guidé par les simples motifs d'affection, n'aurait jamais eu cet air et ce langage.

C'était le haïssable esprit de rancune littéraire qui le gouvernait ; cet esprit qui rend avide de croire au mal, qui aveugle et affole. Jamais elle n'avait senti aussi fortement le néant de l'existence à laquelle elle était condamnée. Cette méprisable critique, et maintenant la mesquine passion de son père, voilà qui suffisait à faire considérer toute la littérature comme une excroissance malsaine de la vie humaine.

Inconsciente de l'heure, elle resta dans sa chambre jusqu'à ce qu'un coup frappé à la porte et la voix de sa mère l'avertissent que le dîner attendait. Elle fut sur le point de répondre qu'elle préférait ne pas descendre pour le repas et désirait être seule. Mais c'eût été une maussaderie puérile. Elle jeta un coup d'œil au miroir pour s'assurer que son visage ne portait aucune trace insolite, et descendit prendre sa place à table, comme à l'habitude.

Le dîner se passa sans qu'une parole fût échangée. Yule, dans son humeur la plus massacrante, engloutit quelques bouchées, puis s'absorba dans la lecture de son journal du soir. En se levant, il dit à Marian :

— As-tu copié cela en entier ?

Le ton dont il parlait eût été impoli même à l'égard d'une domestique impertinente.

— Pas beaucoup plus qu'à moitié, lui fut-il froidement répondu.

— Peux-tu le finir ce soir?

— Je regrette, mais je sors.

— Alors, je le ferai moi-même.

Mrs Yule était en proie à une angoisse nerveuse, indicible.

— Qu'y a-t-il, chérie? demanda-t-elle à Marian, en un chuchotement d'intercession. Oh! ne te querelle pas avec ton père, je t'en prie.

— Je ne peux pas être une esclave, maman, et je ne peux supporter d'être traitée injustement.

— Qu'y a-t-il donc? Je vais aller lui parler.

— C'est inutile. Nous ne pouvons pas vivre sous ce régime de terreur.

Pour Mrs Yule, ce qui se passait constituait un désastre inimaginable. Jamais elle n'aurait supposé que Marian, la paisible, la douce Marian, pût être poussée à la révolte. Et c'est ce qui avait éclaté avec la soudaineté d'un coup de tonnerre. Elle aurait voulu s'enquérir de ce qui s'était dit entre le père et la fille durant le bref entretien d'avant le dîner, mais Marian ne lui en donna pas l'occasion, car elle sortit de la salle à manger sur ces derniers mots frémissants.

La jeune fille avait résolu d'aller voir ses amies, les deux sœurs, et de leur déclarer que, dorénavant, elles ne pourraient plus venir la visiter chez elle. Mais ce ne lui était pas chose aisée d'étouffer sa conscience et de laisser son père besogner sur la copie qu'il fallait absolument terminer. Sa sensibilité exaspérée, non sa volonté, lui avait dicté son refus de faire ce travail; déjà elle s'étonnait d'avoir prononcé ces paroles. Et, à mesure que s'apaisaient les battements de son cœur, elle voyait plus clair dans les causes du tumulte affreux qui la bouleversait. La crainte d'avoir été absurde en défendant Milvain, tourmentait son esprit. Ne lui avait-il pas dit lui-même qu'il pourrait se rendre coupable d'actions viles à seule fin de faire son chemin? C'était peut-être l'intolérable souffrance de penser

qu'il avait déjà tenu parole qui lui avait fait perdre toute maîtrise de soi, et donné le courage de braver la brutalité paternelle.

Impossible de mettre son projet à exécution; elle ne pouvait, de propos délibéré, s'éloigner pour quelques heures, sachant le courroux et la peine qu'elle laissait derrière elle. Graduellement, elle revenait à sa véritable nature; la crainte et la mortification lui faisaient froid au cœur.

Elle descendit au cabinet de travail, frappa et entra.

— Père, j'ai dit quelque chose que je ne pensais pas au fond. Bien entendu, je vais continuer la copie et la finir aussi vite que je le pourrai.

— Tu n'en feras rien, ma fille. (Il était à sa place habituelle, travaillant déjà à la tâche de Marian ; il parlait d'une voix sourde, épaisse). Passe la soirée à ton gré, je n'ai pas besoin de toi.

— J'ai eu très mauvais caractère, pardonne-moi, papa.

— Aie la bonté de te retirer. M'entends-tu ?

Il avait les yeux injectés et montrait, d'un air féroce, ses dents décolorées. Marian n'osa littéralement pas l'approcher. Elle hésita, mais encore une fois, la conscience d'une haïssable injustice tressaillit en elle, et elle sortit avec autant de calme qu'elle était entrée.

Elle se dit qu'elle avait le droit maintenant de faire ce qui lui plaisait. Mais l'indépendance chez elle n'était que théorique ; sa nature soumise et timorée la retint au logis, en haut, dans sa chambre à elle, car elle ne se sentait pas le courage de rejoindre sa mère et de parler de ce qui s'était passé. C'est alors qu'une amie, à qui elle eût pu ouvrir son cœur, lui eût été infiniment précieuse, mais Maud et Dora étaient ses seules intimes et elle ne pouvait pas leur faire la confession sans réserve qui soulage.

Mrs Yule ne se risqua point à rompre la réserve de sa fille. Le seul fait que Marian ne sortait ni ne se montrait dans la maison prouvait son trouble, mais la mère doutait de son pouvoir de réconfort. A l'heure

accoutumée, elle vint apporter le café de son mari dans son cabinet. Le visage qui fut un instant tourné vers elle n'engageait pas à la parole, mais sa détresse intime l'y força.

— Pourquoi es-tu fâché contre Marian, Alfred ?

— Tu ferais mieux de demander ce que signifie sa conduite extraordinaire.

Mrs Yule, pour le moins, avait compté sur une dure rebuffade ; elle se trouva donc encouragée, et, timidement, hasarda une autre question.

— Qu'a-t-elle donc fait ?

— Je suppose que tu as des oreilles.

— Mais ne s'était-il rien passé avant ? Tu lui parlais si dur !

— Je parlais *si dur*, tu trouves? Elle est sortie, j'imagine ?

— Non, elle n'est pas sortie.

— C'est bon ; ne me dérange pas plus longtemps.

Elle n'osa pas s'attarder.

Le lendemain matin, le déjeuner parut devoir se passer sans le moindre échange de paroles. Mais, au moment où Yule se levait de table et repoussait son siège, Marian, qui était pâle et avait l'air malade, lui fit une question relative au travail que, en temps ordinaire, elle aurait dû continuer à la salle de lecture. Il répondit d'un ton sec, et ils s'entretinrent pendant quelques minutes sur ce sujet, à peu près comme si de rien n'était. Une demi-heure après, Marian partit pour le Museum, absolument comme à l'habitude.

Ainsi se termina l'incident. Marian sentait qu'il valait mieux oublier ce qui s'était passé, comme son père en avait manifesté l'intention. Il avait eu la dureté de la repousser quand elle lui avait demandé son pardon, mais elle pouvait une fois de plus avoir égard à toutes ses luttes, ses épreuves, à son caractère aigri et à la nouvelle blessure qu'il venait de recevoir. Pour lui, c'était déjà donner de son regret un témoignage suffisant que de revenir à sa façon d'être accoutumée. Elle aurait volontiers retiré ses paroles de ressentiment ;

elle s'était laissée aller à un emportement puéril et préparé peut-être de pires souffrances pour l'avenir.

D'un autre côté, autant valait peut-être que son père fût averti. Elle n'était pas toute soumission ; il pourrait la pousser à bout ; qui sait si un jour ne viendrait pas où elle devrait lui tenir tête, lui faire entendre qu'elle avait des droits personnels à l'existence. Autant valait qu'il entrevît cette possibilité.

Ce soir-là, on ne lui demanda pas de travail. Peu après le dîner, elle se prépara à sortir et prévint sa mère qu'elle rentrerait vers dix heures.

— Dis-leur bien des choses de ma part, chérie, si tu le juges à propos, dit Mrs Yule, d'une voix à peine perceptible.

— Certainement, maman.

XIV

RECRUES

Marian se dirigea vers Cambden Road et attendit là un omnibus qui la conduisît tout près de la rue habitée par Maud et Dora Milvain. C'était au nord-est de Regent's Park et non loin de Mornington Road, où demeurait toujours Jasper.

Apprenant que les jeunes personnes étaient chez elles et seules, elle monta au second et frappa à la porte.

— Voilà qui est bien ! exclama la voix sympathique de Dora quand, en ouvrant, elle reconnut la visiteuse.

Et alors vint l'accueil cordial qui réchauffa le cœur de Marian, cet accueil que, récemment encore, aucune maison de Londres ne pouvait lui offrir.

Les jeunes filles paraissaient singulièrement dépaysées dans ce petit salon de garni, avec son ameublement vulgaire et sa sordide ornementation : Maud surtout, dont la robe de deuil faisait valoir la taille élégante, et dont le beau et pâle visage s'harmonisait aussi peu que possible avec le cadre ordinaire aux humbles conditions. Dora donnait l'impression d'une nature plus simple, mais elle avait aussi ce cachet de distinction qui détonait dans ce milieu. Elles n'occupaient que deux pièces, faisant chambre à coucher

commune, achetaient leurs provisons et préparaient elles-mêmes leurs repas. La première semaine, elles avaient toutes deux versé bien des larmes. Quel changement, de leur confortable maison de campagne à ce triste coin de Londres, asile des êtres sans foyer. Maud, on le devinait au premier coup d'œil, était moins disposée que sa sœur à s'accommoder le mieux possible de la situation; sa physionomie exprimait le mécontentement plutôt que le chagrin, et elle ne parlait pas avec le même entrain que Dora.

Un certain nombre de livres, posés sur le guéridon, attestaient que les deux sœurs avaient été tirées d'une lecture studieuse.

— Je ne sais pas si j'ai bien fait de revenir si vite, dit Marian en se débarrassant de son manteau. Votre temps est précieux.

— Et vous l'êtes aussi, repartit Dora, en riant. C'est contraintes et forcées que nous travaillons le soir, après avoir peiné tout le jour.

— Nous avons aussi des nouvelles à vous apprendre, dit Maud, nonchalamment assise sur une chaise inconfortable.

— De bonnes, j'espère?

— Nous avons eu une visite hier. Je pense que vous allez deviner qui?

— Amy, peut-être?

— Justement.

— Et quelle impression vous a-t-elle faite?

Les deux sœurs semblèrent embarrassées pour répondre à cette question. Dora fut la première à parler.

— Elle nous a paru assez triste. Mais je crois qu'elle nous plaira si nous arrivons à la mieux connaître.

— Nous avons été assez gênées, figurez-vous, Marian, expliqua la sœur aînée. Il nous a semblé obligatoire de dire un mot des œuvres de M. Reardon, mais nous n'en connaissons encore aucune, de sorte que j'ai dit simplement que j'espérais lire bientôt son nouveau roman. « Vous en avez lu des critiques, sans doute? »

a-t-elle demandé aussitôt. J'aurais dû avoir le courage de répondre que non, tandis que je lui ai laissé croire que j'en avais lu une ou deux, que Jasper nous avait montrées. Elle a eu l'air contrarié et nous n'avons plus guère su que dire.

— Les critiques en sont fort désagréables, dit Marian, le visage attristé. J'ai lu le livre et je crois bien qu'il n'est malheureusement pas bon, mais j'ai vu beaucoup de romans, moins bons encore, critiqués avec plus de bienveillance.

— Jasper dit que c'est parce que M. Reardon n'a pas d'amis parmi les journalistes.

— Et malgré tout, je crois bien qu'ils n'auraient pu faire, en toute honnêteté, un grand éloge du livre. Amy vous a-t-elle engagé à aller la voir ?

— Oui ; mais elle a ajouté qu'elle ne savait pas pour combien de temps elle était encore à son adresse actuelle. Et nous ne savons vraiment pas si nous serions ou non les bienvenues en ce moment.

Marian écoutait, la tête penchée. Elle aussi avait à faire savoir à ses amies qu'elles n'étaient pas les bienvenues dans sa propre maison, et elle ne savait comment prononcer ces mots qui paraîtraient si désobligeants. Elle se taisait toujours. Chez elle, il lui avait semblé facile d'expliquer ses peines à ces jeunes filles sympathiques ; mais, à présent que l'heure de parler était venue, la honte et l'anxiété la paralysaient. Quelle nécessité y avait-il, en définitive, à faire cette confession ce soir même ; si elle se décidait à opposer de la résistance à la prévention de son père, les choses pouvaient garder une apparence naturelle. Mais l'isolement de sa vie avait développé en Marian une sensibilité qui ne pouvait supporter une situation telle que celle-ci. Des difficultés, qui comptent peu pour les personnes engagées dans la vie sociale active, l'accablaient au point de détruire tout son repos. Dora ne fut pas longue à s'apercevoir de l'abattement qui s'emparait de son amie.

— Qu'est-ce qui vous chiffonne, Marian ?

— Quelque chose dont je ne peux me décider à parler. Ce sera peut-être la fin de votre amitié pour moi, et je trouverais bien dur de revenir à mon ancien isolement.

Les deux sœurs la regardèrent, se demandant d'abord si elle était sérieuse.

— Que voulez-vous dire? s'écria Dora. Quel crime avez-vous commis?

Maud, les coudes appuyés sur la table, sondait avec curiosité, mais sans mot dire, le visage de Marian.

— M. Milvain vous a-t-il montré le dernier numéro du *Current*? reprit Marian.

La réponse fut négative et Maud ajouta :

— Il n'y a rien de lui ce mois-ci.

Marian, les yeux baissés, continua.

— Il s'y trouve une analyse de l'ouvrage de mon père, extrêmement méchante, faite par le directeur, M. Fadge. Mon père et lui sont en très mauvais termes depuis longtemps. Peut-être M. Milvain vous en a-t-il parlé?

Dora répondit que oui.

— Je ne sais ce qu'il en est dans les autres carrières, reprit Marian, mais j'espère qu'il s'y rencontre moins d'envie, de haine et de méchanceté que dans la nôtre. Ce que j'entends et lis me fait souvent prendre en grippe le seul mot de littérature. Mon père n'a jamais été heureux, et bien des circonstances l'ont aigri contre ceux qui réussissent; il s'est souvent querellé avec des gens qui avaient d'abord été ses amis, mais jamais aussi sérieusement qu'avec M. Fadge. Son inimitié pour lui va si loin qu'elle s'étend à ceux mêmes qui sont liés à lui d'une manière ou d'une autre. Et malheureusement, — elle regarda tour à tour ses deux auditrices avec une expression de pénible anxiété, — il en a été ainsi à l'égard de votre frère et...

Sa voix tremblait d'émotion.

— C'est ce que nous redoutions, dit Dora, d'un ton de sympathie.

— Jasper craignait qu'il n'en fût ainsi, ajouta Maud, plus froidement, néanmoins d'un ton amical.

— Si je vous en parle, se hâta de dire Marian, c'est parce que j'ai si peur que cela n'amène un changement entre vous et moi !

— Oh ! ne croyez pas ça ! s'exclama Dora.

— Je suis si confuse, poursuivit Marian, d'une voix incertaine, mais je crois plus sage de ne pas vous prier de revenir me voir. Cela paraît ridicule et l'est en effet : ridicule et honteux. Je n'aurais pas le droit de me plaindre si, après cela, vous refusiez de me revoir.

— Que cela ne vous inquiète pas, déclara Maud, peut-être avec, dans la voix, une nuance de magnanimité qui n'était pas absolument nécessaire. Nous comprenons très bien, et vraiment cela ne peut amener aucun changement entre nous.

Mais Marian avait détourné les yeux et ne put accueillir ces assurances avec une manifestation de plaisir. A présent que le pas était franchi, il lui semblait avoir fait preuve d'une grande faiblesse.

— Jasper est très fâché de tout ceci, dit Dora, en jetant sur Marian un coup d'œil rapide.

— Mais son association avec M. Fadge est venue si naturellement, ajouta la sœur aînée. Et il ne pouvait pas refuser les bonnes occasions.

— C'était impossible, je le sais, répondit Marian gravement. Ne pensez pas que je prétende justifier mon père, mais je peux le comprendre, tandis que vous ne le pouvez que très difficilement. Vous ne pouvez savoir, comme moi, à quel point il a souffert de ces odieuses et misérables disputes. Si seulement vous voulez me permettre de venir vous voir comme par le passé et m'être aussi affectueuses? Je n'aurais jamais pu, chez nous, inviter des amies avec sécurité — si j'en avais eu à inviter. Il y a toujours eu des raisons... Mais je n'en peux dire davantage.

— Ma chère Marian, ne vous désolez pas ainsi, supplia Dora. Croyez bien que rien absolument ne s'est passé, qui ait pu changer notre amitié pour vous. N'est-ce pas, Maud ?

— Absolument rien. Nous ne sommes pas des filles déraisonnables, Marian.

A ce moment, on entendit un pas d'homme montant rapidement l'escalier.

— Voici Jasper, annonça Dora, et, l'instant d'après, un coup bref, net, retentit à la porte.

C'était bien Jasper. Il entra, la figure rayonnante, les paupières clignotant sous la clarté de la lampe.

— Eh bien, mes petites ? Ah ! comment allez-vous, Miss Yule ? J'avais justement une vague intuition que vous pouviez être là. Il me semblait que c'était un soir à ça ; pourquoi ? je n'en sais rien.

Marian l'écouta pendant un moment, puis saisit l'occasion d'une pause pour se lever et mettre son chapeau. Jasper la considérait, mais sans bouger ; il regardait ses sœurs avec hésitation. A la fin, il se leva, disant qu'il n'était monté que pour un instant et qu'il devait, lui aussi, s'en aller. Cette coïncidence s'était déjà produite une fois qu'il avait rencontré Marian chez ses sœurs, après dîner.

La soirée était claire et un peu froide.

— Il est assez tard pour rentrer seule, dit Jasper, en mettant le pied dehors. Puis-je faire un bout de chemin avec vous ?

Marian répondit par un sourd « merci ».

— Il me semble que ça marche très bien entre vous et les petites, n'est-ce pas ?

— J'espère qu'elles sont aussi heureuses de mon amitié que je le suis de la leur.

— C'est dommage de les voir dans un endroit pareil, n'est-ce pas ? Il leur faudrait un bon *home* et beaucoup de domestiques. C'est assez fort pour un homme civilisé de vivre à la dure, mais j'ai horreur de voir les femmes vivoter misérablement. Ne trouvez-vous pas que mes deux sœurs feraient très bonne figure dans un salon, avec un peu de pratique ?

— Assurément, il n'y a pas l'ombre d'un doute.

— Maud serait vraiment superbe si elle était bien habillée. Elle n'a pas un visage ordinaire, en tout cas,

et Dora est jolie, il me semble. Allons ! elles vont sortir et voir du monde sous peu. La difficulté, c'est l'ennui qu'on sache qu'elles habitent un trou pareil ; pourtant, je n'ose pas leur conseiller de se mettre en dépenses, on ne peut pas être sûr qu'elles en tireraient profit, quoique... Quant à moi, dans ma situation, si je pouvais tenir quelques milliers de pounds, je saurais comment les employer avec la certitude d'un sûr rapport. Cela me gagnerait probablement dix bonnes années d'existence. Mais elles ont un si chétif petit capital et tout est si incertain ! On n'ose rien hasarder dans ces conditions.

Marian ne répliqua point.

— Vous pensez que je ne parle qu'argent ? fit tout à coup Jasper, en abaissant les yeux sur sa compagne.

— Je sais trop bien ce que signifie de n'en pas avoir.

— Oui ; mais vous me méprisez tout de même un peu.

— Non, vraiment.

— Si ce « non » est sincère, j'en suis très heureux. Je l'entends au sens amical. Je suis, en effet, méprisable, vous le savez ; cela fait partie du métier. Mais un ami n'a pas à considérer cela. Il faut séparer l'homme de ses obligations.

Ils gardèrent le silence jusqu'à ce qu'ils eurent atteint l'extrémitéde Park Street.

— Aurais-je tort, commença Marian, d'une voix sourde, si je vous demandais quel est l'auteur de certain article du *Current* de ce mois-ci ?

— Je crois bien que je sais de quoi vous parlez. Il n'y a aucune raison pour que je ne réponde pas à cette question.

— C'est M. Fadge lui-même qui a critiqué l'ouvrage de mon père ?

— C'est lui, le diable l'emporte. Je ne connais personne autre qui eût pu le faire si abominablement bien.

— J'imagine qu'il n'a fait que répondre à l'attaque de mon père contre lui et ses amis.

— L'attaque de votre père est honnête et franche, et

justifiable, et bien écrite. J'ai lu ce chapitre de son livre avec une prodigieuse satisfaction. Mais a-t-on insinué qu'un autre que Fadge eût été capable de ce chef-d'œuvre ?

— Oui. On m'a dit que M. Jedwood, l'éditeur, s'est trompé.

— Jedwood ? Et comment?

— On a dit à mon père que l'auteur, c'était vous.

— Moi ?

Jasper s'arrêta court. Ils se trouvaient sous la lumière d'un bec de gaz, et chacun d'eux pouvait voir le visage de l'autre.

— Et il le croit ?

— J'en ai peur.

— Et *vous*, vous croyez... croyez cela ?

— Je ne l'ai pas cru une minute.

— Je vais écrire à M. Yule.

Marian se tut un instant, puis elle dit :

— Ne serait-il pas mieux de trouver un moyen de faire savoir la vérité à M. Jedwood ?

— Vous avez peut-être raison.

Cet avis remplit Jasper de gratitude. Il venait d'entrevoir combien il eût été inconsidéré d'écrire à M. Yule sur un pareil sujet, quelle que fût la prudence qu'il y apportât. Cette lettre, arrivant à la connaissance du grand Fadge, eût pu porter à son auteur un préjudice sérieux.

— Oui ; vous avez raison, répéta-t-il. Je vais couper le mal à sa racine. Je ne peux pas imaginer où il a pris sa source, mais ce que je sais, c'est qu'il provient d'un ennemi quelconque, quoique je ne discerne pas très bien le motif. Je vous remercie de m'avoir prévenu et plus encore de vous être refusée à croire que j'aie pu agir ainsi avec M. Yule, même à un point de vue de métier. Quand j'ai dit que j'étais méprisable, je n'entendais pas dire que je pusse tomber si bas. Simplement parce qu'il s'agissait de votre père...

Il s'interrompit, et ils marchèrent en silence pendant un long moment.

— S'il en est ainsi, reprit enfin Jasper, votre père ne doit pas me voir d'un bon œil ?

— Il pourrait à peine...

— Non, non. Et je comprends très bien que le seul fait de ma collaboration chez Fadge le prévienne contre moi. Mais ce n'est pas une raison, j'espère, pour que vous et moi ne soyons pas amis ?

— Je l'espère bien.

— Je ne sais pas si mon amitié vaut grand'chose, poursuivit Jasper, parlant le nez au vent, selon son habitude lorsqu'il discutait son propre caractère. Je vais continuer comme j'ai commencé, et lutter pour quelques-unes des bonnes choses de la vie. Mais *votre* amitié est précieuse, et, si j'en suis assuré, j'aurai en tout cas le meilleur idéal en vue.

Marian allait, les yeux fixés à terre. A son étonnement, elle s'aperçut alors qu'ils avaient presque atteint Saint-Paul's Crescent.

— Merci d'être venu si loin, dit-elle en s'arrêtant.

— Ah ! vous voici tout près de chez vous. Eh bien, il semble qu'il n'y ait que quelques minutes que nous avons quitté les petites. Maintenant, je vais revenir au whisky, que Maud désapprouve.

— Puisse-t-il vous être bienfaisant ! dit Marian rieuse.

Un mot de la sorte paraissait bizarre sur ses lèvres. Jasper sourit en prenant sa main et la regarda.

— Ainsi, vous pouvez parler en plaisanterie ?

— Est-ce que je vous parais si solennelle ?

— Solennelle ? Nullement. Mais sage et mesurée, et réservée... et exactement ce que j'aime dans un ami, par contraste avec mes propres dispositions. C'est tant mieux que la gaieté se trouve au fond. Bonsoir, Miss Yule.

Il s'éloigna à grandes enjambées et, l'instant d'après, tourna la tête pour regarder la forme légère qui s'enfonçait dans l'obscurité.

Seule dans sa chambre, Marian s'assit et se prit à rêver à Jasper Milvain, tirant du souvenir de ses pa-

roles, de ses jeux de physionomie, un nouvel aliment pour son cœur affamé. Jasper était le premier qui l'eût jamais regardée avec cet intérêt particulier qu'excite la femme chez l'homme. Jusqu'au jour de leur rencontre, elle avait ignoré ce que c'était qu'un regard flatteur ou une parole faisant appel à ses sentiments. Il était aussi éloigné que possible de représenter l'amoureux de son imagination, mais, depuis cette longue promenade dans les champs, près de Wattleborough, la pensée du jeune homme avait supplanté les rêves en son esprit. Ce jour-là, elle s'était dit: Je pourrais l'aimer, s'il avait souci de rechercher mon amour. C'était prématuré peut-être ; mais celui qui meurt de faim ne répugne généralement pas à l'idée de nourriture. Elle rencontrait le premier homme qui l'approchât en manifestant du sentiment, de l'énergie, une juvénile confiance en soi ; il était beau aussi, à ses yeux. Toute la femme en elle se portait avidement vers lui.

Depuis lors, elle avait étudié ses défauts avec soin. Chaque conversation nouvelle lui avait révélé chez lui des faiblesses nouvelles. Et le résultat en fut que son amour devint une réalité.

Il était si humain, ce Jasper, et une jeunesse de réclusion quasi-monastique l'avait préparée à aimer un homme tendant avec une franche énergie vers les joies de l'existence. Une teinte de pédantisme l'eût éloignée. Elle ne désirait pas trouver une haute intelligence ou de grands talents ; mais l'entrain, le courage, la volonté de parvenir la ravissaient. Son idéal n'eût certes pas été un homme de lettres, surtout un homme en passe de devenir un potentat du journalisme. Mais, en Jasper, à côté de ses succès de carrière, elle trouvait des qualités qui l'attiraient. Les idéals ne tombent pas du ciel aux jeunes filles obligées de s'user au travail au British Museum ; il lui semblait déjà miraculeux, en même temps que de bon augure, qu'un homme tel que Jasper eût croisé son chemin.

On eût dit que des années s'étaient écoulées depuis leur première rencontre. Chaque fois qu'ils se re-

voyaient, le jeune homme avait pour elle un regard et des paroles avec lesquels il n'accueillait certainement pas toutes les femmes. Et enfin l'aveu était venu de son désir d'être, pour elle, quelque chose de plus qu'une simple connaissance. Il n'était guère possible qu'il eût parlé, comme il l'avait fait récemment, à plusieurs reprises, sans le désir de l'attirer vers lui.

Mais pourquoi revenait-il toujours à la question argent? « Je ne laisserai rien se mettre au travers de mon chemin », avait-il déclaré une fois, comme s'il sous-entendait : « Certainement pas une affaire d'amour avec une jeune fille sans le sou ». Il appuyait avec affectation sur le mot « ami », pour bien marquer qu'il n'offrait et ne demandait rien de plus que l'amitié.

Cela pouvait signifier seulement qu'il ne se hâterait pas de se déclarer. A coup sûr, un conflit existait entre son ambition et son amour ; mais elle sentait son empire sur lui et s'y délectait. Elle avait observé, ce soir, chez ses sœurs, son hésitation avant de se lever pour sortir avec elle, et son cœur avait jubilé en voyant le désir l'emporter. Et désormais, ces rencontres deviendraient fréquentes, et, à chaque fois, son influence s'accroîtrait. Que le destin lui avait été doux en amenant à Londres Maud et Dora !

Qu'il fût en mesure d'épouser une femme riche et qu'il en eût l'intention, elle ne le comprenait que trop. Mais elle ne céderait pas un moment l'avantage. Il faudrait qu'il la choisît dans sa pauvreté et se trouvât satisfait de ce que son talent lui permettrait de gagner. Son amour, à elle, lui donnait le droit de réclamer ce sacrifice ; qu'il lui demandât seulement cet amour, et ce sacrifice n'en serait plus un, tant elle l'en récompenserait passionnément.

Et il le demanderait ! Aujourd'hui, elle était pleine d'un bel espoir, naturelle réaction contre ses souffrances. Il avait dit, en la quittant, que son caractère allait bien au sien, qu'elle lui était sympathique. Et puis, la pression de sa main avait été si chaleureuse ! Avant peu, il désirerait son amour.

L'inespéré lui était presque accordé. Dès lors, elle put continuer à peiner dans la vallée de l'ombre des livres, car, à toute minute, un rayon de soleil éblouissant en pouvait venir percer les ténèbres stagnantes.

XV

LA DERNIÈRE RESSOURCE

Les douze derniers mois avaient ajouté plusieurs années à l'âge apparent d'Edwin Reardon. Il avait trente-trois ans, et on lui en eût donné quarante; il marchait en se courbant; il pesait visiblement sur sa canne. On lui voyait bien rarement cette physionomie qui dit la bonne humeur présente ou un bon espoir pour l'avenir. Plus rien d'alerte dans son pas ; le diapason de sa voix avait baissé, et souvent il parlait avec cette hésitation dans le choix des mots, observable chez les personnes que les échecs ont rendues défiantes d'elles-mêmes. Une anxiété et une crainte continues donnaient à ses yeux une expression hagarde, parfois sauvage.

Il était rare qu'il dormît au vrai sens du mot ; règle générale, il passait la nuit conscient d'une sorte de lutte entre la lassitude physique et le travail de l'esprit inassoupi. Souvent une difficulté absolument imaginaire le tenait sous la sensation d'effort à travers les heures noires ; et il se réveillait par intervalles, se raisonnait, se rappelait nettement que son supplice n'avait pas de cause réelle, mais le court répit qui s'ensuivait cessait bientôt par le souvenir de sa véritable détresse. Dans sa somnolence agitée, il éveillait fréquemment Amy en parlant tout haut ; le plus souvent, il semblait converser

avec quelqu'un qui lui aurait imposé une tâche intolérable ; il protestait avec véhémence, en appelait, discutait de la façon la plus étrange, l'injustice de ce qu'on exigeait de lui. Une fois, Amy l'entendit mendier de l'argent, — mendier positivement, comme un pauvre dans la rue, — c'était si atroce que les larmes la gagnèrent, et quand il demanda ce qu'il avait dit, elle ne put se résoudre à le lui raconter.

Lorsque la voix impitoyable des horloges le forçait à se lever pour son travail, il trébuchait parfois, pris de vertige. Il lui semblait alors que le plus grand bonheur possible eût été de se terrer dans quelque coin sombre et chaud, hors de la vue et du souvenir des hommes, et de s'abîmer là dans la torpeur d'une demi-conscience bienheureuse de la mort qui, lentement, s'emparait de lui. De toutes les souffrances réunies dans chaque vingt-quatre heures, la pire était celle du réveil à un jour nouveau.

Le roman en un volume, qu'il avait compté terminer en quatre ou cinq semaines, le fut difficilement en deux mois. Les vents de mars le rendirent malade ; à un moment, menacé d'une bronchite, il dut renoncer, pendant plusieurs jours, à l'effort même qu'il faisait pour travailler. Les hivers précédents, le climat de Londres lui avait fait subir bien des misères, mais jamais à un pareil degré; la maladie mentale paraissait avoir affaibli son corps.

C'était assez étonnant qu'il réussît à faire un travail quelconque, n'ayant aucun espoir dans son résultat. Il voulait tenter encore ce dernier, ce seul effort, uniquement pour fortifier l'évidence de son échec, puis il jetterait la littérature derrière lui. Dans quelle autre voie s'aventurerait-il ? Il l'ignorait. S'il ne s'était agi que d'un pound par semaine, comme autrefois, il aurait pu retrouver un emploi analogue à l'ancien, ne requérant aucune expérience ni aucune aptitude commerciale; mais un revenu pareil serait dérisoire dans la situation présente. Pouvait-il emmener Amy et l'enfant dans une mansarde ? Pouvait-on garder une apparence extéreiure

convenable à moins de cent pounds par an ? Déjà ses vêtements commençaient à crier la pauvreté, et, sans les cadeaux de sa mère, Amy eût subi le même sort. Ils vivaient dans la terreur de la plus misérable dépense accidentelle, car de nouveau approchait le jour du complet dénûment.

Amy s'absentait de chez elle plus souvent qu'elle n'avait accoutumé de le faire. Parfois, elle s'en allait tout de suite après le déjeuner et passait toute la journée chez Mrs Yule.

— Cela économise la nourriture, dit-elle avec un rire amer, quand, un jour, Reardon témoigna sa surprise qu'elle y retournât si tôt.

— Et te fournit l'occasion de te lamenter sur ton triste sort, riposta-t-il froidement.

Ce reproche était indigne, et il ne pouvait s'étonner de ce qu'Amy sortît sans lui dire un mot de plus. Il s'en offensa néanmoins, comme il s'était offensé de sa douloureuse plaisanterie. Le sentiment de son manque de virilité dans ces circonstances le torturait et le mettait en veine de méchanceté. Pendant la journée, il n'écrivit que quelques lignes et, au retour d'Amy, résolut de ne pas lui parler. Il trouva une sorte de repos dans ce changement d'attitude, et s'y encouragea par la pensée que sa femme le traitait avec une négligence cruelle. Amy, surprise de voir ses questions amicales rester sans réponses, le regarda et lut sur son visage une colère sombre dont il n'avait jusqu'ici jamais paru capable. Son indignation prit feu et elle l'abandonna à lui-même.

Pendant un jour ou deux, il persévéra dans son mutisme, n'articulant un mot que lorsqu'il ne pouvait faire autrement. D'abord Amy fut froissée à tel point qu'elle délibéra de le laisser à son mauvais caractère et de se réfugier chez sa mère jusqu'à ce qu'il lui plût de la rappeler. Mais le visage de son mari devenait si hagard dans son expression de détresse fixe, qu'à la fin, la compassion prévalut sur l'orgueil blessé. A une heure avancée de la soirée, elle entra dans le ca-

binet de travail et y trouva son mari assis, inoccupé.

— Edwin...

— Que voulez-vous? demanda-t-il avec indifférence.

— Pourquoi es-tu ainsi pour moi ?

— La façon dont je suis pour vous doit vous importer assez peu. Vous pouvez aisément oublier mon existence et vivre de votre côté.

— Qu'ai-je fait pour amener ce changement en toi ?

— Y a-t-il un changement ?

— Tu le sais bien.

— Comment agissais-je donc auparavant ? interrogea-t-il, en la regardant.

— D'une manière conforme à ta nature... avec bonté et douceur.

— Si j'ai toujours agi ainsi, en dépit de choses qui auraient pu aigrir le caractère de tout autre, il me semble que j'avais droit en retour à quelque bonté de votre part.

— De quelles « choses » parles-tu ?

— De circonstances dans lesquelles aucun de nous n'est blâmable.

— Je n'ai pas le sentiment d'avoir manqué de bonté, dit Amy froidement.

— Alors, c'est tout simplement la preuve que vous n'êtes plus la même qu'autrefois et que votre sentiment pour moi a changé du tout au tout. Quand nous sommes venus habiter ici, vous seriez-vous représentée m'abandonnant, seul, pendant de longues, de misérables journées, précisément parce que je suis accablé d'infortunes ? Vous vous éloignez de moi aussi souvent que vous le pouvez, comme pour me rappeler que nous n'avons plus aucun intérêt en commun. Vous prenez d'autres personnes pour confidentes, vous leur parlez de moi comme si je vous entraînais volontairement dans une condition misérable.

— Comment peux-tu savoir ce que je dis de toi ?

— N'est-ce pas vrai ? interrogea-t-il, lui jetant un coup d'œil étincelant de colère.

— Ce n'est pas vrai. Certainement j'ai parlé à ma mère de nos embarras ; comment aurais-je pu l'éviter?

— Et à d'autres personnes ?

— Pas d'une façon que tu puisses trouver répréhensible.

— D'une façon qui me rend méprisable à leurs yeux. Vous leur montrez que je vous ai rendue pauvre et malheureuse, et vous jouissez de leur sympathie.

— Ce que tu veux dire, c'est que je devrais ne voir personne. Il n'y a pas d'autre moyen d'éviter un reproche comme celui-ci. Tant que je ne rirai pas et ne chanterai pas devant les gens, et ne leur assurerai pas que les choses ne sauraient être plus pleines d'espoir, je serai censée implorer leur sympathie contre toi. Je ne peux pas comprendre que tu sois si déraisonnable.

— Je crains fort qu'il n'y ait que bien peu de choses en moi que vous puissiez comprendre. Tant que l'avenir a paru brillant, votre sympathie ne m'a pas manqué ; aussitôt qu'il s'est assombri, il y a eu un je ne sais quoi entre nous. Amy, vous n'avez pas accompli votre devoir. Votre amour n'a pas résisté à l'épreuve comme il l'aurait dû. Vous ne m'avez donné aucun appui ; outre le fardeau du travail sans joie, j'ai eu à supporter celui de votre froideur croissante. Je ne peux pas me rappeler une seule occasion où vous m'ayez donné le réconfort d'un mot affectueux, où vous m'ayez parlé comme devrait le faire une femme... une femme qui serait pour un homme quelque chose de plus qu'une simple femme de charge.

La passion dont vibrait sa voix, et la rigueur de l'accusation rendirent Amy incapable de répliquer.

— Vous aviez raison, poursuivit-il, en disant que j'ai toujours été bon et doux. Je n'aurais jamais cru que je pusse vous parler différemment. Mais j'en ai trop enduré, et vous m'avez abandonné. Je vous assure qu'il était trop tôt pour le faire. Vous auriez pu me secourir, mais vous vous en êtes moquée.

Les mobiles qui déterminaient en Reardon cette

véhémente explosion étaient nombreux et complexes. Pour traduire ses sentiments, il avait le choix entre deux moyens : le tendre appel ou le reproche sévère; il adopta le dernier parce qu'il lui était le moins naturel. La violence de l'amour blessé a toujours tendance à s'exprimer d'une façon qui paraît être la contradiction de cet amour. Reardon, en laissant échapper les premiers mots de colère qu'il eût jamais adressés à sa femme, éprouvait le plus singulier mélange de peine et de plaisir. Il était comme soulagé du sentiment humiliant de sa faiblesse, et cependant il épiait avec terreur la physionomie d'Amy, tandis qu'elle l'écoutait. Il espérait lui causer une souffrance égale à la sienne, car, jetant alors le masque, il pourrait aussitôt l'apaiser par les mots les plus tendres que son cœur pût lui suggérer. Qu'elle eût réellement cessé de l'aimer, il ne pouvait, il n'osait pas le croire ; mais sa nature réclamait des caresses ; Amy y avait renoncé trop tôt; absorbée dans la maternité, il lui paraissait suffisant d'être l'amie de son mari.

Celui-ci, honteux d'adresser un appel direct à une tendresse qu'elle ne lui offrait plus, l'accusait, pour qu'en se défendant, elle pût montrer enfin ce qui était au fond de son cœur.

Mais Amy n'eut aucun élan vers lui.

— Comment pouvez-vous prétendre que je vous aie abandonné ? riposta-t-elle avec une indignation froide. Quand ai-je refusé de partager votre pauvreté ? Quand ai-je récriminé contre toutes les misères que nous avons traversées ?

— Dès que les tourments ont commencé, vous m'avez laissé entrevoir vos pensées, même si vous ne les traduisiez pas. Vous n'avez jamais partagé mon sort de bon gré. Je ne peux me rappeler, de votre part, aucun mot d'encouragement, mais je me souviens de beaucoup, beaucoup, qui m'ont rendu l'effort plus dur.

— Alors, il vaudrait mieux pour vous que je m'éloignasse tout à fait, afin de vous laisser libre de faire tout ce que vous pouvez de meilleur. Si c'est là ce que

vous désirez me donner à entendre, pourquoi ne pas le dire franchement? Je ne veux pas vous être une charge. Quelqu'un me donnera bien l'hospitalité.

— Et vous me quitteriez sans regret? Votre seul souci serait d'être liée à moi malgré tout?

— Vous pouvez penser de moi ce qu'il vous plaira. Je n'ai nulle envie de me défendre. Vous avez beaucoup à souffrir, je le sais, mais ce n'est pas une raison pour vous en prendre à moi. Je n'ai jamais manqué à mon devoir. Et tout le devoir est-il de mon côté? Je ne crois pas que beaucoup de femmes auraient eu ma patience.

Reardon la regarda un instant, puis se détourna. La distance qui les séparait était plus grande qu'il ne l'avait imaginé. Il regrettait maintenant d'avoir donné cours à une impulsion si étrangère à ses véritables sentiments ; par la colère il ne faisait que s'aliéner sa femme, tandis que d'autres paroles auraient pu obtenir d'elle la caresse dont il était avide.

Amy, voyant qu'il ne disait plus rien, le laissa livré à lui-même.

La nuit s'avançait. Le feu s'était éteint, mais Reardon restait toujours dans la pièce froide. De nouveau, des pensées de suicide le hantaient, comme aux jours noirs de l'année précédente. S'il avait perdu l'amour d'Amy, et cela par l'impotence mentale qui lui rendrait difficile de gagner seulement son pain, à quoi bon continuer à vivre?

Il venait d'entendre sonner deux heures à l'horloge de l'asile quand, sans qu'aucun bruit de pas l'eût averti, la porte s'ouvrit. Amy parut, enveloppée d'un peignoir, les cheveux arrangés pour la nuit.

— Pourquoi restes-tu là? demanda-t-elle.

Sa voix n'était plus la même que tout à l'heure. Il vit que ses yeux étaient rouges et gonflés.

— Amy, tu as pleuré?

— Peu importe. Tu sais l'heure qu'il est?

Il marcha vers elle.

— Pourquoi as-tu pleuré?

— Il ne manque pas de raisons pour cela.

— Amy, te reste-t-il encore un peu d'amour pour moi, ou la pauvreté me l'a-t-il entièrement ravi ?

— Je n'ai jamais dit que je ne t'aimais pas. Pourquoi m'accuses-tu de choses pareilles ?

Il la prit dans ses bras et l'étreignit passionnément, baisant et rebaisant son visage.

Ses larmes recommencèrent à couler.

— Pourquoi a-t-il fallu en arriver à une ruine si complète ? sanglota-t-elle. Oh ! tâche, tâche de nous sauver encore ! Tu n'as pas besoin que je te le dise pour savoir que je t'aime ; c'est affreux pour moi de penser que toute notre vie heureuse est peut-être finie, alors que nous rêvions d'un si long avenir ensemble ! Est-ce impossible maintenant ? Ne peux-tu te remettre à travailler comme tu le faisais, réussir comme nous l'espérions ? Ne désespère pas encore, Edwin, je t'en prie, essaye pendant qu'il en est encore temps.

— Chérie, chérie, si je le *pouvais* seulement !

— J'ai eu une idée. Fais ce que tu proposais l'année dernière : trouve un locataire pour l'appartement et puis va dans quelque endroit de campagne, paisible, où tu pourras recouvrer la santé et vivre à très bon compte, et écris un autre roman, un bon, qui te redonne de la réputation. Moi et Wilie pouvons aller passer l'été avec maman. Fais-le ! Cela coûtera si peu, toi vivant seul, n'est-ce pas ? Tu aurais toute tranquillité à mon sujet, et il est très facile d'expliquer que, ta santé étant ébranlée, tu as été forcé de t'absenter pour un temps.

— Mais pourquoi ne viendrais-tu pas avec moi, si nous quittons l'appartement ?

— Nous n'aurions pas assez. Je veux te décharger l'esprit de cette préoccupation pendant que tu écris. Et qu'est-ce qui nous attend, si les choses continuent de la sorte ? Comment arriverons-nous seulement à la fin de l'année ? Il faut prendre un parti, vois-tu. Si nous nous retirons dans un pauvre logement, quel espoir as-tu d'écrire quelque chose de bien ?

— Mais, Amy, je n'ai aucune foi dans ma capacité de...

— Oh ! ce serait tout différent. Quelques jours, une semaine, une quinzaine de vraie vacance par ce temps de printemps. Va à la mer. Comment se pourrait-il que tous tes dons se fussent éclipsés ? C'est simplement que tu as été trop préoccupé et en trop mauvais train de santé. Tu dis que je ne t'aime pas, et je n'ai fait que penser et repenser au moyen de te sauver. Comment peux-tu tomber à la condition de pauvre employé de bureau ? Cela ne peut être ta destinée, Edwin, c est invraisemblable. Oh ! après de si brillantes espérances, fais encore un effort !

Il devenait presque inconscient de ses paroles en regardant le visage qu'elle levait vers le sien.

— Tu m'aimes ? Redis que tu m'aimes !

— Cher, je t'aime de tout mon cœur, mais je suis effrayée de l'avenir. Je ne peux pas supporter la pauvreté, j'ai senti que je ne le pouvais pas. Et je souffre de penser que tu vas devenir simplement un homme ordinaire.

Reardon se mit à rire.

— Mais je ne suis pas simplement un homme ordinaire, Amy. Quand même je n'écrirais plus une ligne, cela n'effacerait pas ce que j'ai déjà fait. C'est peu de chose, à coup sûr, mais tu sais ce que je suis. N'aimes-tu en moi que l'écrivain ? Ne peux-tu me séparer de ce que je fais ou ne fais pas ? Si j'étais dans l'obligation de gagner mon pain comme petit employé, cela me rendrait-il petit employé dans l'âme ?

— Tu n'en viendras pas là ! Ce serait une honte trop amère de perdre tout ce que tu as acquis par de longues années de travail. Laisse-moi décider pour toi, accepte mon projet. Ce soir, en venant te trouver, je comptais t'en parler, mais tu as été si dur...

— Pardonne-moi, mon amour chéri ! J'étais à moitié fou. Tu m'as témoigné tant de froideur depuis longtemps !

— J'étais préoccupée. Il semblait que nous approchions toujours plus près du bord d'un abîme.

— As-tu parlé de tout ceci à ta mère ? questionna-t-il, gêné.

— Non, pas précisément de ceci ; mais je sais qu'elle nous aidera.

Il s'était assis et la tenait dans ses bras, son visage appuyé contre le sien.

— Je tremblerai de te quitter, Amy. C'est une chose si périlleuse. Cela peut vouloir dire que nous ne vivrons jamais plus comme mari et femme.

— Mais, comment veux-tu ? C'est, au contraire, pour éviter ce danger. Si nous continuons de ce train jusqu'à ce que l'argent vienne à manquer, alors quoi ? Nous en serons réduits à aller vivre dans d'horribles taudis. Et cette perspective m'épouvante. Je ne suis pas sûre de moi si les choses en arrivent là.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-il anxieusement.

— Je hais tant la pauvreté ! Elle fait surgir en moi tout ce qu'il y a de plus mauvais ; tu sais que je te l'ai dit avant, Edwin.

— Mais tu n'oublieras jamais que tu es ma femme ?

— J'espère que non. Mais... je ne peux pas y penser ; je ne peux pas envisager cela. Rien de pire ne pourrait nous arriver, et nous allons tenter l'impossible pour y échapper. Y a-t-il jamais eu un homme de lettres qui ait produit autant que toi et qui soit tombé ensuite dans une misère noire ?

— Oh ! il y en a eu beaucoup !

— Mais à ton âge, veux-je dire. Pas à ton âge ?

— Hélas ! Il est de ces pauvres diables ! Songe combien fréquemment on entend parler de débuts brillants, de réputations nouvelles et puis... le silence. Sans doute, la raison en est souvent que l'individu a choisi une autre carrière, mais quelquefois, quelquefois...

— Eh bien ?

— L'abîme. — Il fit un geste comme pour le montrer. — L'indigence, le désespoir et une fin misérable.

— Oh ! mais ces hommes n'avaient pas une femme et un enfant ! Ils auraient lutté...

— Chérie, ils ont lutté. Mais c'est comme si un poids

de plus en plus lourd, leur enserrant le cou, les entraînait au fond. Le monde n'a pas de pitié pour celui qui ne peut pas faire ou produire quelque chose qu'il estime valoir de l'argent. Vous avez beau être un poète divin, si quelque bonne âme ne vous prend en compassion, vous mourrez d'inanition au bord de la route. La société est aveugle et brutale, comme le destin. Je n'ai pas le droit de me plaindre de ma propre malchance, c'est ma faute, en un sens, si je ne puis continuer aussi bien que j'ai commencé ; si je pouvais écrire des livres aussi bons que les premiers, je me tirerais d'affaire. Malgré tout, je trouve dur d'être ainsi rejeté comme inutile, tout simplement parce que je ne connais pas de métier.

— Ce ne sera pas ! Je n'ai qu'à regarder ton visage pour savoir que tu réussiras quand même. C'est bien le visage destiné à être portraicturé pour le public.

Il baisa ses cheveux, puis ses yeux et ses lèvres.

— Je me rappelle si bien t'avoir entendu dire cela avant ! Pourquoi m'es-tu devenue si douce tout à coup, mon Amy ? En t'entendant parler ainsi, je sens qu'il n'y a rien au delà de ma portée. Mais je tremble de te quitter ! Si j'en viens à constater qu'il n'y a pas d'espoir, si je suis seul n'importe où, et que je sache que la peine est en pure perte...

— Eh bien ?

— Eh bien, je pourrai te laisser libre. Si je ne peux subvenir à tes besoins, il ne sera que juste que je te rende ta liberté.

— Je ne comprends pas...

Elle se leva et le regarda dans les yeux.

— Ne parlons pas de cela, reprit-il. M'ordonnes-tu de continuer la lutte, je la continuerai.

Amy avait caché son visage et reposa silencieusement entre ses bras pendant quelques minutes. Puis elle murmura :

— Il fait si froid ici, et il est si tard. Viens.

— Si tôt, veux-tu dire. Entends sonner trois heures.

Le lendemain, ils s'entretinrent beaucoup du nou-

veau projet. L'après-midi fut ensoleillé, et Amy accompagna son mari dans sa promenade, ce qu'elle n'avait pas fait depuis longtemps. Une élégante voiture découverte qui les frôla donna aux pensées de Reardon une direction familière.

— Quelle distance infinie nous sépare de ces gens qui passent là, contre nous, qui nous voient, que nous voyons, dit-il. Ils n'appartiennent pas à la même sphère que nous, pauvres diables. Ils voient toute chose sous un angle différent ; ils ont des pouvoirs qui nous paraîtraient surnaturels si nous en étions tout à coup investis.

— Assurément, approuva sa compagne avec un soupir.

— La puissance de l'argent est difficile à réaliser ; celui qui n'en a jamais eu s'émerveille de son pouvoir de transformation sur tous les détails de la vie. Compare seulement ce que nous nommons notre *home* avec celui des gens fortunés. Je n'ai aucune sympathie pour le point de vue stoïque. Il existe entre le riche et le pauvre la même différence qu'entre l'homme bien portant et le paralytique. Si mes membres inférieurs sont paralysés, je peux cependant continuer à penser, mais néanmoins marcher est un acte qui existe dans la vie.

Le front d'Amy se rembrunissait. Un homme plus sage que Reardon n'eût pas choisi ce thème à dissertation.

— La différence, poursuivit-il, entre l'homme riche et l'homme pauvre réside simplement en ceci, l'un se dit : « Comment emploierai-je ma vie ? » Et l'autre : « Comment me maintiendrai-je en vie ? » Un physiologiste devrait pouvoir découvrir de curieuses dissemblances entre le cerveau de celui qui n'a jamais eu à se préoccuper des moyens de subsistance et le cerveau de celui qui n'a jamais connu un jour exempt de ce souci. Il doit y avoir quelque développement spécial du cerveau représentatif de l'angoisse mentale entretenue par la pauvreté.

— Je croirais, intervint Amy, qu'elle affecte toutes les fonctions cérébrales. Ce n'est pas un point douloureux particulier, mais une souffrance qui marque de son sceau toutes les pensées.

— C'est vrai. Puis-je songer au plus simple objet, dans tout le champ de mon expérience, sans être conscient que je le vois à travers la pauvreté ? Le fléau de la pauvreté est à notre monde moderne, ce que l'esclavage était à l'ancien. Les privilégiés et les déshérités se trouvent en face les uns des autres comme jadis l'homme libre et l'esclave. Te rappelles-tu les vers d'Homère, que j'ai souvent cités, sur l'effet démoralisant de l'esclavage ? La pauvreté dégrade au même titre.

— Elle a produit sur moi son effet, je ne le sais que trop, dit Amy avec une âpre franchise.

Reardon la regarda et voulut répliquer, mais il ne put exprimer ce qu'il avait dans l'esprit.

XVI

REFUS

Un des tourments secondaires de Reardon, à cette époque, était la crainte qu'une critique de *Margaret Home* ne vînt à lui tomber sous les yeux. Depuis la publication de son premier ouvrage, il avait autant que possible évité de savoir ce que les critiques trouvaient à dire sur son compte, car son tempérament, nerveux à l'excès, ne lui permettait pas de supporter l'agitation causée par la lecture de ces remarques qui, si ineptes soient-elles, déterminent sur un écrivain et son œuvre l'opinion de tant de gens incapables de juger par eux-mêmes.

A certains moments, il envisageait avec une impatience confiante cette retraite de trois ou quatre mois à laquelle on l'avait décidé ; mais ces mouvements d'âme résultaient uniquement de son trouble nerveux. Au fond, il savait que, dans les circonstances actuelles, tout espoir était un leurre ; la continuation de ses souffrances impliquait la destruction certaine de facultés qu'il possédait encore, bien qu'il n'en eût plus la maîtrise. Cependant, il croyait avoir reconnu l'opportunité de cette dernière tentative, et soupirait après le départ, en tuant de son mieux les jours qui l'en séparaient. Il ne pouvait pas lire et n'essayait point de

glaner des idées pour un prochain ouvrage. L'illusion de reposer son esprit excusait à ses yeux la stérilité de ces journées. Son article sur « Pline », envoyé au *Wayside*, y serait peut-être accepté. Du reste, aucun détail ne l'inquiétait plus ; et, comme si son cerveau fût devenu incapable de rien saisir, au delà du fait tout nu de l'indigence menaçante, il semblait peu soucieux des degrés qui l'amenaient à ce terme fatal.

Un soir, il sortit pour aller visiter Harold Biffen, qu'il n'avait pas revu depuis que le réaliste était venu le remercier d'un exemplaire de *Margaret Home*, déposé chez lui en son absence. Biffen habitait dans Clipstone Street, ruelle sombre d'un sombre quartier. Reardon, ayant appris de la logeuse que son ami était chez lui, monta et, parvenu au troisième palier, tapa à une porte mal agencée, dont de larges fentes laissaient filtrer des rais de lumière. Un bruit de voix venait de l'intérieur et, en entrant, il vit Biffen en compagnie d'un élève.

— On ne m'a pas dit que tu avais quelqu'un, dit-il ; je reviendrai plus tard.

— Pas besoin de t'en aller, répondit Biffen, s'avançant pour lui serrer la main. Prends un livre un moment.

La chambre était toute petite, et le plafond si bas que son occupant, très grand, pouvait tout juste se tenir debout sans danger ; trois pouces à peine séparaient sa tête du plâtre lézardé, sali, couvert de toiles d'araignées. Un misérable bout de tapis était jeté devant la cheminée ; partout ailleurs, les planches, mal jointes, s'étalaient à nu. L'ameublement consistait en une table ronde, — si imparfaitement en équilibre sur son pied central que la lampe qu'elle supportait paraissait courir des risques sérieux, — trois chaises à sièges cannés, un petit lavabo à pieds avec une garniture commune, et un canapé-lit que son propriétaire ouvrait à l'heure du repos et revêtait de certaines housses primitives, enfouies à ce moment dans un placard. Pas de casiers à livres, mais quelques centaines de volumes en mauvais état, empilés, partie sur

le plancher, partie sur un coffre de bois rugueux. La température était, en ce moment, trop caractéristique du printemps anglais pour qu'un foyer vide fût agréable à l'œil, mais Biffen tenait pour un axiome que, passé le 1er mai, le feu n'était plus de saison.

La leçon continua pendant une dizaine de minutes, Reardon feignant de lire et la suivant, en réalité, avec tout l'intérêt qu'il était susceptible de prendre ce soir-là. Enfin l'élève, qui avait plus l'air d'un marinier que d'un étudiant, se leva, ramassa ses papiers et ses livres et parut se disposer à s'en aller ; mais, après quelques mouvements embarrassés, il dit à Biffen, d'une voix assourdie :

— Pourrais-je vous parler... un mot, de l'autre côté de la porte, Monsieur Biffen ?

Le professeur et l'élève sortirent, et Reardon entendit le bruit d'un dialogue à voix basse. Bientôt un pas lourd descendit l'escalier et Biffen rentra.

— Eh bien, voilà un bon et honnête garçon, dit-il d'un air amusé. C'était mon jour de payement, mais ça ne lui allait pas de sortir son argent devant toi. C'est une délicatesse bien peu ordinaire chez un homme de cette condition. Il prépare l'examen des douanes Il me donne six pence par cachet, ce qui me fait deux shillings par semaine. Parfois, j'ai honte de lui prendre son argent, pourtant il est, en réalité, beaucoup mieux que moi dans ses affaires.

— Réussira-t-il, crois-tu ?

— Oh ! je n'en doute pas. Si cela m'eût paru improbable, je le lui aurais déjà dit. A la vérité, c'est là un point qu'il me faut souvent considérer, et, une fois ou deux, ma délicatesse s'est affirmée aux dépens de ma poche. Récemment, un pauvre garçon phtisique est venu me demander des leçons de latin. Je n'y pus tenir. Au bout d'une ou deux leçons, je lui dis qu'il toussait trop, qu'il ne fallait pas travailler avant d'avoir amélioré sa santé. La nourriture que j'achetais avec son argent m'étouffait.

— Biffen, pourquoi ne cherches-tu pas quelque posi-

tion convenable ? Tu pourrais certainement en trouver une.

— Quelle position ? Aucune école ne voudrait de moi, je n'ai ni lettre de recommandation, ni vêtements comme tout le monde. Pour la même raison, je ne pourrais obtenir un préceptorat privé dans une famille riche. Non, non ; cela va très bien ainsi. J'arrive à me maintenir en vie et j'avance dans mon travail. A propos, j'ai décidé d'écrire un livre intitulé : *M. Bailey, épicier.*

— Quelle en est l'idée ?

— Voici un terme sujet à conteste. Il vaut mieux dire : Quelle en est la réalité ? Eh bien, M. Bailey est épicier dans une petite rue par ici. Je fréquente avec lui depuis longtemps, et comme il est loquace, je suis arrivé à en savoir pas mal sur son compte. Il aime à raconter les difficultés qu'il a eues dans les premières années de son commerce. Il n'avait pas d'argent à lui, mais il a épousé une femme qui avait gagné quarante-cinq pounds dans un commerce de viande pour les chats. Je voudrais que tu la visses, la femme ! Une grande créature louche, grossière. A l'époque du mariage, elle était veuve et âgée de quarante-deux ans. Eh bien, je vais raconter la véridique histoire du mariage de M. Bailey et de ses progrès dans l'épicerie. Ce sera un beau livre, un beau livre !

Il arpentait la chambre de long en large, dans l'ardeur de sa conception.

— Il n'y aura rien de bestial là dedans : le vulgaire honnête, comme je l'ai dit si souvent. Cela me prendra un an au moins. Je le ferai lentement, amoureusement. Le titre a quelque chose de beau, ne trouves-tu pas ? *M. Bailey, épicier.*

— Je te porte envie, mon vieux, dit Reardon en soupirant. Tu as le feu sacré en toi, le zèle et l'énergie. Allons, devine ce que j'ai décidé de faire ?

— J'aimerais le savoir.

Reardon exposa son projet. L'autre écoutait gravement, à califourchon sur une chaise, les bras appuyés au dossier.

— Ta femme y consent.

— Oh oui. (Il ne put se résoudre à dire que c'était elle qui l'avait proposé.) Elle fonde un grand espoir sur ce changement d'air.

— Je penserais de même si tu devais te reposer, mais le résultat me paraît douteux si tu dois te remettre immédiatement au travail.

— N'importe, ne me décourage pas, pour l'amour du ciel ! Si cela échoue, je crois, sur mon âme, que je me tuerai.

— Peuh ! exclama doucement Biffen. Avec une femme comme la tienne !

— Précisément à cause d'elle.

— Non, non ; tu trouveras une autre issue. A propos, j'ai croisé Mrs Reardon ce matin, dans Tottenham Court Road, mais elle ne m'a pas vu. Milvain était avec elle. Je me suis senti trop piètre d'apparence pour l'aborder.

— Dans Tottenham Court Road ?

Ce n'était point là le détail qui captivait surtout l'attention de Reardon. Toutefois, il ne fit pas à dessein cette question déroutante ; ce petit artifice lui vint involontairement à l'esprit.

— Je ne les ai vus qu'au moment ou ils passaient, continua Biffen. Oh ! je savais que j'avais quelque chose à te dire. As-tu appris que Wheipdale allait se marier ?

Reardon secoua la tête d'un air préoccupé.

— J'ai reçu ce matin un mot de lui me l'annonçant. Il me demande de l'aller voir, il m'apprendra tout. Allons-y ensemble, veux-tu ?

— Je ne me sens guère d'humeur à voir Whelpdale. Je t'accompagnerai jusque-là, et retournerai chez moi.

— Non, non, viens-y ; cela te fera du bien de causer un peu.

Ils prirent par Clipstone Street, et arrivèrent dans Albany Street, où M. Whelpdale habitait une maison de bonne apparence. Une jeune fille, qui leur ouvrit la porte, les invita à monter au dernier palier. De la chambre, où ils heurtèrent, une voix gaie leur répondit.

Cette chambre témoignait de plus de civilisation que celle de Biffen. Elle contenait le minimum d'objets requis pour lui donner un certain aspect de cabinet de travail, mais ces objets étaient du moins en bon état. Un rideau d'indienne, derrière lequel un regard attentif eût découvert les éléments essentiels d'une chambre à coucher, masquait un coin de la pièce.

M. Whelpdale, assis près du feu, fumait un cigare. C'était un homme d'une trentaine d'années, aux traits ordinaires, mais à l'apparence aimable et distinguée. Il avait des cheveux châtains ondés et une barbe très soignée, d'une coupe seyante. Pour l'instant, il portait une robe de chambre et n'avait pas de col.

— Soyez les bienvenus, vous deux, s'écria-t-il d'un ton de bonne humeur. Il y a des siècles que je ne vous ai vu, Reardon. J'ai lu votre nouveau roman ; il s'y trouve par-ci, par-là, des choses remarquablement bonnes.

Whelpdale avait la faiblesse de ne pouvoir dire une vérité désagréable, et son penchant à la flatterie mettait toujours Reardon mal à l'aise dans sa société. Quoiqu'il n'y eût aucune obligation à parler de *Margaret Home*, il préféra forger de douces chimères plutôt que de garder un silence, qui pouvait être interprété comme un jugement défavorable.

— Dans le dernier volume, continua-t-il, il y a une ou deux choses qui me paraissent aussi bonnes que ce que vous avez jamais fait de mieux, vraiment.

Reardon ne témoigna aucune gratitude de ces réflexions, dont l'insincérité trop certaine l'irritait. Biffen, comprenant le silence de son ami, s'empressa d'aborder un autre sujet.

— Qu'est-ce que cette dame dont vous me parliez dans votre lettre ?

— Ah ! c'est toute une histoire ! Je suis sur le point de me marier, Reardon, un mariage sérieux. Allumez vos pipes et je vais vous conter tout ça. Vous en avez été épouvanté, je suppose, Biffen ? Quelle nouvelle invraisemblable, n'est-ce pas ? Bien des gens la traiteraient d'acte inconsidéré, sans doute. Nous allons tout

simplement prendre une autre chambre dans cette maison, voilà tout. Je crois pouvoir compter sur un revenu d'une couple de guinées par semaine, et j'ai des projets sans fin pour me procurer des rentes certaines.

Reardon n'aimait guère à fumer, mais Biffen alluma sa pipe et attendit le récit romanesque avec un intérêt grave. Dès qu'on lui parlait d'un homme ayant réussi à décider une femme à partager sa pauvreté, il devenait avide de détails ; qui sait s'il ne pourrait pas encore avoir, lui aussi, cette merveilleuse bonne fortune !

— Eh bien, commença Whelpdale, croisant ses jambes et suivant de l'œil une volute de fumée qu'il venait de tirer de son cigare, vous êtes au courant de mes annonces littéraires. Le métier ne va pas mal, et je songe à l'étendre d'une manière que je vous exposerai tout à l'heure. Il y a environ six semaines, je reçois une lettre d'une dame, parlant de mes annonces, et me disant qu'elle avait en manuscrit un roman qu'elle désirerait soumettre à mon appréciation. Deux éditeurs l'avaient refusé, mais l'un d'eux avec des paroles élogieuses, et elle espérait qu'il serait peut-être possible de le rendre acceptable. Bien entendu, je réponds en lui donnant bon espoir et je reçois le manuscrit. Ma foi ! il n'était pas positivement mauvais, que diable ! Je voudrais que vous vissiez certains de ceux qu'on me prie de recommander aux éditeurs ! Ce n'était pas du tout désespérément mauvais, et j'y apportai une attention sérieuse. Nous échangeons plusieurs lettres, puis je prie l'auteur de venir me voir, afin d'économiser les timbres et d'examiner la chose à fond. Elle ne m'avait pas donné son adresse, j'envoyais mes missives chez un papetier de Bayswater. Elle accepte de venir et vient en effet. Je me l'étais représentée, mais complètement à faux, bien entendu. Figurez-vous mon enthousiasme quand je vois entrer une jeune fille d'environ vingt et un ans, une très belle jeune fille, extraordinairement intéressante, absolument le genre de femmes qui a pour moi le plus d'attrait : brune, pâle, svelte, un vague air de consomption ; non ! elle est im-

possible à décrire, vraiment impossible! Il vous faut attendre de la voir.

— J'espère que la consomption n'est ici qu'une métaphore, observa Biffen d'un air toujours grave.

— Oh! je ne pense pas que ce soit rien de sérieux; une légère toux, pauvre enfant...

— Ah ! le démon ! se récria Reardon.

— Mais du tout, du tout. Ce sera tout à fait bien. Bon! Alors nous nous mettons à causer du roman, cela va sans dire, avec beaucoup de gravité. Petit à petit, je l'amène à parler d'elle-même, — c'est-à-dire après qu'elle fût venue deux ou trois fois, — et elle me raconte des choses lamentables. Elle était toute seule à Londres et, depuis des semaines, n'avait pas eu de quoi se nourrir suffisamment ; elle avait vendu tout ce qu'elle avait pu de ses vêtements, et ainsi de suite. Elle habitait Birmingham, mais la brutalité d'une belle-mère l'avait chassée de chez elle ; un ami lui ayant prêté quelques pounds, elle vint à Londres avec un roman inachevé. Que voulez-vous ! ce concours de circonstances aurait suffi à m'attacher à n'importe quelle jeune fille, en mettant à part celle-ci qui, pour commencer, était absolument mon idéal. Quand elle se mit à exprimer la crainte que je ne lui donnasse trop de mon temps, qu'elle ne pût me régler mes honoraires, etc., je ne pus me contenir davantage. Sur-le-champ, je lui demandai de m'épouser, et remarquez que je ne cherchai pas à l'illusionner. Je lui déclarai que j'étais un pauvre diable qui avait échoué comme romancier réaliste et gagnait son pain au petit bonheur. Je lui exposai franchement ma pensée, que nous pourrions mener de front diverses sortes de métiers, qu'elle pourrait continuer à écrire des romans, et ainsi de suite. Mais elle fut effarouchée ; j'avais été trop vif. J'ai eu tort, c'est sûr ; mais j'avais si terriblement peur de la perdre! Et je le lui dis de même, tout simplement.

Biffen souriait.

— Ce serait passionnant, dit-il, si nous ne savions la fin de l'histoire.

— Oui, c'est dommage que je ne l'aie pas tenue secrète. Enfin, elle ne voulut pas dire oui, mais je vis qu'elle ne disait pas un non catégorique. « En tout cas, lui dis-je, vous me permettrez de vous voir souvent ? Au diable les honoraires ! Je veux travailler jour et nuit pour vous. Je ferai l'impossible pour faire accepter votre roman. » Et je la suppliai de me permettre de lui prêter quelque argent. Elle ne fut pas facile à persuader ; mais, à la fin, elle accepta quelques shillings. Je pouvais lire sur sa figure qu'elle avait faim. Pensez donc ! Une belle jeune fille absolument famélique ; cela doubla mon exaltation ! Enfin, il y avait un grand point de gagné. Après cela, nous nous vîmes presque tous les jours, et puis... elle consentit. Elle consentit ! Je puis à peine y croire... Nous serons mariés dans quinze jours.

— Je vous félicite, dit Reardon.

— Moi aussi, soupira Biffen.

— Avant-hier, elle est partie pour voir son père à Birmingham et lui raconter toute l'histoire. Je tombai d'accord avec elle sur l'opportunité de cette démarche ; le vieux bonhomme n'est pas mal dans ses affaires, et il se peut qu'il lui pardonne son tort, bien qu'il soit sous la pantoufle de sa femme, à ce qu'il paraît. J'ai reçu un mot hier. Elle est descendue chez une amie pour le premier jour. J'espérais avoir d'autres nouvelles ce matin ; j'en aurai demain pour sûr. Je vis dans un état d'excitation forcenée, comme vous pouvez l'imaginer. Il est clair que si le vieux se fend d'un cadeau de noces, ce sera tant mieux ; mais je m'en moque, nous nous arrangerons bien pour vivre. Que pensez-vous que je sois en train d'écrire en ce moment ? Un guide des écrivains. Vous connaissez ce genre d'ouvrages ? Ça se vend superbement. Il est sûr que j'en ferai une bonne réclame pour mon métier. Ensuite, j'ai une idée splendide. Je vais mettre en annonce : *l'Art d'écrire des romans, enseigné en dix leçons*. Que dites-vous de ça ? Ce n'est pas une fumisterie, pas la moindre. Je suis absolument en état de donner à un homme

ou à une femme ordinaires dix leçons très profitables. J'ai élaboré le projet; cela vous amuserait prodigieusement, Reardon. La première leçon traite de la question de sujet, couleur locale, toutes ces machines-là. J'engage sérieusement les gens à écrire, autant que possible, sur la classe moyenne fortunée : c'est le sujet qui plaît à tous, vous savez. Les grands seigneurs et les grandes dames, c'est fort bien; mais le mieux est d'écrire un roman sur des gens non titrés, vivant en bons Philistins. Je pousse fortement à l'étude toute spéciale des choses du cheval, c'est très important. Il vous faut aussi être ferré sur les grades militaires, etc. Le canotage est un sujet considérable. Vous comprenez ? Oh ! je ferai une grande affaire de ça. Je l'enseignerai soigneusement à ma femme, afin qu'elle puisse annoncer des leçons pour jeunes filles ; elles préféreront venir chez une femme, vous comprenez.

Biffen se renversa sur son siège et rit à cœur joie.

— Combien demanderez-vous pour cela ? questionna Reardon.

— Cela dépendra. Je ne refuserai pas une guinée ou deux, mais certaines gens pourront bien en payer cinq peut-être.

On cogna à la porte et une voix dit :

— Une lettre pour vous, Monsieur Whelpdale.

Il se leva précipitamment, courut à la porte et revint, la figure illuminée.

— Oui, de Birmingham, mise à la poste ce matin. Regardez quelle jolie écriture !

Il déchira l'enveloppe, tandis que, par délicatesse, Reardon et Biffen détournaient les yeux. Une minute de silence, puis une exclamation bizarre de Whelpdale força ses amis à le regarder. Il avait pâli et fronçait les sourcils, en tenant les yeux attachés sur la feuille de papier qui tremblait dans sa main.

— Vous n'avez pas de mauvaises nouvelles, j'espère ? aventura Biffen.

Whelpdale s'effondra sur une chaise.

— Allons ! si ce n'est pas trop fort ! s'exclama-t-il,

d'une voix épaisse. Si ce n'est pas monstrueux ! Je n'ai jamais entendu raconter rien d'aussi énorme, jamais !

Les deux autres attendaient, tâchant de ne pas sourire.

— Elle m'écrit qu'elle a rencontré à Birmingham un ancien amoureux... C'était avec lui qu'elle s'était querellée, non point du tout avec son père... Elle avait fui pour le contrarier et le tourmenter... Elle s'est ravisée, et ils vont se marier !

La feuille de papier lui échappa des mains, et il prit un air si accablé, que ses amis s'efforcèrent aussitôt de lui prodiguer les consolations de circonstance.

Cette émotion de Whelpdale le haussa dans l'estime de Reardon, qui ne l'en eût pas cru capable.

— Ce n'est pas un cas de duperie vulgaire, s'écria bientôt l'amoureux trahi. Ne vous en allez pas avec cette impression. Elle m'écrit avec un vrai désespoir, un vrai repentir, oui, en vérité. Oh ! pourquoi, aussi, l'ai-je laissée aller à Birmingham ! Encore quinze jours, et je l'aurais eue en toute sécurité. Mais c'est bien là ma veine. Savez-vous que voici la troisième fois que j'ai été sur le point de me marier ? Non, parbleu, la quatrième ! Et chaque fois la jeune fille s'est dégagée au dernier moment. Quelle malheureuse bête je suis ! Une jeune fille qui était absolument mon idéal ! Je n'ai pas de photographie d'elle à vous montrer, sans cela vous seriez émerveillés de son visage. Pourquoi, aussi, l'ai-je laissée aller à Birmingham !

Les deux visiteurs s'étaient levés, Whelpdale semblant au moment de soulager sa détresse par des larmes, ce qui les mettait mal à l'aise.

— Nous ferions mieux de vous quitter, insinua Biffen. C'est très dur, très dur, vraiment.

— Tenez ! Lisez sa lettre vous-mêmes ! Lisez-la !

Ils déclinèrent la proposition, en le priant de ne pas insister.

— Mais je veux que vous vous rendiez compte de ce qu'elle est ! Ce n'est pas une histoire de tromperie bouffonne, loin de là ! Elle me conjure de lui pardonner et s'accable de reproches sans fin. Voilà bien ma

veine ! C'est la troisième fois. Non, la quatrième, parbleu ! Il n'y a jamais eu d'être aussi malheureux que moi avec les femmes. C'est grâce à ma damnée pauvreté, bien sûr !

Reardon et son compagnon parvinrent enfin à s'esquiver, non sans avoir entendu décrire encore une fois, avec un grand luxe de détails, les vertus et les charmes de la jeune fugitive. Ils quittèrent tous deux la maison dans un état de dépression morale.

— Que penses-tu de cette histoire ? demanda Biffen.. Cette conduite est-elle possible de la part d'une femme de quelque mérite ?

— Tout est possible de la part d'une femme, répliqua Reardon précipitamment.

Ils marchèrent en silence jusqu'à Portland Road Station. Là, Reardon prit congé de son compagnon pour rentrer chez lui, après avoir promis de se rendre à un souper en mansarde avant de quitter Londres.

A peine était-il rentré que la voix d'Amy l'appela :

— Edwin, il y a une lettre de Jedwood.

Il pénétra dans son cabinet de travail, la prit et essaya de l'ouvrir, mais le tremblement de sa main l'en empêcha d'abord. Quand il y eut réussi, il déplia une lettre écrite par l'éditeur en personne, et le premier mot qui attira son attention fut « regret ». Faisant un violent effort pour se dominer, il parcourut la communication, puis la tendit à Amy.

Elle lut et changea de visage. M. Jedwood regrettait que la nouvelle proposée ne semblât pas apte à plaire au public spécial auquel sa série de romans s'adressait. Il allait sans dire qu'en déclinant l'offre qui lui était faite, il n'entendait nullement formuler un jugement défavorable à la nouvelle en elle-même, etc.

— Cela ne m'étonne pas, dit Reardon. Je crois qu'il a parfaitement raison. La nouvelle est trop vide pour l'élite des lecteurs, en même temps qu'elle n'est pas assez vulgaire pour la masse.

— Mais tu vas tenter fortune ailleurs ?

— Je ne pense pas que ce soit la peine.

Ils s'assirent en face l'un de l'autre et gardèrent le silence. La lettre de Jedwood glissa des genoux d'Amy sur le parquet.

— Ainsi, dit bientôt Reardon, je ne vois pas comment nous pouvons réaliser notre projet.

— Oh ! il le faut pourtant !

— Mais comment?

— Tu vas recevoir environ huit pounds du *Wayside*. Et ne ferions-nous pas mieux de vendre le mobilier plutôt que de...

Un regard de son mari lui coupa la parole.

— Il me semble, Amy, que, en d'autres termes, ton seul désir est de t'éloigner de moi.

— Ne reprends pas ce chapitre, s'écria-t-elle avec humeur. Si tu ne crois pas en ce que je dis...

Ils étaient tous deux dans un état d'intolérable tension nerveuse. Leurs voix tremblaient, leurs yeux brillaient d'un éclat anormal.

— Si nous vendons le mobilier, reprit Reardon, cela signifie que tu ne reviendras jamais avec moi. Tu désires échapper avec ton enfant à la dure existence qui paraît devoir être notre lot.

— Oui, certainement, mais non pas en t'abandonnant. Je veux que tu ailles là-bas et que tu travailles pour nous tous, afin que bientôt nous puissions vivre plus heureux. Oh ! que c'est atroce !

Elle éclata en sanglots convulsifs ; mais Reardon, au lieu de chercher à la calmer, s'en alla dans la pièce voisine, où il resta longtemps dans l'obscurité. Quand il revint, Amy était redevenue calme, son visage exprimait une souffrance froide.

— Où es-tu allée ce matin? demanda-t-il, comme s'il désirait parler de choses banales.

— Je te l'ai dit. Je suis allée acheter des vêtements pour Willie.

— Ah ! oui.

Un silence.

—Biffen t'a croisée dans Tottenham Court Road, ajouta-t-il.

— Je ne l'ai pas vu.

— C'est ce qu'il m'a dit.

— Peut-être, dit Amy, était-ce juste au moment où je causais avec M. Milvain.

— Tu as rencontré Milvain ?

— Oui.

— Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ?

— Je ne sais pas. Je ne peux pas parler de toutes les choses insignifiantes qui se passent.

— Non, évidemment.

Amy ferma les yeux, comme de lassitude ; et, pendant quelques instants, Reardon observa sa physionomie.

— Ainsi, tu trouves mieux de vendre le mobilier ?

— Je ne dirai plus rien du tout. Tu feras ce que tu jugeras à propos, Edwin.

Il se leva, et il ne fut plus question entre eux de leurs difficultés, bien qu'ils dussent, le lendemain dimanche, décider dans tous ses détails la conduite à tenir.

XVII

LA SÉPARATION

Amy ne fréquentait pas l'église. Avant son mariage, elle y allait par simple habitude, pour accompagner sa mère ; mais elle adopta bientôt l'attitude de Reardon vis-à-vis de la religion populaire : elle y devint indifférente, ne se souciant de prendre parti ni pour ni contre le dogme, quand il était mis en question. Elle n'avait aucun penchant au mysticisme, étant fort positive de nature, avec une sorte d'ardeur pour les choses purement intellectuelles.

Ce dimanche matin, elle fut très occupée des détails domestiques. Reardon remarqua des préparatifs d'emballage et, se sentant aussi peu enclin que sa femme à la conversation, il sortit et se promena pendant quelques heures du côté de Hampstead. Après le déjeuner, Amy se disposa aussitôt à se rendre à Westbourne-Park.

— Tu ne viens pas ? dit-elle à son mari .

— Non. J'irai voir ta mère avant de partir, mais pas avant que tu aies tout organisé.

Il n'avait pas vu Mrs Yule depuis six mois. Elle ne venait jamais chez eux, et Reardon ne pouvait se décider à l'aller voir.

— Tu préférerais vraiment ne pas vendre le mobilier ?

— Demande conseil à ta mère. Elle décidera.

— Il y aura des frais de transport, tu comprends, et, à moins que l'argent ne vienne du *Wayside*, il ne te restera guère que deux ou trois pounds.

Reardon ne répondit pas. Il était écrasé d'une honte amère.

— J'annoncerai donc que j'irai pour tout de bon mardi, reprit Amy, qui parlait en détournant la tête. Je veux dire, bien entendu, pour les mois d'été.

— Je le suppose.

Alors, brusquement, il se tourna vers elle.

— T'imagines-tu vraiment que je serai riche à la fin de l'été ? Que veux-tu dire en parlant ainsi ? Si le mobilier est vendu pour me procurer quelques pounds quant à présent, puis-je compter pouvoir en racheter un neuf ?

— Comment songerions-nous à l'avenir ? répondit Amy. La seule question est de subsister. Je pensais que tu préférerais te procurer de l'argent par ce moyen plutôt que d'emprunter à ma mère, qui a déjà la charge de me recevoir, moi et Willie.

— Tu as raison, murmura Reardon. Fais comme bon te semblera.

Amy. qui se trouvait dans sa disposition d'esprit la plus pratique, n'était pas d'humeur à s'attarder à une conversation vaine. L'instant d'après. Reardon fut laissé seul.

Il alla aux rayons de sa bibliothèque et commença d'en tirer les livres qu'il voulait emporter avec lui, quelques-uns seulement, les compagnons indispensables à un homme d'étude qui tient encore à la vie, son Homère, son Shakespeare.

Le reste devrait être vendu. Il s'en débarrasserait demain matin. En bloc, il pourrait en retirer quelques pounds. Puis, sa garde-robe. Amy avait rempli tous ses devoirs domestiques d'épouse ; ses vêtements étaient en aussi bon état que les circonstances le permettaient. Mais pourquoi s'embarrasser d'habits d'hiver ? S'il vivait encore, l'été fini, il pourrait se racheter

les pauvres effets indispensables. Il fit donc un lot de choses à vendre.

Il pensa à Biffen avec envie. Biffen, s'il le fallait, pouvait se contenter de trois ou quatre shillings par semaine, satisfait en pensant que personne au monde n'avait de droits sur lui. S'il venait à mourir de faim, eh bien ! il ne manquait pas d'hommes seuls comme lui, ayant eu le même sort. S'il voulait se tuer, qui désolerait-il ? Enfant gâté de la fortune !

Les cloches de Saint-Marylebone se mirent à tinter, annonçant l'office de l'après-midi. Dans son désœuvrement et sa noire souffrance, les pensées de Reardon suivirent leurs appels, et il s'émerveilla qu'il y eût des êtres qui pussent tenir pour un devoir ou une consolation d'aller s'accroupir dans la pénombre d'une église à écouter le bourdonnement des prières. Il songea aux millions de créatures humaines à qui la vie est si aride que ce leur est un besoin de croire à une récompense d'outre-tombe. Pour lui, il ne la cherchait pas et n'y aspirait point. L'amertume de son sort tenait à ce que ce monde eût pu lui être un paradis suffisant, si seulement il lui eût été possible d'agripper une pauvre petite part de la monnaie courante. Il avait remporté le plus grand prix de la Terre, — l'amour d'une femme, — mais il ne pouvait le retenir, parce que ses poches étaient vides.

La peur et la honte du dénûment avaient refroidi pour lui le cœur de cette femme, et il ne pouvait, en conscience, lui en vouloir d'être sensible aux événements vulgaires de la vie ; lui-même n'avait-il pas éprouvé les effets dégradants de l'indigence ? Le pire de tout était l'attrait exercé sur Amy par l'énergie et les promesses de succès de Jasper Milvain. Sans entretenir sur sa femme aucun soupçon indigne, Reardon ne pouvait manquer d'y être sensible. En habitant chez Mrs Yule, elle aurait occasion de le rencontrer souvent. Etait-il sage de l'exposer à des dangers pires que la pauvreté ? Il savait bien que le seul espoir d'ajourner la lutte, cette tentation qui assaille l'homme

faible, l'avait entraîné à admettre un expédient sur les dangers duquel il s'était efforcé de fermer les yeux, et voilà que ces dangers s'imposaient maintenant avec force à son esprit.

Il se leva en proie à l'angoisse, regardant autour de lui comme s'il espérait voir apparaître quelque secours.

Presque aussitôt, on frappa à la porte. Reardon ouvrit et se trouva en présence du sémillant M. Carter. Celui-ci ne lui avait fait visite que deux ou trois fois depuis son mariage ; sa venue était une surprise.

— J'apprends que vous quittez Londres pour quelque temps, s'écria-t-il, de sorte que j'ai tenu à venir vous serrer la main.

Vêtu d'un complet de demi-saison, il exhalait de frais parfums. Le contraste de son animation joyeuse avec la placidité morne, accablée, de Reardon, n'aurait pu être plus frappant.

— Edith m'a dit que vous vous absentiez pour votre santé. Vous avez travaillé trop dur, voyez-vous. Il ne faut pas continuer ainsi. Et où irez-vous ?

— Ce n'est pas du tout sûr que je parte, répondit Reardon. J'avais pensé aller, pendant quelques semaines, quelque part,... au bord de la mer.

— Je vous engage à aller dans le Nord, continua Carter, allègrement. Vous avez besoin d'un air tonique, voyez-vous. Allez en Ecosse, canotez et pêchez un peu. Vous reviendrez un autre homme. Nous y avons fait un tour l'année dernière, cela m'a fait un bien étonnant.

— Oh ! je ne pense pas aller si loin.

— Mais c'est précisément un vrai changement d'air qu'il vous faut, quelque chose de reconstituant. Le fait est que vous ne paraissez pas bien.

Il continua de causer avec cette satisfaction joyeuse d'un homme dont les revenus sont assurés, et dont l'avenir abonde en congés folâtres. Reardon ne répondit pas à ces propos ; il restait immobile, un sourire figé sur les lèvres.

— Avez-vous entendu dire, fit bientôt Carter, que

nous ouvrons une annexe de l'hôpital dans City Road ?

— Non, je n'en savais rien.

— Ce ne sera que pour les malades non hospitalisés, et ouvert alternativement trois matinées et trois après-midi.

— Qui vous représentera là-bas ?

— Oh ! bien, j'irai surveiller de temps à autre, et j'aurai un employé comme au vieil hôpital.

Il s'étendit sur le sujet.

— Avez-vous engagé cet employé ? demanda Reardon.

— Pas encore, mais j'ai quelqu'un en vue.

— Ne voudriez-vous pas me donner la préférence ? Reardon prononça ces mots d'une voix enrouée, et les termina par un rire saccadé.

— Vous êtes trop huppé pour moi maintenant, mon vieux ! exclama Carter, s'associant à ce qui lui faisait l'effet d'une farce.

— Donnerez-vous un pound par semaine ?

— Vingt-cinq shillings. Il faut que ce soit un homme à qui l'on puisse se fier pour recevoir l'argent des malades payants.

— Eh bien, je parle sérieusement. Voulez-vous me donner ce poste ?

Carter lui jeta un coup d'œil et étouffa un nouveau rire.

— Que diable cela signifie-t-il ?

— La vérité, dit Reardon, est que j'ai besoin de varier mes occupations. Je ne peux guère m'atteler au travail de tête pendant plus d'un mois ou deux. C'est parce que j'ai essayé de le faire que je... Eh bien, oui, en réalité, je suis exténué. Si vous voulez me donner cette place, cela me soulagera de l'obligation de produire perpétuellement des romans et, par là même, ne m'y disposera que mieux. Vous savez que je suis régulier à la besogne, vous pouvez vous fier à moi, et je vous serai peut-être plus utile que beaucoup d'employés que vous pourriez prendre.

C'était fait, heureusement fait, du premier mouve-

ment. Rien qu'une minute de plus de silence, et il n'aurait pas eu le courage d'affronter cette humiliation. Il avait la figure en feu, la langue desséchée.

— Je suis renversé ! s'écria Carter. Je n'aurais pas imaginé... Mais, bien sûr, si vous désirez vraiment cette place... Je peux encore à peine vous croire sérieux, Reardon.

— Pourquoi non ? Me promettez-vous l'emploi ?

— Ma foi, oui.

— Quand devrai-je entrer en fonctions ?

— Le local sera ouvert de demain en huit. Mais alors... et votre congé ?

— Oh ! laissons cela de côté. M'occuper d'une manière nouvelle me sera un congé suffisant. Nouvelle et ancienne aussi ; cela me fera plaisir.

Il rit gaîment, soulagé, au delà de toute expression, d'être arrivé à ce qui lui semblait le terme de ses embarras. Pendant une demi-heure, ils continuèrent à causer de l'affaire.

— Allons, c'est une idée baroque, dit Carter en se retirant, mais vous savez mieux que moi ce qu'il vous faut.

Lorsque Amy rentra, Reardon la laissa coucher l'enfant avant d'entamer la conversation. Elle vint enfin s'asseoir dans le cabinet de travail.

— Maman nous conseille de ne pas vendre le mobilier, dit-elle aussitôt.

— J'en suis bien aise, car je m'étais absolument décidé à ne pas le faire.

— As-tu eu quelque idée ?

— Oui, Carter est venu me voir et m'a, par hasard, raconté qu'ils allaient ouvrir une annexe de l'hôpital dans City Road. Il aura besoin de quelqu'un pour le seconder. Je lui ai demandé ce poste, et il me l'a promis.

Il prononça ces derniers mots précipitamment, quoiqu'il eût résolu de parler avec fermeté. Assez de faiblesse ; il avait pris une décision et agirait en conséquence, en homme responsable.

— Ce poste ? dit Amy. Quel poste ?

— Le poste d'employé, pour l'appeler par son nom. Ce sera le même travail que j'ai fait autrefois, et qui consiste à tenir le registre des malades, recevoir leurs lettres, etc. Les appointements seront de vingt-cinq shillings par semaine.

Amy se redressa sur sa chaise et le regarda fixement.

— Est-ce une plaisanterie ?

— Loin de là, chère. C'est une bienheureuse délivrance.

— Tu as demandé à M. Carter de te reprendre comme employé ?

— Mais, oui.

— Et tu me proposes de vivre avec vingt-cinq shillings par semaine ?

— Oh ! non. Je ne serai occupé que trois matinées et trois après-midi par semaine. Dans mes loisirs, je reprendrai mon travail littéraire, et nul doute qu'il ne puisse me rapporter cinquante pounds par an, à peu près, si j'ai ton affection pour me soutenir. Demain, j'irai chercher un logement à quelque distance d'ici, à Islington, par exemple. Nous avons vécu d'une façon tout à fait disproportionnée à nos moyens, il est temps que cela finisse. Nous n'aurons plus à sauver de vaines apparences. Si je parviens à faire mon chemin en littérature, tant mieux ; en ce cas, notre position et notre avenir changeront, c'est certain. Mais, pour l'instant, nous sommes de pauvres gens et devons vivre comme tels. Si nos amis désirent continuer à nous voir, ils devront mettre de côté tout snobisme et nous prendre pour ce que nous sommes. S'ils préfèrent ne pas venir, ils nous fourniront une excuse pour nous retirer de leur commerce.

Amy frottait le dessus de sa main. Après un long silence, elle dit d'un ton très calme, mais très résolu :

— Je ne consentirai point à cela.

— Alors, Amy, je devrai me passer de ton consentement. Le logement sera loué et notre mobilier déménagé.

— Ce ne fera pour moi aucune différence, riposta-t-elle, du même ton. J'ai décidé, comme tu me l'avais dit, d'aller chez maman avec Willie, mardi prochain. Toi, évidemment, tu es libre d'agir à ta guise. J'aurais cru qu'un été au bord de la mer t'aurait été plus salutaire, mais si tu préfères Islington...

Reardon s'approcha d'elle et posa la main sur son épaule.

— Amy, es-tu ma femme, oui ou non?

— Je ne suis certainement pas la femme d'un employé à tant la semaine.

Il s'était attendu à une lutte, mais sans prévoir avec certitude la forme que prendrait la résistance d'Amy. Quant à lui, il voulait se montrer doucement résolu, tranquillement indifférent à ses protestations. Mais, chez un homme à qui une telle affirmation de sa personnalité demande un énergique effort, le frémissement des nerfs entravera toujours la ligne de conduite qu'il s'est tracée par avance. Déjà Reardon avait parlé plus brusquement qu'il ne se l'était proposé ; sa voix, à son insu, passait du ton de résolution ferme à celui d'impérieuse autorité, et, — comme toujours en pareil cas, — il s'excitait au son de cette voix qui l'étonnait lui-même. Il perdit tout sang-froid ; la dernière riposte d'Amy le traversa comme un courant électrique, et il ne fut plus, à ce moment, que le mari défié par sa femme, le mâle tenté d'exercer sa force brutale contre le sexe physiquement plus faible.

— Quel que soit votre sentiment à mon égard, dit-il, vous ferez ce que je juge convenable. Je n'ai pas à discuter avec vous. S'il me plaît d'habiter Whitechapel, vous devez y venir et y vivre.

Il croisa en plein le regard d'Amy, et prit conscience de ce que ce regard exprimait de correspondant à sa propre brutalité. Subitement, elle était devenue beaucoup plus vieille : ses joues s'étaient tirées, émaciées, ses lèvres étaient blêmes et dures, une ride inconnue sillonnait son front, et elle avait ce regard sauvage de l'animal qui se défend avec les griffes et les dents.

— Je ferai ce que vous jugez convenable. En vérité !

Etait-ce la voix d'Amy qui empruntait ce timbre-là ? C'est d'un accent pareil qu'il avait entendu une femme disputer avec son mari au coin de la rue. N'y a-t-il donc pas de différence essentielle entre des femmes de condition s idissemblable ? La même nature se retrouve-t-elle sous des dehors à ce point disparates ?

Ils demeurèrent une minute sans se regarder, puis Reardon lui dit en face :

— Ainsi, vous refusez de vivre avec moi ?

— Oui, si c'est là le genre de vie que vous m'offrez.

— Vous seriez plus honteuse de partager les infortunes de votre mari que de déclarer à tout le monde que vous l'avez abandonné ?

— Je déclarerai à tout le monde la simple vérité. Vous avez l'occasion de faire encore un effort pour nous sauver de la dégradation, vous refusez d'en prendre la peine. Vous préférez m'entraîner dans une condition d'existence inférieure. La honte est pour vous ; il est heureux pour moi d'avoir un foyer décent où m'abriter.

— Heureux pour vous ! Vous vous rendez indiciblement méprisable. Je n'ai rien fait qui justifie votre abandon. C'est à moi de juger ce que je peux ou ne peux pas faire. Une femme bonne ne verrait dans ce que je vous demande aucune dégradation. Mais me fuir, précisément parce que je suis plus malheureux que vous n'aviez jamais cru que je pusse être...

Il devenait incohérent. Mille idées passionnées, auxquelles il voulait donner forme, s'entre-choquaient à la fois dans son cerveau, embrouillant sa parole. Vaincu dans sa tentative d'agir en homme fort, il ne pouvait encore recouvrer son équilibre, et ne savait comment formuler ce qu'il désirait exprimer.

— Oui, naturellement, c'est ainsi que vous présenterez les choses, dit Amy. C'est ainsi que vous me montrerez à vos amis. Mais les miens verront les faits sous un jour différent.

— Ils vous regarderont comme une martyre ?

— Personne ne fera de moi une martyre, soyez-en

sûr. J'ai été assez malheureuse pour épouser un homme sans délicatesse, sans égards pour mes sentiments, je ne suis pas la première qui se soit trompée de la sorte.

— Sans délicatesse? Sans égards pour vos sentiments? Vous ai-je toujours absolument incomprise, ou la pauvreté vous a-t-elle changée en une femme que je ne reconnais pas?

Il s'avança et la regarda désespérément dans les yeux. Mais pas un muscle de son visage ne parut sensible aux anciennes influences.

— Savez-vous bien, Amy, ajouta-t-il, d'une voix plus basse, que si nous nous séparons maintenant, ce sera pour toujours?

— Ce n'est que trop vraisemblable, je le crains.

Elle s'écarta un peu.

— Vous voulez dire que vous l'espérez? Vous êtes excédée de moi, et vous ne pensez qu'à vous libérer.

— Je ne discuterai pas davantage, je suis lasse à en mourir.

— Alors ne dites rien, mais écoutez pour la dernière fois ma façon d'envisager notre situation. Quand j'ai consenti à vous quitter pour un temps, à m'éloigner pour tâcher de travailler dans la solitude, j'étais fou, et, qui plus est, insincère, à la fois envers vous et envers moi-même. Je savais que j'allais entreprendre l'impossible. C'était simplement retarder le jour fatal, voilà tout, ajourner l'heure où je devrais dire sans ambages : « Je ne peux pas vivre par la littérature ; il faut donc que je cherche quelque emploi. » Je n'aurais pas été faible à ce point, si je n'avais su comment vous accueilleriez une détermination comme celle-là. J'avais peur de vous dire la vérité,... peur! Eh bien, lorsque, par hasard, Carter me fit entrevoir cette occasion, j'aperçus du même coup toute l'absurdité de nos projets. Il ne m'a pas fallu une minute pour me décider. Tout était préférable à cette séparation d'avec vous sous de fallacieux prétextes, pour une ridicule affectation d'espoir, là où il n'y avait aucun espoir.

Il se tut et vit que ses paroles restaient sans effet sur elle.

— Et vous avez une lourde part dans les torts, Amy. Vous vous rappelez le première fois que j'entrevis combien l'avenir s'assombrissait. J'ai été jusqu'à vous dire que nous devrions changer de mode d'existence. Vous savez quelle a été votre réponse. De ce moment, je n'ignorais pas ce que je devais attendre, mais je ne pouvais pas le croire. J'allais me répétant : « Elle m'aime, et quand elle comprendra vraiment »... — Je me leurrais moi-même. Si j'avais été sage, je vous aurais parlé de manière à vous rendre toute méprise impossible. Je vous aurais déclaré que notre train de vie était absurde et que j'étais résolu à le modifier. Je n'ai pas de délicatesse ? Pas d'égards pour vos sentiments ? Ah ! si j'en avais eu moins ! Je me demande si vous pouvez seulement comprendre quelques-unes des considérations qui m'ont influencé et rendu lâche..., et, pourtant, je croyais, autrefois, qu'il n'y avait aucun raffinement de sensibilité qui pût vous échapper. Oui, j'ai été assez insensé pour me dire : « Il semblerait que je l'eusse trompée sciemment ; elle pourra souffrir de l'idée que je l'ai prise à tout risque, sachant que je l'exposerais bientôt à la pauvreté et à toutes sortes d'humiliations. » Impossible dès lors de revenir là-dessus : je n'avais qu'à continuer la lutte désespérée, en tâchant d'espérer. Oh ! si vous saviez...

La voix lui manqua un instant.

— Je ne comprends pas que vous puissiez être si insouciante et si insensible. Vous saviez que, parfois, j'étais presque fou d'anxiété. Vous ne m'avez aidé en rien. Vous rejetiez sur moi toute la responsabilité, pensant toujours, sans doute, que vous aviez, vous, un refuge tout prêt. A l'heure qu'il est, je me méprise moi-même de vous dire des choses pareilles, quoique je les sache si amèrement vraies. Une fois en colère, je suis capable de laisser échapper des paroles violentes, mais elles ne répondent pas encore à mon sentiment actuel. Il faut longtemps pour voir en vous une femme

si différente de celle que j'adorais. Vous savez que, lorsqu'une lumière s'éteint soudainement, on en conserve encore l'image devant les yeux. Mais, à la fin, l'obscurité se fait.

De nouveau, Amy se tourna vers lui.

— Au lieu de dire tout cela, vous feriez mieux de me prouver que j'ai tort.

— Que vous avez tort? Je ne saisis pas ce que vous voulez dire.

— Vous pourriez prouver que vous êtes disposé à faire tout votre possible pour me sauver de l'humiliation.

— Amy, tout mon possible, je l'ai fait. J'ai fait plus que vous ne pouvez imaginer.

— Non, vous avez travaillé avec nonchalance et appréhension, je le sais. Mais, aujourd'hui, une occasion vous est offerte de travailler dans des conditions meilleures. Jusqu'à ce que vous l'ayez tenté, vous n'avez pas le droit de m'entraîner avec vous dans l'abîme. — Sa voix tremblait pour la première fois. Ecoutez-moi et faites ce que je vais vous prescrire. Elle parlait du ton de commandement le plus singulier. C'était un ordre, non une exhortation, qu'elle formulait ainsi.

— Allez tout de suite chez M. Carter. Dites-lui que vous avez fait une bêtise énorme, dans un accès de découragement, n'importe quoi. Dites-lui que, bien entendu, il ne pouvait vous entrer dans l'esprit de devenir son employé. Allez-y ce soir, immédiatement! Vous m'entendez, Edwin? Allez-y à présent, à l'instant même.

— Avez-vous résolu d'éprouver à quel point je suis faible? Vous désirez pouvoir me mépriser plus complètement encore?

— Je suis résolue à être votre amie et à vous sauver de vous-même. Allez vite! Je me charge du reste. Si j'ai laissé les choses aller à la dérive jusqu'ici, il n'en sera pas de même à l'avenir. Je prendrai pour moi les responsabilités. Faites seulement ce que je vous dis.

— Vous savez que c'est impossible.

— Non, ce n'est pas impossible. Je trouverai de l'argent. Personne n'aura le droit de dire que nous nous séparons, personne n'a encore l'ombre de cette idée. Vous vous absentez pour votre santé pendant trois mois. J'ai été beaucoup plus soucieuse des apparences que vous ne l'imaginez ; mais vous me faites si peu de crédit ! Je me procurerai l'argent dont vous avez besoin, jusqu'à ce que vous ayez écrit un autre livre. Je vous le promets. Vous n'aurez aucun souci. Vous vous livrerez entièrement aux choses intellectuelles. Mais il faut que M. Carter soit prévenu sans délai, avant qu'il ait eu le temps de répandre ce bruit. S'il a parlé déjà, il faut qu'il se démente.

— Mais vous m'étonnez, Amy. Vous regardez comme une honte mon entrée en emploi ? Mais tout le monde sait que j'ai été un employé, jadis.

— Très peu de personnes le savent. Et puis, ce n'est pas la même chose. Ce qu'on a été dans le passé ne signifie rien. Surtout pour un homme de lettres ; chacun s'attend à apprendre qu'il a commencé par être malheureux. Mais, tomber de la position que vous avez aujourd'hui à accepter des gages de semaine... Vous ne savez sûrement pas comment les gens de mon monde considèrent cela.

— De votre monde ? J'avais cru que votre monde était le même que le mien, et j'ignorais absolument ces imbécillités.

— L'heure s'avance. Allez trouver M. Carter, et je causerai ensuite avec vous autant qu'il vous plaira.

Il aurait peut-être cédé ; mais le calme mépris de cette dernière phrase le poussa à bout et lui démontra, avec plus d'évidence que des termes exprès ne l'auraient pu faire, quel piteux personnage il jouerait aux yeux d'Amy, s'il prenait son chapeau pour s'en aller exécuter ses ordres.

— Vous m'en demandez trop, dit-il avec une froideur inattendue. Si mes appréciations ont si peu de valeur à vos yeux que vous les rejetiez comme celles d'un enfant tourmentant, je m'étonne que vous trouviez

qu'il vaille la peine de chercher à conserver les apparences, en ce qui me concerne. La chose est très simple : faites savoir à chacun que vous n'êtes engagée en rien dans la disgrâce que j'ai attirée sur ma tête. Mettez une annonce à cet effet dans les journaux, si bon vous semble, comme font les hommes pour les dettes de leurs femmes. J'ai pris mon parti. Je ne peux pas me rendre ridicule pour vous plaire.

Elle sentit que c'était définitif. La voix de son mari avait le véritable accent de la honte et de la révolte.

— Alors, suivez votre route, moi je suivrai la mienne.

Et elle quitta le cabinet.

Quand, une heure après, Reardon se rendit dans la chambre à coucher, il ouvrit un canapé-lit qui s'y trouvait, y jeta quelques couvertures et s'y étendit pour passer la nuit. Il ne put fermer l'œil ; Amy dormit une heure ou deux, avant l'aube, et, en s'éveillant, elle jeta par la chambre un coup d'œil anxieux. Mais ni l'un ni l'autre ne prononça une parole.

Il y eut un semblant de repas, comme à l'ordinaire. Quand Amy vit son mari se préparer pour sortir, elle lui demanda d'entrer dans le cabinet de travail.

— Combien de temps serez-vous absent? interrogea-t-elle d'un ton bref.

— Je n'en sais rien. Je vais chercher un logement.

— Alors, je serai bien sûr partie avant que vous rentriez. Ce n'est pas la peine maintenant que je reste jusqu'à demain.

— Comme il vous plaira.

— Voulez-vous que Lizzie continue à venir ?

— Non. Veuillez lui payer ses gages et la congédier. Voici de l'argent.

— Il me semble que vous feriez mieux de me laisser ce soin.

Il lança la pièce d'or sur la table et ouvrit la porte. Amy s'avança vivement et la ferma.

— Est-ce là votre adieu? demanda-t-elle, les yeux baissés.

— Comme vous le désirez... oui.

— Vous vous rappellerez que je ne l'ai pas désiré.

— En ce cas, vous n'avez qu'à venir avec moi dans le nouveau logement.

— Je ne peux pas.

— Alors, vous avez choisi.

Elle ne l'empêcha plus cette fois d'ouvrir la porte, et il sortit sans la regarder.

Il revint à trois heures. Amy et l'enfant étaient partis, la servante aussi. Dans la salle à manger, la table était dressée comme pour le repas d'une personne.

Il entra dans la chambre à coucher. Les malles d'Amy avaient disparu. Une housse recouvrait le berceau de l'enfant. Dans le cabinet de travail, il vit que la pièce d'or qu'il avait jetée sur la table y traînait toujours.

Comme il faisait grand froid, Reardon alluma du feu et, pendant qu'il flambait, se plongea dans la lecture d'un fragment déchiré de journal. Bientôt sa tête s'affaissa, et il tomba dans un assoupissement pénible.

Vers six heures, il se fit du thé, puis procéda à l'empaquetage des quelques volumes destinés à le suivre, et de quelques autres objets pouvant tenir dans une malle ou dans une valise. Après plusieurs heures passées à cette besogne, il ne put résister davantage à la fatigue et s'alla coucher. Avant de s'endormir, il entendit les deux horloges familières sonner huit heures. Elles étaient d'accord ce soir, chose rare, et les sons plaintifs de l'asile des pauvres remplissaient l'intervalle des sons, plus graves, de Saint-Marylebone. Reardon essaya de se rappeler quand il avait observé ce détail pour la dernière fois ; cette question semblait l'intéresser particulièrement et le poursuivit dans ses rêves, engendrant des spéculations grotesques qui lui fatiguèrent l'esprit.

XVIII

LE FOYER MATERNEL

Mrs Edmund Yule, mère d'Amy Reardon, pareille à la majorité des habitants de Londres, occupait une maison dont le loyer était ridiculement disproportionné à son revenu, amusante faiblesse dont les propriétaires londoniens ont su tirer si bon profit. Au lieu de vivre, comme elle l'aurait pu, dans un bien-être modeste, mais suffisant, son existence s'épuisait en efforts perpétuels pour dissimuler le fond malpropre de ce qui s'étalait aux yeux des amis et voisins. Elle n'avait que deux domestiques, si mal payées et si impitoyablement surmenées, qu'il était rare qu'elle les gardât plus de trois mois. Dans ses rapports avec les gens aux services desquels elle avait recours, les fournisseurs, par exemple, elle se rendait coupable d'une incroyable mesquinerie, différant de les payer jusqu'à la dernière limite possible. Ce n'était pas par dureté de cœur, dans la stricte acception du mot, qu'elle agissait ainsi ; elle éprouvait une certaine confusion de sa conduite et de la compassion pour ses victimes. Mais la vie étant une bataille, il fallait qu'elle écrasât ou fût écrasée.

Cependant, cette énergique personne ne nourrissait nulles ambitions sociales au-dessus de son propre niveau. Elle ne visait pas à l'intimité avec ses supérieurs,

elle se bornait à prétendre à la supériorité parmi ses intimes. Son cercle de relations n'était pas large, mais il fallait qu'elle y fût considérée avec le respect dû à une femme distinguée de sa personne, et raffinée de goûts. Ses petits dîners pouvaient n'être pas fréquents, mais il fallait qu'on regardât comme un privilège d'y être invité. « Mrs Edmund Yule », il fallait que ce nom sonnât bien sur les lèvres des gens, et ne fût jamais l'occasion de ces sourires particuliers dont elle était assez coutumière, à l'énoncé du nom d'autres personnes.

La question du mariage d'Amy avait fait sa préoccupation constante depuis l'âge où la fillette commença à devenir femme. Pas de mariage banal pour elle, pas de mariage d'argent ou de simple convenance. Mais les années passaient sans que se présentât l'homme d'une supériorité indiscutable, lorsqu'apparut, tout à coup, Edwin Reardon.

Un homme de lettres? Hé, mon Dieu! C'était un genre de distinction, et un romancier, — c'était une chance, car les romanciers ont parfois des succès de société considérables. A vrai dire, M. Reardon ne faisait pas l'impression d'un homme prêt à se pousser en avant, là où la bataille réclamait un vigoureux effort, mais Amy se convainquit bientôt qu'il acquerrait une renommée toute différente de celle des conteurs à succès de la moyenne. L'élite l'apprécierait ; il serait le bienvenu dans les sanctuaires de la haute culture ; les esprits supérieurs diraient : « Oh ! règle générale, je ne lis pas les romans, mais je fais exception pour ceux de Reardon. » Si vraiment il en devait être ainsi, tout allait bien ; car Mrs Yule était capable d'apprécier les différences sociales et intellectuelles.

Hélas ! hélas ! où aboutissaient ces brillantes espérances !

Tout d'abord, Mrs Yule fit moins souvent allusion à « mon gendre, M. Edwin Reardon » ; puis elle ne prononça plus son nom que lorsque des questions l'y obligeaient ; ensuite, aux plus intimes de son cercle,

elle donna à entendre des demi-mots, dont l'interprétation n'était point facile : « M. Reardon devient si excentrique ! — Il a un dégoût singulier du monde. — Non, je crains bien que nous n'ayons pas de nouveau roman de lui pour quelque temps. Je crois qu'il écrit beaucoup sous le voile de l'anonyme. Et vraiment des excentricités pareilles ! » Que de larmes elle versait après ses entretiens décourageants avec Amy ! Et, comme il fallait s'y attendre, elle jugeait sévèrement la cause de ses chagrins. La dernière fois qu'il vint la voir, elle le reçut avec une politesse si excessive que Reardon la détesta depuis lors, tandis qu'il l'avait tenue jusque-là pour une femme bête, mais bonne.

Hélas ! le mariage d'Amy avec un homme de distinction ! De degré en degré la chute, jusqu'à ce que survint, aujourd'hui, la catastrophe finale. La chose était assez amère en soi, mais combien plus lamentable par rapport aux amis de la famille ! Comment expliquer ce retour d'Amy chez elle ? Comment colorer cette vulgaire misère ?

Et l'on n'en avait point encore touché le fond. Il apparut à l'improviste, en ce matin de mai, sous la forme d'un cab qui déposa, à la porte de Mrs Yule, Amy, son enfant, ses malles, ses cartons, et le reste.

De la fenêtre de la salle à manger, Mrs Yule aperçut ce débarqué et, en quelques minutes, elle en apprit la cause inimaginable. Elle éclata en pleurs aussi sincères que jamais femme n'en répandit.

— Cela ne sert à rien, maman, dit Amy, dont les nerfs étaient fort tendus. Rien de pire ne peut arriver ; c'est encore une consolation.

— Oh ! c'est une honte ! gémit Mrs Yule. Je ne vois pas ce que nous pourrons dire.

— Je ne dirai rien du tout. On ne peut guère avoir l'impertinence de faire des questions quand nous aurons montré qu'elles sont importunes.

— Mais il y a certaines personnes à qui je ne puis éviter de donner quelques explications. Ma chère en-

fant, il n'a pas son bon sens, j'en suis convaincue. Il n'a pas son bon sens.

— C'est absurde, maman. Il l'a autant que toi et moi.

— Mais tu as souvent raconté des choses bizarres qu'il dit et qu'il fait, tu le sais bien, Amy. Il parlait en dormant. J'ai beaucoup réfléchis depuis que tu me l'as raconté. Ma chérie, je vais donner à entendre qu'il est devenu si étrange dans ses agissements que...

— Je ne veux pas de ça, repartit Amy, avec résolution. Ne vois-tu pas que, dans ce cas, j'agirais très mal ?

— Mais je ne vois pas du tout en quoi. Il y a bien des raisons, tu le sais, pour ne pas vivre avec un mari qu'on croit atteint de désordre mental. Tu as fait tout au monde pour lui. Et ce serait au moins une sorte d'explication, tu comprends. Je suis d'ailleurs si convaincue qu'il y a du vrai là dedans !

— Je ne peux évidemment pas t'empêcher de dire ce que tu veux, mais je trouve que ce serait fautif de répandre un bruit pareil.

Ces paroles étaient prononcées d'un ton moins résolu. Amy songeait et avait l'air misérable.

— Viens au salon, dit sa mère. (L'entretien avait eu lieu dans le vestibule). Dans quel état tu dois être ! Oh ! Dieu ! oh ! Dieu !

Mrs Yule était une femme mince, bien proportionnée, encore jolie de figure et habillée de façon à faire valoir ses charmes naturels. Sa voix avait une nuance plaintive, et elle était d'ensemble plus frêle de structure que sa fille.

— Ma chambre est-elle prête ? demanda Amy, de l'escalier.

— Malheureusement non, chérie, puisque je ne t'attendais que demain. Mais on va s'y mettre immédiatement.

Ce surcroît de besogne dans le ménage devait occasionner de graves difficultés vis-à-vis des esclaves domestiques. Mais Mrs Yule allait se montrer à la hauteur des circonstances. Pour Amy, elle eût fait travailler

ses servantes jusqu'à les voir expirer de fatigue sous ses yeux.

— Sers-toi de ma chambre en attendant, ajouta-t-elle. Je vais aller voir moi-même où en sont les choses.

Les « choses » n'allaient pas absolument à souhait, paraît-il, à en juger par le changement qui se fit dans cette voix, doucement plaintive, quand elle s'adressa à l'infortunée fille de chambre. Elle ne devint point du tout brutale, mais si aiguë, si dure, si impitoyable, — peut-être comme la voix de la déesse Pauvreté elle-même !

Fou ? Devait-on vraiment parler de lui à voix basse et en indiquant du doigt le front ? Cette pensée avait quelque chose de ridicule aussi bien que de répugnant, mais elle ne s'en empara pas moins de l'esprit d'Amy. Celle-ci était à la méditer lorsque sa mère reparut au salon.

— Et il a refusé catégoriquement de se conformer au premier projet ?

— Il a refusé, alléguant que c'était inutile.

— Comment, inutile ? Sa manière d'être est inconcevable !

— Je n'y vois rien d'inconcevable, repartit Amy ; elle est faible et égoïste, voilà tout. Il accepte le premier misérable emploi qui se présente plutôt que la perspective d'un travail laborieux pour écrire un autre livre.

Elle sentait parfaitement que ce qu'elle disait là donnait une idée peu fidèle de la position de son mari ; mais un certain malaise de conscience la poussait à la dureté de langage.

— Mais pense donc ! exclama sa mère. Où a-t-il la tête lorsqu'il te demande d'aller vivre avec vingt-cinq shillings par semaine ? Ma parole, s'il n'a pas le cerveau dérangé, il faut qu'il ait délibérément comploté de se débarrasser de toi.

Amy hocha la tête,

— Tu penses, demanda Mrs Yule, qu'il croit sérieusement possible de vous faire vivre tous avec ses gages ?

Ce dernier mot était choisi à dessein pour marquer le comble du mépris.

— Il parlait de gagner cinquante pounds par an en écrivant.

— Même en comptant là-dessus, vous n'auriez guère que cent pounds par an. Ma chère enfant, il n'y a pas de milieu : ou il a perdu l'esprit, ou il t'a éloignée avec intention.

Amy se mit à rire à l'idée de son mari entrevu sous le jour de cette dernière hypothèse.

— Il n'est pas besoin d'aller si loin pour chercher des explications, dit-elle. Il a échoué, voilà tout, absolument comme n'importe qui pourrait échouer dans tout autre métier. Il ne peut plus travailler comme autrefois. Il est possible que ce soit la conséquence d'un mauvais état de santé, je n'en sais rien. Son dernier livre est complètement refusé, tu sais. Il s'est mis en tête qu'il n'a plus rien à attendre que la pauvreté, et il ne peut comprendre pourquoi je me refuserais à vivre comme la femme d'un ouvrier.

— Eh bien, tout ce que je sais, c'est qu'il t'a mise dans une situation effroyablement difficile. S'il s'en était allé passer l'été à Worthing, nous aurions pu donner à ce fait une apparence naturelle. Le monde est toujours prêt à tolérer la bizarrerie chez un homme de lettres, jusqu'à un certain point. Nous aurions fait comme s'il n'y avait rien qui exigeât explication. Mais qu'allons-nous faire maintenant ?

Mrs Yule, ne différant pas en cela de la multitude de ses pareils, ne vivait que pour l'opinion d'autrui. Que dirait-on ? Tel était l'objet de son souci quotidien. Elle n'avait jamais conçu la vie comme pouvant être appropriée à l'individu, et l'indépendance dans la règle de conduite ne lui semblait praticable que pour certaines personnes tout à fait excentriques, ou absolument en dehors de la société. Amy avait de beaucoup dépassé ce point de vue de sa mère, dans l'ordre intellectuel, mais elle manquait de courage pour agir d'après ses convictions.

— Il faudra qu'on sache la vérité, sans doute, répondit-elle, d'un ton abattu.

Mais l'aveu de la vérité était bien le dernier moyen qui viendrait à l'esprit de Mrs Yule, du moment que les relations sociales se trouvaient en jeu. Son existence entière reposait sur la négation audacieuse des réalités. Et, comme il est naturel chez les personnes de son genre, elle possédait à un haut degré l'instinct de l'autruche : quoique très perspicace dans la découverte des hontes et des mensonges de ses amies, elle se leurrait de l'espoir ridicule de cacher à tous ses propres embarras.

— Mais le fait est, ma chère enfant, que nous ne savons pas nous-mêmes la vérité. Tu ferais bien de te laisser guider par moi. D'abord il vaudra mieux que tu voies le moins de monde possible. Je pense qu'il te faudra dire un mot à deux ou trois de tes amies personnelles ; mais, si tu veux m'en croire, tu seras plutôt mystérieuse. Qu'ils pensent ce qu'ils voudront, tout vaut mieux que de dire simplement : « Mon mari ne peut pas me nourrir, et il s'est mis à travailler comme employé à tant la semaine. » Sois mystérieuse, chérie. C'est encore le plus sûr.

Cette conversation, coupée de brefs intervalles, remplit toute la journée. Dans l'après-midi, deux dames vinrent faire visite ; mais Amy ne se montra pas. Entre six et sept heures, John Yule rentra, libre de ses occupations de bon ton. Comme il était généralement d'humeur irritable avant que le dîner l'eût adouci, on ne lui souffla mot de la dernière phase des affaires de sa sœur jusqu'à une heure avancée de la soirée, lui laissant supposer que le départ de Reardon pour la mer avait eu lieu un jour plus tôt qu'on ne s'y attendait.

Après le dîner, Amy s'assoupit sur un sofa du salon.

— Tu es exténuée, ma chère, dit Mrs Yule. Va te mettre au lit, pendant que je parlerai à John, et tâche de bien dormir.

La chambre propre et fraîche fit à Amy l'effet d'un délicieux paradis de repos. Elle tourna la clef dans la serrure avec une jouissance de sa tranquillité telle que

jamais encore elle ne l'avait ressentie, car, dans sa vie de jeune fille, elle voyait un fait tout simple dans la sécurité de sa solitude, et, depuis son mariage, elle n'avait pas passé une nuit toute seule. Willie était profondément endormi dans un berceau à l'ombre de son lit. Dans un élan de tendresse maternelle et de satisfaction, elle se pencha sur l'enfant et couvrit son visage de baisers trop doux pour l'éveiller.

Comme tout était soigné et délicieux ici ! Les personnes adorablement ignorantes en la matière assurent souvent que la propreté est un luxe à la portée des plus pauvres. Bien loin de là, ce n'est qu'avec la plus grande difficulté, une peine extrême, des sacrifices épuisants que ceux qui en sont réduits à compter sou par sou peuvent conserver une décence relative à leur personne et à leurs choses. Par degrés fort pénibles, Amy s'était habituée, sous ce rapport, à des compromis qui, aux premiers temps de son mariage, lui auraient paru insupportables, sinon révoltants.

Une maîtresse de maison, à la campagne, en possession d'un petit coin de jardin ou d'une simple cuisine de dimension honnête, peut, si bon lui semble, résoudre elle-même, devant sa baignoire, le problème du blanchissage, mais pour l'habitante d'un minuscule logement du centre de Londres, pareille solution est impraticable. Lorsque Amy commença de réduire la note de sa blanchisseuse, elle en eut une sensation d'avilissement. On s'accoutume, cependant, à ces nécessités déplaisantes, et déjà elle connaissait le minimum de dépense possible à une femme affligée d'instincts raffinés. Elle savait aussi combien le sentiment de votre propre dignité peut être sourdement, sûrement miné par les conditions sordides de l'existence. Entre la vie des gens éduqués aisés et celle des pauvres incultes, la différence n'est pas plus grande dans les apparences que dans les détails intimes, et Amy eut à subir une transformation profonde avant de pouvoir se faire à ces conditions d'existence, satisfaisantes pour une femme comme il faut de la classe ouvrière.

Elle se déshabilla lentement et s'allongea dans le bon lit douillet, parfumé, en laissant échapper un soupir de profond soulagement. Et, un quart d'heure après, elle dormait d'un sommeil aussi paisible que l'enfant qui partageait sa chambre.

Le lendemain matin, au déjeuner, elle montra un visage frais et presque heureux. Depuis longtemps elle n'avait goûté une pareille nuit de repos, indemne des pensées troublantes qui vous assaillent au moment de l'assoupissement et du réveil. Peut-être sa vie était-elle ruinée, mais cette idée ne l'émouvait pas ; elle n'avait pour l'instant qu'à jouir de son indépendance. C'était comme un retour à l'état de jeune fille, et peu de femmes mariées n'accepteraient avec joie la proposition de revenir pour quelque temps à la liberté de cet état.

Amy ne voulait pas se permettre de penser que sa vie de mariage pouvait être finie; avec cette étrange faculté qu'a la femme de fermer les yeux aux faits qui ne la touchent pas immédiatement, elle goûtait le répit du présent sans regarder vers l'avenir. Reardon sortirait d'embarras tôt ou tard, il se trouverait bien quelqu'un pour l'aider ; telle était la base incertaine de ses agréables sensations.

Il souffrirait, sans aucun doute. Mais ce serait un mal pour un bien ; la souffrance l'inciterait peut-être à l'effort. S'il devenait évident que la littérature n'était plus pour lui qu'une chose du passé, il faudrait alors qu'il se donnât la peine de trouver une position digne d'un homme cultivé.

Elle fit un excellent déjeuner, dont elle témoigna sa satisfaction.

— Que je suis contente ! répondit sa mère. Tu étais devenue toute maigre et pâle.

— Tout à fait en voie de consomption, observa John, levant les yeux de dessus son journal. Faut-il que j'aille parler à la remise voisine pour avoir un landau tous les jours ?

— Tu le peux, si tu veux, répondit sa sœur. Cela

nous ferait du bien, à maman et à moi, et je ne doute pas que tu ne puisses nous l'offrir sans te gêner.

— Oh ! vraiment ? Tu es une jeune femme étonnante, permets-moi de te le dire. A propos, je suppose que ton mari est en train de déjeuner au pain et à l'eau ?

— J'espère bien que non, et je ne le crois pas très probable.

— John ! John ! s'interposa doucement Mrs Yule.

Son fils reprit son journal et, à la fin du repas, se leva avec une vivacité inaccoutumée pour se préparer à sortir.

XIX

LE PASSÉ REVÉCU

Il ne serait pas non plus exact de représenter Edwin Reardon se levant ce jour-là avec la mort dans l'âme. Lui aussi avait dormi bien mieux qu'à l'ordinaire et, à son réveil, la sensation d'être délivré d'un fardeau fut plus forte que celle de sa perte et de toutes les lamentables circonstances qui l'accompagnaient. Il n'avait plus à redouter l'effet produit sur Amy par le changement pénible de leur appartement actuel aux deux chambres qu'il avait louées à Islington, et, pour l'instant, cet allégement l'aida à supporter la douleur de tout ce qui s'était passé, et le malaise qui l'obsédait à la réflexion que sa femme était désormais à la charge de sa mère.

Mais cet état d'esprit ne fut que momentané. A peine commença-t-il à aller et venir, à préparer son déjeuner à l'aide des reliefs du souper de la veille, à penser à toute l'odieuse besogne qui lui incombait jusqu'au lendemain soir, que de nouveau son cœur défaillit. Sa position ne le cédait guère en douleur à celle du dernier des infortunés s'éveillant ce matin aux brutales réalités de la vie, quand ce ne serait que par la honte qu'il en ressentait ! Comment les parents et les amis d'Amy devaient-ils parler de lui ? Un roman-

cier qui ne pouvait pas écrire des romans, un mari qui ne pouvait pas nourrir sa femme et son enfant, un lettré qui, si avidement, quémandait un travail, le moins littéraire possible et misérablement salarié ; que tout cela sonnerait bien dans des papotages humoristiques ! Et quel espoir lui restait-il de voir les choses s'améliorer ?

Avait-il bien fait ? Avait-il sagement agi ? Eût-il mieux valu tenter ce dernier effort ? Une vision de recoins paisibles dans les falaises du Sussex passa devant ses yeux ; il vit les longues lignes des lames vertes éclatant en écume, il entendit l'harmonie des flots et goûta la fraîcheur salée de la brise marine. Après tout, l'inspiration lui serait peut-être venue.

Si seulement l'amour d'Amy avait été d'une qualité plus solide ; si elle lui avait donné des forces pour cette tentative suprême, avec la tendresse vaillante de l'épouse idéale ! Mais il avait vu dans ses yeux des choses si hideuses ! Son amour était mort, et elle le regardait comme l'homme qui avait ruiné ses espérances et son bonheur. Si elle le pressait de continuer la lutte, ce n'était que pour son compte personnel ; à lui le travail acharné, afin qu'elle en eût l'avantage s'il réussissait.

« Elle serait contente de ma mort. Elle serait contente ! »

Il en avait la conviction. Oh ! sans doute, elle verserait des larmes, — les larmes viennent si aisément aux femmes ! Mais le voir mort, disparu de son chemin, être délivrée de sa position anormale, entrevoir dans sa vie une nouvelle perspective ; qu'elle accueillerait bien tout cela !

Ce n'était pourtant pas le moment de rêvasser. Il fallait qu'aujourd'hui il vendît tous les objets superflus et organisât le transport du reste pour le lendemain. Il n'avait retenu que deux chambres, heureusement, étant données les circonstances. Trois auraient excédé le prix qu'il y pouvait mettre. Le loyer de ces deux pièces était de six shillings six pence, et comment,

si Amy avait consenti à le suivre, ses vingt-cinq shillings par semaine eussent-ils suffi aux dépenses de leur entretien à tous ? Comment avait-il pu prétendre se livrer à un travail littéraire quelconque dans le pêle-mêle de ce réduit, lui qui n'avait jamais été capable d'écrire une ligne que dans une stricte retraite. Dans son désespoir, il avait conçu l'impossible. Amy s'était montrée plus sage, mais dans un esprit dénué de bonté.

Vers dix heures, il allait sortir pour se mettre en quête d'acquéreurs pour ses livres, ses vêtements et autres superflus ; mais, avant qu'il fermât la porte derrière lui, un pas qui approchait sur l'escalier attira son attention. Il vit le chapeau de soie lustré d'un monsieur bien mis. C'était John Yule.

— Ah ! bonjour, s'écria John, en levant la tête. Je vois qu'une ou deux minutes de plus, et je vous manquais.

Il parlait d'une manière tout amicale et, en arrivant sur le palier, serra la main de Reardon.

— Avez-vous à sortir tout de suite, où puis-je vous dire un mot ?

— Entrez.

Ils entrèrent dans le cabinet, quelque peu en désordre ; Reardon ne fit aucune allusion aux événements, indiqua un siège et s'assit lui-même.

— Une cigarette ? dit Yule en tendant une boîte.

— Non, merci, je ne fume pas si tôt.

— Alors, je vais en allumer une, moi. Cela me rend toujours la conversation plus facile. Vous êtes sur le point de déménager, à ce que je vois ?

— En effet.

Reardon s'efforçait de parler d'une façon très naturelle, sans témoigner le moindre embarras, mais il n'y réussit pas, et son ton parut presque agressif à son visiteur.

— J'imagine que vous ferez savoir votre nouvelle adresse à Amy ?

— Certainement. Pourquoi la cacherais-je ?

— Non, non. Je n'avais pas l'intention de dire cela. Mais vous pourriez tenir la... la rupture pour définitive, voilà ce que je pensais.

Il n'y avait jamais eu d'intimité entre ces deux hommes. Reardon considérait le frère de sa femme comme assez snob et désagréablement égoïste; John Yule regardait le romancier comme un présomptueux, et, depuis peu, comme un fourbe, indigne de confiance. La conduite adoptée par Reardon lui semblait injustifiable, et il éprouvait quelque peine à le traiter de façon courtoise. Reardon, de son côté, se sentait blessé du tour que prenaient les réflexions de son beau-frère, et commençait à s'offenser de sa visite elle-même.

— Je ne tiens rien pour définitif, dit-il froidement; mais je crois qu'il n'y a rien à gagner dans une discussion sur nos difficultés. Le temps en est passé.

— C'est ce que je ne vois pas très clairement. Il me semble que le temps en est justement venu.

— Veuillez tout d'abord me dire si vous venez de la part d'Amy?

— En un sens, oui. Elle ne m'a pas envoyé, mais ma mère et moi sommes si étonnés de ce qui se passe, que nous avons cru nécessaire que l'un ou l'autre de nous vous vît.

— J'estime que tout doit rester entre Amy et moi.

— Je sais bien qu'il est généralement préférable que les difficultés entre mari et femme restent entre eux; mais, en fait, il y a dans le cas présent des circonstances spéciales. Je ne pense pas qu'il me soit nécessaire d'insister.

Reardon ne put trouver aucune réplique convenable. Il comprenait à quoi Yule faisait allusion, et commença de mesurer toute l'étendue de son humiliation.

— Vous voulez dire sans doute...

Mais la parole lui manqua.

— Ma foi, nous aimerions vraiment savoir combien de temps on compte laisser Amy chez sa mère.

John était complètement maître de lui; il fallait

beaucoup pour troubler son égalité d'âme. Il fumait sa cigarette, adaptée à un bout d'ambre, et paraissait se délecter à sa saveur. Reardon se surprit en train d'observer la correction parfaite des chaussures et du pantalon du jeune homme.

— Cela dépend entièrement de ma femme elle-même, répliqua-t-il machinalement.

— Comment ?

— Je lui offre tout ce que je puis offrir comme foyer.

Reardon se sentait un pauvre hère, pitoyable, et il se prenait à haïr l'homme bien mis qui lui infligeait cette sensation.

— Mais, en vérité, Reardon, reprit ce dernier, en décroisant et recroisant ses jambes, vous me dites sérieusement que vous comptez qu'Amy ira vivre dans un logement tel que vous pouvez en trouver avec un revenu d'un pound par semaine ?

Il lorgna son beau-frère avec une certaine hauteur. Celui-ci retenait avec peine les paroles de colère qui lui montaient aux lèvres.

— Tout ce que je puis dire, repartit-il enfin, c'est qu'aussitôt que je pourrai avoir un foyer sortable, je donnerai à ma femme l'occasion de me revenir.

— Mais quand sera-ce, à peu près, je vous prie ?

John avait dépassé la mesure ; il était trop franchement méprisant.

— Je ne vous reconnais pas le droit de m'interroger de la sorte, s'exclama Reardon. Avec Mrs Yule, j'aurais fait tous mes efforts pour supporter patiemment ces questions, si elle me les avait adressées, mais vous n'êtes pas qualifié pour les faire, et, en tout cas, pas de cette manière.

— Je regrette beaucoup que vous parliez ainsi, Reardon, dit Yule, avec une tranquille insolence. Cela me confirme dans certaines idées fâcheuses.

— Que voulez-vous dire ?

— Dame ! On ne peut s'empêcher de penser que vous paraissez un peu trop à votre aise dans ces conjonctures.

Ce n'est pas, vous le savez, un fait courant, pour une femme, d'être renvoyée à sa famille...

Reardon ne put supporter de telles paroles. Il interrompit vivement :

— Je ne peux pas discuter cela avec vous. Vous êtes absolument incapable de me comprendre, moi et ma situation, absolument incapable ! Il serait inutile de me défendre. Libre à vous d'envisager les choses du point de vue qui vous semble naturel.

John, ayant fini sa cigarette, se leva.

— Le point de vue naturel en est singulièrement désagréable, dit-il. Toutefois je n'ai pas l'intention de disputer avec vous. Je veux seulement vous dire ceci : comme je partage les dépenses de la maison de ma mère, cette question me touche directement, et j'ajouterai qu'elle devrait vous toucher vous-même beaucoup plus qu'elle ne paraît le faire.

Reardon, déjà confus de sa violence, ne répliqua point à cette observation.

— Elle me touchera, articula-t-il enfin, froidement. Vous l'avez posée devant moi de façon assez claire ; vous n'aurez pas parlé en vain. Désirez-vous me dire autre chose ?

— Je ne crois pas. Merci.

Ils se séparèrent avec une politesse froide, et Reardon ferma la porte sur son visiteur.

Quand il sortit lui-même, ce fut avec un projet très différent de celui qui l'occupait une demi-heure auparavant. La manière dont John lui avait exposé la situation lui rendait impossible d'agir comme il se l'était proposé. Sa femme, trop évidemment, ne viendrait jamais reprendre sa place à son pauvre foyer, mais elle avait le droit de réclamer de lui le soutien matériel qu'il était en son pouvoir de lui offrir. Après une courte recherche, il trouva donc un revendeur de meubles qu'il engagea à se présenter aussitôt que possible à son domicile pour affaires.

Le marché fut rapidement bâclé, et le revendeur, qui avait cette œillade méfiante caractéristique des

gens de sa classe, se retira. Alors Reardon se mit en devoir d'en finir avec ses livres ; vers une heure et demie il les avait brocantés pour une couple de guinées. A deux heures, vint le camion qui devait emporter le mobilier, et, à quatre heures, rien ne restait plus dans l'appartement que ce qui était destiné au déménagement du lendemain.

La première chose à faire, maintenant, était d'aller à Islington se débarrasser des trois chambres, et en louer une seule au moindre prix possible. En chemin, il entra dans une taverne pour apaiser sa faim, car il n'avait rien pris depuis le déjeuner. Il mit deux heures à découvrir la mansarde idéale, et finit par la trouver dans une étroite petite ruelle partant d'Upper Street. Le prix en était d'une demi-couronne par semaine.

A sept heures, il s'assit dans la pièce qui portait autrefois le nom de cabinet de travail, et écrivit la lettre suivante :

« Vous trouverez sous ce pli vingt pounds. On m'a rappelé que votre famille aura à supporter les frais de votre entretien ; il m'a donc semblé préférable de vendre le mobilier, et je vous envoie tout ce que je peux épargner pour l'instant. Vous recevrez demain une caisse contenant divers objets que je ne me suis pas reconnu le droit de vendre. Dès que je commencerai à toucher mon salaire de Carter, la moitié vous en sera envoyée toutes les semaines. Voici mon adresse : 5, Manville Street, Upper Street, Islington.

« EDWIN REARDON. »

Il mit l'argent sous enveloppe et l'adressa à sa femme. Comme il tenait à ce qu'elle le reçût le soir même, il ne trouva pas d'autre moyen de s'en assurer que de le porter en personne. Il prit donc le train pour Westbourne Park et s'achemina vers la demeure de Mrs Yule. A cette heure-ci, la famille dînait, probablement ; la fenêtre de la salle à manger était, en effet, éclairée, tandis que celles du salon étaient plongées dans l'ombre. Après une courte hésitation, il pressa

le timbre du service. La porte s'ouvrit. Il tendit la lettre à la domestique en lui disant de la remettre aussitôt à Mrs Reardon. Et il s'éloigna rapidement, en jetant un dernier coup d'œil furtif à la fenêtre éclairée. ... Peut-être Amy était-elle en train de se délecter au confort inaccoutumé qui l'entourait.

Lorsqu'il revint à ce qui avait été son foyer, la nudité de ces pièces lui poigna le cœur. Une heure ou deux avaient suffi à cette dévastation ; rien ne demeurait plus sur le parquet, sans tapis, que les objets indispensables qu'il allait emporter dans son désert, ces quelques vestiges de civilisation dont les plus pauvres ne peuvent guère se dispenser. La colère, la révolte, le sentiment d'un amour outragé, mille passions confuses l'avaient soutenu à travers cette journée de peine ; maintenant, il avait le loisir d'éprouver à quel point il était abattu. Il se jeta sur son canapé-lit et y resta pendant plus d'une heure, dans un engourdissement du corps et de l'âme.

Mais, avant qu'il pût dormir, il lui fallait apaiser sa faim. Bien qu'il fît froid, il n'eût pas le courage de faire du feu : il trouva quelques restes dans le buffet et les mangea à la façon d'un ouvrier fatigué, l'assiette sur ses genoux, et à l'aide de ses doigts et d'un couteau. Qu'avait-il besoin de faire le délicat ?

Il se sentait absolument seul au monde. Sauf Biffen, nulle part, aucun être humain ne l'accueillerait avec plaisir. Ces pièces dénudées étaient le symbole de sa vie ; en perdant son argent, il avait tout perdu. « Sois reconnaissant de subsister et de ce que ces débris de nourriture te soient encore octroyés. L'homme n'a, en ce monde, droit à rien, s'il ne le peut payer. T'imaginais-tu que l'amour faisait exception ? Idéaliste absurde ! L'amour est une des premières choses que la pauvreté épouvante et mette en fuite. Va, et vis de tes douze shillings par semaine et de tes souvenirs du passé. »

Dans cette même chambre, il était avec Amy, au retour de leur voyage de noces. « M'aimeras-tu toujours comme aujourd'hui ? — Toujours ! Toujours ! — Même

si je te désappointais ? Si je ne réussissais pas ? — En quoi cela pourrait-il altérer mon amour ? » Les voix semblaient flotter encore, ici, comme un écho faible, triste ; si peu de temps s'était écoulé depuis que ces paroles avaient été prononcées !

C'était sa faute. Un homme ne doit pas échouer, encore moins doit-il compter que les autres auront le temps de regarder en arrière, vers lui, ou de le plaindre, s'il tombe dans la violence de la mêlée. Ceux qui le suivent piétineront son corps ; ils ne peuvent faire autrement, poussés en avant qu'ils sont eux-mêmes par une pression irrésistible.

Il dormit quelques heures, puis resta couché à observer la clarté de l'aube découvrant sa désolation.

Le courrier du matin lui apporta une large et lourde enveloppe dont l'aspect le surprit un instant. Mais il reconnut l'écriture et comprit. Le directeur du *Wayside* lui demandait, par une lettre aimable, la permission de lui renvoyer l'article sur les Lettres de Pline, qui lui avait été récemment soumis. Il regrettait de ne pas le trouver tout à fait aussi intéressant que les autres écrits issus de la plume de M. Reardon.

Quelle bagatelle ! Pour la première fois, Reardon reçut sans chagrin une de ses élucubrations refusées. Il rit même de l'harmonieux ensemble de la situation. L'argent aurait été le bienvenu, mais, par là même, on aurait pu deviner qu'il ne viendrait point.

Aux environs de midi, arriva le camion qui devait transporter ses effets à sa chambre d'Islington. Il avait terminé les derniers détails d'affaires relatifs à l'appartement, et se trouvait libre de retourner au monde obscur d'où il s'était élevé. Il sentait que, pendant ces deux années et demie, il avait joué un rôle, pour ainsi dire, Vivre à la manière des gens qui jouissent de rentes assurées ne lui était pas naturel ; il appartenait à la catégorie des salariés de hasard. En arrière donc, vers l'obscurité !

Il s'en alla prendre le train pour King's Cross et, de là, monta à sa petite ruelle. Manville Street n'était pas

malpropre à l'excès, l'apparence de la maison où il avait pris gîte n'avait rien d'alarmant, et la femme qui la tenait était d'aspect honnête. Amy aurait certainement reculé d'horreur, mais, pour quiconque a l'expérience des mansardes de Londres, celle-ci en était un échantillon assez favorable. La porte fermait mieux que celle du pauvre Biffen, et le plancher n'offrait pas en trop grand nombre de ces fentes qui laissent passer des vents-coulis transperçants ; à la fenêtre, pas un carreau cassé, pas un ! Un homme vivrait ici dans le confort si la mémoire pouvait être abolie.

— Il est venu une lettre pour vous, dit l'hôtesse, en le recevant. Vous la trouverez sur votre cheminée.

Il monta en hâte. La lettre devait être d'Amy, personne autre ne sachant son adresse. C'était d'elle en effet ; elle contenait ces mots :

« Puisque vous avez vraiment vendu le mobilier, j'accepte la moitié de l'argent que vous m'envoyez ; car il faut que j'achète des vêtements pour Willie et pour moi. Mais je vous renverrai l'autre moitié aussi vite que possible. Quant à votre proposition de me donner la moitié de ce que vous recevrez de Mr Carter, elle me paraît ridicule et je ne veux en aucun cas l'accepter. Si vous abandonnez sérieusement tout espoir du côté de la littérature, je considère que vous nous devez de faire tous vos efforts pour arriver à obtenir une position convenable à un homme de votre éducation.

« Amy Reardon. »

Sans doute, Amy croyait de son devoir d'écrire en ces termes. Pas un mot de sympathie ; il fallait qu'il comprît que lui seul était blâmable, et que le sort de sa femme égalait le sien en cruauté.

Le sac qu'il avait apporté avec lui contenait tout ce qu'il fallait pour écrire. Debout, contre la cheminée, il traça aussitôt une réponse à cette lettre.

« L'argent est pour votre entretien, jusqu'au dernier penny. S'il me revient, je le renverrai encore. Si vous refusez de vous en servir, vous aurez la bonté de le

mettre de côté et de le considérer comme appartenant à Willie. L'autre argent, dont je parlais, vous sera envoyé une fois par mois. Puisque nos affaires ne restent plus entre nous seuls, je dois songer à me défendre contre quiconque se croirait autorisé à me reprocher de ne pas faire pour vous ce que je pourrais. Je vous remercie de votre avis; mais souvenez-vous qu'en me retirant votre affection, vous avez perdu tout droit à me donner des conseils. »

Il sortit et jeta cette lettre à la boîte la plus voisine.

Vers trois heures, l'ameublement de sa chambre était terminé. Il n'avait pas conservé de tapis, — c'était du luxe et il ne devait pas s'en permettre. Ses quelque vingt volumes seraient rangés sur la cheminée, ses vêtements resteraient dans sa malle. Les tasses, assiettes, couteaux, fourchettes et cuillères se caseraient dans le petit placard ouvert, dont la partie inférieure abriterait sa provision de charbon. Quand tout fut en ordre, il prit de l'eau au robinet du palier, se lava, puis ressortit, son sac à la main, pour faire des emplettes : un pain, du beurre, du sucre, du lait concentré; il avait apporté un reste de thé; il alluma un feu aussi exigu que possible, y plaça sa bouilloire et s'assit pour méditer.

Comme tout cela lui était familier ! Et désagréable ? Non pas, car il lui semblait être ramené aux jours où il travaillait en vue d'un but si bon. C'était comme un renouveau de jeunesse.

Il ne voulait pas penser à Amy. Elle pouvait, sachant sa détresse amère, lui écrire en termes durs, froids, sans même une nuance de sentiment féminin. Si jamais ils devaient se retrouver, ce serait à elle de faire le premier pas. Il n'avait plus de tendresse pour elle, jusqu'à ce qu'elle eût lutté pour la reconquérir.

Le lendemain matin, il se rendit à l'hôpital pour voir Carter. Le regard et le sourire particulier du secrétaire semblèrent trahir la connaissance de ce qui s'était passé depuis dimanche, et ses premières paroles confirmèrent cette impression de Reardon.

— J'ai appris que vous avez déménagé.

— Oui. J'aurais dû vous donner ma nouvelle adresse.

Le ton de Reardon laissait à entendre que d'autres réflexions sur ce sujet seraient mal reçues.

Nonchalamment, Carter inscrivit cette nouvelle adresse.

— Vous désirez toujours continuer cette affaire ?

— Certainement.

— Alors, venez déjeuner avec moi, puis nous irons dans City Road et parlerons des choses sur place.

Le fringant jeune homme n'était pas tout à fait aussi naturel qu'à son ordinaire; mais il s'efforçait visiblement de montrer que le retour à leurs anciens rapports de chef à employé ne modifierait en rien les relations amicales qui s'étaient formées depuis ; l'invitation à déjeuner n'avait certainement pas d'autre propos.

— Je suppose, dit Carter, une fois assis dans une salle de restaurant, que vous ne refuseriez pas quelque chose de mieux, si l'occasion s'en présentait ?

— Je l'accepterais, cela va sans dire.

— Alors, il vous convient que j'aie l'œil au guet ? Je n'ai rien en vue... rien. Mais cela peut se trouver.

— Je vous serais obligé d'y penser.

S'étant décidé à cette concession, Reardon se sentit plus à l'aise. Dans quel but maintiendrait-il des prétextes transparents ? Son devoir certain était de gagner autant d'argent que possible, de n'importe quelle manière. Que l'homme de lettres aille à l'oubli ; il était en train de chercher un emploi lucratif, absolument comme s'il n'avait jamais écrit une ligne dans sa vie.

Amy ne renvoya pas les dix pounds et ne récrivit point. Ainsi, elle accepterait probablement la moitié de ses appointements, et il en était satisfait. Sa demi-couronne de loyer payée lui laisserait dix shillings. Il ne comptait pas les quelque trois pounds qui lui restaient encore, en réserve pour les imprévus. Dix shillings par semaine suffisaient à ses besoins ; dans l'ancien temps, il y avait trouvé de quoi mettre son esprit en parfait repos.

Le jour vint où il entra en fonctions dans City Road. Il ne fallut qu'une heure ou deux pour que tout le temps intermédiaire lui parût comme biffé ; il se retrouvait encore une fois aux jours antérieurs à sa réputation, redevenu un commis inoffensif, un honnête salarié.

XX

LA FIN DE L'ATTENTE

Ce fut plus de quinze jours après l'installation de Reardon à Islington que Jasper Milvain entendit parler, pour la première fois, de ce qui était survenu chez eux, par Whelpdale qu'il, rencontra sortant des bureaux du *Wayside*. Il s'était proposé de consacrer sa soirée à l'achèvement d'un travail pressant, mais il eut une peine singulière à s'y mettre. Sur les huit heures, il y renonça tout à fait, revêtit la livrée mondaine, et s'achemina du côté de Westbourne Park, vers la demeure de Mrs Edmund Yule. S'étant enquis de la présence de Mrs Yule, auprès de la domestique qui lui ouvrit la porte, il en reçut une réponse affirmative, et fut rapidement introduit dans le salon, où il trouva la maîtresse de céans, son fils et Mrs Carter. Quant à Mrs Reardon, son regard la chercha en vain.

— Que je suis aise de votre visite, dit Mrs Yule, d'un ton de confidence. Je désirais vous voir. Vous savez certainement nos tristes soucis?

— Je ne les ai appris qu'aujourd'hui même.

— Par M. Reardon ?

— Non. Je ne l'ai pas vu.

— Je souhaiterais que vous l'eussiez vu. Nous au-

rions tant voulu savoir quelle impression il vous aurait faite !

— Quelle impression il m'aurait faite !

— Ma mère s'est fourré dans la tête, intervint John, qu'il n'est pas absolument *compos mentis*. J'accorde qu'il s'est comporté assez bizarrement la dernière fois que je l'ai vu.

— Et mon mari le trouve un peu étrange, fit observer Mrs Carter.

— Il est rentré à l'hôpital, à ce que j'ai compris ?

— A une nouvelle annexe qui vient d'être ouverte dans City Road, répondit Mrs Yule, et il habite un affreux endroit, une des plus abominables ruelles de la plus horrible partie d'Islington. Je serais allée le voir, mais vraiment j'ai peur ; on me dépeint le lieu sous des couleurs telles ! Et chacun s'accorde à trouver à M. Reardon un air si sauvage, il parle de façon si étrange...

— Entre nous, dit John, ce n'est pas la peine d'exagérer. Qu'il habite un ignoble bouge, c'est vrai, et Carter dit qu'il a l'air affreusement malade ; mais, en somme, il peut avoir son bon sens autant que nous.

Jasper n'éprouvait pas un étonnement médiocre en écoutant cette conversation.

— Et Mrs Reardon ? s'informa-t-il.

— Elle est malheureusement loin d'être bien, répondit Mrs Yule. Elle a dû garder la chambre aujourd'hui. Vous pouvez imaginer quel coup tout ceci a été pour elle ; c'est venu avec une soudaineté si extraordinaire ! Son mari lui a annoncé, sans un mot pour l'y préparer, qu'il avait accepté un emploi et qu'il allait déménager immédiatement pour l'East End. Pensez donc ! Et cela au moment où, comme vous savez, il avait résolu d'aller à la côte sud pour écrire son prochain livre, sous l'influence de l'air salin. Il n'était rien moins que bien portant, et nous étions tous d'accord pour lui conseiller de passer l'été au bord de la mer. Il semblait préférable qu'il y fût seul ; bien entendu, Mrs Reardon y serait allée passer quelques jours de temps en temps.

Et, en un clin d'œil, voilà tout bouleversé ! Et d'une façon si épouvantable ! Je ne peux pas croire que ce soit là la manière d'agir d'un homme sain d'esprit.

Jasper comprenait bien qu'on aurait pu expliquer l'événement en des termes plus simples ; mais il était naturel que Mrs Yule dérobât à la vue d'autrui la cause véritable, suffisante, mais vulgaire, de la conduite de son gendre.

— Vous voyez dans quelle triste position nous sommes, continua l'euphémiste personne. Ce serait si aimable de votre part d'aller le voir, Monsieur Milvain, insista-t-elle. Nous aimerions tant connaître votre opinion !

— J'irai très certainement, répondit Jasper ; voulez-vous me donner son adresse ?

Sa visite dura une heure et, avant qu'il se retirât, le sujet fut discuté avec un peu plus de franchise qu'au début ; le mot « argent » fut même une ou deux fois prononcé.

On venait de faire avancer un cab pour Mrs Carter, et elle prit congé de ses amis en réfrénant sa gaieté naturelle, pour adopter un ton de circonstance. Un instant après, Milvain se retira à son tour.

Il n'avait pas fait plus de vingt mètres, de la maison de ses amis au bout de la rue silencieuse où elle était située, quand un homme en tourna le coin, venant vers lui. Tout de suile, il reconnut cette silhouette et se trouva bientôt face à face avec Reardon. Ils s'arrêtèrent tous deux. Jasper tendit la main, l'autre ne parut pas s'en apercevoir.

— Vous venez de chez Mrs Yule ? dit-il avec un sourire étrange.

A la lueur du bec de gaz, son visage apparaissait pâle et défait, et il attachait sur Jasper un regard fixe.

— Oui, j'en viens. Et, à vrai dire, j'y suis allé pour savoir votre adresse. Pourquoi ne m'avez-vous pas mis au courant de tout ça ?

— Vous êtes allé à l'appartement ?

— Non, c'est Whelpdale qui m'a tout appris.

Reardon se retourna dans la direction d'où il était venu, et se mit à marcher lentement ; Jasper le suivit.

— Je crains qu'il n'y ait quelque malentendu entre nous, Reardon, dit Milvain, jetant un coup d'œil sur son compagnon.

— Il y a quelque malentendu entre moi et tout le monde, répondit-il d'une voix singulière.

— Vous voyez les choses trop en noir. A propos, est-ce que je vous retiens ? Vous alliez...

— Nulle part.

— Alors, venez chez moi et tâchons de causer un peu plus selon notre ancienne manière.

— Votre ancienne manière de causer n'est pas fort de mon goût, Milvain. Elle m'a coûté trop cher !

Jasper le regarda. L'hypothèse de Mrs Yule, tenue pour extravagante, avait-elle quelque fondement ? Cette réponse paraissait si dépourvue de sens, et si peu conforme au ton habituel de Reardon, que le jeune homme éprouva une alarme soudaine.

— Vous a coûté trop cher ?... Je ne vous comprends pas.

Ils avaient tourné dans une voie plus large qui, néanmoins, était peu passante à cette heure. Reardon, les mains enfoncées dans les poches de son piteux pardessus, la tête inclinée, inconscient de tout, allait d'un pas lent. Il différa sa réponse pendant quelques minutes, puis dit, d'une voix mal assurée :

— Votre manière de parler a toujours tendu à la glorification du succès. Vous avez toujours insisté sur ce point comme sur le but unique qu'un homme doive se proposer. Si vous aviez parlé de la sorte devant moi tout seul, c'eût été sans importance, mais quelqu'un d'autre se trouvait généralement là. Vos paroles ont produit leur effet ; je peux le constater aujourd'hui. C'est à vous en partie que je dois d'être délaissé, maintenant qu'il n'y a plus d'espoir que je réussisse jamais.

Le premier mouvement de Jasper fut d'opposer à cette accusation un démenti indigné ; mais un senti-

ment de compassion prévalut. Il était trop pénible de voir ce vaincu errer dans la nuit, près de la maison où sa femme et son enfant jouissaient d'un abri confortable, et l'accent dont il parlait révélait une souffrance trop profonde.

— Vous dites là une chose incroyable, répliqua Jasper. J'ignore naturellement ce qui s'est passé entre votre femme et vous ; mais je suis convaincu que je n'ai pas plus de part à ce qui est arrivé que n'importe quelle autre de vos relations.

— Vous pouvez être aussi convaincu qu'il vous plaira, mais vos paroles et votre exemple ont influencé ma femme contre moi. Ce n'a pas été votre intention, je ne le suppose pas un instant. C'est l'effet de ma mauvaise fortune, voilà tout.

— Que je n'aie pas eu d'intention pareille, vous avez à peine besoin de le dire, me semble-t-il. Mais vous vous trompez étrangement. Je crains de parler avec trop de franchise, je crains de vous blesser ; mais vous rappelez-vous certaine chose que j'ai dite à l'époque de votre mariage ? Cela ne vous a guère plu alors, et certainement il ne peut vous être agréable de vous le rappeler aujourd'hui. Si vous pensez que votre femme s'est désaffectionnée de vous parce que vous êtes malheureux, il n'est pas besoin, pour expliquer ce fait, de rechercher l'influence d'autrui.

Reardon tourna la tête vers son compagnon.

— Ainsi, vous avez toujours regardé ma femme comme capable de me manquer dans l'adversité?

— Je ne me soucie pas de répondre à une question posée de cette manière. Si nous ne devons plus causer avec la même ancienne intimité, il vaut beaucoup mieux ne pas discuter des sujets comme celui-ci.

— Bon ; en somme, vous avez répondu. Assurément, je me souviens des paroles auxquelles vous faites allusion, mais que vous ayez alors eu raison ou tort ne change rien à ce que je dis.

Il parlait d'un ton opiniâtre et pesant, comme si la fatigue mentale ne lui permettait pas d'en dire davantage.

— Il est impossible d'argumenter contre une pareille accusation, dit Milvain. Je suis persuadé qu'elle est fausse ; c'est tout ce que je puis répondre. Mais peut-être supposez-vous que cette influence extraordinaire que vous m'attribuez, s'exerce encore contre vous ?

— Je n'en sais rien, répliqua Reardon, de la même voix blanche.

— Eh bien, comme je vous le disais, cette visite est ma première à Mrs Yule, depuis que votre femme est chez elle, et je n'ai pas vu Mrs Reardon. Elle ne va pas très bien et garde la chambre. Je suis bien aise qu'il en ait été ainsi... de ne l'avoir pas vue, veux-je dire. Dorénavant, je me tiendrai à l'écart de tous les membres de la famille, aussi longtemps du moins que votre femme restera auprès d'eux. Je ne soufflerai mot de ceci à personne, bien entendu ; ce serait impossible. Mais vous n'aurez pas à craindre que je vous desserve. Ma parole ! Vous faites de moi un aimable personnage.

— J'ai dit ce que je ne voulais pas dire et ce que je n'aurais pas dû dire. Il se peut que vous m'interprétiez mal ; je n'y puis rien.

En réalité, Reardon, qui marchait depuis des heures, était exténué. Il devint muet. Jasper, qui dénaturait à dessein, quoique sans maligne intention, les paroles de son compagnon, se tut, lui aussi. Au fond, il ne croyait pas que ses causeries avec Amy eussent sérieusement influé sur le cours des événements ; pourtant, il ne pouvait se dissimuler que, maintes fois, en tête-à-tête, il lui avait dit des choses qu'il n'aurait guère laissé échapper en présence de son mari : de petites phrases dépréciatives, plus coupables par le ton que par les termes, et qui provenaient de son désir de ne jamais perdre une occasion d'affir mer sa supériorité. Lui aussi était faible, mais d'une faiblesse bien différente de celle de Reardon. Il avait, lui, la faiblesse de la vanité qui, parfois, induit un homme à des perfidies dont il se croirait à peine capable. Sa propre conscience l'accusant, il se retrancha dans

la feinte d'une interprétation erronée, faux-fuyant qui était à son tour un signe de petitesse.

Ils arrivèrent près de Westbourne Park.

— Vous habitez loin d'ici, dit Jasper froidement. Prenez-vous le train ?

— Non. Vous disiez que ma femme était malade ?

— Oh ! pas malade. Du moins je n'ai pas compris que ce fût rien de sérieux. Pourquoi ne retournez-vous pas vers la maison ?

— Je suis juge de mes affaires.

— C'est vrai ; je vous demande pardon. Comme je prends le train ici, je vais vous souhaiter le bonsoir.

Il se firent une inclination de tête, mais ne se donnèrent pas la main.

XXI

M. YULE S'ABSENTE

Depuis les incidents domestiques auxquels avait donné lieu la désagréable notice du *Current*, un changement constant, quoique insensible pour d'autres que pour les deux intéressés, s'était produit dans les relations d'Alfred Yule avec sa fille. En apparence, ils travaillaient ensemble et s'entretenaient comme de coutume. Mais Marian pouvait sentir à bien des nuances subtiles que son père n'avait plus en elle la même confiance, et qu'il ne prenait plus le même plaisir qu'autrefois à l'excellente exactitude de son travail ; de son côté, Yule s'apercevait trop clairement que la jeune fille était préoccupée d'autre chose que de son ancien désir de l'aider et de le satisfaire, qu'elle vivait d'une vie nouvelle, personnelle, étrangère à la sienne et, à certains égards, inconciliable même avec l'existence dans laquelle il souhaitait la confirmer. Il n'y eut pas de reprise d'hostilités ouvertes ; mais, fréquemment, leurs conversations s'arrêtaient, par un accord tacite, à un point où la divergence devenait menaçante et, pour Yule, chacun de ces avertissements était une source d'irritation vive. Il craignait de provoquer Marian, et cette crainte ajoutait à son ennui une torture pour son orgueil.

Hormis les relations constantes de sa fille avec les miss Milvain, il ne savait rien et ne pouvait rien découvrir des termes dans lesquels elle se trouvait avec leur frère, et cette ignorance lui était plus pénible à supporter que ne lui eût été la pleine certitude d'un fait désagréable. Qu'un individu de l'espèce de Jasper Milvain, — dont le nom s'imposait de temps en temps à son attention comme celui d'une des gloires naissantes des périodiques, et de l'homme-lige de l'inqualifiable Fadge, — qu'un jeune homme de si bel avenir pût s'attacher sérieusement à une jeune fille comme Marian, lui paraissait au plus haut point improbable, sauf pourtant un cas unique, celui où Milvain, dont le flair de la fortune était assurément fort subtil, verrait en elle la nièce du vieux Richard Yule, et la jugerait digne par là de n'être point perdue de vue jusqu'à ce qu'on apprît si, décidément, elle bénéficierait du décès de son oncle. Ancré dans son antipathie pour Milvain, il se persuadait qu'un mobile méprisable pouvait seul guider le jeune homme et, qu'en tout ceci, l'inquiétude du bonheur de sa fille formait en son cœur un motif non moins puissant que la prévention contre l'allié de Fadge, le critique possible de la « Prose Anglaise ».

Un élément de jalousie entrait dans les sentiments de Yule. S'il n'aimait pas Marian avec toute la chaleur qu'on peut attendre d'un père, il lui portait du moins plus d'affection qu'à toute autre créature humaine. S'il la perdait, il serait absolument seul au monde; car sa femme ne comptait pas. En outre, au point de vue intellectuel, il exigeait de Marian une fidélité absolue; l'idée que son zèle à son égard diminuait, qu'elle commençait peut-être à considérer ses travaux comme inutiles et surannés, en comparaison de ceux de la génération nouvelle, l'exaspérait. Et tel devait être le résultat de ses rapports suivis avec un individu comme ce Milvain. Il croyait le démêler dans ses paroles et ses manières, et souvent retenait avec peine un reproche ou un sarcasme, qui eût occasionné de nouveaux ennuis. Deux fois, au cours de l'été, il inter-

rogea sa femme sur les Milvain. Mais Mrs Yule n'était pas dans la confidence de Marian.

— Je sais seulement qu'elle va voir ces jeunes filles, et qu'elles écrivent des « choses ».

— Ne prononce-t-elle jamais le nom de leur frère ?

— Jamais. Je ne le lui ai pas entendu nommer depuis qu'elle m'a dit que les miss Milvain ne reviendraient plus ici.

Dans le courant du mois de juillet, il souffrit beaucoup de ses crises bilieuses habituelles, et Mrs Yule eut à supporter une part double de la mauvaise humeur, tout naturellement dirigée contre elle, dont Marian était la cause. En août, les choses allèrent un peu mieux ; mais, avec la reprise du travail, coïncida une recrudescence d'irascibilité et de férocité. Divers incidents malheureux, au point de vue professionnel, en l'avertissant, comme il le ne comprit que trop, qu'il lui devenait de plus en plus difficile de se maintenir en face des littérateurs de la nouvelle couche, exaspérèrent encore sa querelle avec la destinée.

La vie à leur foyer devint si intolérable que Marian finit par se résoudre à parler à son père. Un soir, dans le cabinet de travail, après une journée d'excessive détresse, elle rompit le silence qu'elle avait jusqu'alors observé.

— Père, dit-elle, nous ne pouvons continuer à mener une vie pareille. Depuis des mois, notre intérieur a été presque sans répit insupportable, à cause de ta perpétuelle mauvaise humeur. Maman et moi ne pouvons plus endurer cela. Quand maman est poussée à bout au point de dire qu'elle préférerait quitter la maison plutôt que de souffrir plus longtemps ce qu'elle souffre, j'aurais tort si je ne te parlais pas. Pourquoi es-tu si dur ? pourquoi fais-tu de notre intérieur un enfer ? J'en souffre trop. Tu exiges trop de patience.

— Tu veux dire que j'exige de toi trop de travail ? dit le père avec un regard qui aurait pu s'adresser à un commis récalcitrant.

— Non, mais que tu rends les conditions de mon tra-

vail trop pénibles. Je vis dans une crainte perpétuelle de ta colère.

— Vraiment ? Quand t'ai-je donc jamais maltraitée ou menacée ?

— Je me dis souvent que les menaces et même les mauvais traitements seraient plus faciles à supporter que cette invariable humeur noire qui paraît toujours prête à éclater en violence.

— Je te suis obligé de cette critique de mon caractère et de ma manière d'être ; il est dommage que je sois trop vieux pour me réformer. La vie m'a fait ce que je suis, et j'aurais cru que tu la connaissais assez, cette vie, pour pouvoir excuser chez moi un défaut de jovialité.

L'ironie de cette laborieuse période était pleine d'auto-commisération. En la terminant, sa voix trembla et un frémissement courut dans toute sa rigide personne.

— Ce n'est pas du défaut de jovialité qu'il s'agit, papa. Cela n'aurait jamais pu m'amener à te parler ainsi.

— Si tu désires de moi l'aveu que je suis d'un mauvais caractère, rechigné, intraitable, je ne fais aucune difficulté pour le concéder. Le reproche ne manque pas de fondement. Je ne puis que te poser encore une fois cette question : quelles sont les circonstances qui ont ruiné mon caractère ? Quand tu te présentes ici, armée d'un acte d'accusation général contre ma façon d'être, je ne puis concevoir ce que tu me demandes, ce que tu désires de moi. Veuille t'expliquer clairement. M'insinues-tu de prendre des dispositions pour vous entretenir, toi et ta mère, hors de mon intolérable présence ? Mon revenu n'est pas lourd, comme tu dois le savoir ; mais, sans nul doute, si une requête de ce genre m'est sérieusement adressée, je devrai faire tout mon possible pour y obtempérer.

— Je suis profondément peinée que tu ne puisses mieux me comprendre, papa.

— Je le regrette. Il me semble que nous nous com-

prenions jadis, mais c'était avant que tu fusses soumise à des influences étrangères.

Dans sa disposition d'esprit intraitable, il était prêt à exprimer toute pensée de nature à embrouiller l'objet du débat. Cette dernière allusion lui fut inspirée par une soudaine angoisse de regret de la peine qu'il causait à Marian ; il se défendit contre le reproche de sa conscience, en dévoilant le motif véritable d'une bonne part de son aigreur.

— Je ne suis soumise à aucune influence qui te soit hostile, répliqua Marian.

— Tu le crois, sans doute, mais, en pareille matière, il t'est fort aisé de te méprendre.

— Oh ! je sais très bien ce que tu veux dire, et je peux t'assurer que je ne me méprends aucunement.

Yule darda sur elle un regard inquisiteur.

— Peux-tu nier être en termes amicaux avec... avec quelqu'un qui, en toute occasion, prendrait plaisir à m'offenser ?

— Je ne suis amie avec personne de ce genre. Veux-tu me dire à qui tu penses ?

— Ce serait inutile. Je n'ai nul désir de discuter un sujet sur lequel nous différerions d'opinion sans aucun profit.

Marian garda le silence pendant un instant, puis dit d'une voix basse, mal assurée.

— C'est peut-être parce que nous n'en parlons jamais que nous sommes si loin de nous entendre. Si tu crois que M. Milvain est ton ennemi, et prendrait plaisir à t'offenser, tu te trompes cruellement.

— Quand je vois un homme intimement lié à mon pire ennemi et briguant ses faveurs, j'ai quelque raison de croire qu'il saisirait avec empressement la première bonne occasion de me blesser. On n'a pas besoin d'être très versé dans la connaissance de la nature humaine pour avoir la certitude de ces choses-là.

— Mais je connais M. Milvain.

— Tu le connais ?

— Beaucoup mieux que tu ne peux le connaître toi-

même, bien sûr. Tu tires des conclusions de principes généraux, mais je sais qu'ils ne s'appliquent pas à ce cas particulier.

— Je ne doute pas de ta parfaite sincérité en pensant ainsi, et je répète que nous n'avons rien à gagner à cette discussion.

— Il faut que je te dise une chose. Tu te trompais absolument en accusant M. Milvain d'être l'auteur de cette critique du *Current*. Il m'a lui-même affirmé qu'il n'avait rien du tout à y voir.

Yule l'observa à la dérobée, et son visage trahit une sollicitude qui, toutefois, se changea bientôt en un sourire sarcastique.

— La parole de ce monsieur a de la valeur pour toi, sans aucun doute.

— Papa, que veux-tu dire? s'écria Marian, dont les yeux, soudain, eurent une flambée de colère. Penses-tu que M. Milvain me mentirait?

— Je ne jurerais pas que c'est impossible, riposta le père, du même ton que tout à l'heure.

— Mais... quel droit as-tu de l'insulter si grossièrement?

— J'ai tous les droits, ma chère enfant, d'exprimer mon opinion sur lui ou sur tout autre, pourvu que je le fasse en toute honnêteté. Je te prie de ne pas prendre des attitudes et de ne pas me parler en langage scénique. Tu as insisté pour que je m'explique franchement, et je l'ai fait. Je t'avais avertie que nous n'allions pas nous entendre sur ce chapitre.

— Les querelles littéraires t'ont rendu incapable d'un jugement honnête en ces matières. Je voudrais en avoir à jamais fini avec cette exécrable profession, qui empoisonne l'esprit à ce point!

— Crois-moi, ma fille, dit le père d'un ton tranchant, le plus simple serait de se tenir à distance de ces gens qui pratiquent cette profession dans un esprit d'égoïsme pur, qui ne cherchent que l'avancement matériel et, quelques liens qu'ils forment, n'ont rien autre en vue que leur intérêt personnel.

Et il lui jeta un regard foudroyant, lourd de sous-entendus. Marian baissa les yeux et se perdit dans ses réflexions.

— Je parle avec une conviction profonde, reprit son père, et, bien que tu ne m'accordes guère ce motif, par désir de te mettre en garde contre les dangers auxquels ton inexpérience est exposée. Il est heureux, peut-être, que tu m'aies fourni l'occasion de cette...

A ce moment, le double coup de marteau, annonçant d'ordinaire le porteur d'un télégramme, résonna à la porte d'entrée. Yule s'arrêta court, l'oreille au guet. On entendit la domestique traverser le corridor, ouvrir la porte, puis revenir vers le cabinet de travail. C'était bien un télégramme, chose rare en cette maison. Yule déchira l'enveloppe, en lut le contenu, et resta les yeux fixés sur la feuille de papier, jusqu'à ce que la domestique demandât s'il y avait une réponse à donner au jeune employé.

— Non, pas de réponse.

Lentement, il froissa l'enveloppe et l'alla jeter dans le panier à papiers, puis il déposa le télégramme sur son pupitre. Marian, pendant ce temps, restait immobile, la tête penchée, sa véhémence était tombée ; elle avait l'air distrait et triste. Il la regarda avec une expression de déplaisir méditatif.

— Je ne sais si nous aurions quelque chose à gagner à reprendre notre entretien, dit-il d'un tout autre ton, comme si un fait de plus grande importance s'était emparé de son esprit et le rendait presque indifférent à la dispute passée. J'aurai à m'absenter demain pour quelques jours. Cette nouvelle te causera sans doute une certaine satisfaction.

Les yeux de Marian se tournèrent malgré elle vers le télégramme.

— Quant à ton travail pendant mon absence, ajouta-t-il d'un ton dur, qui avait cependant quelque chose de frémissant, d'ému, très différent par là de son intonation de tout à l'heure, — j'abandonne ce point à ta propre considération. Depuis quelque temps, je m'aper-

cevais que tu m'aidais avec moins de bon vouloir qu'auparavant, et, puisque tu en es franchement convenue, je serai désormais très peu enclin à requérir ton assistance. Je n'ai qu'à m'en remettre à toi ; consulte ta propre inclination. Tu n'as plus rien à me dire ?

— Je n'ai qu'à te prier de nous rendre, si tu peux, la vie moins pénible.

— Je réfléchirai à tes reproches : je les sais mérités, dans une certaine mesure. Tu auras moins à te plaindre de moi à l'avenir, s'il est possible.

Il se leva avec impatience, puis s'approcha du pupitre et posa la main sur le télégramme. Marian observa ce mouvement et scruta son visage ; elle le vit immobilisé dans une expression de colère. Le bras qu'il appuyait sur la table tremblait violemment. Après un arrêt d'une seconde, il ajouta d'une voix sourde :

— Retire-toi. Je te reparlerai demain matin.

Marian obéit aussitôt, impressionnée, sans se rendre compte pourquoi, et elle rejoignit au salon sa mère qui l'attendait, anxieuse. La soirée se passa tristement. Epuisée par les émotions, Marian alla se coucher de bonne heure, et même elle dormit le matin plus tard que de coutume ; en descendant, elle trouva son père déjà à table. Ils ne se dirent pas bonjour et aucune parole ne fut prononcée pendant le repas. Marian remarqua que sa mère la regardait avec une gravité particulière, mais elle se sentait malade et abattue, et ne pouvait fixer ses idées sur aucun sujet.

En sortant de table, son père lui dit :

— J'ai à te parler un instant. Je vais dans mon cabinet.

Elle l'y rejoignit très vite. Il la regarda froidement, et dit, d'une voix sèche :

— Le télégramme d'hier soir m'annonçait la mort de ton oncle.

— Mort !

— Mort d'une attaque d'apoplexie foudroyante à un meeting de Wattleborough. Je vais partir ce matin et resterai, il va sans dire, jusqu'après l'enterrement. Je

ne vois pas de nécessité à ce que tu m'accompagnes, à moins, bien entendu, que tu ne le désires.

— Non, je ferai ce que tu voudras.

Et, une heure plus tard, Yule quitta la maison sans faire ses adieux.

Dans le courant de la matinée, Marian travaillait dans le cabinet de son père, — ou tâchait de travailler, car elle ne parvenait pas à fixer son attention sur ce qui l'occupait, — quand Mrs Yule entra, et, avec plus de timidité encore qu'à l'ordinaire, se mit à parler à sa fille de la mort de leur parent.

— Marian, penses-tu que ton père devienne riche ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, maman. Nous le saurons sans doute bientôt.

Ele parlait d'un ton rêveur. Il lui semblait qu'il s'agissait d'un fait la concernant à peine, de vagues possibilités qui n'affectaient pas les habitudes de sa pensée.

— Si cela arrive, continua Mrs Yule, d'une voix basse de détresse, je ne sais pas ce que je ferai !

Marian la regarda d'un air interrogateur. Sa mère poursuivit :

— Je ne peux pas souhaiter que cela n'arrive pas, je ne le peux pas, à cause de lui et de toi ; mais je ne sais pas ce que je ferai. Il trouverait que je le gêne plus que jamais. Il voudrait avoir une grande maison et vivre de façon toute différente, et, alors, comment pourrais-je m'en tirer ? Je ne pourrais pas me montrer ; il aurait trop honte de moi. Je ne serais pas à ma place ; toi-même tu rougirais de moi.

— Il ne faut pas dire cela, maman. Je ne t'ai jamais donné aucune raison de penser ainsi.

— Non, ma chérie, non ; mais ce ne serait que naturel. Je ne pourrais pas mener le genre de vie pour lequel vous êtes faits. Je ne serais qu'une gêne et un objet de honte pour vous deux.

— Pour moi, tu ne serais jamais une gêne ni un objet de honte, tu peux en être sûre. Et, quant à papa, je suis presque certaine que, s'il devenait riche, il serait un homme bien plus aimable, bien meilleur de toutes

façons. C'est la pauvreté qui l'a rendu plus mauvais qu'il n'est par nature ; c'est là un effet presque général de cette condition. L'argent fait du mal aussi quelquefois, mais jamais, j'imagine, à ceux qui ont le cœur bon et le cerveau solide. Papa a le cœur naturellement chaud ; la richesse mettrait en dehors tout ce qu'il a de meilleur en lui. Il redeviendrait généreux, tandis qu'il a désappris la façon de l'être au milieu de tous ses déboires et de toutes ses querelles. Ne crains pas ce changement, mais espère-le plutôt ; chacun de nous y gagnerait.

Mrs Yule poussa un soupir douloureux, et resta quelques minutes à méditer.

Marian avait toutes les raisons possibles pour tâcher de se persuader à elle-même que telle était la vérité. Dans son for intérieur, elle se demandait avec une certaine appréhension quelle serait l'influence de la fortune sur son père ; mais elle ne pouvait se résoudre à envisager la perspective la plus sombre. Tant de choses dépendaient pour elle d'un regain de sentiments généreux sous l'action de circonstances favorables !

Ce ne fut qu'après cette conversation qu'elle se prit à réfléchir sur toutes les conséquences possibles de la mort de son oncle. Peut-être, à ce moment, quoiqu'elle n'en sût rien, le cours de sa vie avait-il éprouvé la modification la plus importante ! Peut-être n'avait-elle plus besoin de peiner sur l'article qu'elle était en train de manipuler.

Il ne lui semblait pas probable qu'elle dût bénéficier directement des legs de Richard Yule. Mais il paraissait vraisemblable que son père héritât d'une somme suffisante pour s'affranchir de l'obligation d'alimenter les périodiques. Lui-même s'y attendait. Quel autre sens pouvaient avoir ces mots (prononcés avant l'arrivée de la dépêche), par lesquels il la mettait en garde contre les « gens qui ne forment des relations qu'en vue de leur intérêt personnel ». Cette réflexion jeta une lueur soudaine sur l'attitude de son père vis-à-vis de Jasper

Milvain. Evidemment, il pensait que Jasper la regardait comme une héritière possible, et ce soupçon envenimait son esprit, fortifiant sans doute contre le jeune homme la prévention dérivée de l'animosité littéraire.

Ce soupçon avait-il un fond de vérité ? Elle n'hésitait pas à admettre que oui, sans doute. Dès le début, Jasper s'était montré si franc avec elle, il avait tant de fois répété que l'argent était pour l'heure son principal besoin. Si son père héritait de biens substantiels, cela pousserait-il le jeune homme à déclarer plus que de l'amitié ? Elle considérait cette chance, sans que son amour en fût une seule minute ébranlé. Jasper ne pouvait songer à se marier tant que sa position et son avenir ne s'amélioreraient pas beaucoup ; en réalité, il soutenait ses sœurs. Quelle folie n'y aurait-il pas à se retirer si l'obstacle entre eux venait à disparaître ! Elle était convaincue qu'au fond il l'appréciait pour elle-même.

Si Marian avait entendu parler d'une jeune fille allant si loin dans la voie des concessions, elle se serait détournée, par délicatesse froissée. Dans son propre cas, elle se laissait envahir tout entière de cet esprit positif qui teint les pensées d'une femme jusqu'au plus fort de la passion. Le froid exposé d'une combinaison vile répugnera à plus d'une qui, lorsqu'il s'agit du désir de son propre cœur, est capable du même compromis avec son strict sentiment de l'honneur.

Marian écrivit à Dora Milvain pour lui annoncer l'événement ; mais elle s'abstint de visiter ses amies.

Elle était toutes les nuits plus agitée, tous les matins moins en état de s'occuper. Elle s'enfermait dans le cabinet de travail, pour être seule avec ses pensées, pouvoir marcher de long en large, ou rester assise, pendant des heures, plongée dans une rêverie fiévreuse. Son père ne donnait aucune nouvelle. Sa mère souffrait cruellement de l'incertitude et montrait souvent des yeux rougis par les larmes. Absorbée dans ses propres espoirs et ses propres craintes, sa fatigue et son agitation grandissant d'heure en heure, Marian se trouvait

incapable de la réconforter. Jamais elle n'avait connu pareil exclusivisme de préoccupations personnelles.

Yule revint inopinément. Son absence avait duré cinq jours quand, très tôt, un après-midi, il arriva chez lui, déposa son sac de voyage dans le corridor et monta l'escalier. Marian était sortie du cabinet, juste à temps pour l'apercevoir au premier palier; au même instant, Mrs Yule montait de la cuisine.

— N'était-ce pas ton père ?

— Oui; il est monté.

— A-t-il dit quelque chose ?

Marian secoua la tête. Elles regardèrent le sac de voyage, entrèrent dans le salon et attendirent en silence pendant plus d'un quart d'heure. On entendit le pas de Yule sur l'escalier; il descendit lentement, s'arrêta dans le vestibule, entra dans le salon avec sa physionomie habituelle, grave, froide.

XXII

LES LÉGATAIRES

Tous les jours, depuis l'annonce de la mort de Richard Yule, Jasper venait s'informer si ses sœurs avaient des nouvelles de Wattleborough, ou de Marian Yule. Il ne témoignait pas d'impatience, parlait de la chose d'un ton détaché; pourtant, il venait tous les jours.

Un après-midi, il trouva Dora au travail et seule. Il se mit à l'entretenir d'une certaine miss Rupert, qu'il avait rencontrée dans le monde, et dont il parlait comme si son nom eût dû être familier à sa sœur, mais celle-ci ne paraissait pas du tout au fait.

— Qui est Miss Rupert?

— Ne t'en ai-je pas parlé déjà? Je croyais que si. Eh bien! c'est la fille de Rupert, l'agent de publicité. J'ai envie de me faire inviter chez eux; ce sont des gens utiles, tu sais.

— Mais, un agent de publicité est-il un homme du monde?

— Tu le prends pour un colleur d'affiches? En tout cas, il est colossalement riche. J'ai pas mal causé avec sa fille, l'autre soir. Elle n'est pas précisément agréable au physique, — observa-t-il d'un air méditatif, en jetant un coup d'œil rapide sur son auditrice, — mais elle est passablement intellectuelle. Elle joue très bien

du piano; elle a chanté cette nouvelle chose de Tosti, — comment appelles-tu ça ? La première fois que je l'ai vue, je l'ai trouvée un peu masculine, mais cette impression s'efface quand on la connaît mieux. Elle en tient assez pour moi, je me figure.

— Mais... commença Dora, après un instant de silence.

— Mais quoi ? interrogea son frère, d'un air d'intérêt.

— Je ne te comprends pas bien.

— En général, ou à propos d'un fait particulier ?

— Quel droit as-tu d'aller ici et là, simplement pour rencontrer cette miss Rupert ?

— Quel droit ? — Il rit. — Je suis un jeune homme et j'ai mon avenir à faire; je ne peux pas m'offrir le luxe de manquer une occasion. Si miss Rupert est assez bonne pour me porter quelque intérêt, je ne m'y oppose pas. Elle est d'âge à choisir elle-même ses amis, elle a quelque trente ans.

— Oh ! alors, tu ne la considères que comme une amie ?

— Je verrai comment iront les choses.

— Mais, dis-moi, je te prie, tu te regardes comme parfaitement libre ? questionna Dora avec une certaine indignation.

— Et pourquoi pas ?

— Alors, il me semble que tu as agi très singulièrement.

Jasper vit qu'elle était sérieuse. Il se frotta la tête, vers la nuque, et sourit à la muraille.

— Par rapport à Marian, tu veux dire ?

— Certainement.

— Mais Marian me comprend à la perfection. Jamais de la vie je n'ai essayé de lui faire croire que... Bon ! pour dire la chose carrément, que j'étais amoureux d'elle. Dans toutes nos conversations, je n'ai eu d'autre but que de lui permettre de pénétrer mon caractère et de lui expliquer ma position. Elle n'a aucune espèce d'excuse pour me mal comprendre, et je suis persuadé qu'elle m'entend à merveille.

— Très bien ; si tu te sens satisfait de toi-même...

— Mais voyons, Dora, qu'y a-t-il là-dessous ? Tu es l'amie de Marian et, bien certainement, je ne désire pas que tu dises un mot sur elle. Mais laisse-moi m'expliquer. Nous avons fait, à l'occasion, un bout de chemin ensemble, lorsqu'il nous est arrivé de sortir d'ici en même temps, et il n'y a jamais eu entre nous un seul mot qui n'eût pu être écouté par n'importe qui. Nous sommes l'un et l'autre des intellectuels, et nous causons d'une façon intellectuelle. Tu me fais l'effet d'avoir des idées assez démodées — des idées de province. Une fille comme Marian Yule réclame les nouveaux privilèges de la femme ; elle s'offenserait si tu supposais qu'elle ne peut être amie avec un homme sans lui attribuer des « intentions », pour se servir du vieux mot. Nous ne vivons pas à Wattleborough, où l'indépendance est rendue impossible par les bavardages, les cancans.

— Non, mais...

— Eh bien ?

— Cela me paraît singulier, voilà tout. Nous ferions mieux de ne pas en parler davantage.

— Mais je viens seulement de commencer d'en parler ; il faut que j'essaye de te faire comprendre ma situation. Voyons ! Supposons — une chose absolument impossible — que Marian hérite de vingt ou trente mille pounds, je lui demanderais immédiatement d'être ma femme.

— Oh ! vraiment !

— Je ne vois pas là matière à ironie. Le procédé serait tout ce qu'il y a de plus rationnel. Je l'aime beaucoup ; mais l'épouser, — en admettant qu'elle veuille de moi, — sans un penny, serait une absurdité grossière, ce serait tout bonnement gâcher ma carrière et me conduire à toutes sortes de désagréments.

— Personne ne t'engagerait à te marier dans les conditions présentes.

— Non, mais je te prie de ne pas perdre de vue qu'acquérir de l'argent d'une façon ou d'une autre —

et je n'en vois pas d'autre que le mariage — m'est absolument nécessaire, et cela dans le plus bref délai possible. Il n'est pas du tout vraisemblable que j'arrive à une grande position de directeur avant quelques années, et je ne me soucie pas de vieillir avant l'âge, en bûchant d'ici là pour quelques centaines de pounds par an. Eh bien, j'ai exposé tout ceci, franchement et nettement, à Marian. Je présume qu'elle soupçonne ce que je ferais si elle entrait en possession d'un capital ; il n'y a pas de mal à ça. Mais elle sait parfaitement qu'au point où en sont les choses, nous restons en amitié intellectuelle.

— Alors, écoute-moi, Jasper. Si nous apprenons que Marian n'a rien de son oncle, tu feras mieux d'agir honnêtement et de lui témoigner que tu ne t'intéresses plus à elle autant qu'auparavant.

— Ce serait brutal.

— Ce serait honnête.

— Mais non, ce ne le serait pas. A proprement parler, mon intérêt pour elle n'en serait pas du tout affecté. Je saurais que nous ne pouvons pas être autre chose que des amis, c'est tout. Jusqu'à présent, je ne savais pas ce qui pouvait arriver ; je ne le sais pas encore. Bien loin de suivre ton conseil, je ferai comprendre à Marian que je reste, malgré tout, son ami et plus que jamais, étant donné que, dorénavant, il ne peut plus y avoir d'équivoque.

— Tout ce dont je puis t'assurer, c'est que Maud serait d'accord avec moi sur ce que je t'ai dit.

— Alors, c'est que vous avez toutes deux des idées biscornues.

— Je ne crois pas. C'est toi qui n'as pas de principes.

— Ma chère enfant, ne t'ai-je pas démontré qu'aucun homme n'aurait pu être plus ouvert, plus droit ?

— Tu n'as dit que des bêtises, Jasper.

— Des bêtises ? Oh ! ce manque de logique féminin ! Ainsi, mon argumentation est tombée dans le désert ? Eh bien, c'est une des choses que j'aime en miss Rupert : elle peut suivre un argument et en déduire les

conclusions. Et, quant à cela, Marian le peut aussi. Je voudrais seulement qu'il fût possible d'en appeler à son jugement sur cette question.

On frappa à la porte. Dora dit :

— Entrez !

Et Marian, en personne, apparut.

— Quelle drôle de chose ! s'exclama Jasper, en baissant la voix. Je disais à l'instant même que je voudrais pouvoir vous soumettre une question.

Dora rougit et prit une attitude embarrassée.

— Il s'agissait de l'éternelle dispute : les femmes sont-elles, en général, capables de logique ? Mais pardon, Miss Yule, j'oublie que vous avez été occupée de tristes choses depuis que je ne vous ai vue.

Dora lui avança un siège en lui demandant si son père était de retour.

— Oui, il est revenu hier.

Jasper et sa sœur ne pouvaient pas vraisemblablement supposer que Marian eût eu beaucoup de chagrin de la mort de son oncle, qui, en réalité, était un étranger pour elle. Cependant, son visage portait les traces d'un trouble moral aigu, et il semblait qu'une certaine agitation lui rendît la parole difficile. Le silence gênant qui s'établit entre eux fut rompu par Jasper, qui exprima son regret d'être obligé de se retirer.

— Maud est devenue une jeune personne mondaine, dit-il, en se dirigeant vers la porte, tout simplement pour dire quelque chose. Si elle rentre pendant que vous êtes ici, Miss Yule, prévenez-la que c'est le chemin de la perdition pour les gens de lettres.

— Tu devrais t'en souvenir toi-même, fit observer Dora, avec un regard significatif.

— Oh ! j'ai assez de sang-froid pour faire servir le monde à mes fins.

Marian tourna la tête, par un mouvement subit, qu'elle arrêta avant que son regard eût rencontré celui de Jasper. Il semblait que sa dernière phrase l'eût affectée en quelque sorte ; ses yeux s'abaissèrent, et

une expression de souffrance se répandit momentanément sur ses traits.

— Je ne peux rester que quelques minutes, dit-elle, s'inclinant, avec un faible sourire, vers Dora, aussitôt qu'elles furent seules. Je suis montée en revenant du Museum.

— Où vous vous êtes éreintée à fond, comme à votre ordinaire, je le vois.

— Non, je n'ai presque rien fait. J'ai seulement fait semblant de lire ; j'ai l'esprit trop préoccupé. Avez-vous entendu parler du testament de mon oncle ?

— Non, pas un mot.

— Je pensais qu'on en aurait parlé à Wattleborough et qu'un ami vous en aurait écrit. Sans doute, on n'en a pas eu le temps encore. Vous allez être bien surprise. Papa n'a rien, mais j'ai, moi, un legs de cinq mille pounds.

Dora ne releva pas les yeux.

— Et puis... devinez ? continua Marian. Ma cousine Amy hérite de dix mille pounds !

— Grands dieux ! Quels changements cela va amener !

— Oui, c'est sûr. Et son frère John a six mille pounds. Mais leur mère, rien. Il y a un grand nombre d'autres legs, mais la plus grosse part des biens va au Parc de Wattleborough, qui s'appellera le parc Yule, et aux volontaires, etc. On dit que la fortune n'était pas si considérable qu'on l'imaginait.

— Et votre père n'a absolument rien ?

— Rien, pas un penny. Oh ! cela me fait beaucoup de peine ! Je trouve que c'est si vilain, si injuste ! Qu'Amy et son frère aient à eux deux seize mille pounds et papa rien du tout ! Je ne peux en revenir. Il n'y avait aucune inimitié entre lui et papa ; il savait quelle vie pénible mon père a eue. Ne trouvez-vous pas cela sans cœur ?

— Que dit votre père ?

— Je crois qu'il ressent le vilain procédé plus que la déception ; c'est sûr qu'il devait s'attendre à hériter de quelque chose. Il est entré dans la chambre où nous

nous tenions, maman et moi, s'est assis et s'est mis à nous parler du testament, absolument comme il aurait parlé à des étrangers d'un fait divers quelconque, — c'est la seule façon dont je puisse vous donner une idée de la scène. Puis, il s'est levé et s'en est allé dans son cabinet. J'ai attendu un peu, puis je l'y ai rejoint, il s'était mis au travail, comme si de rien n'était. J'ai tenté de lui exprimer ma peine, mais je n'ai pu prononcer un mot. Je me suis mise à pleurer follement ; il m'a parlé avec bonté, avec plus de bonté qu'il n'avait fait depuis longtemps, mais il n'a pas voulu reparler du testament, et je n'ai eu qu'à me retirer. Pauvre maman, qui redoutait par-dessus tout de nous voir devenir riches, est anéantie par cette déconvenue.

— Votre mère redoutait ?... dit Dora.

— Parce qu'elle ne se croyait pas faite pour vivre sur un plus grand pied et craignait de nous paraître une entrave. (Elle sourit tristement.) Pauvre Maman ! Elle est si humble et si bonne ! J'espère de tout mon cœur que papa sera meilleur pour elle. Mais on ne peut prévoir encore ce qui résultera de tout ceci. Je me sens comme coupable en sa présence.

— Mais il doit se réjouir que vous ayez cette somme.

— Oui, il s'en réjouit peut-être.

— Peut-être !...

— Il ne peut s'empêcher de penser à l'emploi qu'il en aurait fait, Dora. Son plus grand désir a toujours été d'avoir un organe littéraire à lui, comme le *Study*, vous savez. Il y aurait consacré cet argent, je n'en doute pas.

— Mais, tout de même, il doit se réjouir de votre bonne fortune.

Marian changea de sujet.

— Pensez aux Reardon ; quel changement à vue ! Je me demande ce qu'ils vont faire ? Bien sûr, ils ne vont pas continuer à vivre séparés.

— Nous le saurons par Jasper.

Tandis qu'elles discutaient les affaires de cette

branche de la famille, Maud rentra. Son beau visage trahissait de la mauvaise humeur, et elle accueillit Marian froidement. Se débarrassant de son chapeau, de ses gants, de son manteau, elle écouta le récit renouvelé des legs Yule.

— Mais pourquoi Mrs Reardon est-elle à ce point plus favorisée que les autres ? demanda-t-elle.

— Nous pouvons seulement supposer que c'est parce qu'elle était l'enfant favorite du frère qu'il préférait. Pourtant, à son mariage, il ne lui a rien donné, et il parlait dédaigneusement de cette union avec un homme de lettres.

— Il est heureux pour son pauvre mari que son oncle ait été susceptible de pardonner. Je voudrais bien savoir la date du testament ? Qui sait s'il n'a pas voulu la récompenser de sa brouille avec M. Reardon ?

Cette réflexion provoqua un mouvement d'hilarité.

— J'ignore quand le testament a été fait, dit Marian, et j'ignore si mon oncle a jamais entendu parler des tribulations des Reardon. Je suppose que oui, pourtant. Mon cousin John était à l'enterrement, mais non ma tante. Je présume que mon père et John n'ont pas échangé un mot. Par bonheur, la famille était perdue dans la foule des gens de Wattleborough ; il y avait une queue interminable, comme vous pouvez penser.

Maud regardait sa sœur. La mauvaise humeur n'avait pas entièrement disparu de son visage, mais elle s'alliait maintenant à un air méditatif. Encore quelques minutes, et Marian dut se hâter de rentrer chez elle.

Dès qu'elle fut partie, les deux sœurs se regardèrent.

— Cinq mille pounds, murmura l'aînée, je suppose que c'est comme rien.

— Je le pense aussi. Il était là quand Marian est arrivé, mais il n'est pas resté.

— Alors, tu vas lui porter la nouvelle, ce soir ?

— Oui, répondit Dora.

Maud se leva et alla se regarder au petit miroir ovale, sur la cheminée.

— Jasper t'a-t-il jamais parlé d'une miss Rupert? questionna Dora.

— Pas que je m'en souvienne.

— Qu'en dis-tu? Il m'a déclaré, du ton le plus imperturbable, qu'il ne voyait pas pourquoi Marian devrait penser à lui autrement que comme à un simple ami, alléguant qu'il ne lui a jamais donné de raison de supposer autre chose.

— Pas possible! Et miss Rupert est une personne honorée de sa préférence?

— Il dit qu'elle a une trentaine d'années, qu'elle est un peu masculine, mais aussi une riche héritière. Ce Jasper est dégoûtant!

— A quoi t'attendais-tu de sa part? Je trouve qu'il est de ton devoir de prévenir Marian de tout ce qu'il dit; sans cela, tu aides à la tromper. Il n'a pas, à cet égard, le moindre sens de l'honneur.

Dora était si impatiente d'apprendre les nouvelles à son frère, qu'elle sortit, en hâte, dans l'espoir de trouver Jasper chez lui. Elle n'avait pas fait cent pas qu'elle le rencontrait en personne.

— J'avais peur que Marian ne fût encore avec toi, dit-il en riant. J'aurais demandé à la logeuse. Eh bien?

— Nous ne pouvons pas rester à causer ici. Tu ferais mieux d'entrer.

Il était trop agité pour attendre.

— Dis-moi seulement: qu'a-t-elle?

Dora marchait rapidement vers la maison, l'air contrarié.

— Rien du tout? Alors, qu'a son père?

— Lui n'a rien, répondit la jeune fille, et, elle, a cinq mille pounds.

Jasper continua de marcher, la tête baissée, et ne dit plus mot, jusqu'à ce qu'il fût dans le petit salon où Maud l'accueillit avec indifférence.

— Et Mrs Reardon, a-t-elle quelque chose?

Dora le mit au courant de la situation.

— Comment! s'écria-t-il, incrédule. Dix mille pounds! Pas possible!

Il pouffa de rire, bruyamment.

— Ainsi, voilà Reardon délivré de son bouge et de son pupitre de commis. Eh bien, j'en suis content ! Par ma foi, j'en suis content ! J'aurais préféré que Marian eût les dix mille et lui les cinq mille ; mais, n'importe, c'est une excellente farce ; peut-être la suite en sera-t-elle qu'il refusera d'entendre parler de l'argent de sa femme ; ça lui ressemblerait tout à fait.

Après avoir bouffonné là-dessus quelques minutes encore, il alla vers la fenêtre et s'y tint en silence.

— Vas-tu prendre le thé avec nous ? demanda Dora.

Il ne parut pas l'entendre.

La question ayant été réitérée, il répondit distraitement :

— Oui, je veux bien. Ensuite, je rentrerai travailler.

Pendant le reste de sa visite, il parla fort peu et, comme Maud avait aussi l'esprit absent, le thé fut très silencieux.

Au moment de partir, il demanda :

— Quand est-il probable que Marian revienne ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit Dora.

Jasper inclina la tête et s'en alla.

Il lui fallait travailler à un article destiné à une revue, et commencé le matin. En rentrant chez lui, il éparpilla tous ses papiers, selon sa manière affairée habituelle. Le sujet sur lequel il était en train de « faire de la copie », offrait quelque difficulté et ne lui convenait pas absolument ; le matin il avait travaillé avec une peine inaccoutumée pour produire à peu près une page manuscrite, et maintenant qu'il s'efforçait de reprendre sa tâche, ses idées se refusaient à s'y concentrer. Trop jeune encore pour avoir maîtrisé l'art de la composition somnambulique, il était toujours obligé, en écrivant, de donner toute son attention au sujet traité. Il citait souvent ce mot du Dr Johnson, qu'un homme peut écrire en tout temps pourvu qu'il s'aheurte à sa besogne, — précepte dont il avait parfois tiré profit, comme tant d'autres gens de lettres obligés de composer au milieu de conditions distrayantes, — mais ce soir, cette for-

mule ne lui fut d'aucun secours. A plusieurs reprises, il se leva de son fauteuil, arpenta la chambre d'un air résolu, et se rassit en saisissant vigoureusement sa plume ; impossible de composer une seule phrase à sa convenance.

« Il faut que je tranche cette question en moi-même avant de pouvoir faire quoi que ce soit, se dit-il, renonçant définitivement à l'inutile effort. Il faut que je me décide. »

En vue de quoi, il s'installa dans un fauteuil et se prit à fumer des cigarettes. Quelques douzaines de ces aides à la réflexion eurent pour unique effet de le mettre dans un état nerveux, tel qu'il ne put supporter de rester plus longtemps seul. Il saisit son chapeau, enfila son pardessus et sortit... pour constater qu'il pleuvait à verse. Il revint prendre un parapluie, ressortit, et bientôt se trouva, arpentant sans but le Strand, incapable de décider s'il entrerait ou non dans un théâtre. Au lieu de quoi, il gagna le salon d'un restaurant familier, où il aurait les journaux du soir et rencontrerait peut-être une connaissance. Il n'y trouva qu'une demi-douzaine d'individus, lisant et fumant, qui lui étaient absolument inconnus. Il avala un verre de bière, parcourut les dernières nouvelles et se replongea dans le mauvais temps.

Après tout, mieux valait rentrer chez soi. Tout ce qu'il rencontrait contribuait à l'agiter, en sorte qu'il était plus éloigné que jamais de la résolution à laquelle il aspirait. Dans Mornington Road, il se heurta à Whelpdale, qui marchait tranquillement sous son parapluie.

— Je sors justement de chez vous.

— Très bien ; revenez donc, voulez-vous ?

— Mais je vais peut être vous faire perdre votre temps ? dit Whelpdale avec une timidité peu habituelle.

Rassuré, il rebroussa chemin volontiers. Milvain lui apprit la nouvelle de la mort de Richard Yule et de ses résultats, en ce qui concernait les Reardon. Ils devisèrent sur la conduite probable du couple en face d'un changement de circonstances si radical.

— Biffen fait profession de ne rien savoir au sujet de Mrs Reardon, dit Welpdale, et je le soupçonne de réserver sa connaissance pour lui tout seul, par égard pour Reardon. Je ne serais pas surpris s'ils continuaient à vivre séparés longtemps encore.

— Ce n'est pas très probable. Il ne leur manquait que de l'argent.

— Ils ne sont pas du tout bien assortis l'un à l'autre. Je suis sûr que Mrs Reardon se repent amèrement de son mariage, et je me demande si Reardon tient beaucoup à sa femme.

— Comme il n'y a nul moyen d'obtenir le divorce, ils tireront le meilleur parti possible de la situation. Dix mille pounds en rapportent environ quatre cents par an, cela suffit pour vivre.

— Et pour être malheureux, s'ils ne s'aiment plus.

— Quel sentimental vous faites ! s'écria Jasper. Je crois que vous pensez sérieusement que l'amour — l'espèce de frénésie que vous entendez par ce mot — doit durer dans le mariage ? Comment un homme arrive-t-il à votre âge avec des idées si primitives?

— Ma foi, je n'en sais rien. Peut-être vous égarez-vous un peu dans la direction opposée.

— Je n'ai pas grande foi au mariage d'amour, comme vous savez. Et, mieux encore, je crois que c'est la chose du monde la plus rare que deux êtres soient amoureux l'un de l'autre. Reardon et sa femme en étaient peut-être un exemple ; peut-être... je n'en suis pas tout à fait sûr quant à elle. Règle générale, le mariage est le résultat d'une tranquille préférence, encouragée par les circonstances, et délibérément accrue jusqu'à la forte émotion des sens. Vous, mieux que tout autre, savez assez que le même genre d'émotion pourrait être éprouvé pour toute femme, ou peu s'en faut, qui ne serait pas répulsive.

— Le même genre d'émotion ; mais il y a une immense différence de degrés.

— Sans doute, et j'estime que ce n'est qu'affaire de degré. Quand le degré de l'emportement est atteint, on

peut dire rigoureusement que les gens sont amoureux et, comme je vous le disais, je crois que cela n'arrive que fort rarement. Pour ma part, je n'en ai pas fait l'expérience et je compte bien ne la faire jamais.

— Je ne puis en dire autant !

Ils rirent.

— Je ne réponds pas que vous ne vous soyez pas cru amoureux — ou que vous ne l'ayez pas réellement été — une douzaine de fois. Comment, diable! vous pouvez attacher de l'importance à une émotion de ce genre-là quand le mariage est en jeu, c'est ce que je ne conçois pas !

— Hé ! mais, dit Whelpdale, je n'ai jamais soutenu (du moins depuis mes seize ans) la théorie qu'un homme ne peut être amoureux qu'une fois, ou qu'il existe une femme unique, sans laquelle il ne sera jamais heureux. Il y a des milliers de femmes que je pourrais aimer avec une égale sincérité.

Ici Jasper devint éloquent.

— Je proteste absolument contre le mot « aimer ». On l'a vulgarisé. Parlons de compatibilité. Eh bien ! je dirais que, sans nul doute, et scientifiquement parlant, il existe une certaine femme suprêmement adaptée à chaque homme. Je laisse de côté les considérations de circonstances. Nous savons que les circonstances dérangeront n'importe quel degré d'adaptation abstraite. Mais, dans l'ordre des choses, il doit y avoir une femme unique dont la nature est spécialement bien conformée pour s'harmoniser avec la mienne ou la vôtre. S'il y avait moyen de découvrir cette femme, alors je crois qu'il vaudrait la peine pour l'homme de faire tendre tous ses efforts vers ce but, et, la découverte faite, n'importe quel degré de frénésie deviendrait raisonnable. Mais la chose est impossible ; et, bien plus, nous savons dans quelle erreur ridicule on tombe en s'imaginant avoir découvert cette indécouvrable. C'est ce qui m'agace dans ces causeries sentimentales à propos de mariage. Un homme cultivé ne doit pas se faire à ce point complice de l'ironique destin.

Qu'il se dise qu'il lui *faut* épouser une femme, mais qu'il n'exagère pas ses sentiments et n'en idéalise pas la nature.

— Il y a une certaine part de vérité en tout ceci, concéda Whelpdale, quoique mécontent.

— Il y a plus qu'une « certaine part » ; c'est le dernier mot sur le sujet. Les jours de l'amour romanesque sont passés. L'esprit scientifique a mis fin à cette sorte d'auto-déception. L'amour romanesque était inextricablement lié à toutes sortes de superstitions : croyance en l'immortalité individuelle, en des êtres supérieurs, en... et tout le reste. Ce à quoi nous pensons aujourd'hui, c'est à la compatibilité morale, intellectuelle et physique, du moins si nous sommes des gens sensés.

— Et si nous sommes assez infortunés pour nous éprendre d'une incompatible ? ajouta Whelpdale, en riant.

— Eh bien ! c'est une forme de déraison, un désir aveugle qu'en tout cas la science pourrait expliquer. Je me félicite de n'être pas sujet à cette sorte d'épilepsie.

— Vous n'avez vraiment jamais été amoureux ?

— Comme vous l'entendez, jamais. Pourtant, j'ai éprouvé une préférence marquée.

— Fondée sur ce que vous croyez être la compatibilité ?

— Oui. Mais pas assez forte pour me faire perdre de vue la prudence et mon intérêt. Non, pas assez forte pour cela.

Il paraissait se rassurer lui-même.

Whelpdale sourit.

— Voilà qui est intéressant. J'espère que cela conduira à quelque chose.

— C'est douteux. Je suis fort capable d'épouser une femme pour qui je n'aurai aucune préférence, mais qui peut servir à mon propos.

— J'avoue que ceci me surpasse. Je connais aussi bien que vous la valeur de l'argent, mais je ne vou-

drais pour rien au monde épouser une femme riche pour qui je n'aurais pas d'inclination. Ma foi, non !

— Oui, oui. Vous êtes un sentimental impénitent.

— Voué à la déception perpétuelle ! soupira Whelpdale, promenant son regard par la chambre. Il n'ajouta rien et tomba dans le mutisme.

Quand son ami l'eut quitté, Jasper marcha un peu, de long en large, puis s'assit à sa table à écrire, se sentant l'esprit plus libre et pensant qu'il pourrait encore faire une ou deux heures de travail avant de se mettre au lit. En réalité, il écrivit une demi-douzaine de lignes, et l'effort le ramena à son état d'esprit précédent. Très vite, la plume lui échappa des doigts, et il se retrouva en proie aux angoisses d'un débat moral pénible.

Il resta dans son fauteuil jusqu'après minuit et, lorsqu'il se dirigea vers sa chambre à coucher, ce fut d'un pas traînant, qui dénotait l'indécision dont il était encore victime.

XXIII

UN PLACEMENT PROPOSÉ

La manière d'être d'Alfred Yule, sous l'empire de sa déconvenue, sembla prouver que l'adversité pouvait, même sur lui, exercer son influence améliorante. Au lendemain de son retour au logis, il manifesta une aménité peu ordinaire dans ses relations avec sa femme, et son attitude envers Marian fut empreinte d'une douceur grave. A table, il conversa, ou plutôt, monologua sur des sujets littéraires, décochant à l'occasion un de ses traits mordants, spécialement aiguisés à l'intention de Marian. Il s'aperçut que ces derniers jours avaient épuisé les forces de la jeune fille, et lui proposa quelques semaines de récréation parmi les romans récents. La froideur sombre qu'il avait montrée, en annonçant officiellement les nouvelles, paraissait avoir cédé devant les témoignages de sympathie de sa femme et de sa fille ; il était à présent affligé, mais résigné.

Il expliqua à Marian la nature exacte de son héritage. La somme devait être payée sur la part de son oncle dans un commerce de papeterie en gros auquel il avait été associé pendant ces vingt dernières années, mais dont il avait retiré, depuis peu, une large portion de capital.

— J'ignorais son association avec eux, dit son père.

On m'a dit qu'on en retirerait de sept à huit mille pounds. C'est fâcheux que cette somme ne t'ait pas été léguée intégralement. Je ne peux dire si l'on apportera quelque délai au retrait des fonds.

Dans la soirée du surlendemain, une heure environ après le dîner, M. Hinks se présenta chez les Yule ; il fut introduit comme à l'ordinaire dans le cabinet de travail. Peu après arriva un second visiteur, M. Quarmby. Ils étaient réunis tous trois depuis un certain temps lorsque Marian, qui descendait l'escalier, aperçut son père sur le seuil de son cabinet.

— Prie ta mère de nous donner à souper à dix heures, dit-il, l'air aimable. Et viens, veux-tu ? Nous bavardons seulement.

Marian n'avait pas été souvent invitée à se joindre à une compagnie de ce genre.

— Tu désires que je vienne ? demanda-t-elle.

— Oui, ce me serait agréable, si tu n'as rien de particulier à faire.

Marian prévint sa mère que les visiteurs devraient avoir à souper, puis se rendit dans le cabinet de travail. M. Quarmby fumait une pipe ; M. Hinks, qui, par raison d'économie, avait depuis longtemps renoncé au tabac, était assis, les mains dans les poches de son pantalon, ses longues jambes maigres repliées sous la chaise. Tous les deux se levèrent et saluèrent Marian avec plus de cordialité que de coutume.

On lui avança le fauteuil le plus confortable, — M. Hinks s'empressant d'exécuter cet acte de courtoisie, — et son père la mit au fait du sujet en discussion.

Il s'agissait des périodiques, et les trois hommes furent unanimes à déclarer qu'aucune revue ne pouvait être considérée comme donnant le *la* à l'opinion littéraire.

— Nous avons besoin, remarqua M. Quarmby, d'une revue mensuelle traitant exclusivement de littérature. La *Fortnyghtly*, la *Contemporary* sont très bonnes dans leur genre ; mais enfin, ce ne sont que des mélanges. Vous rencontrerez un article littéraire solide parmi un tas d'inepties politiques, économiques et autres.

— Des articles sur le numéraire, les statistiques de chemins de fer, les idées d'évolution, dit Hinks, d'un air de sentir quelque chose craquer entre ses dents.

— J'ai lancé cette idée devant Jedwood, l'autre jour, reprit M. Quarmby; il a paru y mordre.

— Oui, oui, fit Yule. Mais Jedwood a tant de choses sur le chantier! Je doute qu'il puisse en ce moment disposer du capital nécessaire. C'est l'homme de la circonstance, sans nul doute, si quelque capitaliste voulait se joindre à lui.

— Il n'y aurait pas besoin d'un capital énorme, opina M. Quarmby. La revue ferait son chemin presque toute seule. Elle prendrait sa place entre les revues de semaine, trop académiques, et celles de quinzaine, trop compactes pour une quantité de gens qui ont cependant des goûts littéraires vivaces. Elle s'occuperait libéralement des publications étrangères ; mais, comme dit Hinks, point d'affaire avec les livres qui ne sont pas des livres — *biblia abiblia* ; — rien qui ressemble aux essais sur le bimétallisme, aux traités pour ou contre la vaccine, etc.

Ici même, dans la liberté d'un cabinet d'ami, Quarmby riait de son rire de salle de lecture, en croisant ses deux mains sur son ample gilet.

— Et les œuvres d'imagination ? Je pense qu'un feuilleton de ce qu'il y a de mieux, en ce genre, serait accepté ? dit Yule.

— Ce serait à conseiller, sans doute. Mais strictement ce qu'il y a de mieux.

— Oh! strictement ce qu'il y a de mieux! dit Hinks, à l'unisson.

Ils poursuivirent leur conférence comme ferait un comité directorial, en train de composer une revue dont le premier numéro doit incessamment paraître. Cela les occupa jusqu'au moment où Mrs Yule annonça de la porte que le souper était prêt.

Pendant le repas, Marian se vit l'objet d'attentions inusitées ; son père s'inquiéta de savoir si le morceau de roastbeef froid qu'il lui servait était à son goût.

M. Hinks lui parla d'un ton de sympathie respectueuse, et M. Quarmby, en s'adressant à elle, se montra paternellement jovial. Mrs Yule aurait gardé le silence, comme à son ordinaire, mais, ce soir, son mari fit plusieurs réflexions qu'il avait pris soin d'ajuster à son intellect, et alla même jusqu'à témoigner qu'une réponse serait gracieusement accueillie.

Puis les hommes se retirèrent pour fumer et déguster leurs liqueurs, et la mère et la fille restèrent tête à tête. Ni l'une ni l'autre ne firent allusion au prodigieux changement accompli, mais elles causèrent d'un cœur plus léger qu'elles ne l'avaient fait depuis longtemps.

Le lendemain, Yule consulta Marian sur la façon d'exposer le sujet d'un essai qu'il préparait. Il pesa soigneusement ses paroles, et eut l'air de sentir qu'elle l'avait délivré de ses doutes.

— Pauvre vieux Hinks ! dit-il peu après. Bien démoli, n'est-ce-pas? Il titube positivement en marchant. Je ne serais pas étonné d'apprendre, d'un moment à l'autre, qu'il est dans un état désespéré !

— Que deviendrait-il alors ?

— Dieu le sait ! On peut se poser cette question au sujet de tant et tant d'entre nous ! Qu'adviendrait-il de moi, par exemple, si je ne pouvais plus travailler ?

Marian ne sut que répondre.

— Je veux te confier quelque chose, continua-t-il d'une voix plus sourde, quoique je ne veuille pas que tu le prennes trop au tragique. Je commence à souffrir un peu des yeux.

Elle le regarda, surprise.

— Des yeux ?

— Ce n'est rien, je l'espère; mais... enfin, je crois que je vais aller consulter un oculiste. Je ne me soucie guère d'apprendre que je vais perdre la vue ou avoir la cataracte, ou n'importe quoi de semblable; pourtant, il vaut mieux savoir à quoi s'en tenir, je crois.

— N'hésite pas à consulter, dit Marian gravement.

— Ne te préoccupe pas de cela ; peut-être n'est-ce rien.

Mais, en tout cas, il faut que je change mes verres de lunettes.

Il souffla sur quelques feuillets manuscrits, tandis que Marian le regardait anxieusement.

— Maintenant, j'en appelle à toi, Marian, continua-t-il. Aurais-je vraiment pu économiser quelque chose sur un revenu qui n'a jamais excédé deux cent cinquante pounds, et souvent — même dans ces dernières années — n'a pas atteint ce chiffre ?

— Je n'en vois guère la possibilité.

— En un sens, je l'ai fait, certaïnement. J'ai une assurance sur la vie de cinq cents pounds. Mais ce n'est pas une sauvegarde en cas d'incapacité au travail. Si je ne pouvais plus rien gagner par ma plume, je me demande ce que je deviendrais ?

Marian aurait pu lui faire une réponse rassurante, mais elle ne se risqua pas à émettre ses pensées.

— Assieds-toi, dit son père. Tu ne vas pas travailler de quelques jours et, moi-même, cela ne me fera pas de mal d'avoir une matinée de repos. Pauvre vieux Hinks ! Nous l'aiderons, nous autres, d'une manière quelconque, sans doute. Quarmby, à coup sûr, est florissant en comparaison. Voilà ! Nous avons été tous trois compagnons d'armes pendant un quart de siècle. La première fois que j'ai rencontré Quarmby, j'étais journaliste dans la *Grub Street*, et je crois bien qu'il était encore plus misérable que moi. Quelle vie de dur labeur ! Quelle vie de dur labeur !

— Ah ! oui, en effet !

— A propos, — il jeta un bras sur le dossier de son fauteuil, — qu'as-tu pensé de notre revue imaginaire, la question qui nous occupait hier soir ?

— Il y a déjà tant de revues ! répliqua Marian d'un air de doute.

— Tant ? Ma chère enfant, si nous vivons encore dix ans, nous en verrons tripler le nombre.

— Est-ce désirable ?

— Ce grand accroissement de revues ? Ma foi, à quelques points de vue, non. Sans nul doute, elles ab-

sorbent le temps que certaines personnes donneraient à la littérature sérieuse. Mais, d'autre part, il existe un nombre considérable de gens qui ne liraient probablement rien du tout, sans l'attrait de ces articles courts et nouveaux, et cela peut les induire à passer ensuite aux œuvres substantielles. Assurément, il est telles revues dont on se passerait fort bien, à moins qu'on ne les considère comme une sorte de dérivatif aux bavardages sur les scandales, ou à tout autre effet dépravant de l'oisiveté complète. Mais une revue mensuelle, comme celle que nous projetions, aurait une valeur littéraire évidente. Il n'est pas douteux qu'on ne la fonde incessamment.

— Je n'ai pas autant de sympathie pour les entreprises littéraires que tu le souhaiterais, je le crains, dit Marian.

L'argent fortifie à un degré remarquable le sentiment de dignité. Depuis qu'elle avait réalisé le fait de posséder cinq mille pounds, Marian parlait d'une voix plus ferme, marchait d'un pas plus assuré; moralement aussi, elle se sentait beaucoup moins dépendante. Il y a huit ou dix jours elle aurait pu, dans la colère que son père avait excitée, confesser cette indifférence pour une entreprise littéraire, mais elle n'aurait pas exprimé son opinion posément, avec calme, comme elle le faisait maintenant. Le sourire qui accompagnait ses paroles était nouveau aussi : il signifiait la délivrance de la tutelle.

— C'est ce que j'ai senti, répliqua son père, après une légère pause pour maîtriser sa voix, et, de courroucée, la rendre onctueuse. J'ai grand'peur d'avoir fait de ta vie une sorte de martyre.

— Ne t'imagine pas que j'aie eu cette idée, père. Je parle simplement de la question en général. Je ne peux pas y être aussi zélée que toi, voilà tout. J'adore les livres ; mais je souhaiterais que l'on se contentât pour un temps de ceux qui existent déjà.

— Ma chère enfant, ne crois pas que je sois ici en complète divergence d'opinion avec toi. Hélas ! je n'ai

fait que trop de travail comme une simple corvée, une simple façon de gagne-pain. Combien j'eusse préféré consacrer plus de temps au commerce des grands maîtres, exempt de la préoccupation d'en tirer un profit matériel ! Si j'approuve le projet d'un nouveau périodique, c'est en grande partie pour le besoin que j'en ai.

Il s'arrêta et la regarda. Marian répondit à son regard, et dit :

— Tu y écrirais naturellement ?

— Marian, pourquoi ne le dirigerais-je pas ? Pourquoi ne serait-ce pas ta propriété ?

— Ma propriété ?

Elle réprima un rire. Le plus fâcheux soupçon qu'elle eût encore nourri sur le compte de son père, lui traversa l'esprit. Etait-ce là l'explication de l'adoucissement de ses manières ? Etait-il capable d'hypocrisie calculée ? Cela ne paraissait pas d'accord avec son caractère, tel qu'elle le connaissait.

— Examinons la chose, reprit Yule (il était visiblement agité et sa voix tremblait). L'idée peut bien te surprendre tout d'abord ; il te semblera que je te propose d'aliéner ton bien avant même d'en être entrée en possession (il rit). Mais, de fait, ce que j'ai en tête n'est rien de moins qu'un placement pour ton capital et un placement admirable. Cinq mille pounds à trois pour cent — on ne peut guère compter sur davantage — représentent cent cinquante pounds de rente. Eh bien, il est fort présumable que, placés en propriété littéraire telle que je la conçois, l'intérêt en serait quintuplé, et, mieux encore peut-être, d'ici peu. Tu entends assez que je ne trace en ce moment que les grandes lignes. Il me faudrait recueillir des avis dignes de foi et te soumettre un projet détaillé et complet.

Il épiait son visage avec avidité, avec voracité. Quand les yeux de Marian se levèrent sur les siens, il esquiva son regard.

— Alors, dit-elle, tu n'attends certainement pas de moi une réponse définitive ?

— Non sans doute, non sans doute. Je ne fais que t'exposer les principaux avantages d'un pareil placement. En vieil égoïste que je suis, je vais en premier lieu mentionner les bénéfices personnels que j'en retirerais. Je serais le directeur de cette revue nouvelle ; j'y aurais des appointements suffisants pour mes besoins, bien que relativement infimes. Cette situation me permettrait de n'écrire que lorsque je me sentirais appelé à le faire, saisi par l'inspiration (il rit de nouveau, comme s'il désirait maintenir son auditrice en bonne humeur). Ma vue serait désormais fort épargnée.

Il appuya sur ce point, attendant l'effet produit sur Marian. Celle-ci se taisant, il ajouta :

— Il va sans dire que, pour l'heure, je ne veux que te familiariser avec l'idée d'un placement de cette nature.

— Nous devrions plutôt l'appeler une spéculation, dit Marian avec un sourire forcé.

— Appelle-le comme il te plaira, riposta son père, retenant avec peine un accent d'irritation. De fait, toute entreprise commerciale est une spéculation. Mais laisse-moi t'adresser une question et te prier d'y répondre franchement. Te défies-tu de ma capacité à diriger cette revue ?

Elle s'en défiait, en effet. Elle savait qu'il n'était pas en contact avec les intérêts du jour, et que toutes sortes de considérations étrangères à la principale — la vente de sa revue — feraient de lui un directeur peu digne de confiance. Mais comment le lui dire ?

— Mon opinion n'aurait aucune valeur, répondit-elle.

— Si Jedwood était disposé à se fier à moi, t'y fierais-tu aussi ?

— A quoi sert de parler de cela maintenant, père ? Sincèrement, je ne peux rien dire qui ressemblerait à une promesse.

Il lui lança un regard flamboyant. Ainsi, elle faisait plus que douter ?

— Mais tu ne te refuses pas, Marian, à causer amicalement d'un projet de tant d'importance pour moi ?

— Je crains seulement de t'y encourager, répondit-

elle avec franchise. Je sais si bien comment tu penses et sens à ce sujet !

— Vraiment ? (Il se pencha en avant, les traits agités par la violence de l'émotion.) Tu le comprends, vraiment ? Ah ! oui, si je pouvais me voir à la tête d'une revue influente, toutes mes peines et mes souffrances passées me sembleraient anéanties, j'en jouirais en les regardant comme les degrés de ce triomphe. *Meminisse juvabit !* Ma chère enfant, je ne suis pas fait pour les positions inférieures, ma nature est créée pour la domination. L'insuccès de toutes mes entreprises m'envenime tant le cœur que je me sens parfois capable de toutes les brutalités, de toutes les bassesses, de toutes les odieuses cruautés. J'ai honteusement agi envers toi, ma fille...

— Père !

— Non, non, ne m'interromps pas, Marian. Tu m'as pardonné, je le sais. Tu as toujours été prête à pardonner, chère petite. Pourrai-je oublier jamais ce soir où j'ai parlé en vraie brute et où tu es venue ensuite à moi, comme si le tort avait été de ton côté ? Ce souvenir me brûle la mémoire ! Je m'abhorre pour toutes les dures paroles et les regards de colère que je t'ai adressés. Ce n'était pas moi qui agissais ainsi. C'était le démon de l'insuccès, de l'humiliation. Mes ennemis siègent dans le triomphe et me montrent au doigt ; cette pensée vous rend furieux ! Ai-je mérité ce sort ? Suis-je inférieur à ces... à ces hommes qui ont réussi et cherchent maintenant à me fouler aux pieds ? Non, non ! Je ne leur cède en rien. Mon cerveau et mon cœur sont supérieurs aux leurs.

En écoutant cet épanchement étrange, Marian fit plus que de pardonner l'hypocrisie de ces derniers jours, si même cela pouvait s'appeler de l'hypocrisie : ce n'était que le meilleur de son être dévoilé sous l'impulsion d'une espérance passionnée.

Il rit d'un rire saccadé.

— En somme, dans la vie, la défaite est la défaite, et l'insuccès immérité est une malédiction amère. Vois-

tu, je ne suis pas encore assez vieux pour renoncer à tout. Si j'avais une revue à moi, j'y écrirais de temps en temps un article de critique de mon style le plus fameux. Un homme est conscient de ses propres mérites autant que de ses défauts. Personne n'a jamais écrit plus subtile page de critique que certaines des miennes. C'est précisément l'acéré de mes traits qui m'a suscité tant d'ennemis. Attends, attends ! que j'aie une revue, du loisir et du repos d'esprit, ciel ! Ce que je vais écrire ! Ce que je vais scarifier !

— Ce serait indigne de toi, père. Combien il vaut mieux ignorer ses ennemis ! Dans une position semblable, j'éviterais avec soin tout ce qui trahirait le sentiment personnel.

— Bien, bien. Tu as sûrement raison, ma bonne enfant, je crois que je me ferais tort en te laissant supposer que ces vils mobiles sont, chez moi, les plus puissants. Depuis mon enfance, j'ai nourri, dans le tréfond de mon être, le désir ardent de la réputation littéraire ; aujourd'hui, le meilleur de ma vie est passé et, de sentir que je n'ai pas atteint à la situation que je méritais, me jette dans le désespoir.

L'humilité de cette justification de sa conduite attristait Marian ; pourquoi l'essayait-il, si ce n'est en vue de remuer son cœur ? La nécessité de paraître sourde à sa voix l'affligeait aussi. Elle reconnaissait une part de vérité dans son appréciation de lui-même. Le pire de tout était l'impossibilité de lui faire connaître ce qui se passait en son esprit. Il devait croire qu'elle balançait simplement entre sa propre satisfaction et la sienne quand, en réalité, elle souffrait de la conviction que céder serait aussi déraisonnable, au point de vue de l'avenir de son père, que périlleux pour ses vues personnelles de bonheur.

— Si nous remettions la discussion de ce projet au moment où je serai en possession de l'argent ? dit-elle après un silence.

— Oui. Ne suppose pas que je désire t'influencer en insistant sur mes infortunes ; ce serait une action mépri-

sable. J'ai seulement saisi cette occasion de me faire mieux comprendre de toi. Je ne parle pas volontiers de moi-même, et mes sentiments véritables sont en général masqués par mes défauts de caractère. En te démontrant comment tu pourrais à la fois me rendre un grand service et en retirer un réel avantage pour toi-même, je ne pouvais m'empêcher de me remémorer le peu de raisons que tu as d'entretenir pour ton père des sentiments très doux. Mais ajournons la suite de cette causerie. Tu penseras à ce que je t'ai dit ?

Marian le promit, heureuse de voir se terminer cet entretien.

Quand vint le dimanche, Yule voulut savoir de sa fille si elle avait un engagement pour l'après-midi.

— Oui, père, répondit-elle, faisant effort pour déguiser son embarras.

— Tant pis. Je comptais te demander de m'accompagner chez Quarmby. Seras-tu prise toute la soirée ?

— Jusqu'à neuf heures, je pense.

— Ah! tant pis, tant pis !

Il tâcha de prendre la chose comme si elle eût été dépourvue d'importance. Mais Marian vit l'ombre qui passa sur son front.

Ceci avait lieu à l'issue du déjeuner. Elle ne le revit plus de la matinée et, au repas de midi, il fut silencieux; toutefois, il n'apporta pas de livre à table, comme il en avait coutume dans ses moments d'humeur noire. Marian causa avec sa mère, faisant de son mieux pour conserver l'apparence de gaieté devenue naturelle depuis la métamorphose de Yule.

Au moment de sortir, elle rencontra son père, par hasard, dans le vestibule. Il sourit — d'un sourire qui avait plutôt l'air d'une grimace de douleur — et fit un signe de tête, mais sans mot dire.

La porte refermée, il alla au salon. Mrs Yule lisait, ou, en tout cas, feuilletait un numéro d'une revue illustrée.

— Où crois-tu qu'elle soit allée ? demanda-t-il, d'une voix seulement froide, point du tout agressive.

— Chez les miss Milvain, je suppose, répondit

Mrs Yule, regardant de côté.

— Te l'a-t-elle dit ?

— Non. Nous ne parlons pas de ça.

Il s'assit sur le bord d'une chaise, et se pencha en avant, le menton dans sa main.

— T'a-t-elle dit un mot de la revue ?

— Pas un mot.

Elle lui jeta un regard timide et tourna plusieurs pages de son livre.

— Je désirais qu'elle vînt chez Quarmby ; il s'y trouvera quelqu'un qui est impatient de voir Jedwood fonder une revue, et il lui aurait été utile d'entendre des avis pratiques. Il n'y aurait pas de mal à ce que tu lui en touchasses un mot, par-ci par-là. Naturellement, si elle est décidée à me refuser, ce n'est pas la peine de m'en préoccuper davantage. Il me semble que tu pourrais découvrir ce qu'il en est au fond.

L'urgence terrible des circonstances pouvait seule amener Alfred Yule à un appel direct au concours de sa femme. Ils n'avaient nullement comploté entre eux d'influencer leur fille ; Mrs Yule souhaitait le bonheur de son mari à l'égal de celui de Marian ; mais elle se sentait impuissante à accomplir quoi que ce soit d'un côté comme de l'autre.

— Si jamais elle dit quelque chose, je t'en informerai.

— Mais il me semble que tu as le droit de la questionner.

— Je ne peux pas faire ça, Alfred.

— Il y a malheureusement pas mal de choses que tu ne peux faire.

Et, sur cette observation. familière en substance à sa, femme, quoique le ton en fût cette fois moins mordant qu'à l'habitude, il se leva et sortit à pas lents de la chambre. Il passa une heure sombre dans son cabinet de travail, puis alla joindre le cercle littéraire de M. Quarmby.

XXIV

LA MAGNANIMITÉ DE JASPER

Milvain allait quelquefois attendre ses sœurs à leur sortie de l'église, le dimanche matin, et les ramenait chez elles pour y déjeuner. C'est ce qu'il fit ce jour-là, malgré l'inclémence du ciel et un fort vent du nord qui ne rendait rien moins qu'agréable l'attente en plein air.

Bientôt, dans le petit salon des jeunes filles, Dora et lui se trouvant seuls un instant, il se tourna vers elle avec un singulier sourire, et dit tranquillement :

— Il me semble que tu ferais mieux de sortir avec Maud, cet après-midi.

— Mais, je ne peux pas : j'attends Marian à trois heures.

— C'est justement pourquoi je désire que tu sortes.

Elle le regarda, surprise.

— J'ai à parler à Marian. Et voici ce que nous allons combiner. A trois heures moins le quart, vous vous en irez toutes deux, et, en sortant, vous pourrez dire à la logeuse qu'elle prie miss Yule, si elle vient, de vous attendre, parce que vous ne serez pas longtemps absentes. Elle montera et j'y serai. Comprends-tu ?

Dora se détourna à demi, un peu troublée, mais non mécontente.

— Et miss Rupert, alors? demanda-t-elle.

— Oh! miss Rupert peut aller à Jéricho, pour ce que je veux d'elle. Je suis en veine de magnanimité.

— De grande magnanimité, je n'en doute pas!

— Eh bien, veux-tu que ce soit convenu ainsi? C'est une des conséquences de la pauvreté, vois-tu; on ne peut même pas avoir une chambre à sa disposition pour un entretien privé avec un ami, sans comploter pour cela. Mais cet état de choses aura une fin.

Il branla la tête d'un air significatif. Là-dessus, Dora sortit du salon pour parler à sa sœur.

Le projet fut mis à exécution, et Jasper vit partir les jeunes filles en sachant qu'elles ne rentreraient pas d'ici quelque trois heures. Il s'assit bien à son aise au coin du feu et rêvassa. Cinq minutes s'étaient à peine écoulées qu'il tira sa montre, se disant que Marian devait être en retard. Il était nerveux, quoiqu'il se fût cru à l'abri d'une pareille faiblesse. Sa présence ici, avec le but qu'il se proposait, lui apparaissait, sans aucun doute, comme une concession à des entraînements qu'il aurait dû dominer; mais il s'était arrêté à cette résolution, et il était maintenant trop tard pour recommencer les débats en son for intérieur. Trop tard? Hé, non, à strictement parler; il ne s'était engagé à rien, jusqu'au dernier moment de liberté, il pouvait toujours...

Un coup frappé à la porte, le heurt de Marian, évidemment. Il se leva d'un bond, traversa toute la chambre, s'assit sur un autre siège, retourna au premier. Enfin, la porte s'ouvrit, et Marian parut.

Elle n'eut aucune surprise; la logeuse lui avait mentionné la présence de M. Milvain là-haut, attendant ses sœurs.

— J'ai à vous faire les excuses de Dora, dit Jasper. Elle vous prie de lui pardonner... de vous faire attendre.

— Oh! certainement.

— Et vous devez ôter votre chapeau, ajouta-t-il en riant, et me laisser mettre votre parapluie dans le coin... comme cela.

Il avait toujours admiré la forme de la tête de Marian et ses beaux cheveux courts, soyeux et bouclés. En la regardant ôter son chapeau, il fut charmé de la grâce de ses bras et de la souplesse de sa svelte personne.

— Avez-vous des nouvelles des Reardon ? demanda-t-elle.

— Oui. Je sais qu'on a offert à Reardon une place de secrétaire d'un asile de garçons, ou quelque chose d'analogue, à Croydon. Mais j'imagine qu'il n'a plus besoin d'y penser, à présent.

— Bien sûr que non.

— Oh ! c'est à savoir, fit observer Jasper.

— Comment?

— Peut-être sa femme lui fera-t-elle entendre qu'elle n'a pas trop de son argent pour elle toute seule.

Marian se mit à rire. Jasper n'avait presque jamais entendu son rire, et jamais, en tout cas, si spontané que cette fois-ci ; la sonorité ne lui en déplut point.

— Vous n'avez pas très bonne opinion de Mrs Reardon, dit-elle.

— C'est une personne difficile à juger. Elle ne m'a jamais été antipathique le moins du monde ; mais elle n'était certainement pas à sa place comme femme d'un écrivain à ses débuts. Peut-être ai-je été un peu prévenu contre elle depuis que Reardon m'a cherché noise à son sujet.

Cette explication inattendue de la rupture entre Milvain et son ami étonna Marian. Elle savait, par Jasper lui-même, qu'ils ne s'étaient pas vus depuis plusieurs mois, mais sans qu'aucune raison précise ait été attribuée à ce refroidissement.

— Aussi bien, puis-je vous apprendre tout cela, continua Milvain, voyant, comme il s'y attendait, la jeune fille rester interdite. J'ai rencontré Reardon peu après leur séparation, et il m'a accusé d'ètre en grande partie cause de son malheur.

Marian ne relevait pas les yeux.

— Vous ne devineriez jamais quel a été mon tort.

Reardon m'a déclaré que le ton de ma conversation avait été moralement préjudiciable à sa femme. Il dit que j'allais toujours magnifiant le succès dans le monde, et que c'est là ce qui l'a rendue mécontente de son sort. Cela paraît presque risible, n'est-ce pas ?

— C'était fort étrange.

— Reardon parlait avec un sérieux désespéré, le pauvre diable ! Et, pour vous dire la vérité, je crains que ses plaintes ne soient quelque peu fondées. Je lui ai spontanément donné l'assurance que je ne mettrais plus les pieds chez Mrs Yule ; c'est ce que j'ai fait, et ce qui a évidemment eu pour résultat de leur faire croire que je blâme la conduite de Mrs Reardon. C'est une désagréable histoire ; mais il me semble que je n'avais pas la liberté du choix.

— Vous dites que votre façon de parler lui a été vraiment pernicieuse ? Il faut alors qu'Amy soit bien faible de caractère.

— Pour se laisser influencer par un aussi pauvre sire ?

— Pour se laisser influencer en ce sens par qui que ce soit.

— Vous pensez très mal de moi à cause de tout ceci ? demanda Jasper.

— Non, parce que je suis trop sûre que vous parliez comme il vous est naturel, sans songer à de pareilles conséquences.

Jasper sourit.

— C'est la pure vérité. Presque tous ceux qui ont leur chemin à faire pensent comme moi, mais la plupart se croient obligés de prendre un ton hypocrite et de parler de conscience littéraire, et ainsi de suite. Moi, je dis simplement ce que je pense, sans feintes. Je serais volontiers consciencieux, mais je ne peux me payer ce luxe-là. Je vous l'ai dit assez souvent, n'est-ce pas ?

— Oui, oui !

— Mais cela ne vous a pas été moralement nuisible? dit-il en riant.

— Pas du tout. Seulement, cela ne me plaît pas.

Jasper fut interloqué. Il la regarda. Aurait-il donc fallu être moins ouvert avec elle ? S'était-il trompé en supposant que la franchise peu commune de ses discours lui était un attrait ? Elle parlait d'un ton décidé tout à fait inhabituel, et, même dès son entrée, il avait remarqué un je ne sais quoi d'inconnu dans sa façon d'être. On sentait en elle beaucoup plus d'aplomb qu'à l'ordinaire, et elle ne semblait pas le traiter avec la même déférence, la même soumission de sa propre personnalité.

— Cela ne vous plaît pas? répéta-t-il avec calme. Vous commencez à en être lasse ?

— Il m'est désagréable que vous vous montriez toujours sous des couleurs fâcheuses.

Jasper était un esprit subtil, mais la présomption avec laquelle il avait entamé ce dialogue, sa conviction qu'il n'avait qu'à parler pour recevoir, quand il lui plairait, l'assurance de l'entière dévotion de Marian, l'empêchèrent de comprendre l'accent d'indépendance tout nouveau de la jeune fille. Avec un peu plus de modestie, il aurait, en cette conjoncture, senti plus finement ; il aurait deviné que la jeune fille trouvait un plaisir délicieux à reculer, alors qu'elle le voyait approcher dans une intention non équivoque, qu'elle désirait être courtisée d'une façon moins cavalière, avant que de faire l'aveu de ce qui était en son cœur. Une minute, il fut déconcerté. Ces derniers mots d'elle avaient un ton de supériorité qu'il n'aurait jamais cru trouver sur ses lèvres.

— Pourtant, vous ne m'avez sûrement pas toujours entrevu sous cet aspect ? dit-il.

— Non, pas toujours.

— Mais vous avez des doutes sur l'homme véritable?

— Je ne suis pas certaine de vous comprendre. Vous dites que vous pensez vraiment ce que vous exprimez ?

— Mais oui. J'estime qu'il n'y a pas le choix pour un homme qui ne peut pas souffrir la pauvreté. Je n'ai jamais dit cependant que je trouvais du plaisir dans

ces nécessités viles ; je les accepte, parce que je ne peux les éviter.

C'était un délice pour Marian d'observer l'anxiété avec laquelle il s'attachait à se justifier. Cette jouissance de commander une position, elle ne l'avait encore jamais goûtée de sa vie. Que lui importait que Jasper l'appréciât davantage à cause de sa fortune ! Il n'en pouvait être autrement. Satisfaite qu'il l'eût d'abord appréciée pour elle-même, elle acceptait volontiers l'argent comme allié dans la conquête de l'amour du jeune homme. Sans doute, à la façon dont elle concevait ce sentiment, il l'aimait encore à peine ; mais elle sentait son influence sur lui, et son cœur lui apprenait à s'en servir.

— Mais vous vous résignez très allègrement à ces viles nécessités, dit-elle, le regardant d'un air détaché.

— Vous préféreriez me voir me lamenter sur le sort qui m'interdit de me vouer à un travail noblement irrémunérateur ?

Il y avait là une pointe d'ironie qui causa un petit frisson à la jeune fille. Cependant, elle maintint sa position.

— Que vous ne vous lamentiez jamais à ce sujet pourrait donner à penser... mais je ne veux pas être méchante.

— Que je ne me soucie pas plus de bon travail que je ne suis capable d'en faire, dit Jasper, achevant la phrase. Je n'aurais pas cru que vous tireriez cette conclusion.

Au lieu de répondre, elle tourna la tête vers la porte. On entendait un bruit de pas sur l'escalier, mais il s'éloigna.

— Je pensais que c'était Dora, dit-elle.

— Elle ne sera pas ici avant deux heures au moins, répondit Jasper avec un léger sourire.

— Mais vous aviez dit...

— Je l'ai fait sortir pour avoir occasion de vous parler. Voulez-vous me pardonner ce stratagème ?

Marian reprit sa première attitude, l'ombre d'un sourire errant sur ses lèvres.

— Je suis bien aise d'avoir du temps devant moi, continua-t-il. Je commence à soupçonner que, depuis peu, vous m'avez mal entendu. Il faut que je remette les choses au point.

— Je ne crois pas vous avoir mal entendu.

— Ceci peut signifier une chose fort désagréable. Je sais des gens que j'estime, qui ont de moi une piètre opinion, mais je ne peux souffrir que vous soyez des leurs. Quelle idée vous faites-vous de moi ? Quel est le résultat en votre esprit de toutes nos conversations ?

— Je vous l'ai dit déjà.

— Pas sérieusement. Me croyez-vous capable d'un sentiment généreux ?

— Dire que non serait vous ranger dans la plus basse catégorie des humains, une minorité infime.

— Bon ! Alors, je ne figure pas parmi les plus vils. Mais cet avantage ne me confère pas des titres fort distingués à votre considération. Quoi que je sois, certaines de mes ambitions visent très haut.

— Lesquelles ?

— Par exemple, j'ai été assez osé pour espérer que vous pourriez m'aimer.

Marian se tut un instant, puis, tranquillement, dit :

— Pourquoi appelez-vous cela être osé ?

— Parce que j'ai encore assez d'idées arriérées pour croire qu'une femme digne de l'amour d'un homme lui est supérieure et condescend en se donnant à lui.

Sa voix n'était pas convaincante ; ces phrases ne semblaient pas à leur place sur ses lèvres. Ce n'était pas là ce qu'elle avait espéré lui entendre dire. En s'exprimant de cette façon conventionnelle, il ne l'aimait pas comme elle souhaitait d'être aimée.

— Je ne partage pas cette opinion, dit-elle.

— Ce n'est pas étonnant. Vous êtes très réservée sur tous les sujets, et nous n'avons jamais abordé celui-ci ; mais je sais, à coup sûr, que vos idées ne sont jamais banales. Gardez sur la position de la femme l'opinion qu'il vous plaît, cela n'affecte pas la mienne.

— La vôtre, alors, est donc banale ?

— Désespérément banale. L'amour est chose très vieille et très commune, et je crois que je vous aime de la vieille et commune manière. Je vous trouve belle ; vous me semblez féminine au meilleur sens du mot, pleine de charme et de grâce. Je me sais un être grossier, en comparaison de vous. Tout cela a été senti et dit de la même manière par une infinie variété d'hommes. Faut-il que j'invente quelque expression neuve avant que vous puissiez me croire ?

Marian se taisait.

— Je sais ce que vous pensez, dit-il. Cette idée est aussi inévitable que la certitude que j'en ai.

Elle le regarda un instant.

— Oui, votre regard trahit cette pensée. Pourquoi ne vous ai-je pas parlé ainsi plus tôt ? Pourquoi ai-je attendu jusqu'à ce que vous puissiez douter de ma sincérité ?

— Alors, ma pensée n'est pas si facile à lire que cela, dit Marian.

— Elle n'a certainement pas cette forme grossière, mais je sais que — quel que soit votre sentiment à mon égard — vous souhaiteriez que j'eusse parlé une quinzaine de jours plus tôt. Vous désireriez cela de n'importe quel homme dans ma position, simplement parce qu'il vous est pénible d'entrevoir une insincérité possible. Eh bien, je ne suis pas insincère. Depuis quelque temps, j'ai pensé à vous comme je n'avais pensé à aucune autre femme. Mais... oui, vous allez savoir la vérité simple, crue, bonne à sa manière sans doute. Je craignais de vous dire que je vous aimais. Quel mal y a-t-il à cette confession ? Dans l'état ordinaire des choses, je ne serais pas en position de me marier avant trois ou quatre ans, peut-être, et même alors, le mariage sous-entendrait des difficultés, la gêne, les obstacles. J'ai toujours redouté la pensée du mariage avec un chétif revenu. Vous vous rappelez :

L'amour dans une hutte, avec de l'eau et une croûte,
N'est — l'Amour nous pardonne ! — que braise, cendres et [poussière

Vous savez bien que c'est vrai.

— Pas toujours, je crois.

— Mais pour l'immense majorité des mortels. Voyez, par exemple, les Reardon. Si jamais deux êtres se sont aimés, c'est eux; et la pauvreté a tout anéanti. Je ne suis dans la confidence ni de l'un ni de l'autre, mais je suis persuadé que chacun d'eux a plus d'une fois souhaité la mort de l'autre. Et comment s'en étonnerait-on? Aurais-je osé prendre femme dans ma condition actuelle,... une femme aussi pauvre que moi?

— Votre position va rapidement s'améliorer, dit Marian. Si vous m'aimiez, pourquoi auriez-vous craint de me demander d'avoir foi en votre avenir?

— Tout est si incertain! Dix ans peuvent s'écouler avant que je puisse compter sur mille pounds de rente si je suis forcé de me débrouiller de la manière habituelle.

— Mais, dites-moi, quel est, en somme, votre but dans la vie?

— Mon but, c'est de mettre à ma portée toutes les jouissances qu'un homme cultivé désire. Je veux vivre entouré de belles choses, et n'être jamais troublé par le spectre des embarras vulgaires. Je veux voyager et enrichir mon esprit par la connaissance des pays étrangers. Je veux être sur le pied d'égalité avec les gens raffinés et intéressants. Je veux être connu, être familièrement cité, sentir, quand j'entrerai dans un salon, qu'on me regarde avec une certaine curiosité.

Il attachait fixement sur elle des yeux brillants.

— Et... c'est tout? demanda Marian.

— C'est beaucoup. Peut-être ne vous rendez-vous pas compte de ce que je souffre à me sentir en état constant d'infériorité. J'ai l'instinct sociable très développé, et pourtant je ne suis pas à l'aise dans le monde, tout simplement parce que je ne peux pas m'y faire valoir. Le manque d'argent fait de moi l'inférieur de ceux avec qui je cause, quelque supérieur que je leur puisse être d'autre part. Je suis ignorant sous bien des

rapports, uniquement parce que je suis pauvre. Imaginez-moi pourvu d'assez de fortune pour vivre d'une vie complète et active pendant ces cinq prochaines années ; ma situation serait alors assurée.

— Et pourtant, dit Marian d'une voix sourde, vous dites que vous m'aimez !

— Vous pensez que je m'exprime comme si j'ignorais l'existence en ce monde de cette chose qu'on nomme l'amour ; mais vous m'avez demandé quel était mon but dans la vie, je parle donc des circonstances de la vie sociale. Supposez que je vous aie dit : « Mon seul but, ma seule ambition, est de conquérir votre amour. » M'auriez-vous cru ? Ces phrases-là ne sont jamais vraies ; je ne sais pas comment on peut trouver du plaisir à les entendre. Mais si je vous dis : « Toutes ces jouissances que je vous ai décrites seraient intensifiées à l'infini si je les partageais avec une femme qui m'aimerait... » Voilà la pure vérité.

Le cœur de Marian se serra. Elle ne désirait pas la vérité sous cette forme ; elle eût préféré entendre des lèvres de Jasper les pauvres mensonges rebattus. Avide d'amour passionné, elle écoutait avec un sentiment de désolation tous ces raisonnements calmes. La crainte que Jasper ne fût d'une nature froide l'avait souvent tourmentée, mais elle se rassurait toujours à l'idée qu'elle ne pénétrait pas à fond son caractère. Parfois, une étincelle, une lueur dévoilant un possible obscur avait jailli, et, pleine d'une impatience frémissante, elle s'était attendu, à quelque révélation soudaine ; mais on eût dit que Jasper ignorait les mots qui eussent éveillé en son âme altérée un écho si joyeux.

— Voici longtemps que nous causons, dit-elle, tournant la tête, comme si elle n'attachait aucune importance à ses dernières paroles. Puisque Dora ne vient pas, je vais m'en aller.

Elle se leva et marcha vers la chaise sur laquelle son chapeau était posé. Aussitôt Jasper s'élança :

— Vous voulez vous en aller sans me donner aucune réponse ?

— Une réponse, à quoi ?

— Voulez-vous être ma femme ?

— C'est trop tôt me faire cette demande.

— Trop tôt ? N'avez-vous pas compris que, depuis des mois, je pensais à vous avec bien autre chose que de l'amitié ?

— Comment aurais-je pu le comprendre ? Vous m'avez expliqué la raison pour laquelle vous ne vouliez pas laisser transparaître vos sentiments véritables.

Ce reproche mérité était difficile à éluder. Jasper se détourna un instant ; puis, par un mouvement subit, lui saisit les deux mains.

— Quoi que j'aie pu faire ou dire ou penser autrefois ne compte plus aujourd'hui. Je vous aime, Marian, je vous désire pour femme. Je n'ai jamais rencontré aucune jeune fille qui m'ait impressionné comme vous l'avez fait, dès l'abord. Si j'avais eu la faiblesse d'essayer d'en gagner une autre, j'aurais senti que je m'écartais de mon vrai bonheur. Oublions un moment toutes les circonstances. Je tiens vos mains dans les miennes, je plonge mon regard dans le vôtre et je vous dis que je vous aime. Quelle que soit votre réponse, je vous aime !

Jusqu'à cet instant, le cœur de Marian n'avait fait que palpiter un peu. Ce qui causait en partie sa détresse, c'était que, en écoutant les dissertations qui avaient servi de préface à la déclaration de Jasper, l'amour qu'elle avait si longtemps nourri dans son âme semblait se confiner en quelque recoin écarté de son être. Elle était nerveuse, douloureusement lucide, troublée d'une confusion naturelle à la jeune fille, mais elle ne pouvait s'abandonner à cette émotion exquise qui eût été l'accomplissement de tous ses rêves secrets. A cette minute enfin, son cœur bondit dans sa poitrine. Détournant le visage, et les yeux baissés, elle attendit la répétition de la nuance empreinte dans le dernier : « Je vous aime. » Elle sentit un changement dans les mains qui tenaient les siennes, — un afflux de chaleur, une douceur moite, — et tout son être en vibra.

Il s'efforçait de l'attirer à lui ; mais elle le maintint à distance. Elle avait l'air insensible.

— Marian ?

Elle voulut répondre, mais un esprit de contradiction lui cloua la langue.

— Marian, ne m'aimez-vous pas ? Ou bien mon langage vous a-t-il offensée ?

Persistant dans son attitude, elle finit par retirer ses deux mains. Le visage de Jasper exprima une sorte de consternation.

— Vous ne m'avez pas offensée, dit-elle ; mais je ne suis pas sûre que vous ne vous abusiez pas vous-même en me croyant en ce moment nécessaire à votre bonheur.

Le courant émotionnel qui, pendant l'étreinte de leurs mains, avait passé des nerfs de la jeune fille aux siens, Jasper rendit incapable de rester à distance. Il vit une teinte plus chaude se répandre sur le visage et le cou de Marian, et sa beauté lui parut plus désirable que jamais.

— Vous êtes pour moi plus que tout ce qui existe sur la face de la terre ! s'écria-t-il, la pressant de nouveau. Je ne rêve à rien autre qu'à vous, à vous seule, ma belle, ma délicieuse, ma pensive Marian !

Il la saisit dans ses bras, et elle ne résista plus. Un soupir, puis un singulier petit rire décelèrent l'amour enfin épanoui dans son être.

— M'aimez-vous, Marian ?

— Je vous aime.

Alors suivit le duo de l'ardeur amoureuse qui, pour la première fois, trouve son expression ; musique voilée, souvent interrompue, mais revenant toujours aux mêmes harmonies enchantantes.

Marian fermait les yeux et s'abandonnait à la volupté de ce rêve. Pour la première fois, elle échappait sans réserve au monde de la routine intellectuelle et goûtait à la vie. Elle dépouillait toute la pédanterie de son labeur quotidien, comme elle l'aurait fait d'un vêtement encombrant ; elle n'était plus revêtue que de sa fémi-

nité. A une ou deux reprises, un frisson de lucidité étrange la pénétra et elle se sentit coupable, immodeste ; mais, à cette sensation, succéda un afflux de joie passionnée, submergeant en un coup mémoire et prévoyance.

— Comment pourrai-je vous voir ? questionna enfin Jasper. Où pourrons-nous nous rencontrer ?

C'était une difficulté. La saison ne permettait plus les flâneries en plein air. Marian ne pouvait se rendre à son garni, et il ne semblait guère possible pour lui de l'aller voir chez elle.

— Croyez-vous que votre père s'obstine dans son inimitié contre moi ?

— Elle commençait seulement à réaliser tout ce qu'entraînaient leurs relations nouvelles.

— Je n'ai pas d'espoir qu'il change, dit-elle, l'air triste.

— Il refusera d'approuver votre mariage ?

— Je le désappointerai et l'affligerai amèrement. Il m'a demandé de consacrer mon capital à fonder une revue nouvelle.

— Qu'il dirigerait ?

— Oui. Pensez-vous qu'il aurait là une chance de succès ?

Jasper secoua la tête.

— Votre père n'est pas l'homme de la chose, Marian. Je ne dis pas cela avec irrévérence ; j'entends qu'il ne me paraît pas posséder les aptitudes requises. Ce serait une spéculation désastreuse.

— C'est ce que je sentais. Il va sans dire que je ne peux pas y songer maintenant.

Elle sourit, en levant les yeux vers lui.

— Ne vous inquiétez pas, dit Jasper. Attendez un peu que je me sois affranchi de Fadge et de quelques autres, et votre père verra combien je désire sincèrement le servir. Votre concours lui manquera beaucoup, j'en ai peur.

— Oui. Quand il me faudra le quitter, il me semblera être cruelle. Il vient de me dire que sa vue commence

à baisser. Oh! pourquoi son frère ne lui a-t-il rien laissé? Quel vilain procédé de sa part! Il avait assurément bien plus droit à quelque chose qu'Amy ou que moi-même. Mais la carrière des lettres a été le fléau de sa vie. Mon oncle l'exécrait, et c'est pourquoi, je suppose, il l'a traité ainsi.

— Mais, comment pourrai-je vous voir souvent? C'est la première question. Je sais ce que je vais faire. Je vais louer un autre logement pour les petites et pour moi, ensemble. Il nous faudra avoir deux salons; de la sorte, vous viendrez chez moi sans aucune difficulté. Vous pourrez toujous demander Maud ou Dora, vous comprenez. Après tout, ces étonnantes convenances sont facilement satisfaites.

— Je ne veux pas rester pour les voir à présent, Jasper, dit Marian, pensant aux jeunes filles.

— Très bien, vous avez une heure de sécurité, mais pour être plus sûre, vous vous en irez à cinq heures moins un quart. Votre mère ne nous sera pas hostile?

— Pauvre maman! non; mais elle n'osera pas parler à mon père en ma faveur.

— J'ai le sentiment de jouer un vilain rôle, si je vous laisse annoncer la chose à votre père. Marian, je vais prendre mon grand courage et l'aller voir.

— Oh! non, il vaut mieux ne pas faire ça!

— Alors, je lui écrirai une lettre telle qu'il lui sera impossible de la prendre en mauvaise part.

Marian pesa cette proposition.

— Vous pouvez le faire, Jasper, si vous le voulez, mais pas encore, bientôt.

— Vous ne voulez pas qu'il le sache tout de suite?

— Nous ferons mieux d'attendre un peu. Vous savez, ajouta-t-elle en riant, que mon héritage, jusqu'ici, ne m'appartient qu'en parole. Le testament n'a pas encore été validé. Et puis, il faudra réaliser la somme.

Elle l'informa des détails; Jasper écoutait, les yeux fixés sur le parquet.

Ils étaient maintenant assis à côté l'un de l'autre. Jasper avait éprouvé un sentiment de délivrance en

abandonnant les dithyrambes pour passer à un entretien sur les questions pratiques; cette nuance ne put échapper à la sensibilité suraiguisée de Marian, et elle continua d'épier les mouvements de sa physionomie. A la fin même, il lâcha sa main.

— Vous préféreriez, dit-il d'un ton méditatif, que votre père n'apprît rien jusqu'à ce que cette affaire soit réglée ?

— Oui, si vous y consentez.

— Oh ! je ne doute pas que ce ne soit aussi bien.

La petite phrase de soumission volontaire de la jeune fille et son intonation frémissante appelaient une autre réponse. Jasper se replongea dans ses pensées, qui se rapportaient visiblement à des questions d'ordre positif.

— Jasper, je crois qu'il faut que je m'en aille à présent, dit-elle.

— Vraiment ? Allons! si vous le préférez...

Il se leva, bien qu'elle fût encore assise. Marian fit quelques pas, mais se retourna et se rapprocha de lui.

— Vous m'aimez véritablement ? interrogea-t-elle, prenant une de ses mains et la serrant entre les siennes.

— Je vous aime, véritablement, Marian. En doutez-vous encore ?

— Vous ne regrettez pas que je doive m'en aller ?

— Mais si, chérie. Je voudrais que nous pussions rester là, tranquillement, toute la soirée.

Le contact de la jeune fille produisit sur lui l'effet déjà éprouvé. De nouveau, son sang s'échauffa et il la pressa contre sa poitrine, en caressant ses cheveux et en baisant son front.

— Etes-vous contrarié que je porte mes cheveux courts ? demanda-t-elle, désireuse d'un peu plus de louange qu'il ne lui en avait encore accordé.

—Contrarié ? Mais c'est charmant, je vous assure. Toute autre façon de les porter paraît vulgaire en comparaison. Quel drôle d'air vous auriez avec des tresses, ou je ne sais quoi de semblable.

— Je suis si contente que cela vous plaise !

— Il n'est rien en vous qui ne me plaise, ma pensive enfant.

— Vous m'avez déjà nommée ainsi. Je vous parais donc si pensive que cela ?

— Si grave, si gentiment réservée, et avec des yeux si pleins d'expression !

Elle tressaillit avec délice, le visage caché contre sa poitrine.

— Il me semble renaître, Jasper. Le monde entier est nouveau à mes yeux, et je me sens étrangère à moi-même. Jusqu'ici, je n'ai jamais connu une heure de joie et je ne peux croire encore qu'elle ait sonné pour moi !

Elle finit par mettre son chapeau et sa jaquette, et ils sortirent ensemble, non sans être observés par la logeuse, cela va sans dire. Jasper l'accompagna presque à mi-chemin de Saint-Paul's Crescent. Il fut convenu qu'il lui ferait tenir une lettre par l'entremise de ses sœurs ; d'ici un jour ou deux, le changement de domicile serait effectué.

Quand ils se furent séparés, Marian regarda en arrière, mais Jasper marchait à pas rapides, la tête penchée, dans une attitude de profonde méditation.

XXV

UNE ENTREVUE INFRUCTUEUSE

Le refuge contre le désespoir se trouve souvent dans le sentiment de compassion qu'on s'inspire à soi-même, et dans cet esprit de résistance obstinée qu'il engendre. Pour certaines natures, la pitié de soi poussée à l'extrême est intolérable et mène au suicide ; mais il est d'autres êtres, que la véhémence de leur révolte contre le destin fortifie dans l'endurance de leur misère. Ces derniers sont plus imaginatifs que passionnés ; les phases de leur malheur les impressionnent comme les actes d'un drame qu'ils ne peuvent se résoudre à clore brusquement, tant sont variées les péripéties de son lugubre thème ! L'homme de pensée qui se tue est le plus souvent amené à cette résolution par la conviction qu'il a de sa propre insignifiance ; la pitié de soi se transforme alors en mépris, et l'âme humiliée ne peut plus supporter l'existence. Celui qui, dans des conditions identiques, résiste, est celui que l'adversité magnifie à ses propres yeux.

Ce fut grâce à l'excès de commisération sur son sort qu'Edwin Reardon put continuer à vivre, dans le premier mois qui suivit sa séparation d'avec Amy. Une ou deux fois par semaine, tantôt vers le soir, tantôt vers minuit, ou plus tard, il hantait la rue où vivaient sa

femme et son enfant et, chaque fois, il revenait à sa mansarde, fortifié dans le sentiment de l'injustice dont il était victime, dans sa rébellion contre les circonstances qui l'avaient jeté à l'abîme et dans l'amertume contre sa femme qui avait sauvé son propre bien-être du naufrage plutôt que de partager sa chute. A certains moments, il n'était pas éloigné de cet état de complète démence auquel Mrs Edmund Yule se plaisait à le croire parvenu. Parfois, une morgue extraordinaire s'emparait de lui. Il éprouvait, dans sa misérable mansarde, des sensations d'exilé outragé et riait tout haut, en un mépris furieux de ceux qui le blâmaient ou le plaignaient.

En apprenant par Jasper Milvain qu'Amy était tombée malade, ou tout au moins que sa santé subissait le contre-coup des épreuves traversées, il fut saisi d'une angoisse passagère qui le détermina presque à voler vers elle. Cet émoi provoqua, par réaction, un sentiment de réel plaisir de ce qu'elle eût aussi sa part de peine, et même d'espoir que sa maladie pût devenir sérieuse ; il se représenta appelé à son chevet, se la figura implorant son pardon. Mais il était loin de ne ressentir qu'une satisfaction maligne ; il réussit à se persuader qu'Amy souffrait parce qu'elle gardait pour lui un reste d'amour. Les jours s'écoulant sans qu'il apprît rien de nouveau, la déception et le ressentiment s'emparèrent de son esprit. A la fin, il cessa de hanter les abords de la maison Yule. Ses désirs s'assombrirent ; il résolut de se tenir à l'écart et d'attendre opiniâtrement ce qui se produirait.

A chaque fin de mois, il envoyait, par simple mandat postal, la moitié de la somme reçue de Carter, sous enveloppe adressée à sa femme. Il ne lui vint aucun avis de réception pour les deux premiers envois ; le troisième lui valut un court billet d'Amy.

« Puisque vous continuez ces envois d'argent, je ferais sans doute mieux de vous prévenir que je ne saurais les employer pour mon propre usage. Peut-être un

sentiment de devoir vous induit-il à ce sacrifice, mais je crains plutôt que ce ne soit l'envie de me rappeler tous les mois les privations auxquelles vous vous soumettez, et de m'affliger ainsi. J'ai déposé ce que vous avez envoyé à la Caisse d'épargne, au nom de Willie, et je continuerai à le faire.

« AMY REARDON. »

Pendant un jour ou deux, Reardon persévéra dans l'intention de ne pas répondre; mais le désir de donner libre cours à ses sentiments troubles finit par l'emporter. Il écrivit :

« Je trouve naturel que vous interprétiez au plus mal quoi que ce soit que je fasse. Quant à mes privations, je m'en soucie fort peu ; ce n'est rien en comparaison de l'idée que je suis abandonné tout simplement parce que ma poche est vide. Et je suis vraiment loin d'imaginer que mes souffrances possibles aient le pouvoir de vous affecter ; ce serait vous supposer une certaine générosité de nature. »

Ce billet ne fut pas plus tôt jeté à la boîte que Reardon l'aurait volontiers repris, sentant qu'il manquait de dignité, qu'il contenait autant de mensonges que de lignes ; il avait honte de l'avoir écrit. Pourtant une lettre de rétractation était impossible. Ce lui fut donc une nouvelle source de misère exaspérée. Hormis les gens avec qui il avait affaire à l'hôpital et le pauvre Biffen, il ne voyait personne. Le réaliste le visitait une fois par semaine, et leur amitié devenait plus étroite qu'elle n'avait été au temps de la prospérité de Reardon. Biffen était doué d'une délicatesse native si grande, qu'on éprouvait du soulagement à lui faire part des détails de sa douleur intime et, quoique plein de sympathie pour Reardon, il s'efforçait d'atténuer la rigueur des jugements de celui-ci sur Amy, et lui causait par là une satisfaction secrète.

— Je ne vois vraiment pas comment ta femme aurait pu agir autrement, s'écria-t-il un soir de mi-été

qu'ils étaient réunis dans la mansarde de Reardon. Sans doute, je ne suis pas en mesure d'apprécier sa disposition d'esprit, mais je crois, je ne peux me défendre de croire, par ce que je connais d'elle, qu'il n'y a eu entre vous qu'un simple malentendu. Il a été malheureux et cruel que la nécessité de vous séparer pour un temps se soit fait sentir, et tu n'as pu envisager cette obligation dans un esprit d'équité. Ne penses-tu pas qu'il y a du vrai dans cette façon de voir ?

— C'était son rôle de femme d'adoucir cette odieuse nécessité, et elle l'a aggravée.

— Je ne suis pas sûr que tu n'exiges pas trop d'elle. Malheureusement, je ne connais que peu, ou même point les femmes, raffinées ; mais je soupçonne qu'on ne doit pas attendre plus d'héroïsme d'elles que des femmes des classes inférieures. Je regarde les femmes comme des créatures faites pour être protégées. Un homme est-il donc en droit de leur demander d'être plus fortes que lui-même ?

— Assurément, répliqua Reardon, ce n'est pas la peine de demander à une nature plus qu'elle ne peut donner. Mais je la croyais de plus belle eau que les autres. Mon amertume provient de cette désillusion.

— J'imagine qu'il y a eu de part et d'autre des torts de caractère, et vous avez fini par ne plus apercevoir que vos faiblesses mutuelles.

— J'ai aperçu la vérité qui s'était toujours dérobée à mes yeux.

Biffen garda son air d'incrédulité, et Reardon, secrètement, lui en sut gré.

A mesure que le réaliste ajoutait de nouveaux chapitres à son roman : *M. Bailey, épicier*, il les lisait à son ami, non seulement pour sa satisfaction personnelle, mais surtout dans l'espoir d'encourager, par cet exemple de fécondité, son auditeur à reprendre ses propres travaux littéraires. Reardon trouvait fort à critiquer dans l'œuvre de son ami ; chose remarquable, il formulait des objections et des blâmes avec beaucoup moins de réserve qu'aux jours meilleurs ; car la réti-

cence délicate est une des vertus que la souffrance entame le plus aisément, tout au moins dans les natures faibles. Biffen poussait à dessein ces discussions, dont Reardon retirait sans nul doute un bénéfice passager, mais le romancier vaincu ne put être amené à entreprendre une nouvelle démonstration pratique de ses propres vues. Par moments, il lui venait une velléité de composer un roman, mais de tourner et retourner le projet dans sa tête, pendant une heure, suffisait à l'en dégoûter. Ses idées lui semblaient stériles, insipides ; écrire six pages lui eût été chose impossible, et la seule pensée d'un livre entier l'écrasait des terreurs d'un travail incommensurable, de difficultés insurmontables.

Il conservait, pour ses heures de service à l'hôpital, un complet assez décent et destiné, à force de soins, à le demeurer longtemps encore. Celui qu'il portait dans son intérieur et dans ses courses criait la misère ; on l'avait mis au rebut avant même de quitter l'ancien appartement. Dans son état d'esprit actuel, il se souciait peu de ne paraître rien moins que « respectable » aux passants. Ces vêtements râpés étaient le symbole de sa dégradation et, à certains moments, venant à s'apercevoir dans une glace de devanture, il les considérait avec un mépris qui n'allait pas sans une certaine jouissance. Souvent, mû par le même sentiment, il s'en allait prendre ses repas dans les tavernes les plus sordides, où il coudoyait des êtres dépenaillés qui avaient, Dieu sait comme ; ramassé de quoi se payer une tasse de café et une tartine de pain et de beurre. Il se plaisait à se comparer à ces camarades d'infortune : « Voilà le taux auquel le monde m'estime ; je ne suis pas digne d'un meilleur sort. » Ou bien, au lieu de se complaire dans cette comparaison, il se jetait par bravade au milieu de ces misérables du bas monde et nourrissait la haine de tous les favorisés.

Malgré son désir de garder de la gratitude à l'un de ceux-là, il y trouvait quelque peine. Le sémillant Carter, si à son aise, au début, dans ses relations avec son

employé, changeait peu à peu de manière d'être. Parfois, Reardon surprenait son regard fixé sur lui avec une expression étrange, et sa conversation, toujours si animée, s'entrecoupait maintenant de singulières pauses pendant lesquelles il semblait méditer sur quelque parole ou quelque acte de Reardon. L'explication en était que Carter commençait à se demander si l'hypothèse de Mrs Yule n'était pas justifiée dans une certaine mesure, et si le romancier jouissait de son plein bon sens. D'abord, il se moqua de cette idée, mais, petit à petit, il lui sembla que la physionomie de Reardon avait un je ne sais quoi de sauvage et de hagard qui permettait de fâcheuses suppositions. Il en fit surtout la remarque à son retour d'un voyage en Norvège, au mois d'août. La première fois qu'il revint à l'hôpital, il gratifia Reardon d'une description animée du plaisir qu'il avait pris à l'étranger ; la pensée ne lui vint pas que ces propos pouvaient ne pas sembler précisément réjouissants à un homme ayant passé le mois d'août entre sa mansarde et l'hôpital, mais il observa bientôt que son auditeur regardait de droite et de gauche d'une façon assez singulière.

— Vous n'avez pas été malade depuis que je ne vous ai vu ? questionna-t-il.

— Oh ! non.

— Mais vous avez l'air de l'avoir été. Je vous dis qu'il faut absolument que nous nous arrangions pour vous donner une quinzaine de vacances.

— Je n'y tiens pas, dit Reardon. Je m'imaginerai être allé en Norvège. Cela m'a fait du bien de vous entendre narrer votre voyage.

— Tant mieux, tant mieux ; mais ce n'est pas tout à fait la même chose, voyez-vous, que de faire vous-même un petit tour quelque part.

— Oh ! c'est beaucoup mieux ! Prendre un plaisir personnel ne serait que pur égoïsme, tandis que jouir de la jouissance d'autrui constitue la satisfaction la plus pure, salutaire à la fois au corps et à l'âme. Je cultive l'altruisme.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Une forme de bonheur hautement quintessenciée. Le bizarre de la chose est que ce bonheur ne se développe qu'à condition que vous ayez exactement le double de la foi requise pour adhérer au *credo* d'Athanase.

— Ah !

Carter s'en alla, plus que perplexe. Le soir, il raconta à sa femme que Reardon lui avait parlé de la façon la plus extravagante, sans qu'il fût possible de comprendre un mot à ses discours.

Il n'en resta pas moins à la recherche d'un poste plus convenable pour son infortuné employé qui, dément ou non, ne donnait aucune preuve d'incapacité à remplir son office et s'en acquittait au contraire avec sa conscience et sa ponctualité accoutumées. Enfin, à l'entrée d'octobre, le secrétaire trouva ce qu'il cherchait et en informa aussitôt Reardon. Ce dernier escalada le soir même l'escalier de Biffen. Il pénétra dans sa chambre d'un air joyeux, en s'écriant :

— Je viens d'inventer une devinette. Voyons si tu vas la saisir. En quoi une maison à loyers de Londres ressemble-t-elle au corps humain ?

Biffen regarda son ami avec quelque inquiétude, tant une saillie de ce genre lui était inhabituelle.

— En quoi une maison à loyers de Londres... ? Je n'ai pas la moindre idée

— En ce que le cerveau y occupe toujours le sommet ! Pas mal, il me semble, hein ?

— Non, non, c'est passable, mais nettement professionnel, par exemple. Le commun public n'en sentirait pas le sel, j'en ai peur. Mais que t'est-il arrivé ?

— De bonnes nouvelles. Carter m'a offert un poste qui améliorera sérieusement ma situation. Une maison... ou un logement, en tout cas, et des appointements de cent cinquante pounds par an.

— Par Plutus ! Voilà des nouvelles agréables à apprendre. Quelques devoirs sont attachés à la position, j'imagine ?

— C'est, hélas ! inévitable, par le temps qui court. Il s'agit du secrétariat d'un asile, à Croydon, pour les petits enfants abandonnés, pas précisément une sinécure, me dit Carter. Il y a beaucoup de travail de plume et beaucoup de travail manuel, dont une partie, je crois, assez dure. Il est fort douteux que je sois l'homme de la situation. Le tenancier actuel est un gros gaillard de plus de six pieds, passionné de gymnastique et ne détestant pas un coup de poing, par-ci par-là, à l'occasion. Mais il s'en va à Noël, je ne sais où... comme missionnaire, et je peux prendre sa place, si je veux.

— Et tu le veux, je présume ?

— Oui. J'ai décidé d'en tâter.

Biffen se tut un instant, puis demanda :

— Ta femme ira avec toi, je suppose ?

— C'est à savoir.

Reardon avait tâché de répondre avec indifférence, mais il était visiblement agité, partagé entre la crainte et l'espoir.

— Tu vas le lui demander en tout cas ?

— Oh ! oui, répondit-il d'un air demi-distrait.

— Et il ne peut y avoir aucun doute qu'elle n'y aille. Cent cinquante pounds par an, et pas de loger à payer, mais c'est l'abondance.

— Les pièces que je dois occuper sont dans l'asile même. Une habitation de ce genre ne sourira pas à Amy. Et Croydon n'est pas le plus engageant des séjours.

— La campagne avoisinante est délicieuse.

— Oui, oui ; mais Amy ne tient guère à cela.

— Tu la juges mal, Reardon ; tu es trop rigoureux. Je te supplie de ne pas négliger l'occasion de tout remettre d'aplomb. Si tu pouvais seulement prendre ma place un instant, puis qu'on vienne à t'offrir la compagnie d'une femme comme la tienne !

Reardon écoutait ; sa surexcitation semblait décroître.

— Je serais en droit, dit-il, l'accent sévère, de lui

faire tout simplement savoir mon entrée dans cette position en lui laissant le soin de me demander de la reprendre... si elle le désire.

— Tu as beaucoup changé pendant cette année, répondit Biffen, en hochant la tête, beaucoup changé! J'espère te retrouver sous peu tel que tu étais autrefois. J'aurais gagé qu'il t'était impossible de devenir si farouche. Va voir ta femme ; allons, sois bon garçon.

— Non, je vais lui écrire.

— Va la voir, je t'en conjure. Jamais rien de bon n'est sorti d'une correspondance entre deux êtres victimes d'un malentendu. Va à Westbourne Park demain. Et sois raisonnable, plus que raisonnable. Le bonheur de ta vie dépend de ta façon d'agir en cette occasion. Sois heureux d'oublier le tort, quel qu'il soit, qu'on t'a fait. Dire qu'un homme a besoin d'être stimulé pour reconquérir une femme pareille!

A la vérité, il n'était pas besoin de beaucoup de stimulant. L'esprit de contradiction — l'une des formes ou l'un des effets de la pitié de soi — faisait lutter Reardon contre son propre désir et le poussait à adopter un ton d'aigreur donnant une idée exagérée de ses sentiments réels : déjà il avait résolu de voir Amy. Même, si aucun prétexte ne s'était présenté, il aurait bientôt cédé au désir, grandissant tous les jours parmi toutes les passions contradictoires dont il était la proie, au besoin ardent de revoir le visage de sa femme. Un mois ou deux auparavant, alors que le soleil d'été faisait de son emprisonnement dans les rues un supplice quotidien, il en était venu à se convaincre qu'il ne restait en lui plus trace d'amour pour Amy ; à de certains moments, il pensait à elle avec répugnance, comme à une femme froide et égoïste, qui avait simulé le sentiment, quand elle avait cru de son intérêt de le faire, et brutalement dévoilé son être véritable quand il ne restait plus rien à espérer de son mari. Mais ce n'était qu'une illusion de l'âme malheureuse. L'amour, la passion même vibrait toujours dans les profondeurs de son être ; rien ne le prouvait mieux que l'animation

avec laquelle il se hâta d'accourir chez son ami à la première lueur d'un espoir nouveau.

Rentré chez lui, il écrivit à Amy :

« J'ai une raison pour désirer vous voir. Voulez-vous bien m'indiquer une heure où je pourrai vous parler en particulier, dimanche matin ? Il va sans dire que je ne verrai personne autre. »

Elle allait recevoir ceci par la première poste du matin ; il aurait sans doute une réponse dans le courant de l'après-midi. L'impatience ne lui permit guère de dormir, et le lendemain se passa dans une longue fièvre d'attente. Ses fonctions l'appelaient à l'hôpital dans la soirée ; il se demandait comment il pourrait s'astreindre à la routine ordinaire du travail si la réponse n'arrivait pas avant son départ. L'heure en sonna pourtant, et il n'avait rien reçu. Il lui prit envie d'aller tout droit à Westbourne Park, mais la raison l'emporta. Quand il rentra de City Road, ayant brûlé le pavé, la lettre l'attendait : elle avait été glissée sous la porte et, en frottant une allumette, il vit qu'un de ses pieds foulait l'enveloppe blanche.

Amy lui écrivait qu'elle serait chez elle le lendemain à onze heures. Pas un mot de plus.

Elle devait savoir par Mrs Carter la proposition faite à son mari. Était-il de bon augure qu'elle n'écrivît que ces quelques mots ? Presque toute la nuit il se tortura le cerveau de conjectures, tantôt se disant que ce laconisme promettait un bon accueil, tantôt pensant qu'elle voulait l'avertir par là de ne s'attendre à rien autre qu'à une attitude froide et offensée. A sept heures, il était tout prêt ; il avait deux heures et demie à tuer avant de pouvoir se mettre en route. Il aurait bien erré par les rues, mais il pleuvait. Il s'était vêtu aussi convenablement que possible, mais sentait bien qu'il ferait un étrange effet comme visiteur du dimanche dans la maison de Mrs Yule. Son chapeau de feutre mou, qui n'avait pas vu la brosse depuis des mois, avait pris une teinte de vert grisâtre et était taché de sueur tout autour du galon. Sa cravate usée n'avait plus

de nuance, son gilet et son veston eussent, à la rigueur, supporté l'examen. Quant à son pantalon, mieux valait n'en pas parler. Un de ses souliers était rapiécé, et tous les deux fortement éculés.

Eh bien, elle le verrait ainsi, elle comprendrait ce que c'est que de vivre de douze shillings six pence par semaine.

Bien qu'il fît froid et humide, il ne put mettre son pardessus, assez bon ulster il y a trois ans, mais dont aujourd'hui la couleur primitive était devenue indéterminable, les bords des manches s'effilochaient, et presque tous les boutons manquaient.

A neuf heures, il se mit en route, luttant contre le vent et l'ondée avec son piteux parapluie. Il avait bien six milles à parcourir ; pourtant, il arriva avant l'heure désignée, et fut obligé de battre le pavé jusqu'à ce que la cessation des coups d'une horloge et le tintement de diverses pendules l'avertissent qu'il était onze heures. Alors il se présenta à la porte bien connue.

Ayant demandé Mrs Reardon, il fut aussitôt introduit au salon, sans que la domestique s'informât de son nom.

Il attendit quelques minutes avec le sentiment de faire bien triste figure au milieu de ce meuble coquet. La porte s'ouvrit. Amy, dans une robe simple mais fort seyante, s'avança jusqu'à quelques pas de lui ; au premier regard, elle avait détourné les yeux, et elle ne tendit pas la main. Il vit que ses souliers crottés et informes attiraient son attention.

— Vous savez l'objet de ma visite? demanda-t-il.

Il croyait parler d'un ton conciliant, mais sa voix n'obéissait pas à sa volonté et sonnait rude, hostile.

— Je le pense, répondit Amy, s'asseyant dans une attitude gracieuse.

Elle eût mis moins de dignité à ces paroles, sans le ton qu'il avait adopté.

— Les Carter vous l'ont dit?

— Oui, j'ai entendu parler de cela.

Sa manière d'être n'avait rien d'encourageant. Elle

détournait toujours la tête, et Reardon voyait son beau profil, net et froid, comme de marbre.

— Cela ne vous intéresse en rien ?

— Je suis aise de savoir qu'une meilleure perspective vous est offerte.

Il ne s'asseyait pas et tenait son chapeau roussâtre derrière son dos.

— Vous parlez comme si la chose ne vous concernait aucunement. Est-ce là ce que vous désirez me faire entendre ?

— Ne vaudrait-il pas mieux me dire pourquoi vous êtes venu ici ? Puisque vous êtes résolu à prendre en mauvaise part quoi que ce soit que je dise, je préfère me taire. Veuillez m'apprendre pourquoi vous avez demandé à me voir.

Reardon se tourna brusquement comme pour s'en aller, mais s'arrêta à quelques pas.

Tous deux étaient venus à ce rendez-vous préparés à un retour à l'amitié, mais, dans les premiers moments de tête-à-tête, chacun d'eux fut si désagréablement impressionné de l'air et du langage de l'autre, qu'une réaction de leur sentiment défit tous les bons effets qu'on eût pu espérer de leur longue séparation. En entrant, Amy avait eu l'intention de lui donner la main, mais l'aspect minable inattendu de Reardon l'avait choquée et arrêtée. Il est peu de femmes à qui la livrée de la pauvreté n'inspirerait pareille répulsion. Amy n'aurait eu qu'à réfléchir pour comprendre que son mari ne pouvait rien à cet état de misère ; au moment où ils s'étaient séparés, sa garde-robe se trouvait déjà dans une condition de délabrement ancien, et comment lui aurait-il été possible de la renouveler depuis ? Néanmoins, sa mise le dégradait à ses yeux ; elle symbolisait son mélancolique déclin intellectuel. Pour Reardon, l'élégance de sa femme eut sur lui le même effet répulsif, à cause de ce qu'il lut dans sa physionomie. S'il leur avait été possible de garder le silence pendant les cinq premières minutes de leur rencontre, peut-être la sympathie aurait-elle prévalu des deux côtés, les premières

paroles prononcées se seraient, sans doute, harmonisées avec le meilleur de leurs sentiments. Mais le mal se fit très vite.

Il faut vraiment qu'un homme soit doué de grâces physiques particulières pour défier le désavantage des vêtements modernes, bon marché, devenus informes par un trop long usage. Reardon n'avait pas ce physique remarquable, et sa femme put assez aisément se sentir honteuse de lui. Positivement honteuse ; il lui fit l'effet d'un inférieur, au point de vue social, et cette impression fut si forte qu'elle résista à toute souvenance de ses qualités mentales. Depuis cinq mois, elle vivait parmi des gens cossus, et le contraste s'imposait trop soudainement pour une personne vétilleuse en ces matières, et qui l'était devenue plus encore sous l'influence démoralisante de ses malheurs. A la vérité, elle se prit bientôt à avoir honte de sa honte, mais cela ne put annihiler son sentiment naturel et ses conséquences.

« Je ne l'aime pas ! Je ne peux pas l'aimer ! » Voilà ce qu'elle se répétait avec une résolution inébranlable. Jusqu'ici elle avait été incertaine, mais c'en était fait du doute maintenant. Que Reardon eût eu assez de sens pratique pour venir à ce rendez-vous équipé, à n'importe quel prix, d'un complet sortable, ce détail ridicule en eût peut-être modifié les résultats.

Il se retourna et parla avec l'âpreté d'un homme qui se sent dédaigné, et veut faire montre d'un égal mépris.

— Je suis venu vous demander ce que vous vous proposez de faire au cas où j'irais à Croydon ?

— Je n'ai rien à me proposer du tout.

— Cela signifie, alors, que vous trouvez bon de continuer à vivre ici ?

— Si je n'ai pas le choix, il faut bien que je le trouve bon.

— Mais vous avez le choix.

— Pas que je sache encore.

— Eh bien, je vous le donne à présent, dit Reardon,

d'un ton moins agressif. Je vais avoir cent cinquante pounds d'appointements annuels et le logement en plus, c'est-à-dire, pour parler peut-être plus conformément à ma position, un peu moins de trois pounds par semaine. Vous pouvez ou en accepter la moitié, comme jusqu'à ce jour, ou venir reprendre près de moi votre place d'épouse. Veuillez décider.

— Je vous ferai savoir ma décision par lettre, d'ici quelques jours.

Dire qu'elle retournerait près de son mari lui semblait impossible, et pourtant, refuser de le faire n'entraînait rien de moins qu'une séparation pour toute leur vie. Son unique ressource était dans l'atermoiement.

— Il faut que je le sache tout de suite, dit Reardon.

— Je ne peux pas répondre tout de suite.

— Alors, je tiendrai cette indécision pour un refus de revenir vers moi. Vous connaissez les circonstances, vous n'avez aucune raison pour consulter qui que ce soit. Il ne tient qu'à votre volonté de me répondre tout de suite.

— Je désire ne pas répondre tout de suite, répondit Amy, pâlissant légèrement.

— Eh bien, cela tranche la question. En nous séparant, nous saurons que nous sommes désormais étrangers l'un à l'autre.

Amy scruta rapidement le visage de son mari. Elle n'avait jamais accepté la supposition qu'il fût atteint de troubles cérébraux. Néanmoins, cette hypothèse, qui revenait sans cesse dans la conversation de sa mère, avait fini par l'influencer à son insu et la confirmer dans l'opinion que la manière d'agir de son mari était inexcusable. En ce moment, il lui sembla qu'on pouvait raisonnablement le tenir pour fou, tant était déréglée sa façon de parler. Comment reconnaître en lui l'homme qui l'avait aimée avec tant de dévotion, qui était incapable d'un mot, d'un regard désobligeant !

— Si c'est là ce que vous préférez, dit Amy, il faut alors qu'il y ait séparation formelle. Je ne peux remettre mon avenir à votre caprice

— Vous voulez dire qu'il faut faire intervenir les hommes de loi ?

— Oui.

— C'est ce qu'il y aura de mieux, évidemment.

— Très bien. J'en parlerai à mes amis.

— Vos amis ! s'écria-t-il avec amertume. Si ce n'avait été de ces amis, tout cela ne serait jamais arrivé ! Je voudrais que vous eussiez été seule au monde et sans le sou.

— Aimable désir, tout bien considéré !

— Oui, aimable désir, car alors votre union avec moi eût été étroite. Vous auriez su que mon lot était le vôtre, et cette certitude aurait aidé votre faiblesse. Je commence à comprendre à quel point sont raisonnables ceux qui voudraient garder la femme en sujétion. On vous a permis d'agir avec indépendance, et le résultat en est que vous avez ruiné mon existence et dévoyé la vôtre. Si j'avais eu la force de vous traiter en enfant, et de vous ordonner de me suivre n'importe où le sort me conduirait, cela aurait beaucoup mieux valu, pour vous comme pour moi. J'ai été faible et je souffre comme souffrent tous les faibles.

Un silence suivit. Amy restait, les yeux fixés sur le tapis, l'air sombre ; Reardon promenait son regard par la chambre, mais sans rien voir. Il avait jeté son chapeau sur une chaise et agitait nerveusement ses doigts derrière son dos.

— Voulez-vous me dire, reprit-il enfin, comment ces amis, dont vous parlez, envisagent votre situation ? Je ne parle pas de votre mère et de votre frère, mais de vos visiteurs.

— Je ne leur ai pas demandé leur opinion.

— Cependant, je suppose que votre commerce mutuel a dû nécessiter une explication quelconque. Comment leur avez-vous représenté vos rapports avec moi ?

— Je ne vois pas en quoi cela vous intéresse.

— Dans un sens, si. A coup sûr, il m'importe fort peu de savoir ce que pensent ces gens-là, mais on n'aime pas à être avili sans motif. Leur avez-vous

donné à entendre que je vous ai rendu la vie commune intolérable ?

— C'est m'insulter que de m'adresser une pareille question !

— Alors, vous leur avez dit la vérité ? Que je suis devenu si pauvre qu'il vous était impossible de vivre avec moi ?

— Je n'ai jamais dit cela en tant de mots, mais on l'a compris, je n'en doute pas. Il a bien fallu que l'on sache aussi que vous avez refusé de faire ce qui vous aurait peut-être tiré d'embarras.

— Quoi ?

Elle lui rappela son intention de passer six mois à travailler au bord de la mer.

— Je l'avais totalement oublié, répondit-il avec un rire railleur. Cela prouve l'absurdité du projet.

— Vous ne vous occupez d'aucun travail littéraire ? questionna Amy.

— Vous imaginez-vous que j'aie la tranquillité d'esprit requise pour ce genre d'occupation ?

Il dit cela d'une voix toute changée, qui rappela à Amy, d'une façon si saisissante, son mari d'avant leurs désastres, qu'elle ne put formuler une réplique.

— Vous me croyez en état de m'occuper des affaires de personnages imaginaires ?

— Je n'entendais pas nécessairement la fiction.

— Vous pensez alors que je peux m'oublier dans l'étude de la littérature ? Je me demande si telle est vraiment l'idée que vous vous faites de moi ? Comment supposez-vous, au nom du Ciel, que je passe mes loisirs ?

Elle ne répondit pas.

— Vous croyez que j'accepte cette calamité d'un cœur aussi léger que vous, Amy ?

— Je suis loin de l'accepter d'un cœur léger !

— Vous êtes en bonne santé, pourtant. Je ne vois en vous aucun signe de souffrance.

Elle resta silencieuse. Sa souffrance avait été assez bénigne et due, pour une bonne part, aux considérations

de convenances sociales, mais, cela, elle ne voulait point l'admettre et ne se l'avouait même pas volontiers à elle-même. Souvent elle affectait, devant ses amis, de cacher un profond chagrin ; en réalité, tant que son enfant lui restait, elle ne courait aucun risque de devenir victime de peines sentimentales.

— Et je ne peux certainement pas croire que vous ayez souffert, continua-t-il, maintenant que vous manifestez votre désir d'être formellement séparée de moi.

— Je n'ai manifesté aucun désir semblable.

— Mais si. Puisque vous pouvez hésiter une minute à me revenir, lorsque les difficultés touchent à leur fin, cela me prouve que vous préféreriez une séparation définitive.

— J'hésite pour la raison que voici, dit Amy après un instant de réflexion. Vous êtes tellement changé, tellement différent de ce que vous étiez, que je ne sais si je pourrais vivre avec vous.

— Changé ?... Oui, c'est vrai, je le crains. Mais comment supposez-vous que ce changement affecte ma conduite à votre égard ?

— Souvenez-vous de la façon dont vous m'avez parlé.

— Et vous pensez que je vous traiterais brutalement, si vous retombiez en mon pouvoir ?

— Non pas brutalement, au sens habituel du mot, mais avec des défauts de caractère que je ne saurais supporter. Je ne peux pas être aussi débonnaire que certaines femmes.

C'était une faible concession, mais Reardon s'en saisit avec empressement.

— Mes défauts de caractère vous ont-ils causé quelque ennui pendant notre première année de mariage ? demanda-t-il doucement.

— Non, admit-elle.

— Ils ont commencé à vous faire souffrir lorsque j'étais tellement poussé à bout par les difficultés que toute votre affection, toute votre patience, m'étaient

nécessaires. M'en avez-vous beaucoup témoigné, Amy ?

— Je le crois... Jusqu'à ce que vous ayez exigé de moi l'impossible.

— Il restait toujours en votre pouvoir de me gouverner. Ce qui m'a le plus peiné et m'a irrité contre vous a été de voir que vous ne vous souciiez pas d'exercer votre influence. Jamais, à aucune époque, je n'aurais pu résister à un mot affectueux de votre part. Mais, à ce moment même, vous ne m'aimiez plus, j'en ai peur, et maintenant...

Il s'interrompit et resta à épier son visage.

— Avez-vous encore quelque amour pour moi ?

Ces mots s'échappèrent de ses lèvres comme s'ils avaient failli l'étrangler au passage.

Amy essaya de formuler une réponse évasive, mais resta muette.

— Y a-t-il encore le moindre espoir que je puisse regagner un peu de votre amour ?

— Si vous désirez que j'aille vivre avec vous quand vous irez à Croydon, je le ferai.

— Mais ce n'est pas me répondre, Amy.

— C'est tout ce que je puis dire.

— Alors vous voulez dire que vous vous sacrifieriez par... quoi ? Disons par pitié pour moi ?

— Désirez-vous voir Willie ? demanda Amy, au lieu de répliquer.

— Non. C'est vous que je suis venu voir. L'enfant ne m'est rien, comparé à vous. C'est vous, vous qui m'avez aimé, qui êtes devenue ma femme... Vous seule à qui je tiens. Dites-moi que vous tâcherez d'être ce que vous avez été. Donnez-moi seulement cet espoir, Amy, je ne demanderai rien que cela, maintenant.

— Je ne peux dire quoi que ce soit, si ce n'est que j'irai à Croydon, si vous le désirez.

— Pour me reprocher toujours l'obligation de vivre dans un endroit pareil, loin de vos amis, sans espérance du succès social qui faisait votre plus chère ambition ?

La dénégation implicite qu'Amy venait de faire de son amour pour lui arracha cette raillerie à son cœur torturé. A peine eût-il articulé ces paroles qu'il les regretta.

— A quoi bon tout ceci ? s'écria Amy, irritée, en se levant et s'éloignant de lui. Comment puis-je prétendre envisager une existence semblable avec le moindre espoir ?

Il se renferma dans sa souffrance muette, maudissant intérieurement et lui et son destin.

— J'ai dit que j'irai, poursuivit-elle, la voix vibrante d'émotion nerveuse. Demandez-le-moi ou non, à votre gré, quand vous serez prêt à y aller. Je ne peux pas discourir là-dessus.

— Je ne vous le demanderai pas, répliqua-t-il. Je ne veux pas d'une femme esclave, traînant auprès de moi une vie excédante. Ou vous êtes ma femme, volontairement et librement, ou vous ne m'êtes rien.

— Je vous suis liée, et cela ne peut se défaire. Je répète que je ne refuserai pas de vous obéir. Je ne dirai pas un mot de plus.

Elle s'éloigna de quelques pas et s'assit, lui tournant le dos à demi.

— Je ne vous demanderai jamais de venir, dit Reardon, rompant un court silence. Si notre vie conjugale doit jamais recommencer, il faudra que ce soit de votre propre volonté. Venez à moi de plein gré et je ne vous repousserai jamais. Mais je mourrai dans l'isolement absolu plutôt que de vous adresser un nouvel appel.

Il s'attarda quelques instants à l'observer : elle ne bougea pas. Alors il prit son chapeau, sortit en silence du salon et quitta la maison.

La pluie tombait plus fort. Comme aucun train ne circulait à cette heure, il marcha du côté où il pouvait rencontrer un omnibus, mais un long temps s'écoula avant qu'il en passât un à sa convenance. Il arriva chez lui en assez triste état ; pour comble d'agrément, un de ses souliers avait pris l'eau en abondance.

« Le premier mal de gorge de la saison, bien sûr », murmura-t-il à part lui.

Et il ne se trompait point. Vers le mardi, le mal s'était sérieusement déclaré. Un jour ou deux d'influenza ou d'angine l'affaiblissaient au point de lui rendre pénible le moindre effort physique; mais, à présent, il lui fallait quand même vaquer à son travail à l'hôpital. Pourquoi rester au logis ? Dans quel but se ménager ? La vie lui réservait-elle quelque espoir ? Machine à gagner tant la semaine, il fournirait du moins consciencieusement le travail dû en échange de ce salaire, jusqu'au jour de l'écrasement final.

Mais, dans le courant de la semaine, Carter découvrit à quel point son employé était malade.

— Vous devriez être au lit, mon cher, avec des cataplasmes, des sinapismes et le reste. Rentrez et soignez-vous, je l'exige.

Avant de quitter son bureau, Reardon écrivit quelques lignes à Biffen, qu'il avait été voir le lundi :

« Viens me trouver, si tu peux. Je suis malade, avec un fort rhume, et je devrai garder la chambre jusqu'à la fin de la semaine. Malgré tout, je me sens bien plus gai. Apporte un nouveau chapitre de ton exhilarant roman. »

XXVI

BIENS DE FEMME MARIÉE

A son retour de l'église, ce dimanche matin, Mrs Edmund Yule était anxieuse d'apprendre le résultat de l'entrevue d'Amy avec son mari. Elle espérait ardemment que la situation anormale de sa fille allait prendre fin, maintenant qu'on avait offert à Reardon quelque chose de mieux qu'une simple place de commis. John Yule ne cessait de grommeler sur la présence permanente de sa sœur dans la maison, surtout depuis qu'il savait que l'argent envoyé tous les mois par son beau-frère restait inutilisé ; le fait qu'on ne s'en servît pas pour les dépenses du ménage passait sa compréhension.

« Il me semble, observa-t-il à plusieurs reprises, que ce type-là ne fait que strictement son devoir en le lui donnant ; qu'est-ce que ça peut me faire qu'il vive de douze shillings ou de douze pence par semaine ? Les scrupules d'Amy sont fort jolis, si elle est en mesure de se les offrir ; c'est assez gentil de se payer des délicatesses de sentiment avec la bourse d'autrui. »

— Une séparation en règle s'impose ; telle fut la déclaration stupéfiante par laquelle Amy répondit aux questions de sa mère sur ce qui s'était passé.

— Une séparation ? Mais, ma chère...

Mrs Yule ne réussit pas à traduire sa déconvenue et son mécontentement.

— Nous ne pourrions pas vivre ensemble, ce n'est pas la peine d'essayer.

— Mais à ton âge, Amy! Comment peux-tu songer à une chose si choquante? Et puis, tu sais qu'il lui sera impossible de te faire une pension convenable.

— Je m'arrangerai pour vivre de mon mieux avec les soixante-quinze pounds par an. Si tu ne peux me permettre de rester auprès de toi à ces conditions, il faudra que j'aille dans des garnis bon marché, à la campagne.

De la part de la jeune femme, pareil langage était absolument déréglé. L'entrevue l'avait bouleversée et elle passa le reste du jour, seule, dans sa chambre. Le lendemain, Mrs Yule réussit à obtenir un rapport précis de l'entretien clos d'une façon si désespérante.

— J'aimerais mieux finir ma vie dans l'asile des pauvres que de lui demander de me reprendre, déclara Amy en manière de commentaire final.

Elle prononça ces paroles avec un sérieux que sa mère ne comprit que trop.

Mrs Yule garda pour elle ses pensées. Elle avait tout un mois pour examiner la situation ; mais il lui semblait clair que ces jeunes gens devaient être réconciliés. Son appréciation de l'état mental de Reardon s'était subitement modifiée depuis qu'elle les avait en passe d'occuper un poste « respectable ». En fin de compte, elle décréta qu'il était « étrange » ; mais tous les hommes de lettres de talent n'ont-ils pas des singularités marquées? Elle avait sans doute interprété trop à la hâte les traits particuliers naturels à un caractère comme le sien.

Quelques jours plus tard arrivait la nouvelle de la mort de leur parent de Wattleborough.

Mrs Yule en éprouva une violente commotion. D'abord elle résolut d'accompagner son fils et d'assister aux obsèques ; puis, après avoir vingt fois changé d'idée, elle se décida à n'y pas aller. John enverrait, ou rapporterait, les nouvelles dans le plus bref délai

possible. Elle doutait peu que cet événement ne fût de nature à affecter sa position, sinon celle de ses enfants ; son mari avait été le frère préféré du défunt et, pour cette raison, qui sait de quel beau legs elle pourrait bien être pourvue ? Elle rêva de maison à South Kensington et d'ambitions sociales satisfaites sur le tard.

Le lendemain de l'enterrement, on reçut une carte postale annonçant le retour de John par un train désigné, mais sans un mot de nouvelles.

— C'est bien de cet agaçant garçon! Il faut aller l'attendre à la gare. Tu viens, n'est-ce pas, Amy?

Amy ne se fit pas prier, car elle aussi avait ses espérances, quoique un peu ternies par les événements actuels. La mère et la fille arpentaient le quai de la gare une demi-heure avant l'arrivée du train, dans un état d'agitation qui eût frappé le regard le moins observateur. Quand le train arriva enfin et qu'elles aperçurent John, elles se précipitèrent sur lui.

— Ne t'excite pas, dit-il, bourru, à sa mère, il n'y en a aucun sujet, va.

Mrs Yule lança à sa fille un coup d'œil déconfit. Elles suivirent John et prirent place avec lui dans un cab.

— Allons, ne sois pas si énervant, John. Dis-nous tout de suite ce qui en est.

— Parfaitement. Tu n'as pas un sou.

— Je n'ai... Tu plaisantes, absurde garçon.

— Je ne m'y suis jamais senti moins disposé, je t'assure.

Après quelques minutes passées à regarder par la portière, il finit par informer Amy du legs dont elle bénéficiait et annonça ce qu'il héritait lui-même. Sa mauvaise humeur allait croissant, et il répondit d'un ton rogue aux questions successives, concernant les autres dispositions testamentaires.

— Qu'as-tu à bougonner ? demanda Amy, dont le visage rayonnait, en dépit des difficultés attachées à sa bonne fortune. Si oncle Alfred n'a rien et maman non plus, tu devrais t'estimer fort heureux.

— C'est très facile à dire pour toi, avec tes dix mille pounds.

— Mais lui appartiennent-ils en propre? questionna Mrs Yule. En a-t-elle la jouissance exclusive?

— Certainement. Elle bénéficie de l'acte de l'an dernier sur les biens des femmes mariées. Le testament a été fait en janvier de cette année, et je suppose que le vieux pingre en a détruit un plus ancien.

— Voilà un magnifique acte du Parlement! s'écria Amy. C'est bien le seul qui vaille dont j'aie jamais entendu parler.

— Mais ma chère... commença Mrs Yule, d'un ton de protestation. Cependant, elle réserva son commentaire pour un moment et un lieu plus opportuns, et se borna à dire :

— Je me demande s'il a eu connaissance de ce qui s'est passé?

— Tu penses qu'il aurait en ce cas modifié son testament? interrogea Amy avec un sourire de sécurité.

— Dans tous les cas, qu'il ait pu imaginer de te laisser autant me renverse, grogna son frère. A quoi me servent ces misérables six mille pounds; ce n'est pas assez pour placer, ce n'est pas assez pour faire quoi que ce soit.

— Tu peux être sûr que ta cousine Marian trouve ses cinq mille pounds bons à quelque chose, dit la mère. Qui était à l'enterrement? Ne sois pas si grognon, John; raconte-nous tout cela. Il me semble que si quelqu'un a un motif de mauvaise humeur, c'est bien moi.

Ils conversèrent ainsi, dans le cahottement de la voiture, mais le silence s'était établi quand ils arrivèrent à destination, chacun d'eux étant absorbé par ses propres réflexions.

Dans les jours qui suivirent, la situation de sa fille préoccupa Mrs Yule plus encore qu'auparavant; elle ne cessait de gémir en elle-même : « Oh! pourquoi l'oncle n'est-il pas mort avant qu'elle se mariât! » Auquel cas Amy n'eût jamais imaginé d'épouser un homme de lettres sans le sou. Quant à Amy, elle se refusa à dis-

cuter le nouvel aspect des choses jusqu'au surlendemain du retour de John. Alors elle déclara :

— Je ne ferai absolument rien tant que l'argent ne sera pas en ma possession. Et ce que je ferai à ce moment, je l'ignore.

— Tu es sûre d'avoir des nouvelles d'Edwin, opina Mrs Yule.

— Je ne crois pas. Il n'est pas homme à agir de la sorte.

— Alors j'imagine que tu es tenue de faire le premier pas.

— Quant à cela, jamais.

Elle parlait ainsi, mais la joie soudaine de se sentir riche n'allait pas sans exercer sur ses sentiments son influence adoucissante. Elle passait par des alternatives d'élans généreux et d'humeur chagrine. La pensée de son mari, dans sa mansarde sordide, l'inclinait à oublier les blessures de son orgueil et ses désillusions pour jouer le rôle d'une épouse généreuse. Il leur serait maintenant possible d'aller à l'étranger et de consacrer une année ou deux à un voyage salutaire, dont le résultat sur Reardon pourrait être merveilleux : peut-être recouvrerait-il toute l'énergie de son imagination et reprendrait-il sa carrière littéraire au point atteint au moment de son mariage.

D'autre part, n'était-il pas plus probable qu'il se laisserait tout doucement aller à une vie de dilettantisme érudit, son idéal, il le lui avait souvent déclaré. Alors quelle perspective d'ennui et de regret devant elle ! Dix mille pounds, cela sonnait bien, mais que représentaient-ils en réalité ? Quelque pauvre quatre cents pounds par an, juste de quoi mener décemment une obscure existence, à moins que son mari ne l'illustrât par le succès. S'il n'arrivait à rien, elle serait la femme d'un homme ayant échoué dans la littérature ; il ne lui serait pas possible de tenir son rang dans la société. Rien à espérer au delà d'une vie sauve de soucis matériels. Ah ! si seulement la loi était assez humaine pour rendre leur liberté à deux époux qui désirent la ravoir !

Peu de jours après le retour de son frère, Amy eut occasion d'aller à la bibliothèque Mudie. Tandis qu'elle attendait devant le comptoir, tout près d'elle le son d'une voix bien connue frappa son oreille ; c'était Jasper Milvain, en conversation avec une dame entre deux âges. Comme Amy se retournait pour le regarder, leurs yeux se rencontrèrent ; il s'était déjà, sans nul doute, aperçu de sa présence. Le livre désiré lui ayant été tendu, elle fit quelques pas de côté en le feuilletant. Alors Milvain s'avança.

Il était de pied en cap équipé à la mode des gens de la bonne société, sans aucun bohémianisme d'habit ni d'allure, sachant bien qu'il ne pouvait se permettre ce genre d'économie. Amy, de son côté, était beaucoup mieux vêtue que de coutume, d'une toilette seyant à sa position d'héritière en deuil.

— Quelle éternité depuis que nous ne nous sommes vus ! dit Jasper en prenant sa main finement gantée, et la regardant avec son sourire le plus expressif.

— Et pourquoi ? demanda Amy.

— Ma foi, je n'en sais presque rien. J'espère que Mrs Yule va bien ?

— Très bien, merci.

Il parut vouloir s'écarter pour la laisser passer et mettre ainsi un terme à ce colloque ; mais Amy, tout en avançant comme pour sortir, fit encore cette réflexion.

— Je ne vois votre nom en aucune des revues de ce mois.

— Je n'ai rien signé ce mois-ci ; un bref compte rendu dans le *Current*, c'est tout.

— Mais je présume que vous écrivez autant que jamais ?

— Oui, mais surtout dans les feuilles hebdomadaires. Vous ne voyez pas le *Will o'the Wisp ?*

— Oh ! si, et je crois que je reconnais généralement votre plume.

Ils sortirent de la librairie.

— Quel chemin prenez-vous ? s'enquit Jasper, retrou-

vant cette fois un peu de son ancienne liberté de ton.

— Je suis venue à pied de Gower Street, et il fait si beau que je vais, je crois, refaire la même course.

Il l'accompagna. Ils remontèrent Museum street, et Amy, après un court silence, s'informa de ses sœurs.

— Je regrette de ne les avoir vues qu'une fois mais, sans doute, vous avez jugé mieux de terminer là notre connaissance.

— Je n'ai pas eu le moins du monde cette intention, je vous assure, répliqua Jasper.

— Nous l'avons tout naturellement interprété ainsi depuis que vous avez vous-même cessé de venir nous voir.

— Mais ne sentez-vous pas que ma fréquentation chez vous aurait été pas mal embarrassante?

— Puisque vous considérez les choses du point de vue de mon mari...

— Oh! ceci est une erreur. Je n'ai vu votre mari qu'une fois depuis son installation à Islington.

Amy lui jeta un regard de surprise.

— Vous n'êtes pas en bons termes avec lui?

— Mon Dieu! nous nous sommes perdus de vue. Pour une raison ou pour une autre, il a paru croire qne ma société ne lui était pas très avantageuse; de sorte qu'il valait mieux, en somme, que je ne visse ni vous ni lui.

Amy se demandait s'il avait entendu parler de son héritage. Il en avait pu être informé par un correspondant de Wattleborough, sinon par une connaissance de Londres.

— Vos sœurs sont-elles toujours en amitié avec ma cousine Marian? demanda-t-elle, abandonnant le sujet précédent, un peu délicat.

— Oh! oui. (Il sourit). Elles se voient beaucoup.

— Alors, vous avez certainement appris la mort de mon oncle?

— Oui. J'espère que toutes vos difficultés s'aplaniront désormais.

Amy tarda un moment à répondre, puis elle dit:

— Je l'espère, — sans aucun enthousiasme.

— Comptez-vous passer l'hiver à l'étranger ?

Il ne pouvait poser une question plus directe sur l'avenir d'Amy et de son mari.

— Tout est encore parfaitement incertain ; mais parlez-moi un peu de nos vieilles connaissances. Comment cela marche-t-il pour M. Biffen ?

— Je ne le vois presque jamais. Je présume qu'il est toujours à piocher un interminable roman que personne ne publiera, une fois achevé. Je rencontre Whelpdale par occasion.

Il se mit à parler avec entrain des projets et des faits et gestes de ce dernier.

— Votre propre horizon est toujours lumineux, sans aucun doute ? dit Amy.

— Oui, vraiment, je le crois. Cela marche assez bien. Et j'ai reçu dernièrement une promesse qui m'est une aide précieuse.

— De qui ?

— D'une de vos parentes.

— Une parente ? Vous voulez dire...

— Oui, Marian.

Ils traversaient Bedford Square. Amy promena son regard sur les arbres, maintenant presque défeuillés, puis ses yeux rencontrèrent ceux de Jasper, et elle sourit d'un air significatif.

— J'aurais cru vos visées beaucoup plus ambitieuses, dit-elle, en détachant chaque syllabe.

— Marian et moi sommes fiancés depuis quelque temps, en réalité.

— Vraiment ? Je me rappelle à présent la façon dont vous en avez parlé un jour. Et vous allez vous marier bientôt ?

— Avant la fin de l'année, probablement. Je vois que vous critiquez ma conduite. C'est à quoi je suis tout à fait préparé de la part de quiconque connaît et moi et mes affaires. Mais souvenez-vous que je ne pouvais prévoir rien de semblable. Cela nous permet de nous marier plus tôt, voilà tout.

— Je suis convaincue que vos raisons sont inatta-

quables, répliqua Amy, non sans un sourire. Je m'imaginais que vous ne vous marieriez pas d'ici longtemps et que vous épouseriez alors une femme distinguée. Ceci ouvre un aperçu nouveau sur votre caractère.

— Vous me croyiez si désespérément froid et calculateur ?

— Oh ! Dieu, non ! Mais... Eh bien, à vrai dire je ne peux prétendre connaître Marian. Je ne l'ai pas vue depuis des années et des années. Il se peut qu'elle vous convienne admirablement.

— Soyez sûre que je le crois.

— Elle est faite pour avoir du succès dans le monde ? C'est une jeune fille brillante, pleine de tact et de finesse ?

— Peut-être pas précisément cela. (Il regarda sa compagne d'un air tant soi peu défiant.)

— Alors, vous avez renoncé à vos anciennes ambitions ? poursuivit Amy.

— Nullement. Je suis en passe de les réaliser.

— Et Marian est l'épouse idéale pour vous y aider ?

— A un certain point de vue, oui. Mais pourquoi toutes ces questions ironiques, je vous prie ?

— Pas ironiques du tout.

— Elles en ont assez l'air, et je sais de longue date votre penchant de ce côté.

— La nouvelle m'a un peu surprise, je l'avoue. Mais je vois que je risque de vous offenser.

— Attendons cinq ans et je vous demanderai alors votre opinion sur le succès de mon mariage. Je ne prends pas un parti de cette nature sans l'avoir mûrement considéré. Ai-je fait beaucoup de sottises jusqu'ici ?

— Jusqu'ici, aucune que je sache.

— Ai-je la mine à commettre des impairs ?

— Je préférerais attendre un peu avant de répondre à cette question.

— Ce qui signifie que vous préférez prophétiser après coup. Très bien, nous verrons.

Tout le long de Gower Street, ils causèrent de différents sujets moins personnels. Le ton de leur conversation était redevenu par degrés ce qu'il avait été jadis, presque confidentiel par moments.

— Vous êtes toujours au même garni ? demanda Amy, comme ils approchaient de la gare.

— J'ai déménagé hier, afin que les petites et moi puissions vivre sous le même toit... jusqu'au prochain changement.

— Vous nous ferez savoir quand il aura lieu ?

Jasper le promit, et ils prirent congé l'un de l'autre en échangeant un sourire qui ressemblait assez à un défi.

XXVII

L'HOMME SEUL

Une lègère congestion au poumon avertit Reardon que six mois de nourriture insuffisante et de déperdition générale de forces lui rendraient pénible l'hiver approchant, pire sans doute que le dernier. Biffen, répondant en personne à son appel, le trouva alité et livré aux soins d'une femme d'une soixantaine d'années, sèche, efflanquée et sentencieuse, — non point l'hôtesse, mais une co-locataire, heureuse de gagner un repas par jour, de n'importe quelle façon.

— Ce ne serait guère plaisant de mourir ici, hein? dit le malade avec un rire arrêté court par une quinte de toux. On aimerait au moins à se trouver dans une chambre confortable. Pourquoi ? je n'en sais rien...

— Ne parle pas, mon garçon, conseilla Biffen. Laisse-moi te lire un nouveau chapitre de *Monsieur Bailey*. Cela appellera peut-être un sommeil réparateur.

Pendant une semaine, Reardon fut absent de ses fonctions. Lorsqu'il y retourna, il se sentait extrêmement ébranlé, impropre à l'application et tout à fait indifférent au cours que prendraient les événements. C'était un bonheur qu'il eût réservé une petite somme d'argent pour les imprévus ; il put en prélever de quoi payer son médecin et se procurer une alimentation

meilleure que l'ordinaire. Il acheta aussi des souliers neufs et quelques vêtements chauds dont il avait un besoin urgent, — dépenses effrayantes !

Un changement s'était accompli en son être ; la pensée d'Amy ne le rendait plus malheureux et même n'occupait que rarement son esprit. Son secrétariat à Croydon lui apparaissait comme un port de salut. Les soixante-quinze pounds d'appointements (l'autre moitié allant à sa femme) lui donneraient une vie luxueuse, et il semblait se soucier peu d'autre chose.

Un soir de beau temps, il s'achemina vers Clipstone street et aborda son ami avec beaucoup plus d'entrain qu'il n'en avait manifesté depuis au moins deux ans.

— Tout aujourd'hui, j'ai été aussi près que possible d'être un homme heureux, dit-il, sa pipe une fois allumée. En partie, je pense, grâce au soleil. Cette humeur durera-t-elle ? c'est à savoir ; mais si elle dure, je suis sauvé. Je ne regrette rien et ne désire rien.

— C'est un état d'esprit morbide, opina Biffen.

— Sans nul doute ; mais je me félicite d'être tombé dans un état morbide. Il faut bien, d'une façon quelconque, avoir une trêve à ses souffrances. Un autre se serait adonné à la boisson, cela m'a du reste tenté quelquefois, je t'assure. Mais je ne pouvais pas me payer cette fantaisie. T'es-tu jamais senti porté à boire à seule fin d'oublier tes chagrins ?

— Assez souvent. Et je l'ai fait. J'ai résolument bu, en liqueurs fortes du plus bas prix, une certaine somme d'argent qui aurait dû passer à la nourriture.

— Eh bien, dit Reardon, je ne deviendrai jamais ivrogne, je n'ai pas cette diathèse, pour employer ton expression. N'es-tu pas frappé du fait qu'au fond toi et moi sommes des gens très respectables ? En réalité, nous n'avons aucun vice. Qu'on nous mette sur un piédestal social, nous serons de resplendissantes lumières de moralité. Je m'étonne parfois que nous soyons si inoffensifs. Pourquoi ne courons-nous pas sus aux lois et à l'ordre ? Pourquoi, tout au moins, ne devenons-nous pas des révolutionnaires sauvages et ne haran-

guons-nous pas la foule à Regent's Park un dimanche ?

— Parce que nous sommes des êtres passifs et que nous étions faits pour jouir de la vie très paisiblement. N'en pouvant jouir, nous souffrons tout aussi paisiblement, voilà tout. Mais d'ici quelques années tu seras redevenu heureux.

— Tu penses sérieusement qu'Amy me reviendra ?

— Mais certainement, je le pense.

— Ma parole, je ne sais si je le désire !

— Parce que tu es dans un état morbide.

— Je crois plutôt que j'envisage la chose plus sensément que je ne l'avais jamais fait. Je suis complètement affranchi du penchant sexuel. Je m'aperçois qu'Amy n'était pas la vraie compagne de mon intelligence, et toute émotion en pensant à elle a disparu. Le mot amour me cause de la lassitude. Si seulement nos idiotes de lois nous permettaient de briser le lien légal, que nous serions contents tous deux !

— Tu es déprimé et anémique. Remets-toi bien en chair, et vois les choses comme un homme de ce monde.

— Mais n'estimes-tu pas que dominer la passion est ce qui peut arriver de plus heureux à un homme ?

— En certaines circonstances, sans nul doute.

— En toutes, sans exceptions. Les meilleurs moments de la vie sont ceux où nous contemplons la beauté d'un point de vue purement artistique, objectivement. J'ai eu de ces moments-là en Grèce et en Italie, des heures où j'étais un esprit libre, entièrement délivré des tentations et des tourments de l'émotion des sens. Ce que nous appelons amour n'est que trouble. Qui ne voudrait s'en affranchir à jamais, si la possibilité s'en offrait ?

— Oh ! il y a certainement beaucoup à dire en faveur de cette thèse.

Le visage de Reardon s'illuminait sous l'action d'un souvenir exquis.

— Ne t'ai-je pas raconté ce merveilleux coucher de soleil dont j'ai été témoin à Athènes ? dit-il. Je me

trouvais sur le Pnyx, après avoir vagué par là toute l'après-midi. Depuis près de deux heures, je remarquais dans les nuages, vers l'ouest, une trouée lumineuse qui semblait présager une chute brillante à ce jour sombre. Cette trouée...

— Arrête ! cria Biffen, ou je t'étrangle ! Je t'ai déjà averti que je ne peux pas supporter l'évocation de ces souvenirs.

— Vis dans l'espérance. Ramasse vingt pounds et va-t-en là-bas, quand tu devrais mourir de faim au retour.

— Je n'aurai jamais vingt shillings, répliqua-t-il avec abattement.

— Tu vendras *Monsieur Bailey*, j'en suis convaincu.

— Tu es bien bon de m'encourager ; mais si *Monsieur Bailey* ne se vend pas, j'aurai la ressource de me mettre à en manger les épreuves.

— Mais rappelons-nous ce qui m'a conduit à te dire tout cela. Qu'importe une femme à un homme absorbé dans une contemplation de cet ordre ?

— Mais ce n'est là *qu'une* des satisfactions de la vie.

— Je soutiens seulement que c'est la meilleure et qu'elle est infiniment préférable à l'émotion des sens. Elle ne laisse à coup sûr aucune sorte d'amertume. La pauvreté ne peut me frustrer de ces souvenirs. J'ai vécu dans un monde idéal qui n'était pas décevant ; un monde qui, lorsque je me le remémore, m'apparaît supérieur à la sphère humaine, baigné d'une lumière divine.

Quatre ou cinq jours après cet entretien, Reardon, en allant à son travail dans City Road, trouva un billet de Carter l'invitant à se rendre à l'hospice principal le lendemain à onze heures et demie. Il présuma que ce rendez-vous avait trait à l'affaire de Croydon, quelque anicroche peut-être ; toute malechance étant supposable.

Il répondit ponctuellement à cet appel, et, en entrant dans le bureau commun, il fut prié par l'employé de service d'attendre dans le cabinet particulier de Car-

ter ; le secrétaire n'était pas encore arrivé. Son attente durait depuis une dizaine de minutes, lorsque la porte s'ouvrit, livrant passage non à Carter, mais à Mrs Edmund Yule.

Reardon se leva en émoi. Il n'était rien moins que préparé ou disposé à une entrevue avec cette dame. Elle vint à lui les mains tendues, sa physionomie exprimant une mielleuse amabilité.

— Je me demandais si, vous faisant savoir mon intention, vous voudriez venir, dit-elle. Pardonnez-moi ce petit stratagème, n'est-ce pas? J'ai quelque chose de si important à vous communiquer !

Il ne répondit rien, mais garda une attitude courtoise.

— Je crois que vous n'avez pas eu de nouvelles d'Amy? demanda Mrs Yule.

— Pas depuis que je l'ai vue.

— Et vous ne savez pas ce qui s'est passé ?

— Je ne sais rien du tout.

— Je suis venue vous voir de mon propre mouvement, absolument. J'ai mis M. Carter dans la confidence, en le priant de ne rien dire à personne. Il m'a semblé qu'il était vraiment de mon devoir de faire tout au monde dans ces tristes circonstances.

Reardon écoutait respectueusement, mais sans manifester aucun signe d'émotion.

— Je devrais vous dire tout de suite que l'oncle d'Amy est mort à Wattleborough et qu'il lui a légué par testament dix mille pounds.

Mrs Yule épia l'effet de ces paroles. Pendant un moment elle ne découvrit rien ; puis, elle finit par voir trembler les lèvres de Reardon et se contracter ses sourcils.

— Je suis bien aise d'apprendre sa bonne fortune, dit-il froidement, et toujours du même ton.

— Vous sentirez, j'en suis sûre, continua sa bellemère, que cela doit mettre un terme à vos si fâcheux différends.

— En quoi cela peut-il amener ce résultat?

— Vous voilà tous deux dans une tout autre position, n'est-ce pas ? Si ce n'avait été de ces déplorables circonstances, je suis bien convaincue que de tels désagréments ne se seraient jamais produits, jamais. Ni vous, ni Amy, n'êtes gens à prendre plaisir à ces choses-là. Laissez-moi vous prier de retourner la voir. Tout est si changé maintenant ! Amy n'a pas le moindre soupçon que je sois venue vous trouver, et il ne faut, sous aucun prétexte, qu'elle le sache, car son pire défaut est un orgueil très susceptible. Et vous ne vous blesserez certainement pas, Edwin, si je vous dis que vous avez beaucoup du même tort. Entre deux êtres si sensibles, les malentendus pourraient durer une vie entière, si l'on n'arrivait pas à décider l'un des deux à faire le premier pas. Soyez généreux ! On dit toujours que c'est le privilège de la femme d'être un peu obstinée. Excusez ce défaut, et persuadez-la d'oublier le passé.

Il y avait dans le langage de Mrs Yule une affectation involontaire qui éloignait Reardon. Il ne pouvait même pas ajouter foi à son assurance répétée qu'Amy ignorait sa démarche. En tout cas, discuter de telles questions avec elle lui était suprêmement désagréable.

— Je ne pourrais, en n'importe quelles circonstances, faire plus que ce que j'ai déjà fait, répondit-il. Et après ce que vous m'avez appris, il me serait impossible d'aller la voir, à moins qu'elle ne me le demandât expressément.

— Oh ! si vous vouliez seulement surmonter cette susceptibilité !

— Il n'est pas en mon pouvoir de le faire. Ma pauvreté, comme vous venez de le dire, a été cause de notre séparation ; mais ce n'est pas parce qu'Amy a cessé d'être pauvre que je vois un motif pour aller à elle, en suppliant, implorer son pardon, loin de là.

— Mais considérez donc les faits, indépendamment du sentiment. Je ne crois pas m'avancer trop en disant qu'il y a eu de votre part, tout d'abord, au moins une certaine... une certaine provocation. Je suis si éloignée

de l'envie de vous dire quoi que ce soit de désagréable, vous le sentez bien, j'en suis sûre; mais n'y a-t-il pas eu là, pour Amy, quelque petit sujet de plainte? N'y en a-t-il pas eu, voyons?

Les nerfs de Reardon étaient au supplice. Il aurait voulu être seul pour réfléchir sur ce qui s'était passé, et la voix pressante de Mrs Yule l'impatientait. L'onction même de cette voix en aggravait l'effet.

— Elle peut avoir eu des sujets de chagrin et de soucis, répondit-il; mais de plainte, non, je ne le crois pas.

— Mais, si j'ai bien compris (la voix prenait maintenant une nuance d'irritation), vous lui avez positivement fait reproche de répugner à aller vivre dans un endroit tout à fait impossible.

— Je me suis peut-être mis en colère après qu'Amy eût manifesté... Mais je ne peux pas récapituler ainsi nos malheurs.

— Aurai-je intercédé en vain?

— Je regrette beaucoup qu'il ne me soit pas possible de satisfaire à votre désir. Tout est entre Amy et moi. L'intervention de tiers ne peut rien produire de bon.

— Je suis fâchée de vous voir employer un mot comme celui-ci, répliqua Mrs Yule, en se rengorgeant un peu, bien fâchée vraiment. J'avoue qu'il ne m'est pas venu à l'esprit que mon bon vouloir à votre égard pût être interprété en ce sens.

— Croyez bien que je n'ai pas attaché à ce mot un sens offensant.

— Alors vous refusez de faire toute démarche de conciliation?

— J'y suis forcé, et Amy comprendrait bien pourquoi je parle ainsi.

Son sérieux était si évident que Mrs Yule n'eut plus qu'à se lever et à clore l'entrevue. Elle fut assez maîtresse d'elle-même pour lui tendre la main et soupirer un regret.

— Tout ce que je puis dire, c'est que ma fille est bien, bien malheureuse!

Reardon s'attarda un peu après son départ, puis quitta l'hôpital et s'éloigna d'un pas rapide, au hasard de la marche. Ah ! si pareil événement s'était produit dans la première année de son mariage, quel homme plus fortuné aurait jamais foulé la face de la terre ! Mais le mal était fait, irréparable; aucune somme de richesse ne pouvait maintenant restaurer les ruines causées par la pauvreté.

Mû par une impulsion tout instinctive, aussitôt qu'il put fixer ses pensées, il tourna ses pas vers la demeure de son unique ami. Mais, en arrivant à la maison de Clipstone street, il trouva la mansarde vide et personne ne fut en état de le renseigner sur l'heure probable du retour de son occupant. Il laissa un mot et reprit le chemin d'Islington. Sa soirée était prise à l'hôpital. En rentrant chez lui, il trouva Biffen qui l'attendait.

Il lui raconta aussitôt ce dont Mrs Yule lui avait fait part.

— Et voilà mon esprit délivré de son dernier fardeau ! Je n'ai plus de soucis ! Le seul point qui me préoccupait encore était l'impossibilité de donner à Amy de quoi vivre. Maintenant la voilà pourvue *in secula seculorum*. N'est-ce pas une magnifique nouvelle ?

— A coup sûr. Mais si elle est pourvue, tu l'es aussi.

— Biffen, tu me connais mieux que cela. Pourrais-je accepter un penny de sa fortune ? Cette circonstance a rendu un rapprochement entre nous à tout jamais impossible... à moins... à moins que les choses mortes puissent revenir à la vie. Je connais la valeur de l'argent, mais je ne peux en accepter d'Amy.

Son ami garda le silence.

— Non ; mais tout va bien à présent. Elle a son enfant et peut se vouer à son éducation. Et moi... Mais moi, je serai riche pour mon propre compte. Cent cinquante pounds par an ; ce serait une plaisanterie d'offrir à Amy de les partager avec elle. Par tous les dieux de l'Olympe, nous irons en Grèce toi et moi !

— Peuh !

— Je le jure ! Laisse-moi faire des économies pendant deux ans, puis prends un bon mois de congé, et, par Pallas Athénée ! nous nous verrons à Marseille nous embarquant sur quelque paquebot des Messageries. Je ne peux pas croire encore que ce soit vrai ! Viens, nous allons faire un souper ce soir. Allons dans Upper street et mangeons, buvons, réjouissons-nous.

— Tu ne te possèdes plus ; mais n'importe, réjouissons-nous tout de même ; il y a bien de quoi.

— Cette pauvre petite ! Maintenant enfin, elle sera à son aise !

— Qui ?

— Amy, sans doute. Je suis ravi pour elle. Ah ! mais, si seulement c'était arrivé il y a longtemps, dans les jours heureux ! Tout, dans la vie, arrive trop tôt ou trop tard. Quel changement cela aurait fait pour elle et pour moi ! Elle ne m'aurait jamais pris en haine, jamais. Biffen, suis-je vil ou méprisable ? Elle le croit. Voilà comment la pauvreté m'a servi. Si tu l'avais vue, comme elle me regardait, à notre rencontre l'autre jour, tu comprendrais assez pourquoi il me serait impossible de vivre avec elle maintenant, même si elle m'en suppliait. Cela m'avilirait, je t'en réponds. Dieu ! que je serais honteux si je cédais à pareille tentation !

Il était arrivé, en s'animant, à une telle intensité d'émotion que la voix finit par lui manquer, et des larmes jaillirent de ses yeux.

— Sortons, marchons un peu, dit Biffen.

En franchissant le seuil de la maison, un brouillard épais, à travers lequel tombaient par intervalles les gouttes d'une pluie chaude, les enveloppa. Néanmoins, ils suivirent leur projet et se trouvèrent bientôt assis à l'une des tables d'une petite taverne, avec, pour unique compagnon, un cocher de fiacre qui venait de finir son repas et, somnolent, laissait retomber sa tête sur son verre et son assiette. Reardon commanda

du jambon et des œufs frits — le luxe du pauvre — et, lorsque la femme de service se fut éloignée pour exécuter ses ordres, il partit d'un éclat de rire surexcité.

— Voilà où nous en sommes, nous deux, gens de lettres ! De quel œil nous regarderaient... (Il nomma deux ou trois des romanciers à succès du jour.) Avec quel superbe dédain ils se détourneraient de nous et de notre sordide fête. Ils n'ont jamais connu la lutte ; ce sont des hommes sortis des Universités, des membres de clubs, des hommes du monde. Un revenu annuel inférieur à cinq ou six cents pounds leur paraît inconcevable ; c'est à leurs yeux le minimum dont puisse subsister un homme éduqué. Ce serait d'un esprit mesquin de penser à eux avec envie ; mais je sais bien que nous échangerions nos places, si notre travail était mis en juste balance avec le leur.

— Qu'importe ! Nous sommes des types différents de travailleurs intellectuels. Je pense à eux avec sauvagerie de temps à autre, mais seulement lorsque la faim me tenaille un peu trop vivement. Leur travail répond à un besoin, le nôtre, — ou le mien en tout cas, — non. Ils sont en contact avec la multitude lisante, ils ont les sentiments du monde respectable, ils écrivent pour les gens de leur classe. Eh bien, tu avais aussi ton cercle de lecteurs et, si les choses n'avaient pas tourné contre toi, à l'heure qu'il est tu serais fort à ton aise.

— Il n'est pas probable que j'eusse jamais pu écrire plus d'un livre tous les deux ou trois ans. Sans ressources personnelles, la position était intenable. Et je m'avise d'épouser une femme à goûts délicats ! Quelle étourdissante impudence ! Ce n'est pas surprenant que le destin m'ait jeté au ruisseau.

Ils mangèrent leur jambon et leurs œufs et se délectèrent d'une tasse de chicorée dénommée café. Puis, Biffen tira de la poche de son vénérable pardessus un volume d'Euripide, et leur causerie les ramena aux pays ensoleillés. Ce ne fut que lorsqu'on ferma la boutique qu'ils se replongèrent dans le brouillard de

la rue, et ils s'arrêtèrent dix minutes, tout au haut de Pentonville Hill, à débattre la question d'un effet métrique dans l'un des Fragments.

De jour en jour, Reardon traînait la fièvre. Vers le soir, son pouls s'accélérait et aucun excès de fatigue n'arrivait à lui procurer un sommeil réparateur. En causant, il paraissait ou abattu, ou — c'était le cas plus fréquent — excité. Hormis son temps de service à l'hôpital, il ne faisait même plus semblant de s'occuper. Chez lui, il restait assis pendant des heures, sans ouvrir un livre, et, excepté ses courses à Clipstone street, il sortait sans but.

Il attendait, en proie aux angoisses de l'incertitude, les heures du courrier postal. Tous les matins, à huit heures, il se tenait à sa fenêtre, écoutant résonner dans la rue le coup de marteau du facteur. Se rapprochait-il, Reardon sortait au haut de l'escalier et, si le coup retentissait à la porte de la maison, il se penchait sur la rampe dans une fièvre d'attente. Mais la lettre n'était jamais pour lui. Son agitation une fois tombée, il se sentait aise de ce désappointement et riait et chantait.

Un jour, Carter fit une apparition à l'établissement de City Road et saisit l'occasion de parler en particulier à son employé.

— Je suppose, dit-il avec un sourire, qu'on aura à chercher quelqu'un d'autre pour Croydon ?

— Nullement. La chose est convenue. J'y vais à Noël.

— Vous êtes sérieux ?

— Sans aucun doute.

Le secrétaire, voyant Reardon peu disposé à faire la moindre allusion à ses affaires privées, n'en dit pas davantage et s'en alla, convaincu que les malheurs avaient détraqué la cervelle du pauvre diable.

Ce fut une semaine environ après cet incident qu'un jour du milieu de novembre une lettre, dont l'enveloppe portait l'écriture d'Amy, arriva enfin à Manville street, vers trois heures de l'après-midi. Reardon en-

tendit le facteur, mais il avait cessé de se précipiter à son approche, et ce jour-là il se sentait malade. Etendu sur son lit, il venait de relever péniblement la tête quand il entendit quelqu'un monter à sa chambre. Il se jeta à bas du lit, la rougeur couvrant son visage et son cou.

Cette fois, Amy commençait par « Cher Edwin ». La vue de ces mots imprima un ébranlement à son cerveau.

« Vous avez sûrement appris, écrivait-elle, que mon oncle Richard m'a laissé dix mille pounds. Je ne suis pas encore entrée en possession de la somme, et j'avais résolu de ne pas vous écrire jusque-là, mais vous pourriez peut-être mal interpréter mon silence.

« Si cet argent m'était venu alors que vous luttiez si péniblement pour gagner notre vie, nous n'aurions jamais prononcé les paroles et eu les idées qui me rendent maintenant si difficile de vous écrire. Ce que je tiens à vous faire savoir est que, bien que cette somme soit légalement mienne, je reconnais complètement votre droit à la partager. Depuis que nous sommes séparés, vous m'avez envoyé beaucoup plus que vous ne le pouviez en réalité, croyant de votre devoir de faire ainsi. Maintenant que les choses ont tant changé, je désire que ce soit à votre bénéfice autant qu'au mien.

« Je vous ai dit, à notre dernière rencontre, que j'étais toute prête à revenir vers vous, si vous acceptiez cette position à Croydon. Vous n'avez plus, à présent, besoin de continuer un genre de travail pour lequel vous n'êtes point du tout fait, et je répète que je suis prête à vivre avec vous comme par le passé. Si vous voulez me faire savoir où il vous plaira de nous créer un nouveau foyer, je l'accepterai volontiers. Je ne pense pas que vous souhaitiez quitter Londres complètement, ce qui, pour ma part, ne me serait point agréable.

« Veuillez me répondre aussi tôt que possible. En

vous écrivant, je sens que je réponds à votre désir. Je vous demande de mettre un terme à notre séparation, et j'espère que je ne l'aurai pas demandé en vain.

« Toujours vôtre

« AMY REARDON. »

La lettre lui échappa des doigts. Elle était bien telle qu'il devait s'y attendre ; mais le début l'avait illusionné et, à mesure que tombait son agitation, un accès de désespoir s'emparait de lui qui, pendant un certain temps, le rendit incapable de bouger et même de penser.

Dans le crépuscule morne, qui représentait le coucher du soleil, Reardon traça la réponse suivante :

« Chère Amy, je vous remercie de votre lettre et j'apprécie les motifs qui vous l'ont dictée. Mais si vous croyez avoir fait ce dont j'exprimais le désir, il faut que vous m'ayez singulièrement mal compris.

« Mon unique désir était que, par quelque miracle, votre amour pour moi pût renaître. Puis-je me persuader que cette lettre soit celle d'une femme qui souhaite me revenir parce qu'elle m'aime en son cœur ? Si telle est la vérité, vous avez été singulièrement malheureuse en cherchant à traduire votre sentiment.

« Vous m'avez écrit parce que vous avez cru de votre devoir de le faire. Mais un pareil sentiment de devoir est vraiment faux. Vous ne m'aimez pas, et là où il n'y a pas d'amour il n'y a pas, dans le mariage, d'obligation mutuelle. Peut-être pensez-vous que le respect des conventions sociales vous oblige à reprendre votre vie avec moi ; mais ayez plus de courage, refusez-vous à commettre des hypocrisies. Dites à la société que c'est vil et brutal, et que vous préférez mener une vie honnête.

« Je ne peux pas partager votre fortune, chère. Mais puisque vous n'avez plus besoin de mon assistance, étant aujourd'hui tout à fait indépendants l'un de

l'autre, je cesserai de vous envoyer l'argent que j'avais jusqu'ici considéré comme vôtre. J'aurai de la sorte assez, et plus qu'assez, pour mes besoins, et vous n'aurez jamais à vous préoccuper de l'idée que j'endure des privations. A Noël, je vais à Croydon et vous récrirai alors.

« Car nous pouvons en tout cas être amis. Je suis délivré d'une anxiété perpétuelle sur votre compte. Je sais que vous êtes maintenant à l'abri de cette maudite pauvreté, sur laquelle tombe le blâme pour toutes nos souffrances. Quant à vous, je ne vous blâme pas, quoique je l'aie fait parfois. Ma propre expérience m'apprend à quel point la bonté peut être aigrie par l'infortune. Une grande et noble douleur peut avoir le résultat de rapprocher les cœurs, mais la lutte contre la destitution dégrade fatalement.

« Cette réponse est la seule que je puisse vous faire. Je vous prie donc de ne plus m'écrire en ce sens. Si vous changez de domicile, faites-le moi savoir. J'espère que Willie va bien et que vous trouvez toujours un bonheur et un ravissement à le voir grandir.

« EDWIN REARDON. »

En parcourant des yeux ces lignes, ce mot « chère », se présentant au cours de la lettre, le fit s'arrêter. Ne l'effacerait-il pas, et même de façon à ce qu'Amy pût voir ce qu'il avait fait ? Il trempa sa plume dans l'encre à cette intention, mais, en fin de compte, il retint sa main. Il avait beau dire, Amy lui était toujours chère, et si elle venait à remarquer le mot... si elle y songeait...

La lueur d'un réverbère empêchait la chambre de tomber dans une obscurité complète. Quand il eut cacheté l'enveloppe, il se recoucha sur son lit et observa sur le plafond la tache jaune tremblotante. Il aurait dû prendre du thé avant de se rendre à l'hôpital, mais il se souciait si peu de tout cela que la peine de faire bouillir l'eau lui sembla trop grande. La lueur tremblante pâlissait ; il finit par en comprendre la

cause : le brouillard commençait à tomber. Le brouillard était son ennemi ; il ferait sagement d'acheter un cache-bouche si ce temps affreux continuait, car la gorge lui brûlait parfois, et il avait, dans la poitrine, un sifflement qui le tourmentait de façon désagréable.

Il dormit pendant une demi-heure et, à son réveil, se sentit fiévreux, comme d'ordinaire à ce moment du jour. Allons, il était temps d'aller au travail. Pouah ! Cette première gorgée de brouillard.

XXVIII

INTERIM

Les chambres louées par Milvain, pour lui et ses sœurs, étaient modestes, mais plus dispendieuses que leurs anciens garnis. Comme il était cause du changement, il prit la différence à sa charge. Cette conduite eût été injustifiable au point de vue de la prudence, sans la perspective immédiate qui s'offrait à lui; car, dans l'état actuel des choses, ses bénéfices suffisaient tout juste à ses besoins. Il avait décidé que son mariage aurait lieu avant Noël; jusque-là, il puiserait, s'il le fallait, dans la petite épargne des jeunes filles, puis les rembourserait sur la dot de Marian.

— Et que ferons-nous quand tu seras marié ? demanda Dora.

Cette question était formulée au premier soir de leur réunion sous le même toit. Le trio avait soupé dans le petit salon des jeunes filles, et le moment était propice à la causerie intime. Dora se réjouissait du mariage prochain; son frère avait honorablement agi, et Marian, elle l'espérait, serait heureuse, en dépit des difficultés avec son père qui paraissaient inévitables. Maud était loin d'être aussi satisfaite, quoiqu'elle s'efforçât de se montrer souriante. Pour elle, Jasper semblait s'être rendu coupable d'une sorte de faiblesse qu'on n'eût pas at-

tendue de sa part. Marian, en tant que femme, ne pouvait être considérée comme bien assortie à un tel homme, d'un si bel avenir, et, quant à ses cinq mille pounds, il y avait de quoi rire. Le double encore... on peut faire quelque chose avec dix mille pounds; mais ces pauvres cinq mille! Les idées de Maud sur de pareils sujets avaient pris depuis peu une envergure remarquable, et il en résultait qu'elle ne vivait plus avec sa sœur en aussi parfaite intelligence qu'aux premiers mois de leur séjour à Londres.

— J'y ai beaucoup réfléchi, dit Jasper, répondant à la question de sa cœur cadette, — il avait le dos au feu et fumait. Si nous avons une maison suffisamment vaste, vous pourriez y vivre avec nous, au bout d'un certain temps. Pour commencer, il faudra que je vous trouve des chambres convenables dans notre voisinage.

— Tu fais preuve de beaucoup de générosité, Jasper, dit Maud; mais je te prierai de te souvenir que ce n'est pas un revenu de cinq mille pounds que Marian t'apporte.

— Hélas! non. Ce qu'elle m'apporte, c'est un revenu de cents pounds pendant dix ans : voilà comment je l'entends. Mon propre revenu l'augmentera de six ou sept cents pounds d'abord et, avant peu, selon toute probabilité, d'un millier. Je suis absolument de sang-froid. Je sais exactement où je vais et où j'irai en toute vraisemblance d'ici dix ans. L'argent de Marian est destiné à être dépensé pour m'obtenir une situation. En ce moment, on parle de moi comme d'un débrouillard, et ainsi de suite, mais personne ne s'aviserait de m'offrir un poste de directeur ou autre tremplin sérieux. Attendez que j'aie montré que je me suis aidé moi-même, et les mains me seront tendues de tous côtés. Ainsi va le monde. Je serai d'un club, je donnerai de gentils petits dîners à des convives choisis, je ferai comprendre à tous venants que j'ai une position sociale. Dès lors, je deviens un homme tout autre, un homme à prendre en considération. Et voulez-vous

parier que, d'ici dix ans, je me trouve à la tête des illustrations littéraires ?

Il alluma une nouvelle cigarette.

— Mes chères petites, je ne suis pas, moi, de ceux qui peuvent se passer le luxe d'attendre. Tout d'abord, mes qualités ne sont pas de nature à réclamer la consécration de la postérité. Mes écrits sont bons au jour le jour, tout ce qu'il y a de plus *hodiernes*. Ils ne valent que par rapport au fait quotidien. La question se pose ainsi : comment puis-je retenir fixés sur moi les regards d'autrui ? Réponse : en feignant de n'avoir nul besoin de ces regards. Je réussirai, cela ne fait pas l'ombre d'un doute, et alors je ferai frapper une médaille commémorative du jour de mes noces.

Jasper n'était pas lui-même aussi convaincu de la sagesse de sa conduite qu'il voulait le faire croire à ses sœurs. L'entraînement auquel il avait fini par céder conservait bien sa force, était même, à vrai dire, plus fort que jamais, depuis que l'intimité de leurs entretiens d'amoureux lui avait révélé davantage du cœur et de l'esprit de Marian. Il était amoureux, sans conteste possible, non point passionnément, non point avec ce consumant désir pour lequel tout motif est futile comparé à sa propre satisfaction, mais suffisamment amoureux, néanmoins, pour trouver une grande difficulté à l'accomplissement de sa tâche quotidienne, sans que pour cela fût réduite au silence la voix qui lui rappelait tous les espoirs, toutes les bonnes occasions auxquelles il renonçait. Depuis ses fiançailles avec Marian, il avait revu miss Rupert. Cette jeune personne ne parlait nullement à son cœur, ni à ses sens ; mais il se croyait sûr qu'elle lui portait un intérêt particulier, et lorsque la possibilité de contracter avec elle une union, qui le mettrait du premier coup dans une solide position de fortune, se présentait à son esprit, sa tête se penchait sur sa poitrine, et il s'émerveillait de sa précipitation. Il lui fallait s'avouer victime d'une faiblesse vulgaire ; il avait prouvé qu'il n'appartenait pas à la première catégorie des hommes de progrès.

Sa conversation avec Amy Reardon n'était pas faite pour ramener le calme en son esprit. Amy s'étonnait qu'un homme de son calibre eût pu prendre un parti si inconsidéré. Ah ! si seulement Amy elle-même n'était pas liée; Amy et les dix mille pounds dont elle disposait ! Elle, du moins, il en était sûr, ne le regardait pas d'un œil indifférent. Son ironie calculée, en parlant de l'objet de son choix, ne dénotait-elle pas une pointe de dépit ?... Mais à quoi bon lorgner dans cette direction !

Ses sœurs le préoccupaient. C'étaient des filles intelligentes qui, avec de l'énergie, pourraient d'ici peu gagner juste de quoi vivre, mais persévéreraient-elles dans leur travail littéraire ? Cela devenait douteux. Maud avait visiblement conçu des espérances d'une tout autre nature. Quelques jours après leur installation dans leur nouveau logement, Jasper aborda sérieusement ce sujet avec la cadette des sœurs.

— Je me demande, dit-il, si tu pourrais satisfaire ma curiosité sur un certain point. Sais-tu, par hasard, ce qu'ont coûté à Maud cette jaquette et ce chapeau que je lui ai vus hier ?

— Oh ! le chapeau presque rien ; elle l'a confectionné elle-même.

— Vraiment ? Et, y a-t-il pour cette mise en frais quelque raison particulière, tout à fait spéciale ?

— Je ne puis le dire, Jasper.

— Ceci est ambigu, tu sais. Cela signifie-t-il que tu ne veux pas te permettre de le dire ?

— Non. Maud ne me confie rien sur ces choses-là.

Il chercha le moyen d'approfondir la question et provoqua dix jours plus tard un entretien personnel avec Maud elle-même. Elle lui avait demandé son avis sur un petit article qu'elle allait envoyer à un journal de dames, il l'appela dans sa chambre.

— Ça ne fera pas mal, je crois, dit-il. Peut-être y a-t-il plutôt trop d'idées là-dedans. Si tu retranchais une ou deux des réflexions les moins banales et y substituais quelques bonnes fadaises, tu aurais plus de chances de succès, je t'assure.

— Mais je le rendrais insignifiant.

— Non pas. Tu le rendrais bon pour une guinée à peu près. Rappelle-toi que les lecteurs des journaux de femmes s'irritent, s'exaspèrent, tout simplement, s'ils rencontrent quelque chose qui ne crève pas les yeux du premier coup. Ils exècrent une pensée qui sort du commun. L'art d'écrire pour ces feuilles — et même pour le public en général — consiste à exprimer des pensées et des sentiments vulgaires, de manière à flatter les gens qui pensent et sentent vulgairement. Mets-toi ça dans la tête et rapporte-moi ton *machin*.

Maud reprit son manuscrit et le parcourut des yeux avec un sourire de dédain. Jasper, après l'avoir observée un moment, se renversa sur sa chaise et lança comme par hasard :

— On m'a dit que Dolomore et toi devenez grands amis.

Elle changea de visage, se redressa et tourna les yeux vers la fenêtre.

— Je ne savais pas que nous fussions « grands amis ».

— Pourtant, il te témoigne assez d'attention pour qu'on en parle.

— Je ne vois aucune raison à des caquetages, dit Maud froidement.

— Voyons, Maud, tu ne m'en voudras pas si je te donne un avertissement amical ?

Elle garda le silence avec un air de se sentir supérieure à toute admonition.

— Dolomore, poursuivit son frère, est très bien dans son genre, mais son genre n'est pas le nôtre. Je lui crois pas mal d'argent, mais nul intellect et nul principe. Il n'y a pas de mal à ce que tu observes la nature et les habitudes de cette sorte d'individus, mais ne te laisse pas aller à oublier qu'ils sont absolument au-dessous de toi.

— Tu n'as nul besoin de m'enseigner la dignité, repartit la jeune fille.

Elle refusa de se laisser entraîner sur le terrain de

la discussion, et Jasper put seulement espérer que ses paroles produiraient sur elle leur effet. Le M. Dolomore en question était un jeune homme d'allure assez déplaisante, athlétique, dandy, pourvu d'une demi-instruction. Jasper s'étonnait que sa sœur pût supporter un seul instant la causerie d'un être aussi vide. Qui n'a connu pareille surprise à l'égard des inclinations de femmes ? Il en parla à Dora, mais celle-ci n'était point dans la confidence de sa sœur.

A cette époque, Jasper lui-même fréquenta assez la société mélangée. Il ne pouvait travailler aussi assidûment qu'à l'ordinaire et, par une sage tactique, il utilisa ses loisirs forcés en élargissant le cercle de ses connaissances.

De ses anciens associés en Bohême, il ne conservait de relations intimes qu'avec un seul, Whelpdale, et cela presque par nécessité, car Whelpdale le visitait souvent et il eût été difficile d'éloigner un homme qui, en toute occasion, témoignait combien hautement il appréciait le privilège de l'amitié de Milvain, et dont, après tout, la société était assez agréable. Dans les conjonctures présentes, sa flatterie enjouée prêtait à Jasper un appui efficace, en l'aidant à entretenir sa confiance en soi et à entrevoir sous des couleurs toujours brillantes l'horizon qu'il s'était ouvert.

— Whelpdale est impatient de connaître Marian, dit un jour Jasper à ses sœurs. Faut-il l'inviter pour demain soir ?

— Comme tu voudras, répondit Maud.

— Tu y consens, Dora ?

— Oh ! oui, j'aime assez M. Whelpdale.

— Si je lui rapportais ces paroles, il serait fou de joie. Mais sois tranquille, je n'en ferai rien. Je vais l'inviter à passer une heure et me fier à sa discrétion pour ne pas nous assommer en restant trop.

Whelpdale fut donc engagé à se présenter le lendemain soir, à huit heures, moment auquel Marian serait déjà arrivée. La chambre de Jasper devait être le théâtre de la réunion. Exact à la minute, l'homme aux

annonces littéraires fit son apparition en une tenue aussi soignée que sa garde-robe le comportait, et le visage rayonnant de plaisir. Ce lui était un ravissement de se trouver en présence de ces trois jeunes filles, dont l'une d'elles lui avait déjà laissé un souvenir romantique, depuis une rencontre fortuite chez Jasper. En s'avançant vers Dora, et à la vue de son sourire de gracieuse reconnaissance, ses yeux se fondirent en tendresse. Maud l'impressionna profondément. Marian ne lui inspira aucune crainte ; toutefois, il apprécia pleinement le charme de ses traits et sa gravité modeste. Mais c'était vers Dora que ses yeux se reportaient d'eux-mêmes. Il la jugeait exquise, et plutôt que de la perdre de vue un seul instant, il trouvait sa satisfaction à fixer son regard sur le bord de sa robe et la pointe de son pied qui apparaissait au-dessous.

Comme l'on pouvait s'y attendre en pareille assemblée, l'entretien tomba bientôt sur les difficultés de la carrière littéraire.

— Je me sens toujours un peu humilié de n'avoir pas, en somme, mangé de la vache enragée, dit Jasper. Cela doit être si agréable ensuite de dérouler devant les jeunes débutants ses souvenirs de *Grub Street*. Par malheur, j'ai toujours eu de quoi manger.

— Pas moi, dit Whelpdale ; pendant des jours et des jours, j'ai vécu de quelques cacaouettes aux États-Unis.

Là-dessus, pressé de questions, il s'étendit longuement sur le chapitre de ses luttes contre la pauvreté en Amérique et en Angleterre, tandis que les jeunes filles l'écoutaient avec une attention flatteuse.

Une heure et demie s'écoula ainsi rapidement, et Jasper, qui désirait quelques minutes d'entretien privé avec Marian, lança à ses sœurs une œillade significative. Dora dit ingénûment :

— Vous vouliez que je vous avertisse quand il serait neuf heures et demie, Marian.

Marian se leva. Impossible pour Whelpdale de ne pas tenir compte de ce signal. Il se mit en devoir de

prendre congé, sa physionomie exprimant à la fois le regret et la satisfaction.

— Trop aimable de m'avoir invité, dit-il, plein de gratitude, à Jasper qui le reconduisait. Vous êtes un homme heureux, sapristi ! un homme heureux !

Lorsque Jasper rentra dans la chambre, ses sœurs en avaient disparu ; Marian se tenait près du feu. Il s'approcha d'elle, lui prit les mains et lui répéta, en riant, les derniers mots de Whelpdale.

— Est-ce vrai ? demanda-t-elle.

— Passablement, je crois.

— Alors, je suis aussi heureuse que vous.

Il lâcha ses mains et s'éloigna de quelques pas.

— Marian, j'ai pensé à cette lettre à votre père ; j'aimerais mieux qu'elle fût faite, ne croyez-vous pas ?

Elle le regarda, l'air troublé.

— Peut-être... quoique nous ayons dit que cela pouvait être remis au...

— Oui, je sais. Mais je soupçonne que vous préférez que je n'attende pas davantage. N'est-il pas vrai ?

— Peut-être. Faites ce que vous voudrez, Jasper.

— J'irai le voir, si vous voulez.

— J'ai si peur... Non, mieux vaut écrire.

— Très bien. Alors, il aura la lettre demain dans l'après-midi. Maintenant, allez dire adieu aux petites ; il fait mauvais, il vous faut rentrer aussi tôt que possible.

Elle s'en allait, mais revint à lui, murmurant :

— Rien qu'un mot ou deux, encore.

— A propos de la lettre ?

— Non. Vous n'avez pas dit...

Il rit.

— Et vous ne vous en iriez pas contente si je ne répétais pour la centième fois que je vous aime ?

Marian scruta sa physionomie.

— Vous trouvez cela absurde ? Je ne vis que de ces paroles.

— Dame ! ça vaut mieux que des cacaouettes.

— Oh ! taisez-vous. Je ne peux pas supporter...

Jasper était incapable de comprendre qu'une telle plaisanterie faisait à la jeune fille l'effet d'une profanation.

Elle cacha son visage contre sa poitrine et murmura les mots qui l'auraient transportée de joie s'ils étaient tombés des lèvres du jeune homme.

Celui-ci trouvait assez agréable d'être adoré, mais ne pouvait répondre à cet amour comme elle le désirait. Quelques phrases de tendresse, et son vocabulaire amoureux était tari ; il éprouvait même une certaine lassitude si quelque chose de plus — l'indéfini quelque chose — lui était vaguement réclamé.

— Vous êtes une chère, une bonne, une tendre enfant, dit-il en flattant les cheveux courts et soyeux, exquis au toucher, de la jeune fille. Maintenant, allez vous apprêter.

Elle le quitta, mais resta un moment sur le palier avant d'entrer dans la chambre des jeunes filles.

XXIX

CATASTROPHE

La décision prise par Jasper d'écrire à son père satisfaisait Marian, bien qu'elle en craignît les effets. Du moment qu'il ne pouvait plus être question de consacrer sa fortune à fonder une revue, la vérité devait être confessée à Yule avant qu'il eût poussé trop loin ses espérances. Sans le soutien de son amour et des perspectives qui s'y rapportaient, Marian n'eût guère été capable d'un refus catégorique, le jour où la réponse ne pouvait plus être éludée ; garder l'argent pour elle toute seule lui aurait paru trop égoïste, en dépit de son peu de foi dans le dessein sur lequel son père fondait des espoirs si ardents, mais, son projet de mariage connu, on ne pouvait plus attendre d'elle un sacrifice de ce genre. L'opposition se dirigerait sans doute contre son choix, sévère, impitoyable peut-être ; n'importe, elle se sentait en état d'affronter le pire courroux. Ses nerfs frémissaient, mais une source inépuisable de courage était en son cœur.

Yule se rendait bien compte d'un certain changement survenu en sa fille. De jour en jour, il l'observait avec la plus pénétrante attention. Sa santé semblait s'être améliorée. Après une longue séance de travail, elle n'avait plus cet air de lassitude accablée

qui l'avait parfois irrité, parfois mis mal à l'aise. Elle était plus féminine dans son allure et sa façon de parler, et elle prenait un air d'indépendance, convenable à son âge, certes, mais qui ne s'était point encore manifesté. Ces divers symptômes résultaient-ils tout simplement, chez elle, de la conscience de posséder ce qui, à ses yeux, représentait la richesse, ou d'une autre cause, redoutable selon son père ? Telle était la question. Le soin plus marqué qu'elle accordait à sa personne constituait un indice alarmant, non point péremptoire, car ceci même pouvait ne signifier qu'un sentiment de délivrance d'une condition mesquine et le plaisir, naturel en ce cas à toute jeune fille de se parer, mais, pour Yule, en éveil de ce côté, semblable indice ne pouvait passer inaperçu.

Son incertitude prit bientôt fin. Il était à travailler dans son cabinet, quand la domestique lui apporta une lettre, distribuée par la dernière poste du soir et dont l'écriture lui était inconnue. Elle contenait ce qui suit :

« Cher monsieur Yule, je souhaite vous entretenir, avec une parfaite franchise et en toute simplicité, d'un sujet auquel j'attache la plus haute importance, et que vous voudrez bien, j'espère, prendre en considération avec la même bienveillance que vous m'avez témoignée, lors de notre première rencontre à Finden.

« A cette occasion, j'eus la bonne fortune d'être présenté à miss Yule. Elle n'était pas pour moi absolument une inconnue : je travaillais alors assez régulièrement au Museum ; je l'y avais vue, je l'avais remarquée, et, bien que je ne susse pas son nom, j'avais senti un certain intérêt sourdre en moi. De la rencontrer à Finden me fit l'effet d'un coup du sort, extraordinaire et délicieux. En revenant de ce congé, j'entrevoyais dans ma vie un nouveau but, un nouveau désir et un nouveau motif pour parvenir dans la carrière de mon choix.

« La mort de ma mère, qui amena mes sœurs à Londres,

leur donna occasion de resserrer les liens d'amitié existant déjà entre elles et miss Yule. Je venais souvent chez mes sœurs, et j'y rencontrais de temps en temps votre fille; c'est ainsi que se confirma mon attachement pour elle. Plus je la connus, plus je la jugeai digne d'amour et de respect. Aurais-je dû chercher à renouer avec vous-même la connaissance ébauchée à la campagne? C'était mon vœu. Avant l'arrivée de mes sœurs ici, je me suis présenté chez vous, malheureusement sans vous rencontrer. Peu après j'appris, à mon extrême déplaisir, que mes relations avec le *Current* et son directeur vous rendraient fort désagréable une seconde tentative de ma part. Je ne sentais rien, dans ma vie littéraire, dont vous pussiez à juste titre vous offenser, — et j'en puis dire de même aujourd'hui encore; — cependant, je redoutais l'apparence d'importunité et, pendant quelques mois, la crainte de voir ce que je désirais le plus au monde me devenir inaccessible, me tourmenta profondément. Mes ressources étaient fort minces, je ne pouvais qu'accepter tout travail, sans distinction, qui s'offrait, et un pur hasard me mit dans une situation qui menaçait de ruiner pour moi l'espoir de ne pas vous paraître un jour trop indigne de rechercher la main de votre fille.

« Les circonstances m'ont amené à une démarche qui, jusque-là, semblait impossible. Ayant découvert que miss Yule me rendait le sentiment que je lui portais, je lui ai demandé d'être ma femme, et elle y a consenti. Ce que j'espère maintenant, c'est que vous me permettrez d'aller vous voir. Miss Yule sait que je vous écris; voulez-vous bien lui éviter la peine d'intercéder en ma faveur, sachant que seul un malheureux hasard m'a tenu éloigné de vous? Marian et moi sommes également désireux que vous approuviez notre union, afin que rien ne manque au bonheur que nous espérons.

« Croyez-moi votre sincèrement dévoué,

« JASPER MILVAIN. »

Une demi-heure après la lecture de cette lettre, Yule fut tiré de la plus noire des méditations par l'entrée de Marian. Elle s'avança timidement, très pâle. Il avait regardé autour de lui pour voir à qui il avait affaire ; mais il détourna la tête aussitôt.

— Veux-tu me pardonner de t'avoir fait un secret de ceci, père ?

— Te pardonner ? répliqua-t-il d'une voix cassante, en pesant ses mots. Je t'assure que la chose me laisse parfaitement indifférent. Tu es depuis longtemps majeure, et il n'est pas en mon pouvoir de t'empêcher d'être la dupe d'un intrigant qui te charme. Ce serait folie de ma part de discuter cette question. Je te reconnais le droit d'avoir autant de secrets que tu le juges à propos. Prononcer le mot pardon est de l'affectation pure.

— Non, je parlais sincèrement. Je t'aurais volontiers dit la chose dès le premier jour, si cela avait été possible ; ç'aurait été naturel et juste. Mais tu sais ce qui m'a retenue.

— Je le sais. Je veux espérer qu'un sentiment de honte s'y est aussi mêlé.

— Il n'y a rien eu de semblable, dit Marian froidement. Je n'ai jamais eu aucune raison d'avoir honte.

— Fort bien. J'espère que tu n'auras jamais de raisons de repentir. M'est-il permis de m'informer de la date probable de ton mariage ?

— Je ne sais quand il se fera.

— Aussitôt, je pense, que les exécuteurs testamentaires de ton oncle auront accompli certaine formalité indiscutablement liée au sujet en question.

— Peut-être.

— Ta mère le sait-elle ?

— Je viens de le lui apprendre.

— Très bien ! Alors, il me semble que l'entretien est clos.

— Tu refuses de voir M. Milvain ?

— Absolument. Tu auras la bonté de lui faire savoir que telle est ma réponse à sa lettre.

— Il me semble que ce n'est pas là la conduite d'un

gentleman, dit Marian, dans les yeux de qui le ressentiment commençait à s'allumer.

— Je te suis obligé de ton observation.

— Veux-tu me dire franchement, père, pourquoi tu détestes M. Milvain ?

— Je ne suis pas disposé à répéter ce que je t'ai déjà dit en pure perte. Cependant, par désir d'une entente claire, je te ferai connaître le résultat pratique de mon inimitié. A dater du jour de ton mariage avec cet homme, tu ne m'es plus rien. Je te défends nettement de franchir mon seuil. Tu as choisi, tu suis ta propre voie. J'espérerai ne plus jamais te revoir.

Leurs yeux se rencontrèrent, leur regard semblant se fasciner mutuellement.

— Si tu as pris cette résolution, dit Marian d'une voix frémissante, je ne peux rester plus longtemps ici. De pareils mots sont insensés et cruels. Je quitterai la maison demain.

— Je répète que tu es majeure et absolument indépendante. Peu m'importe quand tu partiras. Tu as prouvé que je compte à tes yeux pour moins que rien, et, à coup sûr, plus tôt nous cesserons de nous tourmenter l'un l'autre, mieux cela vaudra.

On eût dit que ces conflits avec son père avaient pour effet de développer en Marian une violence qui finissait par égaler celle dont Yule était victime. Son visage, modelé pour traduire la gravité douce, exprimait maintenant une passion fière ; ses narines et ses lèvres frémissaient de courroux, et ses yeux resplendissaient d'une ardeur sombre.

— Tu n'auras pas besoin de me le dire deux fois, répondit-elle, et elle sortit immédiatement.

Elle alla dans le salon, où Mrs Yule attendait le résultat de l'entrevue.

— Mère, dit-elle avec une douceur ferme, cette maison ne peut plus être la mienne. Je m'en irai demain vivre en garni jusqu'au jour de mon mariage.

Mrs Yule jeta un cri de douleur et se leva vivement.

— Oh, ne fais pas ça, Marian ! Qu'est-ce qu'il t'a dit?

Viens me parler, chérie, dis-moi ce qu'il t'a dit, n'aie pas cet air-là !

Elle se cramponnait désespérément à la jeune fille, terrifiée d'une transformation qu'elle eût crue impossible.

— Il dit que, si j'épouse M. Milvain, il espère ne plus me revoir. Je ne peux rester ici. Tu viendras chez moi, et nous serons toujours les mêmes l'une pour l'autre. Mais papa m'a traitée avec trop d'injustice. Je ne peux vivre près de lui après cela.

— Il ne le pense pas, sanglota la mère. Il regrette ce qu'il a dit dès que les mots sont lâchés. Il t'aime trop, ma chérie, pour te chasser de la sorte. C'est qu'il est désappointé, Marian, voilà tout ce que c'est. Il comptait tant là-dessus ! Il se croyait si sûr d'avoir cette nouvelle revue, et le désappointement fait qu'il ne sait plus ce qu'il dit. Attends seulement, tu verras, donne-lui le temps de surmonter ça. Excuse-le pour cette fois.

— C'est fou de parler comme il le fait, dit la jeune fille dégonflant son cœur. Quel que soit son mécompte, je ne peux supporter ça. J'ai travaillé dur pour lui, très dur, depuis que j'ai été assez grande pour le faire ; il me doit quelque bonté, quelque respect. Encore passe s'il avait la moindre raison de détester Jasper ; mais il n'y a rien là qu'une prévention insensée, résultat de ses querelles avec d'autres. Quel droit a-t-il de m'insulter en représentant mon futur mari comme un hypocrite, un intrigant ?

— Mon trésor, il a eu tant à supporter ; ça l'a rendu si irritable !

— Eh bien ! je suis irritable aussi, et plus tôt nous nous séparerons, mieux cela vaudra, comme il l'a dit lui-même.

— Oh ! mais tu as toujours été si patiente !

— Ma patience est à bout, lorsque je me vois traitée comme si je n'avais ni droits, ni sentiments. Quelque blâmable qu'ait pu être mon choix, il ne devait pas me traiter ainsi. Sa déconvenue ? Est-ce donc alors une

loi naturelle qu'une fille soit sacrifiée à son père? Mon mari aura, autant que mon père, besoin de cet argent, et il en fera un bien meilleur usage. C'était déjà mal de me demander de donner ainsi ma fortune. J'ai droit au bonheur, aussi bien que les autres femmes.

Une émotion passionnée la secouait, conséquence normale de cette explosion de sentiments dans une nature comme la sienne. En même temps, la mère puisait une force nouvelle dans le profond amour qui avait enfin trouvé l'occasion de s'exprimer. Elle réussit à entraîner Marian en haut avec elle, et bientôt le cœur oppressé se soulagea par un flot de larmes. Mais son projet demeura inébranlable.

— Il ne nous est pas possible de continuer à nous voir journellement, déclara-t-elle quand elle fut plus calme. Il ne peut pas dominer sa colère contre moi, et je souffre trop lorsque je suis réduite à éprouver ce que j'éprouve maintenant. Je prendrai une chambre près d'ici pour que tu puisses me voir souvent.

— Mais tu n'as pas d'argent, Marian, observa Mrs Yule avec tristesse.

— Pas d'argent? Comme si je ne pouvais en emprunter un peu; Dora Milvain m'en prêtera bien en attendant le mien.

Vers onze heures et demie, Mrs Yule redescendit et entra dans le cabinet de travail.

— Si tu viens m'entretenir de Marian, s'écria son mari, tournant vers elle des yeux sauvages, tu peux épargner ton souffle. Je ne veux pas ouïr son nom.

Elle se troubla, mais domina sa faiblesse.

— Tu la chasses de chez nous, Alfred. Ce n'est pas juste! Oh! ce n'est pas juste!

— Si elle ne s'en allait, c'est moi qui m'en irais, tu entends bien! Et si je m'en vais, tu ne me reverras jamais. A ton choix, à ton choix!

Il s'était abandonné à cette frénésie intraitable qui incite un homme à des actes et à des paroles en conflit criant avec la raison.

Le sentiment de ce que sa conduite avait d'irrationnel et d'odieux achevait en lui l'œuvre que l'amertume d'une grande déception avait commencée.

— Si je n'étais pas une pauvre femme sans ressources, répliqua Mrs Yule, s'affaissant sur une chaise et pleurant sans même porter les mains à sa figure, j'irais vivre avec elle jusqu'à son mariage, et puis seule ensuite. Mais je n'ai pas un penny et je suis trop vieille pour gagner mon pain ; je ne serais qu'un embarras pour elle.

— Ce ne sera pas un obstacle, s'écria Yule. Va-t'en, au nom du ciel ! Tu auras une rente suffisante aussi longtemps que je pourrai travailler ; après quoi, ton sort ne sera pas plus dur que le mien. Ta fille avait l'occasion d'assurer la paix de mon vieil âge sans aucun risque pour elle-même ; c'était lui demander trop. Va-t'en, au nom du ciel ! laisse-moi tâcher d'exprimer ce que je peux du reste de mon existence ; peut-être pourrai-je encore soustraire quelques années à la malédiction appelée sur ma tête par ma propre folie.

Lui parler était peine perdue. Mrs Yule s'en alla au salon et y resta à pleurer pendant une heure. Alors, elle éteignit les lumières et se traîna en silence jusqu'au premier étage.

Yule passa la nuit dans son cabinet. Vers le matin, il s'assoupit un moment, juste le temps de laisser tomber le feu et d'être complètement transi. Quand il rouvrit les yeux, une aube trouble commençait à poindre à la fenêtre ; le bruit d'un claquement de porte dans la maison, qui l'avait probablement éveillé, lui apprit que la domestique était déjà sur pied.

Il releva le store. La gelée avait dû survenir, car l'humidité de la nuit avait toute disparu et la cour, sur laquelle donnait la fenêtre, paraissait d'une propreté peu habituelle. Il éteignit sa lampe, en jetant un regard sur la grille noire, et passa dans le corridor. Quelques minutes à chercher à tâtons son chapeau et son pardessus, puis il quitta la maison.

Son intention était de se réchauffer par une marche

énergique et de secouer en même temps, s'il lui était possible, le cauchemar de sa fureur et de son impuissance. L'impression qu'il avait de sa conduite de la veille était assez vague, il ne s'approuvait ni ne se condamnait et ne se demandait pas si Marian allait quitter aujourd'hui même son foyer ou sa femme le prendre au mot et s'éloigner aussi. C'étaient là des détails auxquels son cerveau lassé refusait de s'arrêter. Mais il désirait fuir la misère de son intérieur et laisser les choses aller à leur gré pendant son absence. En refermant la porte, il eut la sensation d'échapper à une atmosphère qui menaçait de le suffoquer.

L'habitude, plutôt qu'un choix délibéré, dirigeant ses pas, il prit du côté de Camden Road. Arrivé devant la gare, le comptoir d'un cafetier ambulant l'attira ; une gorgée du breuvage fumant, qu'elle qu'en fût la qualité, lui remettrait le sang en circulation. Il jeta son penny et tout d'abord se chauffa les mains à sa tasse. Ce faisant, il observa que les objets sur lesquels posait son regard paraissaient troubles ; on eût dit que sa vue était encore plus faible ce matin, résultat possible d'un sommeil insuffisant. Il prit un fragment de journal qui traînait sur le comptoir; il pouvait lire, mais un de ses yeux était certainement plus affaibli que l'autre ; en tâchant de voir avec cet œil seul, il s'aperçut que tout devenait embué.

Il rit comme si, dans son présent état d'esprit, la menace d'une calamité nouvelle lui causait une jouissance. Et, au même moment, son regard croisa celui d'un homme entre deux âges, minable, mais dont le visage ne répondait pas à l'habit, et qui s'était doucement approché.

— Voulez-vous m'offrir une tasse de café ? demanda l'inconnu à voix basse, l'air honteux. Ce serait une grande bonté de votre part.

Son accent indiquait une bonne éducation. Yule, surpris, hésita un moment, puis dit :

— Certainement, prenez-en une. Voudriez-vous manger quelque chose ?

— Je vous suis bien obligé. Je crois qu'une de ces bonnes tranches de pain et de beurre ne me ferait pas de mal.

Le ciel glacé montrant une pâle lueur de lever de soleil, le cafetier se mit en devoir d'éteindre ses chandelles.

— Les temps sont durs, n'est-ce pas ? observa Yule, tandis que son protégé dévorait la tartine d'un air d'appétit reconnaissant.

— Très durs. (Il avait le visage menu, mince, pâle, de grands yeux pathétiques.) Je suis ici depuis une heure avec l'espoir de rencontrer quelqu'un qui vient généralement de la gare à heure fixe. Je l'ai manqué et, avec lui, mon unique chance de déjeuner. Quand on n'a ni dîné ni soupé la veille, le déjeuner devient un repas d'une certaine importance.

— C'est vrai. Prenez une seconde tartine.

— Je vous suis bien obligé.

— Du tout. J'ai connu moi-même des temps fort durs et en connaîtrai sans doute de pires.

— J'espère que non. Voici la première fois que je mendie véritablement. Je songeais à quêter à une boulangerie ; vraiment, je ne sais pas ce que j'aurais fait ; mon endurance est à bout. Je n'ai rien à mettre que ces vêtements, un peu minces pour la saison.

Il ne parlait pas comme un mendiant qui cherche à exciter la compassion, mais avec une sorte de curiosité détachée, s'appliquant aux difficultés de sa propre position.

— Vous ne trouvez rien à faire ? demanda l'homme de lettres.

— Absolument rien. Je suis médecin par état, mais il y a tant d'années que je n'ai exercé ! J'ai été, il y a quinze ans, bien établi, marié et père d'un enfant. Puis, je perdis mon capital, ma clientèle tomba à rien, ma femme et mon enfant périrent sous mes yeux dans un accident de chemin de fer. J'en devins fou ; par malheur, je me suis remis. Ne pensez pas que j'aie encore l'esprit dérangé ; la pauvreté finira, sans doute,

par me le détraquer encore ; mais, en attendant, j'ai toute ma tête et j'ai subsisté de différentes façons. A quoi sert de se lamenter ! Ce déjeuner m'a fait grand bien.

— Vous êtes-vous jamais occupé spécialement des maladies d'yeux ?

— Spécialement, non. Mais j'ai quelque connaissance du sujet.

— Pourriez-vous reconnaître l'existence de la cataracte, par exemple ?

— Je le crois.

— Je parle pour moi-même.

L'inconnu examina attentivement le visage de Yule et lui posa certaines questions relatives à ses sensations visuelles.

— J'ose à peine vous le proposer, dit-il enfin, mais si vous consentiez à m'accompagner jusqu'à une très misérable chambre que j'occupe non loin d'ici, je pourrais vous examiner sérieusement.

— Je vous suis.

Ils abandonnèrent le comptoir ambulant, et l'ex-médecin s'engagea dans un passage. Yule s'étonnait de se soucier d'une si singulière consultation, mais un vif désir le pressait d'avoir une opinion quelconque sur l'état de ses yeux, puis toute compagnie lui était en ce moment bien venue, et le pauvre diable famélique, avec sa douloureuse histoire, avait éveillé sa sympathie.

— Voici la maison, dit son guide en s'arrêtant à une porte malpropre. Ma chambre est tout en haut.

— Conduisez, répondit Yule.

La chambre où ils entrèrent n'offrait rien de particulier, sinon que c'était bien la plus misérable que l'on puisse imaginer. Le jour avait remplacé l'aube ; pourtant, le premier soin de l'inconnu fut de frotter une allumette et d'allumer une bougie. D'après l'apparence de la bougie réfléchie dans l'œil du patient, on pouvait, expliqua-t-il, constater si la cataracte avait pris possession de l'organe.

Pendant une ou deux minutes, il pratiqua soigneu-

sement son examen, dont Yule n'eut pas de peine à lire le résultat sur sa figure.

— Formulez nettement votre diagnostic, dit-il.

— Il est hors de doute que la partie postérieure du cristallin droit soit atteinte.

— Ce qui présage une cécité prochaine ?

— Je n'aime pas à parler d'un ton d'oracle. Après tout, je ne suis qu'un médecin qui s'est lourdement laissé choir dans le paupérisme. Il vous faut voir un spécialiste. Vous vous servez beaucoup de vos yeux ?

— Quatorze heures par jour seulement.

— Hum ! Vous êtes homme de lettres, je présume ?

— Oui. Je me nomme Alfred Yule.

Il avait un vague espoir que ce nom serait reconnu, salué au passage, ce qui aurait suffi à contre-balancer un moment son chagrin. Mais cette pauvre satisfaction même lui fut refusée : visiblement, ce nom ne dit rien à son interlocuteur.

— Voyez un spécialiste, Monsieur Yule. La science a fait de grands progrès depuis l'époque de mes études ; tout ce que je puis vous assurer, c'est que le mal existe.

Ils causèrent pendant une demi-heure, jusqu'à ce que le froid les fît trembler tous deux. Alors, Yule mit la main à la poche.

— Vous me laisserez certainement vous offrir la rémunération que mes moyens me permettent. Ce que vous m'apprenez n'est pas agréable, mais je préfère être fixé.

Il déposa cinq shillings sur la commode, à défaut d'une table. L'inconnu exprima sa gratitude.

— Mon nom est Duke, dit-il, et mon prénom Victor, sans doute parce que j'étais voué à la défaite à travers la vie. J'aurais souhaité que mon souvenir s'associât en votre esprit à de plus heureuses circonstances...

Ils échangèrent une poignée de main, et Yule s'en fut.

Il repassa devant la gare de Camden. Le comptoir ambulant avait disparu ; le mouvement de la grande voie devenait assourdissant. Parmi tous les malheureux

en lutte pour l'existence, qui se bousculaient, de-ci delà, Alfred Yule se sentait élu pour subir les coups les plus écrasants du destin. Il ne songeait point à mettre en doute la justesse du diagnostic de l'inconnu et n'espérait aucun adoucissement au sort dont il était menacé. Sa vie était finie et perdue.

Aussi bien pouvait-il rentrer chez lui et reprendre doucement sa place au coin du feu. Il était vaincu ; il allait bientôt n'être plus qu'un vieux débris inutile, une charge, un ennui à quiconque le prendrait en pitié.

Par un curieux effet de son imagination, sa vue lui paraissait plus mauvaise maintenant qu'il se retrouvait en plein air. Il irritait son nerf optique par de continuels essais, fermant un œil, puis l'autre, comparant sa vision des objets plus proches avec l'aspect d'autres plus éloignés, imaginant une souffrance subite qui aurait pu n'avoir rien de commun avec son mal. Les projets littéraires qu'il roulait si activement sous son front, douze heures auparavant, étaient passés à l'état de souvenirs confus ; un second coup accablant, fatal, avait suivi le premier. A peine pouvait-il se rappeler quel travail l'occupait la veille au soir. A en juger par l'état de son esprit, on l'eût pu croire déjà frappé de cécité.

A huit heures, il rentra chez lui. Mrs Yule se trouvait au bas de l'escalier ; elle le regarda, puis s'en alla vers la cuisine. Il monta. En redescendant, il vit le déjeuner préparé comme d'ordinaire et se mit à table. Deux lettres l'attendaient, il les ouvrit.

Peu d'instants après, lorsque Mrs Yule reparut, elle fut stupéfaite d'entendre un éclat de rire sonore, sardonique, excité chez son mari par la lecture de ces lettres, sans doute.

— Marian est-elle levée ? demanda-t-il, se tournant vers elle.

— Oui.

— Elle ne vient pas déjeuner ?

— Non.

— Eh bien, porte-lui cette lettre et engage-la à la lire.

Mrs Yule monta à la chambre de sa fille, cogna, fut priée d'entrer et trouva Marian en train d'empaqueter ses effets dans une malle. La jeune fille paraissait avoir été debout toute la nuit ; ses yeux portaient les traces de larmes abondantes.

— Il est rentré, ma chérie, dit Mrs Yule, d'une voix sourde d'appréhension, et il dit que tu lises cette lettre.

Marian prit la feuille, la déploya et lut. A peine était-elle arrivée au bout, qu'elle regarda sa mère, l'air hagard, fit un vain effort pour parler, puis tomba sans connaissance sur le parquet. Sa mère put tout juste atténuer la violence de sa chute. Elle saisit un coussin, le glissa sous la tête de la jeune fille et courut à la porte, en appelant à grands cris son mari qui ne tarda pas à paraître.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui cria-t-il.

— Regarde, elle s'est trouvée mal. Pourquoi la traites-tu comme ça ?

— Soigne-la, répliqua Yule, durement. J'imagine que tu sais mieux que moi ce qu'il faut faire en cas d'évanouissement.

La syncope dura quelques minutes.

— Qu'est-ce qu'il y a dans cette lettre ? questionna Mrs Yule, tout en frictionnant les mains inertes de Marian.

— Son argent est perdu. Les personnes qui devaient le payer viennent de faire faillite.

— Elle n'aura rien ?

— Rien du tout, très probablement.

La lettre était une communication officieuse de l'un des exécuteurs testamentaires de Richard Yule. La demande de retrait des fonds de l'associé défunt dans l'entreprise commerciale semblait avoir provoqué une crise définitive dans des affaires déjà peu solides. Peut-être pourrait-on recouvrer quelque chose par voies légales, mais certaines circonstances rendaient le résultat fort douteux.

Quand Marian revint à elle, son père quitta sa

chambre. Une heure après, Mrs Yule l'appela de nouveau chez la jeune fille ; il y monta et trouva Marian étendue sur son lit, les traits altérés comme si elle venait de faire un longue maladie.

— Je désire te demander quelques renseignements, dit-elle sans se lever. Mon héritage doit-il nécessairement être payé sur ces fonds ?

— Oui. Telle est la teneur du testament.

— Si l'on ne peut rien recouvrer chez ces gens, il n'y a aucun remède ?

— Aucun que j'aperçoive.

— Mais, quand une maison fait banqueroute, elle paye généralement une portion de ses dettes ?

— Parfois. Je ne sais rien de cette affaire.

— Bien entendu, c'est sur moi seule que cela tombe, dit Marian, avec une amertume intense. Aucun des autres héritiers ne sera atteint, j'imagine ?

— Quelqu'un d'eux, peut-être, mais très légèrement.

— Bien entendu. Quand aurai-je des renseignements directs ?

— Tu peux écrire à M. Holden ; tu as son adresse.

— Merci. C'est tout.

Ainsi congédié, il s'en alla tranquillement.

XXX

DANS L'ATTENTE DU DESTIN

Marian garda la chambre toute la journée. Il va sans dire qu'elle avait renoncé à son projet de quitter la maison; elle était prisonnière du sort. Mrs Yule l'aurait soignée avec un dévouement infatigable, mais elle préférait être seule. Par instants, elle se tenait immobile, en proie à une angoisse silencieuse ; souvent ses larmes reprenaient et elle sanglotait jusqu'à ce que la lassitude la vainquît. Dans l'après-midi, elle écrivit à M. Holden, priant qu'on la tînt constamment au courant de ce qui se passait.

A cinq heures, sa mère lui apporta du thé.

— Ne vaudrait-il pas mieux te mettre au lit, Marian ? proposa-t-elle.

— Au lit? mais je vais sortir d'ici une heure.

— Oh ! tu ne peux pas, ma chérie, tu prendrais du mal !

— Il faut que je sorte, mère, ainsi c'est inutile d'insister.

Toute réplique eût été vaine. Mrs Yule s'assit et regarda la jeune fille porter d'une main tremblante la tasse à ses lèvres.

— En fin de compte, ça ne changera rien pour toi, ma chérie, aventura la mère, faisant pour la première

fois allusion aux conséquences de la catastrophe, par rapport aux projets immédiats de Marian.

— Bien sûr que non, répliqua celle-ci, comme si elle voulait se convaincre elle-même.

A sept heures, elle sortit, et, se sentant plus faible qu'elle n'avait cru, elle héla un cab qui passait à vide et se fit conduire chez les Milvain. Dans son émoi au lieu de demander Dora, comme à son habitude, elle demanda M. Milvain, ce qui au reste importait peu, l'hôtesse et les domestiques ne s'étant nullement méprises sur l'objet des visites de cette jeune dame. Jasper était chez lui et travaillait. Il n'eut qu'à regarder Marian pour comprendre qu'il s'était passé quelque chose de fâcheux, et il le mit aussitôt sur le compte de sa lettre à M. Yule.

— Votre père s'est brutalement comporté ? dit-il en lui prenant les mains et la dévisageant avec anxiété.

— Bien pire que cela, Jasper !

— Pire ?

Elle se débarrassa de son manteau, tira de sa poche la lettre fatale et la lui tendit. Jasper fit entendre un sifflement de consternation et reporta, de la feuille de papier au visage de Marian, un regard vague.

— Comment diable, cela s'est-il fait ? s'exclama-t-il. Peut-être votre oncle était-il au courant de l'état des choses ?

— Peut-être bien. Il savait peut-être que son legs n'était que pour la forme.

— Vous êtes la seule atteinte ?

— Mon père le dit. Et c'est certain.

— Cela vous a horriblement bouleversée, je le vois. Asseyez-vous, Marian. Quand cette lettre est-elle arrivée ?

— Ce matin.

— Et vous avez ruminé ça toute la journée ? Allons, allons, il faut reprendre courage ; vous tirerez peut-être encore de ces coquins quelque chose de substantiel.

Même pendant qu'il parlait ainsi, son regard errait

distraitement. Au dernier mot, la voix lui manqua et il tomba dans une rêverie profonde. Les yeux de Marian étaient rivés sur lui; il finit par s'en apercevoir et esquissa un sourire.

— Qu'est-ce que vous écriviez ? demanda-t-elle, faisant une diversion involontaire au thème déplorable.

— Des bêtises pour le *Will o' the Wisp*. Écoutez le paragraphe sur l'auditoire des concerts en Angleterre.

Il avait, autant qu'elle, besoin d'un répit avant d'entamer la discussion sérieuse. Il saisit avec empressement l'occasion qu'elle lui offrit et lui lut plusieurs pages manuscrites, sautant d'un sujet à un autre. A l'écouter, on aurait cru qu'il se trouvait dans son état d'esprit ordinaire; il riait à ses propres saillies et quolibets.

— Il faudra qu'ils haussent leurs prix, dit-il en manière de conclusion. Je ne visais qu'à me rendre indispensable chez eux, et j'y aurai bientôt réussi. Et ils auront à me donner deux guinées par colonne, parbleu! Il le faudra bien.

Il lui lança un coup d'œil significatif.

— Qu'allons-nous faire, Jasper ?

— Travailler et attendre, j'imagine.

— Je veux vous dire quelque chose. Si je commençais à signer mes articles, je pourrais continuer à le faire et à gagner un peu pour moi... pour nous ? Vous pourriez m'aider à trouver des sujets.

— Tout d'abord, et ma lettre à votre père ? Nous l'oublions complètement.

— Il a refusé de répondre.

Marian évita une description plus détaillée de ce qui s'était passé, un peu parce qu'elle avait honte du courroux injustifié de son père, un peu de peur que l'orgueil de Jasper n'en reçût une blessure dont elle souffrirait à son tour, un peu aussi parce qu'il lui répugnait d'affliger son bien-aimé en faisant étalage de tout ce qu'elle avait eu à souffrir.

— Oh! il a refusé de répondre! il faut avouer que c'est aller un peu loin.

Ce qu'elle redoutait semblait en voie de s'accomplir.

Jasper se redressa avec une certaine raideur et rejeta sa tête en arrière.

— Vous en savez la raison, chéri. Ce parti pris a pénétré dans sa chair, pour ainsi dire. Ce n'est pas vous qu'il déteste, mais il a de vous l'opinion qu'il aurait de n'importe quel associé de M. Fadge.

— Bon, bon ; c'est une petite affaire. Mais voilà ce à quoi je pense : vous serait-il possible, tout en vivant chez vous, de vous assurer une position indépendante, de dire que vous travaillez pour votre propre compte ?

— Je peux du moins réclamer la moitié de ce que je gagne ; mais, je pensais...

— Quoi ?

— Quand je serai votre femme, je pourrai vous aider un peu. Je pourrais gagner, sans doute, de trente à quarante pounds par an ; cela payerait le loyer d'une petite maison.

Elle parlait d'une voix entrecoupée, les yeux fixés sur le visage de Jasper.

— Mais, ma chère Marian, nous ne pouvons certainement pas imaginer de nous marier tant que nos dépenses devront être si étroitement calculées.

— Non. Je voulais dire seulement...

Elle hésita et, son cœur se serrant, elle devint silencieuse.

— Cela veut dire tout simplement, poursuivit Jasper en s'asseyant et croisant les jambes, qu'il me faut remuer ciel et terre pour améliorer ma position. Vous savez que ma confiance en moi n'est pas mince. Nul ne sait où je pourrai arriver si je tente un grand effort. Mais, ma parole, je n'entrevois pas beaucoup d'espoir de nous marier avant un an ou deux, en admettant les circonstances les plus favorables.

— Non, je le comprends bien.

— Pouvez-vous me promettre de me garder un peu d'amour pendant un si long temps ? demanda-t-il avec un sourire contraint.

— Vous me connaissez trop pour avoir la moindre crainte.

— Il me semblait que vous aviez l'air un peu hésitant...

Le ton dont il parlait n'était pas tout à fait celui du plaisant badinage entre deux amoureux. Marian le regarda avec effroi.

— Vous ne parlez pas sérieusement, Jasper ?

— Mais, répondez sérieusement, vous.

— Comment pouvez-vous mettre en doute que je vous attendrais avec fidélité pendant des années, s'il le fallait ?

— Il ne faut pas que cela dure des années, cela, c'est certain. Je regarde comme absurde de la part d'un homme de tenir une femme liée dans des circonstances sans espoir.

— Mais il n'est pas ici question de me tenir liée. L'amour dépend-il du fait d'un engagement ? Est-ce que vous sentez que si nous convenions de nous séparer, votre amour tomberait du même coup dans le domaine du passé ?

— Mais... non, certainement non.

— Oh ! mais que vous parlez froidement, Jasper !

Il lui était impossible d'articuler un mot qui pût sembler inspiré par la crainte que le changement survenu dans sa fortune n'en entraînât un autre dans les sentiments du jeune homme. Pourtant, cette crainte lui tourmentait l'esprit. Et son existence témoignait à coup sûr que la jeune fille n'avait pas en Jasper une confiance absolue, qu'elle ne tenait pas son caractère pour précisément noble. A la vérité, une femme, quelque grand que soit son amour, est très rarement exempte de ces doutes ; de même qu'il est peut-être également rare pour un homme de croire en son cœur à tous les éloges qu'il fait de celle qu'il aime. L'amour est compatible avec bon nombre de ces imperfections de l'estime. Pour Marian, voir plus clair dans la personnalité de Jasper, c'était souffrir une crainte plus intolérable de le perdre.

Elle se rapprocha de lui. Son cœur saignait de ce que, dans son extrême détresse, il n'eût pas su la câliner, l'enivrer de paroles d'amour.

— Comment puis-je vous faire sentir à quel point je vous aime ? murmura-t-elle.

— Il ne faut pas être si littérale, chérie. Les femmes sont si terriblement positives, cela apparaît jusque dans leur langage amoureux !

Marian n'était pas sans saisir l'ironie d'une telle réflexion sur les lèvres de Jasper.

— Il n'y a dans ma vie qu'un seul fait important, dit-elle, et je ne veux jamais le perdre de vue.

— Bon ; maintenant nous voilà tout à fait sûrs l'un de l'autre. Dites moi la vérité : Vous me croyez capable de vous lâcher, parce que vous avez probablement perdu votre argent?

Cette question la fit tressaillir. Si la délicatesse avait retenu sa langue, elle n'avait pas de prise sur celle de Jasper.

— Comment pourrais-je répondre mieux qu'en vous disant que je vous aime ?

Ce n'était pas une réponse, et Jasper, quoique obtus en comparaison d'elle, le saisit. Mais l'émotion qui avait dicté ses paroles ne manquait pas de sincérité. Le contact de la jeune fille, le parfum de son amour produisaient sur lui leur effet stimulant. Il sentit, en toute vérité, que l'abandonner serait une lâcheté qui trouverait son châtiment dans la perte d'une pareille épouse.

— J'ai devant moi un assaut à livrer au lieu de la course paisible sur laquelle je comptais, voilà tout, dit-il. Mais n'ayez pas peur, Marian. Je ne suis pas fait pour être battu. Vous serez ma femme et aurez autant de luxe que si vous m'aviez apporté une fortune.

— Du luxe ; oh ! vous me croyez donc bien enfant.

— Nullement. Le luxe est une portion de la vie des plus importantes. J'aimerais mieux ne pas vivre que de m'en passer. Si jamais vous me trouvez un peu affaissé, rappelez-moi seulement que Tartampion, le journaliste, se prélasse dans une voiture, paye une loge à sa femme ; ou demandez-moi si j'aimerais à m'en aller à la Riviera au plus fort des brouillards de Londres. Voilà le moyen de me tenir en haleine.

— Vous avez raison. Tout cela permet de vivre une vie meilleure et plus complète. Oh ! quelle misère d'avoir été dépossédée ainsi !

— Allons ! pour l'instant je veux espérer que tout n'est pas perdu. C'est la seule façon d'envisager la chose. S'il y avait encore moyen de tirer quelques ducatons de ces coquins ! Je jetterai un coup d'œil à ce sujet sur les livres de Droit. Allez-vous voir les petites, ce soir ?

— Pas ce soir. Vous leur direz.

— Dora pleurera toutes les larmes de son corps. Quant à Maud, ma foi, il faudra que je la rejette dans l'économie et le travail à outrance.

De nouveau, il s'abîma dans une songerie anxieuse.

— Marian, ne pourriez-vous pas tâcher de vous faire la main au roman ?

Elle tressaillit, se rappelant que son père lui avait récemment adressé la même demande.

— Je n'y ferais rien de bon, j'en ai peur.

— Ce n'est pas la question. Pourriez-vous faire quelque chose de vendable ? Même avec un succès très modéré dans ce genre, vous pourriez faire trois fois plus qu'avec vos articles de critique. Une fille comme vous ! Oh ! vous pourriez vous en tirer, je crois.

— Une fille comme moi ?

— Oui, je veux dire que les scènes d'amour et toutes ces histoires-là seraient fort bien dans vos cordes.

Marian n'était pas sujette à rougir, disposition rare d'ailleurs chez la jeune fille anglaise, même sous l'empire d'une forte émotion. Pour la première fois, Jasper vit ses joues se colorer vivement, et non de plaisir, car ses paroles inconsidérées et brutales l'avaient blessée.

— Ce n'est pas un travail qui me convienne, dit-elle froidement, en détournant les yeux.

— Mais il n'y a vraiment pas de mal à dire... (il s'interrompit, étonné). Je n'ai pas eu la moindre intention de vous offenser.

— Je le sais, Jasper. Mais vous me faites supposer que...

— Encore une fois ne soyez pas si littérale, ma

chère enfant, dans vos interprétations. Venez, pardonnez-moi.

Elle n'approcha pas ; la pénible pensée qu'il avait fait naître en son esprit la clouait sur place.

— Venez, Marian. Ou j'irai à vous.

C'est ce qu'il fit et il l'étreignit de ses bras.

— Essayez-vous à un roman, chère. Couchez-moi dedans, si vous voulez, faites de moi un masculin sans cœur. Ecrivez quelques chapitres et montrez-les-moi.

Marian ne voulut rien promettre. Elle paraissait insensible à ses caresses. L'idée qui, à certaines heures, trouble toutes les femmes aux sentiments ardents, la travaillait : avait-elle été trop démonstrative, avait-elle mis son amour à trop bas prix ? Maintenant que celui de Jasper paraissait en péril, elle se sentait entraînée à user de tous les artifices que la nature lui suggérait. De sorte que, pour la première fois, elle ne satisfit pas entièrement son fiancé ; en lui disant adieu, il se demanda quel changement subtil avait affecté sa manière d'être à son égard.

— Pourquoi Marian n'est-elle pas venue nous dire un mot ? questionna Dora, quand, vers dix heures, son frère vint les rejoindre.

— Elle m'a apporté des nouvelles réjouissantes et a pensé qu'il valait mieux que je vous en fisse part moi-même.

Brièvement, il raconta ce qui s'était produit.

— C'est gai, n'est-ce pas ?

Les jeunes filles furent atterrées. Maud, qui lisait au coin du feu, laissa tomber son livre sur ses genoux et fronça les sourcils d'un air sombre.

— Alors, votre mariage est ajourné, naturellement ?

— Mais... je ne serais pas surpris que cela fût jugé nécessaire, répliqua le jeune homme d'un ton sarcastique. Il pouvait enfin débrider les sentiments contenus en présence de Marian, tant par égard pour elle que grâce à son influence.

— Et devrons-nous retourner dans nos anciens garnis ? interrogea Maud.

Jasper ne répondit pas, mais écarta d'un coup de pied furieux un tabouret qui se trouvait devant lui.

— Oh ! crois-tu ? fit Dora, protestant pour la première fois contre l'économie.

— Cela vous regarde. Vous vivez sur votre propre fonds, vous savez.

Maud jeta un coup d'œil à sa sœur, mais celle-ci était préoccupée.

— Pourquoi préfères-tu rester ici ? demanda brusquement Jasper à sa sœur cadette.

— C'est tellement plus agréable, répondit-elle avec quelque embarras.

Jasper mordit le bout de sa moustache, et darda un œil terrible sur la force adverse, impalpable, qui lui semblait imprégner l'air autour de lui.

— Une leçon pour m'apprendre à être si pressé, murmura-t-il, lançant un nouveau coup de pied au tabouret.

— As-tu fait cette observation judicieuse à Marian ? demanda Maud.

— Il n'y aurait pas eu de mal à ce que je la fisse. Elle sait bien que je n'aurais pas été assez bête pour parler de mariage sans la perspective de quelque chose pour vivre.

— Elle doit être si malheureuse ! dit Dora.

— Comment en serait-il autrement ?

— Et lui as-tu offert de la délivrer du fardeau de son engagement ? interrogea Maud.

— C'est pitié que tu ne sois pas riche, Maud, repartit son frère, riant malgré lui. Tu aurais une brillante réputation d'esprit.

Il marcha de long en large en proférant des phrases mélancoliques sur sa déveine.

— Nous sommes ici et nous y resterons, finit-il par conclure. Je ne me connais qu'une superstition, c'est celle qui m'interdit de faire un pas en arrière. Il me semblerait appeler le défaite. Je tiendrai bon aussi longtemps que possible. Attendons à Noël et voyons venir les choses. Quelle heure est-il ? Dix heures et de-

mie; j'ai encore deux heures de travail avant de m'aller coucher.

Et, disant bonsoir d'un signe de tête, il se retira.

Quand Marian rentra chez elle et monta l'escalier, sa mère la suivit. La physionomie de Mrs Yule trahissait une détresse nouvelle; on voyait qu'elle venait de pleurer.

— L'as-tu vu ? demanda-t-elle.

— Oui, nous avons causé de tout cela.

— Et que désire-t-il faire, chérie ?

— Il n'y a rien à faire qu'à attendre.

— Ton père m'a dit quelque chose, Marian, reprit Mrs Yule après un long silence. Il dit qu'il va devenir aveugle. Il a quelque chose aux yeux; il a été voir quelqu'un cet après-midi. Il faudra qu'on lui fasse une opération, plus tard, et peut-être que jamais plus il ne pourra se servir bien de ses yeux.

La jeune fille écoutait dans l'attitude du désespoir.

— Il a vu un bon docteur ?

— Un des meilleurs, il dit.

— Et comment t'a-t-il parlé ?

— Il n'a pas l'air de se soucier beaucoup de ce qui arrive. Il a parlé d'aller à l'asile des pauvres. Mais ce ne sera pas, n'est-ce pas, Marian ? Est-ce que quelqu'un ne lui viendra pas en aide ?

— Il n'y a pas beaucoup d'aide à espérer en ce monde, répondit la jeune fille.

Dès qu'elle fut couchée, la lassitude physique lui procura quelques heures d'oubli, mais son sommeil se termina de grand matin, quand l'oppression de mauvais rêves la ramena à la conscience des peines et des tourments de la réalité. Un ciel voilé de brouillard achevait de l'écraser; à l'heure habituelle de son lever, il faisait encore aussi noir qu'à minuit. La voix de sa mère l'engagea de la porte à rester couchée jusqu'à ce qu'il fît plus clair, et elle y consentit volontiers, se sentant à peine capable de quitter son lit.

Le brouillard noir, dense, pénétrait en tous les recoins de la maison, brouillard âcre, nauséeux. Même

chez les gens vigoureux et pleins d'espoir, pareille atmosphère produit une langueur accablée ; pour les êtres ravagés par la souffrance, c'est le véritable souffle de l'abîme: cela empoisonne l'âme. Le visage aussi blanc que l'oreiller, Marian restait prostrée sur son lit, dans un état de demi-somnolence, anéantie sous l'excès de la détresse, des larmes ruisselant par intervalles sur ses joues, et le corps secoué tout à coup d'une convulsion d'agonie, telle qu'en pouvait provoquer l'angoisse de la chambre des tortures.

Dans le courant de la matinée, alors qu'on ne pouvait encore se passer de la lumière artificielle, elle descendit au salon. Le cours de la vie domestique avait subi une perturbation sensible au milieu des désastres de ces deux derniers jours : Mrs Yule, qui s'occupait presque exclusivement des questions d'économie, de propreté, de routine ménagères, n'avait pas le cœur d'accomplir ses devoirs habituels, et ce matin, au lieu d'être, comme d'ordinaire, en train de nettoyer à fond la salle à manger, elle allait et venait, accablée, sans but, à travers la maison, donnant à la domestique des ordres contradictoires, et se blâmant ensuite de son manque de présence d'esprit. Elle n'avait guère plus de part active dans les soucis de son mari et de sa fille que n'en aurait eu une vieille et fidèle femme de charge ; elle ne pouvait que se lamenter sur la discorde survenue entre les deux êtres qu'elle aimait, et gémir sur son impuissance à soulager leur misère.

Marian la trouva dans le corridor, tenant un torchon d'une main, une brosse de l'autre.

— Ton père a demandé à te voir quand tu descendrais, chuchota Mrs Yule.

Marian entra dans le cabinet de travail. Son père ne se tenait pas à sa place habituelle, devant le bureau ; il était assis devant un des casiers à livres, dans une posture inclinée comme s'il cherchait un volume ; mais il appuyait son menton sur sa main. Depuis un long moment il gardait cette attitude. Il ne bougea pas tout de suite. Quand il leva enfin la tête, Marian lui

trouva l'air vieilli et crut remarquer dans ses yeux quelque chose de particulier.

— Je te suis obligé de ta venue, commença-t-il d'un ton de froide cérémonie. Depuis notre dernier entretien, j'ai appris certaine chose qui change ma position et dont je dois te faire part.

Il toussa et parut réfléchir sur ses dernières paroles.

— Peut-être n'ai-je pas à te répéter ce que j'ai dit à ta mère. Elle te l'a appris, je suppose ?

— Oui, j'en suis bien peinée.

— Merci ; mais nous ne nous arrêterons pas à cet aspect de la question. Je peux poursuivre pendant quelques mois peut-être mon labeur habituel ; mais le moment viendra où je serai certainement incapable de gagner ma vie par la littérature. Je ne sais si cela affectera ta propre position. Veux-tu bien me dire si tu te proposes toujours de quitter notre toit ?

— Je n'ai pas le moyen de le faire.

— Y a-t-il quelque probabilité à ce que ton mariage ait lieu avant, disons : quatre mois ?

— Rien qu'au cas où mon argent, ou une bonne partie, serait recouvré.

— J'entends. La raison de ma demande est celle-ci. Mon loyer de cette maison expire à la fin de mars ; j'aurais tort de le renouveler. Si tu es établie d'une façon ou d'une autre, deux chambres me suffiront. Je tiens à te dire qu'à dater de ce jour il vaudra mieux que tu te considères comme travaillant pour ta propre subsistance. Je n'aurai bientôt plus de foyer à t'offrir ; tu devras ne compter que sur toi-même pour vivre.

— J'y suis préparée, père.

— Tu n'auras, je pense, aucune difficulté à gagner assez pour toi seule. J'ai fait de mon mieux pour t'exercer à la composition en vue des périodiques ; tu as beaucoup de talent naturel. Si tu te maries, je te souhaite une heureuse existence. La mienne, après de longues années de labeur sans répit, sombre dans l'insuccès et la destitution.

Marian sanglotait.

— C'est tout ce que j'avais à te dire, conclut son père dont la pitié qu'il s'inspirait faisait trembler la voix. Je te prierai seulement d'éviter désormais entre nous des discussions inutiles. Cette pièce t'est ouverte, comme toujours, et je ne vois pas d'obstacles à ce que nous conversions sur les sujets étrangers à nos dissentiments personnels.

Marian se retira. Elle s'en alla dans le salon, où un jour jaunâtre commençait à se diffuser, rendant la lampe superflue. Le brouillard s'étant dissipé, la pluie tombait ; on l'entendait crépiter sur le trottoir boueux.

Mrs Yule était assise sur le sofa, gardant toujours son torchon à la main. Marian s'assit auprès d'elle. Elles causèrent à voix basse, entrecoupée, et pleurèrent ensemble sur leur misère.

XXXI

UN SAUVETAGE ET UN APPEL

A l'époque où il achevait son roman, Harold Biffen fut tout près de mourir de faim. Il ne trouvait plus d'élèves, et divers écrits envoyés à des revues lui revinrent inacceptés ; il mit en gages tout ce qu'il put et réduisit ses repas au minimum. Et malgré tout, dans sa mansarde glaciale et avec son estomac creux, la gaîté ne lui faisait pas défaut, car *Monsieur Bailey* avançait.

Il travaillait avec une extrême lenteur, patiemment, amoureusement, scrupuleusement, polissant chaque phrase de son mieux, la faisant harmonieuse à l'oreille, pleine de mots recherchés, artistement agencés.

Avant d'entreprendre un chapitre, il en élaborait le plan dans son esprit très minutieusemement, puis il en traçait une ébauche rapide, et enfin l'élucubrait phrase par phrase. Il ne comptait guère voir son énorme labeur récompensé en espèces sonnantes et présumait, au contraire, que l'ouvrage, publié avec peine, s'il l'était jamais, ne lui rapporterait pour ainsi dire rien. L'œuvre devait avoir de la portée ; c'était là son unique souci. Et il n'avait pas même, pour le soutenir, les encouragements d'un cercle d'amis. Reardon appréciait le mérite de la facture, mais avouait franchement que le

livre, dans son ensemble, lui répugnait. Pour le public, il serait pis que répugnant : assommant, dépourvu du plus mince intérêt. N'importe, il avançait.

Le jour de son achèvement fut rendu mémorable par une circonstance plus émouvante encore, même pour son auteur.

A huit heures du soir, une demi-page seulement restait à écrire. Biffen avait déjà travaillé pendant neuf heures et, en s'interrompant pour apaiser sa faim, il hésitait à terminer ce soir ou à remettre au lendemain l'exécution de ces dernières lignes. N'ayant découvert dans son buffet qu'une croûte de pain, la question fut tranchée : il lui fallait se déranger, sortir pour en acheter un. Avait-il seulement de quoi payer ? Il fouilla ses poches ; deux pence, rien de plus. C'était juste suffisant. Il sortit, muni d'un bout de papier pour envelopper son pain, — les petits boulangers n'ayant pas l'habitude d'en fournir.

A son retour, après avoir mangé, il jeta sur son manuscrit un regard de convoitise. Plus qu'une demi-page ! Ne la finirait-il pas ce soir ? La tentation fut irrésistible. Il s'assit, écrivit avec une célérité inhabituelle, et, à dix heures et demie, traça, en l'agrémentant de magnifiques enjolivures, le mot « fin ».

Son feu était mort, il n'avait ni bois ni charbon, et ses pieds s'étaient engourdis de froid. Impossible de se coucher ainsi ; il lui fallait faire encore un tour par les rues. Il se sentait d'humeur à flâner un peu, et si le soir n'avait pas été si avancé, il serait allé visiter Reardon qui attendait l'annonce de la glorieuse nouvelle.

Il referma donc sa porte sur lui. Au milieu des escaliers, il butta dans l'obscurité contre quelque chose ou quelqu'un.

— Qu'est-ce ? cria-t-il.

Un ronflement sonore lui répondit. Biffen descendit et appela la logeuse.

— Mistress Willoughby ! qui donc dort là sur l'escalier ?

— Hé, c'est sûr d'être M. Briggs, répondit la femme

avec indulgence. N'y faites pas attention, Monsieur Biffen. Y a pas de mal ; il a un peu trop levé le coude, c'est tout. J'vais aller le faire mettre au lit dès que je me serai lavé les mains.

— Je ne vois pas la nécessité d'attendre jusque-là, observa le réaliste en étouffant un rire, et il poursuivit son chemin. Il connaissait les habitudes du dénommé Briggs, folliculaire de bas étage, avec lequel il s'était soigneusement gardé de nouer aucunes relations.

Il marcha à grands pas pendant plus d'une heure et revint dans son quartier aux environs de minuit. Il n'était pas loin de Clipstone street, quand une clameur et une bousculade attirèrent son attention ; un groupe de rôdeurs, de l'autre côté de la rue, s'était subitement dispersé, et comme ils s'enfuyaient, Biffen entendit le mot « feu » ! Le fait était trop commun pour troubler sa sérénité ; il se demanda distraitement où le feu pouvait bien être. Mais il continua son chemin clopin-clopant, sans songer à s'informer. Un redoublement de clameur et de bousculade secoua pourtant son apathie. Deux femmes se précipitaient de son côté, il leur cria :

— Où est-ce ?

— Dans Clipstone street, qu'ils disent, cria l'une d'elles, d'une voix perçante.

L'indifférence n'était plus possible. S'il s'agissait de sa rue même, sa propre maison pouvait bien être le théâtre de l'incendie et, dans ce cas... Il se mit à courir. Devant lui, il trouva une foule toujours grossissante, massée à l'entrée de Clipstone street. Bientôt il ne put avancer qu'avec peine, obligé de biaiser à droite et à gauche, pour gagner du terrain et pour ne pas être renversé par le torrent de la canaille qui se déverse toujours au premier appel au feu. Il commençait à sentir l'odeur de la fumée dont, tout à coup, une colonne noire, s'échappant des fenêtres supérieures, l'épouvanta. Si ce n'était pas sa propre maison qui brûlait, ce devait être une des maisons contiguës. Les pompiers n'étaient point encore arrivés, des policemen isolés commençaient seulement à se frayer un passage vers la scène du tumulte. A force

de violents efforts, Biffen avançait pas à pas. Une langue de flamme qui illumina tout d'un coup les façades des maisons mit fin à son incertitude.

— Laissez-moi passer ! cria-t-il à la foule bâillante et ondulante qui lui barrait la route. J'habite là. Il faut que je monte sauver quelque chose !

Son accent d'homme éduqué produisit un certain effet. En répétant sans relâche son injonction, il parvint à gagner du terrain et fut bientôt assez près pour voir des gens tirer sur le trottoir des objets d'ameublement.

— C'est vous, Monsieur Biffen ? lui cria quelqu'un.

Il reconnut la figure d'un co-locataire.

— Peut-on monter à ma chambre ? demanda-t-il avec frénésie.

— Impossible, impossible. C'est ce b... de journaliste qui a renversé sa lampe : j'espère bien qu'il va y rôtir.

Biffen atteignit d'un bond le seuil de la maison et se heurta à la logeuse portant un énorme paquet de linge.

— Je vous avais dit de surveiller cette brute d'ivrogne ! lui cria-t-il. Puis-je arriver là-haut ?

— Je m'en moque pas mal si vous pouvez ou non ! s'égosilla la femme. Mon Dieu ! Et toutes les chaises neuves que j'ai achetées...

Il n'en entendit pas davantage, mais sauta par-dessus un amas d'obstacles et fut, en un moment, au premier palier, où un homme, qui n'avait pas perdu la tête, un robuste ouvrier, était en train de passer des vêtements à deux petits enfants.

La fumée devenait épaisse. Les flammes restaient encore circonscrites à cette chambre du second étage, habitée par le désastreux Briggs ; mais, selon toute vraisemblance, le plafond était en feu, et, par suite, il serait impossible à Biffen d'atteindre sa propre chambre située du côté opposé, à l'étage au-dessus. Personne ne tentait de maîtriser l'incendie ; leur sécurité personnelle, et le sauvetage de leurs biens occupaient seuls

les individus encore dans le local. Désespéré à l'idée de perdre son manuscrit, son travail, son unique espoir, le réaliste s'arrêta à peine à écouter l'avis que le passage à travers la fumée était impraticable, et s'élança, tête baissée, au palier suivant. Briggs gisait là, peut-être déjà suffoqué, et, par la porte ouverte, un spectacle horrible de fournaise furieuse s'offrit aux regards de l'audacieux. Monter plus haut eût été pure folie sans une circonstance encourageante : il savait qu'à son étage se trouvait une échelle donnant accès à une trappe par laquelle il pourrait gagner le toit, et, de là, se réfugier dans les maisons adjacentes. Encore un bond en avant !

De fait, deux minutes ne s'étaient pas écoulées entre le commencement de son ascension et l'instant où, presque défaillant, il glissa sa clef dans la serrure et tomba sur les genoux, dans l'air plus pur, commençant à éprouver une sensation d'étourdissement, de vertige, la terreur d'une mort hideuse. Son manuscrit était sur la table, où il l'avait laissé après l'avoir contemplé et manié en se congratulant si gaiement ; quoiqu'il fît nuit noire dans la chambre, il mit la main sans coup férir sur le tas de papier. Enfin, il l'avait ; enfin, il le serrait étroitement sous son bras gauche ; enfin, le voilà ressorti sur le palier, empli d'une fumée plus terrible encore que tout à l'heure.

Il se dit : « Si je ne peux m'échapper immédiatement par la trappe, je suis perdu. » Il savait — s'étant depuis peu amusé à se promener sur le toit — que le passage pouvait s'ouvrir à un vigoureux coup de poing ; il tâta l'échelle, l'escalada, sentit la trappe sur sa tête. Mais il ne put la soulever. « Je suis un homme mort » ; cette idée lui traversa l'esprit comme un éclair. Et tout cela pour l'amour de *Monsieur Bailey, épicier !* Un effort désespéré, le dernier dont il fût capable, et la porte céda. Sa tête surgissait maintenant à l'ouverture, et, bien que la fumée l'enveloppât, cette bouffée d'air froid lui donna la force de se jeter à plat ventre sur le plain-pied du toit auquel il accédait.

Il resta étendu ainsi pendant quelques minutes et put alors se relever, examiner sa position et se traîner le long de la balustrade en regardant au-dessous, dans la rue, la foule houleuse et bruyante, dont, par intervalles, la fumée, tourbillonnant à travers les fenêtres de la façade, lui dérobait la vue.

Il savait ce qui lui restait à faire. Pour passer de ce toit sur celui de la maison voisine, il s'agissait de franchir une rangée de cheminées : c'est à quoi il s'essaya aussitôt. En tendant son bras de toute sa longueur, il réussit tout juste à se cramponner à un tuyau. Serait-il assez fort pour se soulever de la sorte ? Et si le tuyau cédait ?

Afin de rendre ses mouvements plus libres, il enleva son pardessus ; le manuscrit — une entrave maintenant — devait le précéder par-dessus la rangée de cheminées, et il n'y avait pour cela qu'un moyen. Soigneusement, il enfouit le paquet dans une des poches de l'habit, qu'il roula et dont il entrenoua les manches ; alors il visa avec attention..., et le paquet se trouva pour l'instant en sécurité.

A son tour, maintenant.

Se dressant sur la pointe des pieds, il s'accrocha au tuyau et tenta de s'enlever. Au même moment, une tête se montra à l'extrémité de la rangée de cheminées ; elle appartenait à un homme qui, du toit contigu, essayait de jeter un coup d'œil sur celui-ci.

— Holà ! cria l'inconnu. Qu'est-ce que vous faites là ?

— Je tâche de me sauver, parbleu. Aidez-moi à passer sur votre toit.

— Cré nom ! je croyais le feu déjà là ! C'est-y vous le sale b... qu'a renversé sa lampe ?...

— Non, non. Il est dans l'escalier, mort.

— Cré nom ! J'y aurais pas aidé si ç'aurait été lui. Comment allez-vous faire le tour ? Du diable si je le sais. Vous vous casseriez le cou ; attendez, j'vas chercher une échelle.

— Et une corde, cria Biffen.

L'homme disparut pendant cinq minutes qui durèrent

une heure pour Biffen ; il sentait ou croyait sentir les ardoises devenir brûlantes sous lui, et la fumée lui coupait de nouveau la respiration. Enfin, un appel partit du haut de la cheminée, et une échelle fut jetée au fugitif qui l'assujettit soigneusement au bord du toit, grimpa aussi légèrement que possible et prit pied entre deux tuyaux ; l'échelle fut retirée, placée de l'autre côté, et les deux hommes descendirent sains et saufs.

— Avez-vous vu un habit par là ? — Telle fut la première question de Biffen. — J'ai lancé le mien. Il y a des papiers de valeur dans les poches.

Ils cherchèrent, mais en vain ; le pardessus ne fut retrouvable d'aucun côté du toit.

— Vous l'aurez lancé dans la rue, dit l'homme.

Ces mots portèrent un coup terrible à Biffen ; il oublia, dans la douleur de la perte de son manuscrit, qu'il venait d'échapper à la mort. Il aurait continué ses recherches, si son compagnon, qui craignait que le feu ne s'étendît aux maisons voisines, ne l'eût contraint de passer par la trappe et de descendre l'escalier.

— Si l'habit est tombé dans la rue, dit Biffen, lorsqu'ils furent arrivés au rez-de chaussée, il est perdu, c'est clair. Mais ne se peut-il qu'il soit tombé dans votre cour intérieure.

Il se trouvait parmi un groupe de gens affolés, qui le regardaient avec stupéfaction, le mode de sauvetage dont il avait usé lui ayant donné l'aspect d'un ramoneur. Quelqu'un courut dans la cour et en revint avec un paquet boueux qu'il montra à Biffen.

— C'est'y ça votre habit, M'sieu ?

— Le ciel soit loué ! C'est cela !

Il le déplia, puis l'endossa, après s'être assuré que *Monsieur Bailey* était sain et sauf.

— Quelqu'un veut-il me permettre de m'asseoir et me donner un verre d'eau ? demanda-t-il, se sentant tout près de défaillir d'épuisement.

L'homme qui avait aidé à sa fuite lui rendit ce nouveau service, et, tandis qu'un tumulte indescriptible fai-

sait rage autour de lui, Biffen passa une demi-heure assis, à recouvrer ses forces.

Les pompiers accomplissaient vigoureusement leur tâche; néanmoins, un étage de la maison incendiée s'était déjà écroulé, et l'on pouvait prévoir qu'il n'en resterait rien que les quatre murs. Bientôt le réaliste témoigna son intention de s'en aller, car il éprouvait un besoin impérieux de repos. Avec l'aide de la police, il parvint à se dégager de la foule compacte et se mit en quête d'un gîte que son aspect de mauvais aloi lui donna grand'peine à obtenir pour le reste de la nuit.

De bon matin, il se rendit chez Reardon qu'il trouva au coin de son feu, l'air malade et la voix enrouée.

— Encore un rhume ?

— Ça m'en a l'air. Je voudrais que tu allasses m'acheter de la mort aux rats; voilà qui me conviendrait tout à fait.

— Et à moi donc ? Regarde-moi ! un philosophe dans toute la force du terme : *omnia mea mecum porto.*

Il fit le récit de ses aventures avec un entrain si humoristique que les deux amis rirent de concert, comme s'ils n'avaient jamais rien connu d'aussi divertissant.

— Ah ! mais, mes livres, mes livres ! gémit Biffen. Et toutes mes notes ! Anéantis d'un seul coup ! Si je ne riais pas, mon vieux, je pleurerais comme un enfant.

— Tu as sauvé *Monsieur Bailey;* il te dédommagera de tout.

Biffen avait déjà posé sur la table le manuscrit sale et chiffonné, mais non pourtant au point d'en rendre la recopie nécessaire. Il en lissa les pages amoureusement, puis il les mit en ordre, enveloppa le tout dans un papier brun, fourni par Reardon, et y écrivit l'adresse d'un éditeur.

— As-tu du papier à lettres? Je vais leur écrire; impossible d'y aller dans cette tenue.

Sa tenue, en effet, ressemblait plus à celle d'un marchand des quatre saisons en faillite qu'à celle d'un homme de lettres. Plus de col, un mouchoir sale autour du cou. Il avait bien brossé son veston, mais la

récente épreuve subie l'avait fortement rapproché de l'état de décomposition qui ne devait pas tarder à être son lot. Ses pantalons gris étaient devenus noirs, et ses souliers semblaient n'avoir pas été cirés depuis des semaines.

— Dirai-je un mot du caractère du livre ? demanda-t-il, en s'asseyant devant le papier et l'encrier. Indiquerai-je qu'il traite du vulgaire honnête ?

— Il vaut mieux les laisser se faire eux-mêmes une opinion, répliqua Reardon, de sa voix rauque.

— Alors je me bornerai à leur dire que je leur soumets un roman de la vie actuelle, dont la portée est, jusqu'à un certain point, indiquée par le titre.

La lettre achevée, il s'en alla déposer son paquet chez l'éditeur. Le commis qui le reçut s'étonna sans doute que l'auteur n'eût pas choisi un messager plus présentable.

Deux jours après, les amis se trouvaient encore réunis chez Reardon, malades tous deux, car Biffen se ressentait, comme on peut le croire, des émotions de sa promenade en bras de chemise sur le toit. Mais le sentiment de la sécurité de *Monsieur Bailey* entre les mains de l'éditeur lui donnait la force de résister à toutes les influences déprimantes. Reardon, lui, était d'une tristesse profonde et parlait comme il l'aurait fait à la veille de quitter son ami.

— Avoir eu une petite réputation et y survivre est une sorte de mort anticipée, fit-il. Une partie de moi est réellement morte; ce qui reste est résigné à la suivre. Je m'imagine que de pareilles conditions doivent faciliter le grand passage; c'est comme si la moitié de mon être seulement avait à s'éteindre... Où voudrais-tu mourir ? ajouta-t-il en rêvassant.

— Chez moi ! répondit Biffen, avec une pathétique emphase. Je n'ai jamais eu de vrai chez moi depuis mon enfance, et je n'en aurai sans doute jamais. Et, pourtant, je caresse toujours cet espoir de mourir chez moi !

— Si tu n'étais pas venu à Londres, qui sait ce que tu serais aujourd'hui ?

— Presque sûrement instituteur dans quelque petite ville. Et il est de pires conditions d'existence, tu sais.

— Oui, on pourrait mener une vie assez paisible dans cette situation-là. Et moi, moi, je serais dans quelque bureau d'intendant de domaines, pourvu d'un salaire suffisant et sans doute marié à quelque jeune fille de campagne sans ambition. J'aurais vécu une vie normale, au lieu de ne faire qu'essayer de vivre, en aspirant à un genre d'existence au delà de ma portée. Mon erreur a été celle d'innombrables de nos contemporains. Parce que je me sentais de l'intelligence, j'ai cru qu'il n'y avait pour moi qu'un endroit possible : Londres. Cette illusion s'explique assez aisément. Nous nous formons l'idée de Londres d'après la littérature ancienne ; nous y voyons toujours le centre unique de la vie intellectuelle. Mais la vérité est que, de nos jours, les hommes intelligents font tout ce qu'ils peuvent pour fuir Londres..... une fois qu'ils le connaissent. Il y a partout des bibliothèques bien montées, les journaux et les revues arrivent partout ; ce n'est qu'en de rares occasions, pour certain travail spécial, qu'on est tenu d'habiter Londres. En tout cas, un séjour d'une semaine par an serait bien suffisant pour jouir des traits caractéristiques de la capitale. A moins, évidemment, qu'on n'en fasse son sujet d'étude artistique, sujet que nous ne choisirions jamais, par goût, ni toi ni moi.

— Non, sans doute.

— Cette attraction de feu follet exercée par la capitale sur les jeunes intelligences est une terrible calamité. Ces jeunes gens y viennent pour se dégrader ou pour y périr, quand leur vrai milieu serait un milieu de paisible isolement. Le type d'homme capable de réussir à Londres est plus ou moins cynique et endurci. Si j'avais à élever des garçons, je leur enseignerais à regarder Londres comme le dernier lieu où l'on puisse vivre avec dignité.

— Et celui où l'on peut le mieux mourir dans une misère sordide.

— Le seul résultat heureux de mes expériences, dit Reardon, c'est qu'elles m'ont guéri de mon ambition. Que deviendrais-je si j'étais toujours possédé du désir de me faire un nom ! Je ne peux même pas me remémorer clairement cet état d'esprit. Je suis exténué. Je n'aspire, maintenant, qu'à une paisible obscurité.

Quelqu'un frappa à la porte, l'ouvrit et dit :

— Une dépêche pour M. Reardon.

Les deux amis se regardèrent comme si une même crainte avait pénétré dans leur cœur. Reardon ouvrit la dépêche et lut : « Willie malade de diphtérie. Prière venir immédiatement. Suis avec Mrs Carter à Brighton. — Amy ».

L'adresse complète suivait.

— Tu ne savais pas qu'elle fût allée là ? dit Biffen, après avoir lu ces lignes.

— Non. Je n'ai pas vu Carter depuis plusieurs jours. Brighton, à cette époque de l'année ? Mais je crois que c'est maintenant une saison à la mode. C'est ce qui explique la chose, sans doute.

Il parlait d'un ton de dédain, mais son agitation augmentait visiblement.

— Tu vas y aller, n'est-ce pas ?

— Il le faut. Bien que je ne sois guère en état de voyager.

Son ami le considérait avec anxiété :

— As-tu de la fièvre ce soir ?

Reardon tendit une main ; son compagnon lui tâta le pouls. L'arrivée du télégramme en avait accéléré les battements déjà rapides.

— Mais il faut que j'y aille. Du moment qu'Amy m'appelle, il le faut. Le pauvre enfant est peut-être au plus mal.

— A quelle heure y a-t-il un train ? As-tu un indicateur ?

Biffen fut dépêché pour en chercher un, pendant que Reardon empaquetait dans un petit sac quelques objets indispensables. Quand Harold rentra, son ami le vit blanc de la tête aux pieds.

— Il neige ?

— Cela a dû tomber ferme depuis deux heures.

— N'importe. Il faut que j'y aille.

La gare la plus proche était London Bridge, le premier train partait à sept heures vingt. La montre de Reardon marquait à ce moment sept heures moins cinq.

— C'est peut-être impossible, dit-il dans une hâte confuse, mais il faut essayer. Il n'y en a pas d'autres avant neuf heures. Viens avec moi à la gare, Biffen.

Ils se précipitèrent dans la rue, où ils piétinèrent quelques minutes avant de trouver un cab vide. En interrogeant le cocher, ils apprirent de lui ce qu'ils auraient su déjà, sans leur affolement, c'est-à-dire l'impossibilité d'atteindre London Bridge en un quart d'heure.

— Mieux vaut y aller tout de même, opina Reardon ; s'il continue à neiger, je ne trouverai peut-être plus de voiture. Mais, j'oublie que tu es tout mal en train ; ne viens pas.

— Te laisser attendre, seul, pendant deux heures ? Je t'accompagne.

— La diphtérie est certainement mortelle chez un enfant de cet âge, dit Reardon pendant que le cab les emportait à travers City Road. Pourquoi Amy m'a-t-elle appelé ?

— Quelle question ! Tu me sembles être tombé à son sujet dans un état d'esprit morbide. Sois humain et renonce à ton obstination folle.

— Tu aurais agi à ma place exactement comme je l'ai fait.

— C'est possible ; mais nous avons l'un et l'autre trop peu de sens pratique. L'art de la vie, c'est l'art du compromis. Nous n'avons pas le droit de nourrir des délicatesses et de nous conduire comme si le monde permettait les relations idéales ; cela mène à la souffrance pour les autres, aussi bien que pour nous-mêmes. Une bonhomie vulgaire, voilà ce que les hommes comme toi et moi doivent cultiver. Ta réponse à la dernière lettre de ta femme était absurde. Tu aurais dû retourner à

elle de ton propre mouvement dès que tu l'as sue riche ; elle t'aurait su gré de mettre les délicatesses de côté avec tant de sens commun. Que toutes ces bêtises finissent, je t'en conjure.

Reardon, à travers la vitre, regardait la neige qui tombait toujours plus dru.

— Que sommes-nous, toi et moi ? poursuivit son compagnon. Nous ne croyons pas en l'immortalité ; nous sommes convaincus que cette vie est tout ; nous savons que le bonheur humain est l'origine et la fin de toutes les considérations morales. Quel droit avons-nous de nous rendre et de faire les autres malheureux pour l'amour d'un idéalisme obstiné ? Il est de notre devoir de tirer le meilleur parti possible des choses. Pourquoi couper ton pain avec un rasoir quand tu as un bon couteau ordinaire à ta disposition ?

Reardon se taisait toujours. Le cab roulait presque sans bruit.

— Tu aimes ta femme et son appel est la preuve qu'elle tourne vers toi ses pensées dès qu'elle souffre.

— Elle a peut-être tout simplement cru de son devoir de prévenir le père de son enfant...

— Peut-être, peut-être, peut-être ! s'écria Biffen avec impatience. Voilà encore le rasoir ! Prends les choses dans leur structure simple, humaine. Demande-toi ce que l'homme ordinaire ferait, et fais de même ; c'est la loi la plus sûre.

Ils finirent par s'enrouer tous deux et ne parlèrent plus pendant la dernière partie du trajet.

A la gare, ils mangèrent et burent quelque chose, mais avec peu d'appétit, et se confinèrent dans les salles d'attente ; Reardon était pâle, agité, il ne pouvait rester en place, mais à peine avait-il fait quelques pas que le tremblement de ses membres l'obligeait à se rasseoir. L'heure approchante du départ du train leur fut un soulagement inexprimable.

Ils échangèrent une chaleureuse poignée de main, et quelques dernières recommandations et promesses.

— Pardonne-moi la brutalité de mon langage, mon vieux, dit Biffen. Va et sois heureux !

Et il resta seul sur le quai, à suivre des yeux la lumière rouge de la dernière voiture, tandis que le convoi s'enfonçait dans les ténèbres et la tempête.

XXXII

REARDON DEVIENT PRATIQUE

Reardon n'était jamais allé à Brighton et n'y serait jamais allé de son propre mouvement; ce nom, évoquant aujourd'hui l'idée de la mode imbécile et du snobisme qui cherche à l'imiter, le prévenait contre l'endroit. Il savait que cette ville n'était qu'une simple portion de Londres transférée au bord de la mer, et comme il aimait la mer et la plage pour elles-mêmes, les associer dans son esprit à de pareilles conditions ne pouvait que l'agacer. Un peu de cet agacement le tourmenta dans la première partie de son voyage et troubla la disposition amène en laquelle il allait vers Amy; mais, en approchant du terme, le désir croissant de se trouver près de sa femme, au milieu de son chagrin, l'absorba; son impatience lui fit paraître interminable l'heure et demie de trajet.

Sa fièvre avait augmenté, sa toux devenait fréquente, sa respiration pénible; quoique remuant sans relâche, il lui semblait que si cette agitation tombait, son seul désir serait de se coucher et de se laisser aller à la léthargie. Deux hommes, qui occupaient avec lui ce compartiment de troisième classe, avaient étendu une couverture sur leurs genoux et s'amusaient à jouer aux cartes pour un enjeu insignifiant; la vue de leurs

faces bêtes, le son de leurs rires, leur conversation, l'exaspéraient à la dernière limite de l'endurance, et toutefois il ne pouvait en détacher son attention. On l'eût dit condamné par quelque invisible persécuteur à s'intéresser à leurs interminables parties, à observer leurs visages jusqu'à ce que chaque ligne lui en devînt haïssablement familière. La moustache de l'un de ces hommes affectait une forme inusitée; les bouts s'en retroussaient avec une brusquerie particulière, et Reardon se trouvait contraint de spéculer sur la façon dont cette singularité avait pu être obtenue. Il aurait bien pleuré d'exaspération en sentant son impuissance à diriger sa pensée sur des objets différents.

En descendant de wagon, au terme de son voyage, il fut saisi d'un accès de frisson, d'un froid subit et pénétrant qui le fit claquer des dents. Pour s'en débarrasser, il se mit à courir vers la file de cabs, mais ses jambes refusèrent le service, une quinte de toux l'obligea à s'arrêter pour reprendre haleine. Toujours grelottant, il se jeta dans une voiture en donnant l'adresse indiquée par Amy. La neige couvrait le sol d'une couche épaisse, mais elle ne tombait plus.

Insouciant de la direction prise par le cab, Reardon souffrit de son agitation physique et mentale jusqu'à ce qu'un arrêt lui apprît qu'il était arrivé. Il venait d'entendre une horloge sonner onze heures.

A peine eut-il pressé le timbre que la porte s'ouvrit ; s'étant nommé, il fut introduit par la femme de chambre dans un salon au rez-de-chaussée. Une lampe brûlait sur la table et un grand brasier se consumait dans la cheminée. La domestique se retira en disant qu'elle allait prévenir Mrs Reardon.

Il déposa son sac à terrre, ôta sa casquette, son pardessus et s'assit. Sans aucun bruit de pas précurseur, Amy entra. On voyait qu'elle avait descendu précipitamment l'escalier. Elle regarda son mari, puis s'approcha, les deux mains tendues, les posa sur ses épaules et l'embrassa. Un tremblement si violent secoua Reardon qu'il put tout juste garder l'équilibre;

il saisit une des mains de sa femme et la pressa contre ses lèvres.

— Que tes lèvres sont brûlantes ! dit-elle. Et comme tu trembles ! Es-tu malade ?

— Enrhumé, voilà tout, répondit-il d'une voix rauque, et il toussa. Comment va Willie ?

— Très mal ! Le docteur va revenir ce soir. Nous croyions que c'était lui qui sonnait.

— Tu ne m'attendais pas aujourdhui ?

— Je ne savais pas bien si tu viendrais.

— Pourquoi m'as-tu demandé, Amy ? Parce que Willie était en danger et que tu as pensé qu'il fallait m'en avertir ?

— Oui..., et puis parce que je...

Elle éclata en sanglots. Son émotion se manifestait très subitement; elle avait jusqu'ici parlé d'une voix ferme, le froncement douloureux de ses sourcils trahissant seul ce qu'elle souffrait.

— Si Willie meurt, que ferai-je ? Oh ! que ferai-je ? soupirait-elle au milieu de ses sanglots.

Son mari la prit dans ses bras et posa la main sur sa tête, tendrement, comme autrefois.

— Veux-tu que je monte le voir ?

— Oh oui. Mais d'abord laisse-moi t'expliquer comment nous sommes ici. Edith, Mrs Carter, venait y passer une semaine, elle m'a pressée de l'accompagner. Je n'en avais pas grande envie, j'étais malheureuse, je sentais l'impossibilité de continuer à vivre sans toi. Oh ! si je n'étais pas venue ! Willie serait toujours bien portant !

— Dis-moi quand et comment cela a commencé ?

Elle le lui dit brièvement, et passa à d'autres détails.

— L'enfant est dans ma chambre avec une garde. La maison est si petite, il sera impossible de t'y donner un lit, Edwin ! Mais il y a un hôtel tout à côté.

— Oui, oui, ne t'inquiète pas de cela.

— Mais tu as des frissons. Tu as ce rhume depuis longtemps ?

— Oh ! comme toujours, tu sais ; rhume sur rhume pendant l'hiver. Mais que m'importe, du moment que tu me parles encore affectueusement ! J'aimerais mieux mourir sur-le-champ, à tes pieds, et revoir ton ancienne douce manière de me regarder, que de continuer à vivre séparé de toi. Non, ne m'embrasse pas, je crois que ces vilains maux de gorge s'attrapent. M'as-tu rendu ton cœur, Amy ?

— Oh ! tout cela n'a été qu'un misérable malentendu ! Mais nous étions si pauvres ! Maintenant tout est changé ; si seulement Willie peut m'être conservé ! J'attends si anxieusement le docteur ! Le pauvre petit peut à peine respirer. Est-ce cruel qu'un pauvre petit être, qui n'a jamais rien fait de mal, souffre tant !

— Tu n'es pas la première, chérie, qui se révolte contre la cruauté de la nature.

— Viens, Edwin, montons.

Ils montèrent tout doucement au premier étage et entrèrent dans la chambre à coucher, faiblement éclairée. Reardon, en se penchant sur le petit lit, éprouva pour la première fois, depuis la naissance de Willie, le sentiment paternel dans toute sa plénitude ; les larmes lui vinrent aux yeux et il serra à la broyer la main d'Amy qu'il retint dans la sienne pendant cette crise d'émotion intense.

Il resta là, longtemps, sans parler. La chaleur de la chambre, au lieu d'apaiser sa toux et de régulariser sa respiration, produisait l'effet contraire, et semblait, en outre, lui alourdir la tête. Il commençait à ressentir une douleur au côté droit et ne pouvait se dresser sur sa chaise.

Sans qu'il s'en aperçût, Amy ne cessait de le considérer.

— As-tu mal à la tête ? chuchota-t-elle.

Il fit signe que oui, sans mot dire.

— Oh ! pourquoi le docteur ne vient-il pas ! Je vais l'envoyer chercher.

Mais à peine avait-elle fini de parler qu'un coup de sonnette retentit. Amy s'élança et, au bout de deux

minutes, revint avec le docteur. Après que celui-ci eut examiné l'enfant, Reardon le prit à part.

— Je vais revenir, murmura-t-il à Amy.

Les deux hommes descendirent ensemble et entrèrent dans le salon.

— Y a-t-il quelque espoir ? questionna Reardon.

Le médecin opina qu'un changement favorable pouvait se produire.

— Maintenant, je voudrais vous occuper de moi un moment. Je ne serais pas surpris si vous me trouviez de la congestion aux poumons.

Le docteur avait examiné son interlocuteur avec curiosité. Il lui fit quelques questions nécessaires, puis se mit en devoir de l'ausculter.

— Je vous ordonne le lit immédiatement. Pourquoi avez-vous laissé le mal empirer à ce point, sans...

— Je viens d'arriver de Londres, l'interrompit Reardon.

— Chut ! chut ! chut ! Au lit sur-le-champ, mon cher Monsieur. Il y a congestion, et...

— Je ne peux pas avoir de lit, ici ; il faut que j'aille à l'hôtel.

— Alors, je vous emmène. Ma voiture est à la porte. Mais vous aurez besoin d'une garde.

— J'en engagerai une.

Il éprouvait une sensation étrange à se dire que toute chose nécessaire pouvait être désormais obtenue ; son esprit en était immensément soulagé. La maladie n'a, pour les riches, aucune des horreurs extrêmes que, seuls, les pauvres peuvent concevoir.

Amy attendait sur les dernières marches de l'escalier et descendit dès que son mari parut.

— Le docteur veut bien m'emmener en voiture, chuchota-t-il. Il vaut mieux que je me couche et me repose cette nuit. J'aurais tant voulu rester avec toi, Amy !

— As-tu quelque chose de sérieux ? Tu as l'air encore plus souffrant, Edwin.

— Un peu de fièvre. N'y pense pas, chérie. Retourne vers Willie. Au revoir !

Elle lui jeta les bras au cou.

— J'irai te voir, si tu ne peux venir, demain matin à neuf heures, dit-elle, et elle donna le nom de l'hôtel où il devait se rendre.

Le docteur y était bien connu, et, vers minuit, Reardon se trouvait couché dans une bonne chambre, un vaste cataplasme sinapisé sur le dos ; un domestique s'était engagé à le soigner jusqu'au matin, le docteur devant revenir à la première heure.

Qu'était-ce, ce bruit doux et continu, lointain, tantôt clair, tantôt semblable à un murmure confus ? Reardon avait dû dormir, mais il était en ce moment tout à fait lucide, et cette musique qui frappait son oreille... Ah ! c'était bien sûr la marée montante ; la mer divine toute proche.

A la lueur de la veilleuse, il distinguait les principaux objets de la chambre et il laissa errer ses yeux nonchalamment. Mais une quinte de toux mit fin à cet instant de calme et il devint inquiet, troublé. Sa maladie était-elle vraiment dangereuse ? Il essaya de respirer profondément, — impossible. Il ne pouvait se coucher que sur le côté droit. Et l'effort qu'il fit pour se tourner l'épuisa. En l'espace de quelques heures, toute sa force l'avait abandonné. De vagues terreurs obsédaient son esprit. S'il avait une congestion pulmonaire, c'était un mal dont on mourait, et rapidement. Mourir ? Non, non ! Cela ne se pouvait, maintenant qu'Amy, sa chère femme, lui était revenue, lui apportant ce qui devait leur assurer la paix à travers de longues années d'existence. Il était jeune encore et il avait la volonté de vivre, un désir de bonheur passionné et vainqueur.

Allons, il redevenait plus calme ; il pouvait prêter l'oreille à la musique des flots dont toutes les folies humaines, les insanités se pavanant sur ces bords ne parvenaient pas à troubler l'éternelle harmonie. D'ici quelques jours, il se promènerait sur la plage avec Amy. Mais Willie était malade, il l'oubliait. Pauvre petit ! Dans l'avenir, il lui serait plus cher encore,

quoique jamais à l'égal de sa femme, son unique amour, reconquise pour toujours.

. . . .

Un nouvel intervalle d'inconscience, d'où le tira cette pénible douleur au côté. Sa respiration était courte. Jamais il ne s'était senti si malade. Le matin n'approchait-il pas ?

Puis il rêva. Il se trouvait à Patras, sur le pont d'un steamer en partance; des myriades d'étoiles constellaient le ciel, d'un bleu profond ; l'eau, tout aussi bleue et tout aussi profonde, en reflétait l'étincelante splendeur. Nul autre bruit que le battement rythmique des rames des barques ralliant le paquebot, ou le son d'une voix venant d'un des navires ancrés dans le port, leur fanal allumé.

La vision s'évanouit. Il se retrouva malade, couché dans une chambre d'hôtel, soupirant après l'aube, l'aube morne d'Angleterre.

Le docteur vint à huit heures, ne lui laissa dire que deux mots, et se retira promptement.

A dix heures, Amy vint à son tour. Reardon ne put se soulever, il tendit la main et prit celle de sa femme, en la regardant anxieusement dans les yeux. Elle devait avoir pleuré et sa figure avait une expression qu'il ne lui connaissait pas.

— Comment va Willie ?

— Mieux, chéri ; beaucoup mieux.

Il scrutait toujours sa physionomie.

— Devrais-tu le quitter ?

— Chut ! Il ne faut pas parler.

Des larmes jaillirent de ses yeux, et Reardon eut la conviction que l'enfant était mort.

— La vérité, Amy ?

Elle se jeta à genoux devant le lit et pressa sa joue humide contre la main de son mari.

— Je suis venue te soigner, mon bien cher, dit-elle au bout d'un instant, en se relevant et le baisant au front. Je n'ai plus que toi au monde, maintenant.

Il défaillit, en proie à une angoisse si grande que

pendant quelques minutes il ferma les yeux et parut anéanti. Mais les derniers mots d'Amy résonnèrent dans son cœur et y versèrent une consolation profonde. Désormais, ils allaient redevenir ce qu'ils avaient été aux premiers temps de leur union : tout entiers l'un à l'autre.

— Tu n'aurais pas dû venir, te sentant si malade, lui dit-elle. Si tu m'avais prévenue !

Il sourit et lui baisa la main.

— Et tu m'as tout caché, hier soir, par bonté...

Elle s'arrêta, sachant que la moindre émotion lui serait funeste. La contrainte avait été trop forte pour ses nerfs ébranlés ; en dépit de sa résolution, elle n'avait pu lui taire la mort de l'enfant, et la fatigue de cette nuit de veille, terminée par une agonie subite, ne lui permit de rester qu'une heure ou deux au chevet de son mari. Une garde l'y remplaça bientôt.

Vers le soir aucune amélioration ne s'était produite dans l'état du malade que le médecin tenait pour fort grave. Le patient ne toussait plus ; à son agitation constante avait succédé l'état comateux ; un peu plus tard le délire le prit ; il parla, ou plutôt murmura, car ce qu'il disait était rarement intelligible. Amy, revenue auprès de lui à trois heures, y demeura très avant dans la soirée ; elle était brisée de fatigue et presque incapable d'autre chose que de rester assise à côté du lit à répandre des larmes silencieuses, ou à regarder fixement devant elle, dans l'accablement de son malheur soudain. Un échange de dépêches avait eu lieu entre elle et sa mère, qui allait arriver le lendemain matin ; l'enterrement de l'enfant devait se faire le troisième jour.

Lorsqu'elle se leva pour se retirer, le laissant aux soins de la garde, Reardon paraissait privé de sentiment, mais, comme elle s'écartait du lit, il ouvrit les yeux et prononça son nom.

— Je suis là, Edwin, répondit-elle, en se penchant sur lui.

— Veux-tu prévenir Biffen ? dit-il, d'une voix basse, mais très claire.

— De ta maladie, chéri ? Je vais lui écrire tout de suite ou télégraphier, si tu le préfères. Quelle est son adresse ?

Il avait refermé les yeux et ne répondit rien. Amy réitéra deux fois sa question ; elle se détournait, découragée, quand la voix d'Edwin se fit entendre.

— Je ne peux pas me rappeler sa nouvelle adresse ! Je la sais, mais je ne peux pas me la rappeler.

Elle dut le quitter là-dessus.

Le lendemain, le malade respirait si péniblement qu'il fallut le surélever par des oreillers. Mais il conserva sa lucidité tout le jour et murmurait par intervalles des mots de tendresse, en réponse au regard d'Amy. Il n'abandonnait pas volontiers sa main et la pressait continuellement contre sa joue ou ses lèvres.

Au soir, il eut de longues périodes de délire ; ce n'étaient plus seulement des chuchotements confus, mais des propos suivis et tout à fait distincts. Le plus souvent, c'était le souvenir de sa détresse durant ses derniers efforts pour produire une œuvre digne de lui qui lui occupait l'esprit. Le cœur d'Amy saignait à l'entendre revivre cette époque de misère suprême, — misère qu'il eût été en son pouvoir de tant adoucir, si des craintes égoïstes et un orgueil irrité ne l'avaient éloignée de lui chaque jour davantage.

Son repentir, à elle, était de ceux qui résultent de la seule action des circonstances sur une nature en révolte contre toute forme d'humiliation ; incapable de s'abandonner à un chagrin sans réserve pour tout ce qu'elle avait fait, ou négligé de faire, la conscience de ce défaut de sensibilité contribuait pour beaucoup à son affliction. Pendant les périodes de léthargie du malade, elle ne pensait qu'à son enfant mort et pleurait sa perte ; mais chaque retour de délire l'arrachait à cette absorption, douce à la fois et amère, la contraignant de mêler à sa douleur le remords et les craintes.

Reardon, sans en avoir conscience, s'adressait à elle : « Je ne peux faire plus, Amy ; mon cerveau est comme

usé : je ne peux pas écrire, je ne peux pas même penser. Regarde, depuis des heures que je suis là, je n'ai rien fait que ces quelques lignes. Et si pitoyables ! Je les brûlerais bien, si je pouvais me le permettre ; mais il faut que je fournisse une quantité régulière, quotidienne, quoi qu'elle vaille... »

La garde regardait Amy d'un air questionneur.

— Mon mari écrit, répondit Amy. Il n'y a pas longtemps il a été obligé de le faire, quoique malade et ayant besoin de repos.

— J'ai toujours pensé que c'était de la rude besogne de faire des livres, répliqua la garde, en hochant la tête.

« Tu ne me comprends pas, reprenait la voix, effrayante comme toute voix que ne gouverne pas la volonté. Tu me crois un être faible parce que je ne puis rien faire de bon. Si j'avais seulement assez d'argent pour me reposer un an ou deux, tu verrais ! Parce que je n'en ai point, il me faut déchoir ainsi. Et te perdre à la fois ; tu ne m'aimes pas ! »

Il se mit à gémir d'angoisse. Mais bientôt ses divagations prirent un cours heureux. Il se lança dans un récit animé de ses voyages en Grèce et en Italie et, après avoir parlé longtemps, il tourna la tête et dit d'un ton très naturel :

— Amy, tu sais que Biffen et moi irons en Grèce ?

Elle le crut revenu à lui et répliqua :

— Tu m'emmèneras, Edwin.

Il ne prit pas garde à cette observation et poursuivit du même ton décevant.

— Il mérite un congé, après avoir passé à travers le feu pour sauver son manuscrit. Figurez-vous le pauvre vieux, plongeant, tête première, dans les flammes ! Et dites que les auteurs ne sont pas héroïques !

Et il rit gaîment.

L'aube avait encore une fois reparu. Amy sentait qu'on pouvait tout craindre, quoique un second médecin appelé en consultation eût laissé entrevoir comme possible une crise favorable dans l'état du

patient. Avant midi, Reardon s'éveilla du sommeil qui semblait normal, à part la respiration précipitée, et se rappela tout à coup l'adresse de Biffen. Il la dit, sans explication aucune. Amy devina sa pensée, s'assura qu'elle ne se trompait point et se hâta de lancer une dépêche à l'ami de son mari.

Ce même soir, comme elle se disposait à retourner vers le malade, après avoir dîné chez Mrs Carter, on lui annonça qu'un monsieur, du nom de Biffen, demandait à la voir. Elle le trouva au salon et, même au milieu de sa détresse, éprouva une certaine satisfaction à remarquer qu'il était beaucoup plus convenablement vêtu que de coutume; tout ce qu'il portait paraissait neuf. Incapable d'articuler une parole, Biffen scruta d'un air anxieux le visage pâle d'Amy. Celle-ci le mit en peu de mots au courant de l'état de Reardon.

— C'est ce que je redoutais, dit-il, d'une voix sourde. Il était malade quand il m'a quitté à London Bridge. Mais Willie va mieux, j'espère?

Amy tenta de répondre, mais les larmes la gagnèrent et elle baissa la tête. Le sentiment de la fatalité écrasa Harold ; le chagrin et l'appréhension le clouèrent sur place.

Pendant quelques minutes, ils s'entretinrent à bâtons rompus, puis sortirent ensemble, Biffen portant son sac de voyage. Arrivés à l'hôtel, il attendit pour savoir s'il pourrait entrer chez le malade. Amy le rejoignit bientôt et lui dit avec un faible sourire :

— Il a sa connaissance et a été heureux d'apprendre votre venue. Mais ne lui permettez pas de parler beaucoup.

L'altération qui s'était produite dans les traits de Reardon devait naturellement être beaucoup plus frappante pour Biffen que pour les personnes de l'entourage. Il lui sembla lire trop clairement l'arrêt du destin dans ces traits tirés, ces grands yeux caves, ces lèvres décolorées. Après avoir tenu pendant un moment dans les siennes la main émaciée de son ami, il fut secoué d'un sanglot couvulsif et obligé de se détourner.

Amy vit que son mari désirait lui parler ; elle s'inclina vers lui.

— Demande-lui de rester, chérie. Donne-lui une chambre dans l'hôtel.

— Oui, oui.

Biffen s'était assis auprès du lit et y passa une demi-heure. Son ami lui demanda s'il avait déjà eu des nouvelles de son roman ; il répondit par un hochement de tête négatif. Quand Harold se leva, Reardon lui fit signe de se pencher et murmura :

— Qu'importe ce qu'il advienne ; *elle* m'est revenue !

Le lendemain fut très froid, mais un ciel bleu resplendit sur la mer et la campagne. Une foule de gens, florissants de santé et en joviale humeur, encombraient les routes et les promenades. Biffen regardait avec un mépris plein de rancune ce spectacle qui, en toute autre occasion, eût seulement excité son hilarité ; et, quand il se fut soustrait le plus possible au contact humain, la rumeur même des flots fut impuissante à tempérer en lui, par la résignation, l'amère pensée de l'injustice si manifestement triomphante dans les destinées des hommes. Quant à Amy, il n'éprouvait envers elle aucune ombre de malveillance; la vue de ses larmes l'avait remué autant, à certains égards, que celle des traits ravagés de son ami. De nouveau elle et lui ne faisaient qu'un et l'affection dans laquelle il les enveloppait tous deux était la plus forte des émotions tendres qu'il eût connues à travers toute son existence.

L'après-dîner le retrouva assis au chevet du malade. Tous les symptômes indiquaient une fin prochaine : la face devenait cadavéreuse, les lèvres livides, la respiration haletante. Biffen désespérait d'obtenir de lui un dernier regard de reconnaissance. Mais, comme il se tenait le front appuyé sur sa main, Amy le toucha à l'épaule ; Reardon avait tourné de leur côté des yeux lucides.

— Je n'irai jamais en Grèce avec toi, dit-il distinctement.

Il y eut un nouveau silence. Biffen ne quittait pas des

yeux le visage qui portait déjà le masque de la mort; bientôt il vit un sourire en détendre les lignes et encore une fois Reardon parla :

— Que souvent nous avons cité cela, toi et moi : « Nous sommes de l'étoffe dont les rêves sont faits et notre... »

. . . .

On ne put distinguer la suite et, comme si cet effort de parole avait épuisé le moribond, ses yeux se fermèrent et il tomba en léthargie.

Le lendemain matin, en descendant de sa chambre, Biffen fut informé que son ami était mort entre deux et trois heures. Au même instant, il reçut un billet d'Amy le priant de la venir voir à la fin de l'après-midi. Sa journée se passa à errer au long des falaises ; le soleil luisait comme la veille, et l'azur gris et changeant de la mer était tout tacheté d'écume. Pour Biffen, il lui semblait faire, à cette heure, la première expérience de la solitude, même après tant d'années d'une existence si triste et si solitaire.

Vers le soir, il se rendit à l'appel d'Amy. Il la trouva calme, mais on voyait qu'elle avait pleuré longuement.

— Au dernier moment, lui dit-elle, il a pu me parler et vous a nommé. Il désirait que vous eussiez tout ce qu'il a laissé chez lui à Islington. Quand je rentrerai à Londres, voudrez-vous m'y conduire et me montrer sa chambre telle qu'elle était de son vivant ? Faites savoir aux gens de la maison ce qui est arrivé et que je prends à ma charge tout ce qui est dû.

Sa volonté de garder une attitude composée céda aux premières paroles de la réponse que Biffen lui fit d'une voix brisée. Des sanglots convulsifs lui rendirent impossible de continuer l'entretien, et Harold, après avoir respectueusement tenu sa main dans la sienne pendant une minute, la laissa seule.

XXXIII

LA ROUTE ENSOLEILLÉE

Un soir de commencement d'été, six mois après la mort d'Edwin Reardon, Jasper à la plume facile, penché sur son pupitre, écrivait rapidement à la clarté chaude venant de l'ouest qui signalait l'heure du soleil couchant. Sa sœur cadette, assise à deux pas de lui, lisait, et le livre qu'elle tenait en main portait le titre de *Monsieur Bailey, épicier*.

— Que penses-tu de ça ? s'écria Jasper en déposant tout à coup la plume.

Et il lut à haute voix une analyse du livre qui occupait Dora, analyse nettement élogieuse, débutant ainsi: « De nos jours, l'infortuné critique littéraire n'a que de rares occasions de signaler à l'attention du public une œuvre nouvelle, puissante à la fois et originale », et finissant sur ces mots : « Certes, le terme est hardi; cependant, nous n'hésitons pas à proclamer ce livre un chef-d'œuvre. »

— Est-ce pour le *Current ?* demanda Dora, la lecture achevée.

— Non; Fadge ne souffrirait pas qu'un autre que lui-même fût loué sur ce ton. Aussi bien puis-je faire mon compte rendu pour le *Current*, maintenant que j'y ai la main.

Il se remit à son pupitre et, avant que le soir tombât, il avait produit une autre page, plus réservée de ton, — très favorable, en somme, mais avec des réticences et de légères critiques, — qu'il lut aussi à Dora.

— On ne les croirait pas issues de la même plume, hein ?

— Non ; tu as très habilement varié ton style.

— Je doute que ces analyses servent à grand'chose. La plupart des gens lanceront le livre en l'air, avec des bâillements, avant d'avoir atteint la moitié du premier volume. On pourrait recommander *Monsieur Bailey* aux médecins comme spécifique contre l'insomnie.

— C'est pourtant vraiment fort, Jasper.

— Sans doute, c'est fort ; et je pense à moitié ce que j'ai écrit. Si nous pouvions procurer au pauvre vieux Biffen un ou deux articles de tête, sa gloire serait établie parmi l'élite. Il y a des gens qui crieraient à la honte de ces procédés, mais ils auraient tort. La lutte pour la vie est, de nos jours, aussi âpre entre les livres qu'entre les hommes. Si un écrivain a des amis dans la presse, il est de leur simple devoir de l'aider, et par tous les moyens possibles, *quocumque modo*, comme dirait Biffen lui-même. Qu'importe s'ils exagèrent ou même s'ils mentent ? La vérité pure, nue, n'a aucune chance de se faire entendre ; il faut crier à tue-tête un tas de calembredaines pour frapper l'oreille publique. Quant à moi, il y a, comme je te l'ai dit souvent, un grand fonds de magnanimité dans mon caractère. Cela m'enchante d'être généreux lorsque je peux m'offrir ce luxe.

L'obscurité se faisait autour d'eux. Ils causaient encore lorsqu'un coup fut frappé à la porte, et M. Whelpdale en personne répondit à l'invitation d'entrer.

— Je passais par ici, dit-il de son ton respectueux, et n'ai pu résister à la tentation.

Jasper frotta une allumette, et bientôt, à la clarté de la lampe, Whelpdale apparut dans une tenue fort améliorée ; il portait un gilet crème, une cravate de nuance délicate, des gants fins ; toute sa personne res-

pirait la prospérité. A vrai dire, cette prospérité n'était jusqu'ici que relative, mais l'avenir lui souriait. Au commencement de l'année, son entreprise d'« annonces littéraires » l'avait mis en rapport avec un homme en assez bonne situation pécuniaire, qui se proposait de fonder une agence pour seconder les auteurs inhabiles à placer avantageusement leurs productions. L'affaire fut bientôt établie et les services de Whelpdale retenus à des conditions satisfaisantes.

— Eh bien, avez-vous lu le livre de Biffen? demanda Jasper.

— Magnifique, n'est-ce pas? Une œuvre de génie, à ce qu'il me semble. Ah! vous l'avez, miss Dora. Mais je crains que ce ne soit guère une lecture pour vous.

— Et pourquoi non, Monsieur Whelpdale?

— Vous ne devriez lire que ce qui traite de belles choses, de vies heureuses. Cet ouvrage-ci doit vous déprimer.

— Mais pourquoi tenez-vous à me croire si faible d'esprit? interrogea Dora. Vous avez tant de fois parlé de la sorte! Je n'ai vraiment pas la moindre prétention à jouer la poupée de cire superfine.

Le flatteur ordinaire parut profondément interloqué.

— Pardonnez-moi, je vous en prie! murmura-t-il humblement, en s'inclinant vers la jeune fille avec des yeux qui cherchaient à conjurer son déplaisir. Je suis, certes, bien loin de vous attribuer aucune faiblesse. J'ai cédé à une impulsion naturelle, irréfléchie. Il est si difficile de vous associer en pensée, même comme simple lectrice, à de pareilles scènes de vulgarité. Le « vulgaire honnête », selon l'expression du pauvre Biffen, est si éloigné de la sphère qui est tout naturellement la vôtre!

Ce langage ne manquait pas d'une certaine affectation, mais le ton attestait la sincérité du sentiment. Jasper observait le parleur du coin de l'œil et, par intervalles, jetait un regard sur Dora.

Whelpdale pérorait encore lorsqu'on apporta un paquet arrivé par la poste. En l'ouvrant, Milvain s'exclama.

— Ah ! en voilà une chance. Il y a là quelque chose qui peut vous intéresser, Whelpdale.

— Des épreuves ?

— Oui. Un article que j'ai fait pour le *Wayside* (Il regarda Dora, qui sourit.) Que pensez-vous du titre... *Les Romans d'Edwin Reardon ?*

— Que dites-vous là ! s'écria Whelpdale. Quel bon cœur vous avez, Milvain ! Vrai, c'est une bonne action à faire. Ma parole ! Il faut que je vous serre la main, il le faut ! Pauvre Reardon ! Pauvre garçon !

Ses yeux se mouillaient. Dora, s'en apercevant, le regarda si doucement, si gentiment, qu'il fut peut-être heureux que Whelpdale ne rencontrât pas ce regard ; l'épreuve eût été trop forte pour sa sensibilité.

— Je l'ai écrit il y a trois mois, dit Jasper, mais nous en avons ajourné la publication pour une raison d'ordre pratique. Au moment où j'y travaillais, j'ai été voir Mortimer et lui ai demandé si une nouvelle édition des œuvres de Reardon n'aurait pas quelque chance de succès. Il ne se doutait pas de sa mort et il en parut vraiment affecté. Il me promit d'examiner s'il valait la peine de tenter cette nouvelle édition, et avant peu me fit savoir qu'il ferait paraître ses deux meilleurs livres, convenablement reliés, etc., pourvu que je pusse faire passer mon article dans une des revues mensuelles. Ce qui fut bientôt fait. Le directeur du *Wayside* répondit aussitôt à ma proposition qu'il serait heureux de publier ce que je lui offrais, vu qu'il professait pour Reardon une sincère estime. Le mois prochain les romans vont paraître : *Terrain neutre* et *Hubert Reed*. Mortimer prétend que ce sont les seuls qui puissent couvrir les frais de la publication. Mais nous verrons. Peut-être son opinion se modifiera-t-elle après mon article.

— Lis-le-nous, Jasper, veux-tu ? demanda Dora.

Whelpdale appuya cette requête ; Jasper, au reste, n'avait pas besoin qu'on insistât beaucoup. Il s'assit de façon que la lumière de la lampe tombât sur les pages et lut l'article d'un bout à l'autre. C'était un excellent morceau de critique, marqué en certains en-

droits d'une sincère émotion. Tout lecteur intelligent pouvait deviner que l'auteur avait été en relations personnelles avec l'écrivain dont il traitait, bien que le fait n'y fût mentionné nulle part. L'éloge n'était pas exagéré ; mais tous les meilleurs traits de l'œuvre de Reardon étaient fort habilement mis en lumière. Avant cette lecture, quiconque connaissait Jasper eût pu, non sans raison, se demander si le jeune journaliste était capable d'apprécier aussi dignement cette nature plus noble que la sienne.

— Je n'avais jamais si bien compris Reardon, déclara Whelpdale, la lecture finie. Voilà une bonne et belle action. Il y a de quoi être fier, Miss Dora.

— Oui, c'est vrai, répondit-elle.

— Mrs Reardon doit vous être très reconnaissante, Milvain. A propos, la voyez-vous quelquefois ?

— Je l'ai rencontrée une fois seulement, depuis la mort... par hasard.

— Elle se remariera sûrement. Je me demande quel sera l'heureux mortel ?

— Heureux, vous croyez ? questionna tranquillement Dora, sans le regarder.

— Oh ! je parlais plutôt d'une façon ironique, se hâta de répliquer Whelpdale. Je pensais à sa fortune. A la vérité, je ne connais que fort peu Mrs Reardon.

— Je ne crois pas que vous ayez à le regretter, remarqua Dora.

— Oh ! voyons, voyons ! intervint son frère. Nous savons très bien qu'il n'y a pas eu de grands torts de son côté.

— Il y a eu de grands torts, au contraire ! s'écria Dora. Elle s'est conduite indignement. Je ne voudrais pas lui parler ; je ne voudrais pas me trouver en société avec elle !

— Bêtises ! Que sais-tu de tout cela ? Attends d'être mariée à un homme comme Reardon et réduite à la misère noire.

— Quel que pût être mon mari, je resterais à son côté, dussé-je mourir d'inanition.

— Même s'il te maltraitait?

— Je ne parle pas de ça. Mrs Reardon n'a jamais eu rien de pareil à craindre. Il était impossible à un homme comme son mari de se comporter brutalement. Sa conduite a été lâche, infidèle, indigne d'une femme !

— Fiez-vous à une femme pour penser le pire mal d'une autre, fit observer Jasper, d'un ton légèrement sarcastique.

Dora lui lança un regard de ferme désapprobation ; on aurait pu soupçonner que le frère et la sœur avaient déjà eu maille à partir ensemble sur ce chapitre délicat. Whelpdale se sentit tenu d'intervenir ; il n'avait naturellement pas d'autre parti à prendre que de soutenir la jeune fille.

— Tout ce que je puis dire, remarqua-t-il avec un sourire, c'est que miss Dora se place à un point de vue très noble. On a le sentiment qu'une femme doit être loyale. Mais il est si difficile de discuter des sujets dont on ne peut savoir tous les détails !

— Nous en savons bien suffisamment, dit Dora, avec une délicieuse opiniâtreté.

— Peut-être, en effet, acquiesça son esclave. Puis se tournant vers le frère : Eh bien, encore une fois je vous félicite. Je parlerai sans cesse de votre article, quand il aura paru. Et je stimulerai toutes mes connaissances pour qu'ils achètent les livres de Reardon... Quoique cela ne lui serve pas à grand'chose, pauvre vieux! Pourtant il serait mort plus content s'il avait pu prévoir ceci. A propos... Biffen vous aura une extrême gratitude, j'en suis sûr.

— Je fais tout ce que je peux pour lui. Parcourez ces feuillets.

Whelpdale se confondit en expressions flatteuses :

— Dans quelques années, mon vieux, vous serez l'Aristarque de notre monde des lettres.

Quand le visiteur se leva, Jasper annonça qu'il allait faire un bout de chemin avec lui. A peine avaient-ils franchi le seuil que le futur Aristarque fit à son ami une communication confidentielle.

— Cela vous intéressera peut-être d'apprendre que ma sœur Maud se marie prochainement.

— Vraiment ? Puis-je me permettre de demander avec qui...

— Vous ne ne le connaissez pas. Un M. Dolomore..., un homme du monde.

— Riche alors, j'espère ?

— Passablement à son aise. Quelque chose comme trois ou quatre mille pounds de rente.

— Grands dieux ! Mais c'est superbe ! (Toutefois, la physionomie de Whelpdale n'exprimait pas autant de satisfaction que ses paroles.) Et ce sera bientôt ?

— A la fin de la saison. Cela ne change rien pour Dora et pour moi, bien entendu.

— Ah ! vraiment ? cela ne change rien ? Vous me permettrez de venir vous voir — tous deux — comme par le passé, Milvain ?

— Pourquoi diable non ?

— Oui, oui, c'est sûr. Par ma foi ! je ne sais ce que je deviendrais si je ne pouvais aller vous visiter le soir, de temps à autre. Je suis un pauvre diable solitaire, vous savez. Je ne vais pas dans le monde, et vraiment...

Il s'interrompit et Jasper se mit à parler d'autres choses.

Quand Milvain rentra, — il n'était pas tout à fait dix heures, — Dora s'était retirée dans sa chambre. Il prit une des épreuves de son article sur *Reardon*, la glissa dans une large enveloppe, puis écrivit une courte lettre commençant par ces mots : « Chère Mrs Reardon », et finissant par un : « Très sincèrement vôtre ». La lettre elle-même était ainsi conçue :

« Je prends la liberté de vous envoyer les épreuves d'un article qui va paraître dans le *Wayside* du mois prochain, espérant qu'il vous agréera et que la lecture vous en causera quelque satisfaction. Si vous y trouvez quoi que ce soit à ajouter ou à supprimer, veuillez être assez aimable pour m'en aviser au plus tôt ; votre opinion fera loi. J'apprends que la nouvelle édition de *Terrain neutre* et de *Hubert Reed* sera prête le mois

prochain. Ai-je besoin de vous exprimer le plaisir que j'éprouve à voir l'œuvre de mon ami sauvée de l'oubli ? »

Il glissa aussi cette lettre dans l'enveloppe qu'il prépara pour la poste. Puis il resta assis longtemps, plongé dans une profonde méditation.

Le lendemain, un courrier du soir lui apporta la lettre suivante :

« Cher Monsieur Milvain, j'ai reçu les épreuves et viens d'en achever la lecture ; je ne veux pas tarder à vous remercier de tout mon cœur. Il me serait impossible de trouver à reprendre à cet article, qui me semble parfait de tact, de style, de fond. Nul autre que vous n'aurait pu écrire ceci, car nul autre ne comprenait si bien Edwin, ou n'avait autant approfondi son œuvre. Si seulement il avait pu savoir que pareille justice serait rendue à sa mémoire ! Mais il est mort avec la conviction d'être déjà absolument oublié, avec la pensée qu'on ne parlerait jamais plus de ses livres. Sort cruel ! J'ai versé des larmes sur ce que vous avez écrit, mais ce n'étaient pas seulement des larmes d'amertume ; ce ne peut m'être une faible consolation de me dire que lorsque la revue paraîtra, tant de personnes parleront d'Edwin et de ses ouvrages. Je suis vivement reconnaissante à M. Mortimer d'avoir entrepris la réimpression de ces deux romans ; voulez-vous bien, à l'occasion, vous faire auprès de lui l'interprète de ma gratitude? En même temps, je ne saurais perdre de vue que c'est vous qui, le premier, avez pris l'initiative de cette affaire. Vous dites que ce vous est une satisfaction de penser qu'Edwin ne sera point oublié, et je suis bien sûre que l'amical office que vous avez si admirablement rempli vous sera en lui-même une récompense plus grande que n'importe quelle pauvre expression de ma reconnaissance. Je vous écris à la hâte, dans l'impatience de vous dire sans délai tout ceci. Croyez-moi, cher Monsieur Milvain, sincèrement vôtre.

« Amy Reardon. »

XXXIV

UN ARRÊT

Marian était, comme à son ordinaire, au travail dans la salle de lecture. Elle faisait de son mieux, durant les heures qu'elle passait là, pour se convertir en cette sorte de machine littéraire dont un jour peut-être — elle l'espérait — on inventera la construction au moyen de matériaux moins sensibles que le tissu humain.

Rarement ses yeux erraient au delà des limites de son pupitre, et, si elle avait à se lever pour chercher un renseignement, elle ne regardait personne sur son passage. Mais elle-même se voyait parfois l'objet de regards d'intérêt. Plusieurs lecteurs étaient au courant des principaux faits de sa situation ; ils savaient son père devenu incapable de travailler en attendant que son œil malade fût prêt à livrer à l'opérateur ; on soupçonnait que la famille se trouvait presque entièrement à la charge de la jeune fille. Il va sans dire que M. Quarmby et ses compères envisageaient les choses du côté le plus noir, persuadés qu'Alfred Yule ne recouvrerait pas la vue, et se complaisant avec une douloureuse satisfaction dans le récit de l'héritage manqué de Marian. Quant à ses relations avec Jasper, tout le monde les ignorait, Yule n'en ayant jamais soufflé mot à aucun de ses amis.

Ce matin-là, Jasper eut à venir à la salle de lecture

pour consulter certains volumes encyclopédiques, et le hasard fit que Marian se tenait devant les rayons où ses affaires l'amenaient. Il l'aperçut à distance et s'arrêta; on eût dit qu'il avait envie de s'en retourner; pendant un moment, il parut incertain et ennuyé. Pourtant, il s'avança. Au son du « bonjour » qu'il lui adressa, Marian tressaillit et leva sur lui un visage rayonnant de joie.

— J'avais besoin de vous voir aujourd'hui, dit-elle, imposant à sa voix le ton de la conversation ordinaire. Je serais allée chez vous ce soir.

— Vous ne m'auriez pas trouvé. De cinq à sept je serai dans un coup de feu de travail, puis il faudra que je me sauve pour dîner en ville.

— Je ne pourrais pas vous voir avant cinq heures?

— Est-ce pour une chose d'importance?

— Oui.

— Eh bien, voyons : si vous pouviez me retrouver à quatre heures, à Gloucester Gate, je ferais volontiers avec vous un tour d'une demi-heure dans le parc. Mais je ne peux pas bavarder maintenant; je suis talonné par la besogne. A quatre heures précises, donc. Je ne pense pas qu'il pleuve.

Il saisit un tome du *Britannica*. Marian inclina la tête et retourna à sa place.

A l'heure indiquée, elle attendait près de l'entrée de Regent's Park, désignée par Jasper. Un instant auparavant, une légère averse était tombée; mais le ciel s'était éclairci. A quatre heures cinq minutes, elle attendait encore et commençait à craindre que l'ondée n'eût fait croire à Jasper qu'elle ne viendrait pas. Encore cinq minutes et, dans un cab roulant à toute vitesse, la figure familière apparut.

— Pardonnez-moi ! s'exclama-t-il. Impossible d'arriver plus tôt. Allons à droite.

Ils se rendirent dans cette allée ombreuse du parc qui borde le canal.

— J'ai si peur de vous faire perdre du temps ! dit Marian.

Elle était froissée à la fois et confuse de cette marque d'empressement qu'elle lui donnait, et regrettait d'avoir pris ce rendez-vous, en se disant que mieux aurait valu attendre un moment de loisir de Jasper. Pourtant ces loisirs devenaient bien rares.

— Si je rentre à cinq heures, tout ira bien, répondit-il. Qu'avez-vous à me dire, Marian ?

— Nous avons eu des nouvelles de l'argent, enfin !

— Ah ! (il évita de la regarder). Et quel en est le résultat ?

— J'aurai environ quinze cents pounds.

— Tant que ça ? Eh bien, c'est mieux que rien, n'est-ce pas ?

— Beaucoup mieux.

— Ils continuèrent à marcher en silence. Marian lança à la dérobée un coup d'œil sur son compagnon.

— Cela m'aurait paru énorme, dit-elle bientôt, si je n'avais d'abord entrevu ces cinq mille pounds.

— Quinze cents pounds. Voyons, cela représente à peu près cinquante pounds par an, je crois.

Il mordillait le bout de sa moustache.

— Asseyons-nous sur ce banc. Quinze cents,.. hum ! Et rien de plus à espérer ?

— Rien. J'aurais cru naturel qu'on tînt à payer ses dettes, même après avoir fait faillite, mais il paraît que nous ne pourrons pas obtenir autre chose de ces gens.

— Payer ses dettes ! Vous pensez à Walter Scott, et toutes ces histoires-là, rit Jasper. Ce n'est pas du tout genre « affaires » ; ce serait, de nos jours, établir un précédent pernicieux. Bon ; et... que faut-il faire ?

Marian ne trouva pas de réponse à une pareille demande, formulée d'un ton qui lui infligea cette sensation angoissante tant de fois subie déjà.

— Eh bien, je vais vous poser une franche question, et je sais que vous me répondrez dans le même esprit. Serait-il sage de nous marier avec cet argent ?

— Avec cet argent ?

Elle le dévisagea avec une gravité douloureuse.

— Vous pensez, dit-il, que nous ne pouvons l'employer pour notre usage personnel ?

Ce qu'elle pensait au fond, elle le savait à peine elle-même. Elle avait désiré connaître l'effet produit sur Jasper par sa communication et vaguement espéré qu'il y verrait une possibilité d'union prochaine.

— Vous dites, reprit-elle, la tête penchée, que cela nous rapporterait cinquante pounds par an. Si on y ajoutait encore cinquante pounds, mon père et ma mère auraient de quoi vivre, en mettant les choses au pire. Je pourrais gagner cinquante pounds.

— Vous voulez me faire comprendre, Marian, que je ne dois pas m'attendre à ce que vous m'apportiez quoi que ce soit en nous mariant ?

C'était dit d'un ton d'acquiescement, point du tout de déplaisir, comme si la volonté d'exprimer à sa place une chose qui lui semblait pénible le guidait seule.

— Jasper, c'est si dur pour moi, si dur ! Comment puis-je m'empêcher de me rappeler ce que vous m'avez dit quand j'ai accepté d'être votre femme ?

— J'ai donné à la vérité une forme un peu brutale, répliqua-t-il d'un ton bon enfant. Mettez que je n'ai rien dit. Notre position, à l'heure actuelle, est toute différente. Soyez ouverte avec moi, Marian ; vous pouvez, ce me semble, vous fier à mon bon sens et à mon bon naturel. Mettez de côté tout ce que j'ai pu dire et ne soyez pas retenue par la crainte de me paraître peu féminine, — cela vous est impossible. Quel est votre désir ? Que souhaitez-vous faire, à présent que l'incertitude, cause d'ajournement, n'existe plus ?

Marian leva la tête et s'apprêtait à parler, les yeux attachés sur les siens, mais à la première syllabe son regard s'abaissa.

— Je désire être votre femme.

Il attendit, réfléchissant, livré à une lutte intime.

— Et pourtant vous sentez que ce serait manquer de cœur que d'employer cet argent pour notre propre compte.

— Que deviendraient mes parents, Jasper ?

— Mais encore, vous admettez que ces quinze cents pounds ne pourront leur suffire. Vous parlez de gagner cinquante pounds par an pour eux.

— Devrais-je cesser d'écrire en me mariant, cher? Ne me laisseriez-vous pas les aider ?

— Mais, ma chère enfant, vous tenez pour assuré que nous aurons assez pour nous-mêmes ?

— Je ne voulais pas dire tout de suite, se hâta-t-elle d'expliquer. D'ici peu de temps... Dans un an. Vous réussissez si bien ! Votre revenu ne tardera pas à être suffisant, j'en suis sûre.

Jasper se leva.

— Allons jusqu'au prochain banc. Ne parlez pas. Je réfléchis à quelque chose.

Tout en marchant auprès de lui, elle glissa sa main sous son bras ; mais Jasper ne releva pas ce bras de façon à soutenir celui de la jeune fille, dont la main retomba tout à coup. Arrivés à l'autre banc, ils se rassirent.

— Voici ce qu'il en est, Marian, dit-il avec une solennité excessive. J'aurais de quoi subvenir à vos besoins, selon toute probabilité. Maud est pourvue et Dora peut se tirer d'affaire toute seule. Je pourrais subvenir à vos besoins et vous laisser libre de donner à vos parents tout ce que vous pouvez gagner par votre propre travail. Mais...

Il fit une pause significative. Son désir était que Marian déduisît elle-même les conséquences, mais elle resta muette.

— Très bien ! exclama-t-il. Alors, quand nous marierons-nous ?

L'accent de résignation de ces paroles était par trop marqué. En tant que comédien, Jasper ne valait guère ; il manquait de subtilité.

— Il nous faut attendre, dit Marian, comme malgré elle, en un souffle de désespoir.

— Attendre ? Mais combien de temps ? questionna-t-il, sans aucune chaleur.

— Vous désirez être libéré de votre engagement, Jasper?

Il n'était pas assez fort pour répondre un franc « oui », et en finir ainsi avec ses perplexités. La crainte du visage de la jeune fille et de ses propres émotions subséquentes le paralysait.

— Ne parlez pas ainsi, Marian. La question se résume de la sorte : Devrons-nous attendre une année ou cinq années ? D'ici un an, je serai sans doute en état de louer une petite maison quelque part dans les faubourgs. Si nous sommes mariés alors, je me trouverai suffisamment heureux avec une femme si bonne, mais ma carrière devra prendre un cours différent. J'aurai à jeter par-dessus bord certaines de mes ambitions, et à travailler d'arrache-pied pour gagner notre subsistance. Si nous attendons cinq ans, je pourrai avoir obtenu d'ici là un poste de directeur, et naturellement j'aurais, en ce cas, toutes sortes de choses meilleures à vous offrir.

— Mais, chéri, pourquoi n'arriveriez-vous pas à être directeur, si nous sommes mariés ?

— Je vous ai expliqué maintes fois que le succès de ce genre est incompatible avec une petite maison de faubourg et toutes les entraves d'un revenu mesquin. Ce n'est pas le mérite seul qui réussit dans ma voie. C'est le mérite, *plus* l'occasion. Si je me marie maintenant, je me prive de toute occasion, voilà tout.

Elle garda le silence.

— Décidez de mon sort pour moi, Marian, poursuivit-il avec magnanimité. Prenons une détermination et agissons en conséquence. Une vie simple, sans ambition, vous contentera-t-elle ? Ou préféreriez-vous avoir pour mari un homme de quelque distinction ?

— Je connais si bien votre désir, Jasper. Mais attendre des années... Vous cesserez de m'aimer, et ne penserez plus à moi que comme à un obstacle dans votre chemin.

— Quand je dis cinq ans, c'est pour prendre un chiffre rond. Il est possible que deux, trois ans puissent me suffire.

— Qu'il soit fait selon votre désir. Je puis tout supporter plutôt que de perdre votre amour.

— Alors, vous sentez qu'il ne serait décidément pas sage de nous marier si pauvres?

— Oui ; tout ce dont vous êtes convaincu est juste.

Il se leva encore une fois et regarda sa montre.

— Jasper, vous ne trouvez pas que j'ai agi en égoïste en souhaitant d'abandonner cet argent à mon père ?

— J'aurais été grandement surpris si vous ne l'aviez pas désiré. Je ne vous imagine pas disant : « Oh ! qu'ils se débrouillent comme ils pourront. » Voilà qui eût été d'un égoïsme criant vengeance.

— Que vous parlez gentiment, à présent ! Etes-vous obligé de vous en aller, Jasper ?

— Il le faut, pour avoir deux heures de travail avant sept heures.

— Serez-vous libre dimanche, chéri ?

— Sapristi, non ! J'ai trois engagements ce jour-là. Je tâcherai de réserver le dimanche suivant ; oui, je tâcherai.

— Quels sont vos engagements ? demanda-t-elle avec timidité.

En revenant vers Gloucester Gate, il répondit à sa question, et lui démontra à quel point il serait impardonnable de négliger les personnes intéressées. Puis ils se séparèrent et Jasper reprit à pas lestes le chemin du logis.

Marian habitait maintenant, avec ses parents, dans une maison moins éloignée que celle de Saint-Paul's Crescent ; ils y avaient loué quatre pièces, l'une servant à la fois de cabinet pour Yule et de salle à manger. Mrs Yule se tenait le plus souvent à la cuisine et Marian travaillait dans sa chambre.

La moitié de la collection de livres avait été vendue ; le reste — qui constituait encore une respectable bibliothèque — cachait presque les murs de l'appartement où leur triste possesseur coulait ses jours mornes.

Il pouvait lire encore pendant quelques heures par jour, mais seulement les livres imprimés en gros caractères, et la crainte des mauvais effets sur sa vue le retenait en deçà des limites fixées par les autorités

compétentes. Bien qu'il feignît de considérer son état comme désespéré, l'homme de lettres était loin de s'être résigné à cette conviction terrible, et il eût trouvé fort mauvais que sa femme et sa fille cessassent de se montrer incrédules au désespoir qu'il lui plaisait d'affecter.

En somme, il faisait preuve d'une remarquable patience.

Aucune confiance mutuelle n'existait plus entre le père et la fille ; s'il lui adressait la parole, c'était d'un ton grave, froid, poli, et Marian répondait doucement, mais sans tendresse. Quant à Mrs Yule, le désastre de la famille lui profitait ; non qu'elle manquât à déplorer l'affliction de son mari, mais elle n'était plus, comme jadis, en butte à sa colère et à son impatience méprisante. Les soins continuels dont il avait besoin n'allaient pas sans adoucir son humeur ; en outre, sa santé générale s'était beaucoup améliorée depuis que le retour de la belle saison lui permettait les longues promenades.

Cet après-midi, Marian trouva son père en train d'examiner un volume prêté par M. Quarmby. La table était dressée pour le repas ; Yule se tenait dans l'embrasure de la fenêtre, son livre appuyé sur une seconde chaise. Dans ses yeux, une tache blanche indiquait les progrès du mal.

— M. Hinks s'est informé de toi avec beaucoup d'intérêt, dit la jeune fille en s'asseyant.

— Ah ! il sort à présent ?

— Oui, mais il a l'air bien malade.

Ils causèrent ainsi jusqu'à ce que Mrs Yule — qui n'avait plus d'autre servante qu'elle-même — apportât le dîner. Après quoi, Marian passa une heure dans sa chambre, puis revint près de son père qui fumait, inoccupé.

— Que fait ta mère ? demanda-t-il.

— Elle coud.

— Peut-être aurais-je mieux fait de déclarer que je ne réclame pas l'usage exclusif de cette pièce, dit-il

d'un air assez gourmé et en détournant la tête. Du moment que je ne peux plus prétendre au travail, il est inutile de maintenir l'apparence de la retraite. Tu pourras dire à ta mère qu'il lui est loisible de venir ici quand il lui agréera.

Le désir d'accorder cette autorisation par intermédiaire était caractéristique de l'homme. Mais Marian ne se méprit pas sur le sens d'une pareille ouverture.

— Je le lui dirai, répondit-elle ; mais, pour l'instant, je désire te parler en particulier. Quel placement me conseillerais-tu pour mon argent ?

Yule parut surpris et répondit avec une dignité froide.

— Il est étrange que tu m'adresses une pareille question. J'aurais cru tes intérêts entre les mains de.. de quelque personne compétente. En tout cas, je dois décliner tout conseil et toute ingérence de quelque nature que ce soit dans tes affaires. Mais puisque tu as abordé ce sujet, aussi bien puis-je te poser une question corrélative. Combien de temps te proposes-tu de rester auprès de nous ?

— Un an au moins, répondit-elle, et probablement davantage.

— Dois-je entendre que ton mariage subit un atermoiement indéfini ?

— Oui, père.

— Et veux-tu m'en dire la cause ?

— Tout ce que je puis dire, c'est que cela nous a paru préférable... pour tous deux.

Yule surprit l'émotion douloureuse qu'elle s'efforçait de contenir. Sa conception du caractère de Milvain lui permit aisément de se faire une idée exacte des motifs de ce délai ; il fut bien aise de penser que Marian allait être en mesure d'apprécier la justesse de son opinion sur son prétendu, et un mouvement de pitié involontaire pour elle ne l'empêcha pas d'espérer que l'alliance détestable était fatalement condamnée. Il eut quelque peine à réprimer un sourire.

— Je m'abstiendrai de commentaire, observa-t-il avec

une certaine emphase. Mais ta question implique-t-elle le dessein de réserver ce placement dont tu parles pour ton seul profit ?

— Pour le mien, le tien et celui de maman.

Il y eut quelques minutes de silence. Jusqu'à présent la nécessité de prendre des mesures pécuniaires ne s'était pas fait sentir, mais encore quelques mois et la famille arriverait au bout de ses ressources, il ne lui resterait rien que les gains de Marian qui, sans explication, avait simplement mis de côté le produit de son travail.

— Il faut te bien persuader, reprit enfin Yule, que je ne peux consentir à bénéficier d'une offre pareille. Quand j'y serai forcé, j'emprunterai sur les titres de...

— Pourquoi ferais-tu cela, père ? interrompit Marian. Mon argent est le tien. Si tu le refuses comme don, tu peux l'accepter comme prêt, aussi bien de moi que d'un étranger. Tu me rembourseras quand tes yeux seront guéris. Jusque-là toute anxiété disparaît.

— Ceci tombe en surprise, dit Yule, de son ton le plus réservé. Je ne peux te donner de réponse définitive ; il me faut en délibérer.

De la sorte, toutes les difficultés de la situation se trouvèrent aplanies, et, lorsque peu après, Marian eut l'occasion de reparler des affaires d'argent, son offre ne rencontra pas d'objection sérieuse.

Dora Milvain fut mise au courant de ce qui s'était passé ; son frère, pour prévenir son blâme, lui annonça la décision à laquelle Marian et lui s'étaient arrêtés. Elle réfléchit d'un air mécontent.

— Ainsi, tu es parfaitement satisfait de voir Marian se tuer pour soutenir ses parents autant qu'elle-même ? finit-elle par interroger.

— Qu'y puis-je ?

— Je penserai très mal de toi si tu ne l'épouses pas dans un an, au plus tard.

— Je te dis que Marian a librement opté. Elle me comprend à la perfection et est absolument satisfaite

de mes projets. Tu auras la bonté, Dora, de ne pas troubler sa confiance en moi.

— J'y consens ; et, en retour, je t'avertirai lorsqu'elle commencera à mourir de faim, ce qui ne sera pas long, tu peux en être sûr. Comment peux-tu penser que trois personnes vont vivre avec cent pounds par an ? Et il est fort douteux que Marian puisse gagner cinquante pounds. N'importe ; je te préviendrai quand elle commencera à tomber d'inanition ; cela, bien certainement, te divertira fort.

A la fin de juillet, Maud se maria. Il n'y avait pas de sympathie exagérée entre M. Dolomore et Jasper, chacun d'eux en voulant à l'autre de sa suffisance ; mais Jasper, une fois convaincu de la droiture de son beau-frère proposé, évita soigneusement de froisser un homme qui pourrait un jour lui être utile. Pourvu que Maud y trouvât un bonheur relatif, ce mariage, on devait en convenir, était un coup de fortune magnifique.

Vers la même époque se produisit un autre événement qui devait avoir pour l'ambitieuse petite famille plus d'importance qu'on ne l'aurait prévu tout d'abord. Un après-midi, Jasper se promenait dans le Strand, quand il aperçut son ingénieux ami, Whelpdale, s'avançant de son côté, d'une allure difficilement explicable sans l'hypothèse d'un naufrage de sa sobriété au cours d'un festin. Il portait le chapeau sur l'oreille, et son veston flottait en désordre, tandis qu'il se précipitait, le visage ruisselant de sueur et les yeux enflammés. Il aurait passé sans voir Jasper si celui-ci ne l'eût hélé ; alors il se retourna, rit comme un fou, saisit son ami par les poignets et l'entraîna dans une ruelle voisine.

— Que pensez-vous, dit-il haletant, que pensez-vous qu'il me soit arrivé ?

— Pas ce qu'on pourrait croire, j'espère. Vous avez l'air d'être devenu fou.

— J'ai une place au *Chit-Chat*, s'écria l'autre d'une voix rauque. Deux cent cinquante pounds par an ! Ma fortune est faite !

— Vous êtes un homme modeste, fit observer Jasper.

— Bientôt, je me ferai six cents pounds nets, mon cher Monsieur ! Six cents nets, à un penny près !

— Satisfaisant, cela.

— Mais il faut vous souvenir que je ne suis pas un gros légume comme vous. Il y a un an j'aurais trouvé glorieux d'arriver à un revenu de deux cents pounds. Vous, vous ne vous tiendrez pas pour satisfait à moins de milliers, je vous connais. Moi, je suis un humble diable. Ou du moins, non, par Jingo ! je ne suis pas si humble que ça. Pas tant que ça, en un sens... je dois l'avouer.

— L'exemple de votre arrogance ?

— Je ne puis vous le citer... pas encore ; ce n'en est ni le temps ni le lieu. Mais, dites-moi quand vous pourrez venir dîner ? Je veux réunir une demi-douzaine d'amis, dont le pauvre Biffen ; quand pouvez-vous venir ?

— Faites-moi signe à une semaine près, et je m'arrangerai.

Ce dîner eut lieu, en effet, et le lendemain, Jasper et Dora partirent pour aller passer leurs vacances aux îles normandes. Ils étaient à Sercq depuis une semaine, lorsque Dora reçut une lettre de Whelpdale. Elle se mit à fredonner, en regardant l'enveloppe, puis sortit de la pièce, la lettre à la main.

— Qu'avait-il à te dire ? s'enquit Jasper quand elle revint se mettre à table.

— Oh ! c'est une lettre d'amitié, voilà tout.

Depuis leur départ de Londres, Dora n'avait jamais eu l'air si animé ni le teint si frais. Jasper fit observer avec satisfaction que la brise de la Manche paraissait lui réussir à merveille.

— Tu es d'un entrain étonnant, ma petite. A propos, voudrais-tu me permettre de lire ta lettre ?

Il tendit la main.

— Je l'ai laissée en haut, répondit Dora négligemment.

— Il me fait l'effet d'être assez présomptueux, ce Whelpdale.

— Oh ! il m'écrit le plus respectueusement du monde, repartit-elle avec un sourire particulier.

— Mais qu'a-t-il besoin d'écrire ? C'est une impertinence étonnante, maintenant que j'y réfléchis. Je le ferai se ressouvenir de sa position.

Dora ne comprit pas très bien s'il parlait sérieusement ou non. Comme ils s'étaient tous deux mis à manger de bon appétit, quelques moments se passèrent avant que la jeune fille reprît la parole.

— Sa position vaut la nôtre, dit-elle enfin.

— Vaut la nôtre ? Le second d'un *Chit-Chat*, l'employé d'une agence littéraire !

— Il fait beaucoup plus d'argent que nous.

— D'argent ! Qu'est-ce que c'est que ça, l'argent !

Dora fut reprise de gaieté.

— Oh ! c'est sûr, l'argent n'est rien ! Nous écrivons pour l'honneur et la gloire, nous. Ne manque pas d'insister sur ce point quand tu admonesteras M. Whelpdale ; cela l'impressionnera certainement.

Dans la soirée, après que le frère et la sœur eurent erré au clair de lune, vers le moulin à vent qui occupe le point culminant de Sercq, et tandis qu'ils contemplaient la pâle étendue de la mer, que les phares piquaient çà et là de points lumineux, Dora rompit le silence en disant d'un ton tranquille :

— Je peux aussi bien t'annoncer que M. Whelpdale me demande en mariage.

— Il a fait ça ! s'écria Jasper en sursautant. Du diable si je ne le soupçonnais pas à demi ! Quelle impudence écrasante !

— Tu le penses sérieusement ?

— Mais... et toi ? Pour commencer, tu le connais à peine. Puis... Oh ! c'est trop fort !

— Très bien. Je lui répondrai que son impudence me stupéfie.

— Tu feras cela ?

— Certainement. En termes polis, cela va sans dire. Mais que cela ne change rien entre toi et lui ; fais semblant de ne rien savoir ; il n'y a pas de mal.

— Tu es sérieuse ?

—Absolument. Il m'a écrit de la façon la plus correcte, et il n'y a pas de raison pour troubler notre amitié avec lui. J'ai le droit de donner des conseils dans une affaire de ce genre, et tu me feras le plaisir de les suivre.

Avant de se coucher, Dora écrivit à M. Whelpdale une lettre par laquelle, tout en n'acceptant pas de prime abord sa proposition, elle lui adressait un encouragement gracieux et non équivoque. L'épître fut mise à la poste le lendemain matin, et son auteur continua à profiter remarquablement du soleil, des brises salines et des escalades de rochers de Sercq.

Peu après leur retour à Londres, Dora eut le plaisir de rendre une première visite à sa sœur. Maud vivait au sein de l'opulence et parlait avec un rire de mépris du temps où elle habitait *Grub Street;* ses goûts littéraires ne devaient désormais servir qu'à lui conférer un cachet de distinction et une grâce spéciale, propre à faire éclater sa supériorité sur le monde bien mis, à la langue euphémique, parmi lequel elle se trouvait satisfaite de briller. D'une main elle touchait au monde de la littérature *fashionable*, de l'autre à celui de la *fashionable* ignorance.

— Je n'irai pas souvent chez eux, remarqua Jasper en discutant avec Dora la magnificence de leur sœur. C'est très bien dans son genre, mais je vise à mieux.

— Moi aussi, répliqua Dora.

— Je suis bien aise de t'entendre parler ainsi. J'avoue que tu m'as paru un peu trop cordiale avec Whelpdale, hier.

— Il faut bien être civil. M. Whelpdale me comprend parfaitement.

— Tu en es sûre ? Il ne m'a pas semblé tout à fait aussi mélancolique qu'il aurait dû être.

— Le succès du *Chit-Chat* l'entretient en belle humeur.

Ce fut environ huit jours après cet incident que Mrs Dolomore arriva à l'improviste chez sa sœur, un

matin, aux environs de onze heures. Elle eut un long entretien confidentiel avec Dora. Son frère était sorti; le soir, quand il rentra, Dora vint le trouver dans sa chambre, avec une physionomie qui le déconcerta.

— Est-il vrai, demanda-t-elle à brûle-pourpoint, debout devant lui, les mains croisées, — est-il vrai que tu te sois représenté comme dégagé de tes fiançailles avec Marian?

— Qui t'a dit ça?

— Peu importe. On me l'a dit et je désire savoir de toi que c'est faux.

Jasper enfonça ses mains dans ses poches et fit quelques pas de côté.

— Je ne peux prendre en considération un bavardage anonyme, dit-il avec indifférence, et il ajouta d'un ton décidé : Je n'ai jamais dit à personne que mes fiançailles soient rompues.

Le regard de la jeune fille croisa le sien.

— Alors, j'ai eu raison, dit-elle. J'ai naturellement répondu que c'était impossible, tout à fait impossible. Mais, d'où ce bruit a-t-il pu venir?

— Tu pourrais aussi bien me demander comment n'importe quel mensonge entre en circulation. Je t'ai dit la vérité, c'est tout.

Dora s'attarda un peu, mais sortit de la chambre sans ajouter un mot.

Elle veilla tard, plongée le plus souvent dans des réflexions, bien qu'elle tînt parfois un livre ouvert devant elle. Il était à peu près minuit et demi quand un coup très léger frappé à sa porte la fit tressaillir. Elle dit : « Entrez », et Jasper parut.

— Pourquoi es-tu encore debout? questionna-t-il, évitant son regard, tandis qu'il s'avançait et s'accoudait, le buste incliné, au dossier d'un fauteuil.

— Je ne sais. Tu as besoin de quelque chose?

Il y eut un silence ; puis Jasper dit d'une voix mal assurée.

— Je ne suis pas adonné au mensonge, Dora, et je me sens terriblement mal à l'aise à propos de ce que

je t'ai dit ce soir. Je ne t'ai pas menti au sens ordinaire du mot ; c'est vrai que je n'ai jamais dit à personne que mes fiançailles soient rompues ; mais j'ai agi comme si elles l'étaient et il vaut mieux que je te l'apprenne.

Sa sœur lui jeta un regard indigné.

— Tu as agi comme si tu étais libre ?

— Oui. J'ai demandé miss Rupert en mariage. Ce n'est pas plaisant, mais c'est ce que j'ai fait.

— Tu veux dire que miss Rupert t'a accepté ?

— Non. Je lui ai écrit. Elle m'a répondu qu'elle partait pour l'Allemagne pour quelques semaines et que je recevrais sa réponse pendant son absence. J'attends.

— Mais de quel mot qualifier une conduite pareille?

— Ecoute : ne savais-tu pas fort bien que tout cela devait finir ainsi ?

— Tu t'imagines que je te croyais entièrement éhonté et cruel au delà de toute expression?

— Je suis l'un et l'autre, sans doute. Pourtant, j'ai eu un moment de tentation désespérée. J'avais dîné chez les Rupert, — tu te rappelles, — et il me sembla que les manières de la jeune fille ne permettaient pas l'équivoque.

— Ne l'appelle pas une jeune fille ! exclama Dora avec mépris. Tu sais qu'elle est ton aînée de plusieurs années.

— Bon. Elle est en tout cas intellectuelle et très riche. J'ai cédé à la tentation.

— Et tu as abandonné Marian juste au moment où elle avait le plus besoin d'aide et de consolation ? C'est horrible !

Jasper se dirigea vers une chaise et s'assit. Il était fort troublé.

— Ecoute, Dora ; je le regrette, oui, je le regrette vraiment. Et, bien mieux, si cette femme me refuse, — ce qui est plus que probable, — j'irai trouver Marian pour lui demander de m'épouser tout de suite. Cela, je te le promets.

Sa sœur eut un geste d'impatience méprisante.

— Et si cette femme ne te refuse pas ?

— Alors, je n'y peux rien. Mais je veux encore te dire quelque chose. Que j'épouse Marian ou miss Rupert, je sacrifie mes plus fortes inclinations, — dans le premier cas au sentiment du devoir, dans le second aux avantages mondains. J'ai été idiot d'écrire cette lettre, car, au moment même, je savais qu'il existait une femme qui m'importe infiniment plus que miss Rupert et tout son argent, une femme que je pourrais peut-être épouser. Ne me fais pas de questions, je n'y répondrais pas. Je t'en ai dit assez pour espérer que tu comprends pleinement ma situation. Tu sais la promesse que je t'ai faite. Ne dis pas un mot à Marian : si je suis laissé libre, je l'épouserai au plus tôt.

Et là-dessus il se retira.

Pendant plus d'une quinzaine il demeura dans l'incertitude. Sa vie était fort pénible, car Dora ne consentait à lui parler que lorsque la nécessité l'y forçait, et il eut deux rendez-vous avec Marian dans lesquels il dut jouer son rôle de son mieux. Enfin, la lettre attendue arriva... très bien tournée, très amicale, très complimenteuse, mais... une lettre de refus.

Il la tendit à Dora à travers la table du déjeuner, en disant avec un sourire pincé :

— Eh bien, tu peux rappeler ta gaîté. Je suis condamné.

XXXV

FIÈVRE ET REPOS

Malgré les adroits efforts de Milvain, *Monsieur Bailey, épicier*, n'eut aucun succès. Deux éditeurs l'avaient refusé et celui qui le publia offrit à l'auteur la moitié des profits et quinze pounds en acompte, pour la plus grande satisfaction d'Harold Biffen. Mais les critiques se montrèrent en général ou acerbes ou froidement dédaigneux. « Que M. Biffen se mette dans l'esprit — dit un de ces sages — que le premier devoir d'un romancier est de faire un récit. » « M. Biffen, écrivit un autre, ne semble pas concevoir qu'une œuvre d'art doit avant tout offrir de l'agrément. » « Un livre plein de prétention et du *genre ennuyeux* », tel fut le rapide commentaire d'un journal de société. Un périodique de haute volée ouvrit sa brève analyse par ces mots de fureur : « Voici une autre de ces productions intolérables auxquelles nous induit l'esprit de réalisme trivial. L'auteur, soit dit en passant, ne s'y montre inconvenant nulle part, mais son œuvre ne se peut décrire que par une série de négations ; elle n'est ni intéressante, ni édifiante, ni... », et ainsi du reste. L'éloge du *Wesd-End* n'eut que quelques timides échos ; celui du *Current*, qui eût entraîné plus d'imitateurs, parut malheureusement après que la plupart des comptes

rendus eurent été faits. Et, comme Jasper le disait très justement, seul un puissant concours d'approbations eût pu inciter un certain nombre de lecteurs à feindre quelque intérêt pour cet ouvrage. « Le premier devoir d'un romancier est de faire un récit » ; la répétition constante de cette phrase est un avertissement à tous ceux qui se proposent une peinture de la vie. Biffen n'offrait qu'un morceau de biographie, et on le trouvait dépourvu de saveur.

Il écrivit à Mrs Reardon : « Je ne saurais vous remercier assez pour votre excellente lettre au sujet de mon ouvrage ; je la prise plus haut que je ne l'aurais fait de toutes les critiques du monde. Vous avez saisi mon intention. Peu de personnes en seront capables et très peu, à coup sûr, seraient en état de l'exprimer avec cette concision et cette clarté. »

Si Amy s'était contentée d'un simple accusé de réception poli du volume qu'il lui avait offert ! Mais elle crut aimable de lui écrire avec force éloge, d'exagérer son approbation. Le pauvre homme était si seul ! C'est vrai ; mais sa solitude ne lui devint insupportable que de l'instant où une femme belle lui eut souri, l'eut par là forcé de rêver sans cesse à cette joie suprême de l'existence qui lui était refusée.

Le jour où il conduisit Amy à la pauvre chambre de Reardon, à Islington, fut pour lui un jour fatal. Jadis il s'était habitué à considérer l'épouse de son ami comme la femme parfaite ; il n'avait eu dans sa vie que de rares occasions de jouir de la société féminine, et, lorsqu'il rencontra Amy pour la première fois, des années s'étaient passées sans qu'il eût adressé la parole à d'autres femmes qu'une logeuse ou une tireuse d'aiguille. La beauté d'Amy lui parut noble et ses dons mentaux le remplirent d'un ravissement exquis que, seuls, peuvent apprécier les hommes dans sa position. Quand vint la rupture avec son mari, Biffen ne put croire la jeune femme blâmable ; bien qu'étroitement lié d'amitié avec Reardon, il l'accusa cependant d'injustice envers Amy. Et ce qu'il vit d'elle à Brighton le

confirma dans cette opinion. Lorsqu'il l'accompagna à Manville street, il s'arrangea de façon à la laisser seule dans la pièce où Reardon avait vécu, mais Amy l'appela bientôt pour le questionner. Chacune des larmes qu'elle versait faisait croître une tendresse passionnée au cœur du solitaire. En la quittant, il s'en alla se cacher dans l'ombre et penser à elle... Penser à Elle !

Jour fatal ! C'en fut fait de son repos, de sa capacité de travail, de son endurance patiente de la pauvreté. Une fois, à vingt-trois ans, il s'était épris d'une jeune fille gentille et assez intelligente ; sa pénurie ne lui avait même pas permis l'espoir de se faire aimer en retour et, depuis, son genre d'existence lui avait interdit jusqu'à la pensée de former de tels attachements. Par intervalles, le poids de sa solitude se faisait sentir ; mais, le plus souvent, ses études de grec et ses essais dans le roman réaliste le rendaient presque indifférent à la malédiction qui pesait sur lui. Après cette heure de causerie intime avec Amy, c'en fut fait à jamais de la paix de son cœur et de son esprit.

Au bout de quelques mois, il céda à la tentation qui le hantait jour et nuit et alla faire visite à Amy, qui habitait encore chez sa mère, à Westbourne Park. Quand il entra dans le salon, Amy s'y trouvait seule ; elle se leva avec une exclamation de plaisir sincère.

— J'ai beaucoup pensé à vous dernièrement, Monsieur Biffen. Que vous êtes aimable de venir me voir !

Il pouvait à peine parler. Elle était, debout devant lui, dans sa gracieuse robe noire, d'une beauté torturante pour ses nerfs agités, et la chaleur toute factice de sa voix devenait presque cruelle. En regardant ses yeux, il en revit l'éclat terni par les larmes, et le chagrin partagé avec elle lui parut mettre entre eux plus que de l'amitié ordinaire. Quand il lui fit part de son succès auprès de l'éditeur, elle se montra enchantée.

— Oh ! quand cela paraîtra-t-il ? J'en attendrai l'annonce si impatiemment !

— Voulez-vous me permettre de vous en offrir un exemplaire ?

— En pourrez-vous vraiment disposer?

Sur les six qu'il allait recevoir, il savait à peine comment en placer trois. Et Amy témoigna sa gratitude de la manière la plus charmante. Elle avait beaucoup gagné sous ce rapport depuis un an ; ses dix mille pounds lui inspiraient la confiance en soi, condition nécessaire d'une parfaite aisance. Le soupçon de dureté, naguère perceptible dans son organe, avait entièrement disparu ; on eût dit qu'elle cultivait l'art de la flexibilité de la voix.

Mrs Yule vint au salon ; elle fut toute grâce. Puis, deux visiteurs se présentèrent, et dès que Biffen eut à se mettre au ton du frivole entretien, tout son plaisir s'évanouit ; il s'esquiva le plus rapidement possible.

Il n'était pas homme à s'illusionner quant à l'impression qu'il produisait sur autrui. Si aimable qu'Amy pût être, elle ne le regardait pas moins comme un pauvre diable souvent obligé de mettre son veston en gage, un homme de talent qui ne réussirait jamais dans le monde, un ami à qui il fallait garder un souvenir bienveillant à cause de l'estime où le tenait son mari. Rien de plus ; il comprenait parfaitement où se bornait le sentiment de la jeune femme, mais n'en éprouvait pas moins une émotion singulière au plus léger témoignage d'amabilité de sa part. Il ne pensait pas à ce qui était, mais à ce qui aurait pu être en d'autres circonstances. Encourager de telles fantaisies constituait la plus vaine des tortures, mais il s'était déjà trop livré à cette forme de faiblesse. Il devint l'esclave de son imagination enflammée.

Dans la lettre qu'il répondit aux louanges d'Amy sur son livre, peut-être se laissa-t-il aller à des expressions trop conformes à sa pensée. Il avait écrit d'enthousiasme, sans attendre qu'une heure de réflexion le ramenât à la prudence. Après quoi, trop tard, il eût volontiers atténué bien des termes de cette lettre. Il avait signé : « Vôtre en gratitude et en dévotion », genre de phrase qui se présente tout naturellement à l'esprit de l'homme passionné qui voudrait dire plus

qu'il n'ose. A quoi bon cette demi-déclaration? A moins, en effet, qu'il ne souhaitât d'apprendre une fois pour toutes, par la plus douce des remontrances, que son hommage n'était bienvenu qu'autant qu'il le renfermait dans les formules conventionnelles.

Un mois se passa pour le pauvre homme dans une oisiveté distraite, jusqu'au jour où le besoin de voir Amy devint si impérieux que toute autre considération disparut. Il se vêtit de son mieux et, à quatre heures, se présenta chez Mrs Yule. Le malheur voulut que six visiteurs au moins fussent, à ce moment, réunis dans le salon ; pour Biffen, le supplice de l'estrapade eût semblé préférable à cette épreuve. En outre, il fut convaincu qu'Amy, autant que sa mère, le recevaient avec beaucoup moins de cordialité qu'à la précédente occasion. Il s'y était attendu et, néanmoins, se mordit les lèvres jusqu'au sang. Qu'avait-il à faire dans ce monde-là ? Nul doute que les visiteurs ne s'étonnassent de son apparence relativement minable, en se demandant comment on pouvait se permettre de faire une visite sans le tuyau de poêle réglementaire. Quelle bêtise inouïe il avait faite là !

En moins de dix minutes, il se retrouva dans la rue, se jurant de ne plus revoir Amy de sa vie. Non qu'il la blâmât, certes : tout le tort était de son côté.

Il habitait, à cette époque, au troisième étage d'une maison, au-dessus d'une boulangerie. Le mobilier de Reardon, dont il avait hérité, lui procurait l'avantage de ne payer loyer que pour la chambre nue ; les livres aussi d'Edwin lui étaient tombés comme une manne bénie, depuis la perte des siens. Un seul élève lui restait, et il ne se donnait pas la peine d'en chercher d'autres ; son ancienne énergie l'avait abandonné.

Peu lui importait l'échec de son livre. Il s'y attendait. L'ouvrage était fait, — le meilleur dont il fût capable, — cela lui suffisait.

Qu'il aimât Amy, au sens exclusif du mot, était chose douteuse. Elle représentait à ses yeux tout ce qui charme dans la femme ; elle était pour son âme et ses sens

altérés la femme même, le complément de son être frustré dans ses droits. Les circonstances avaient fait d'elle l'instrument provocateur de cette force naturelle, jusqu'alors latente en lui, ou subordonnée à sa volonté robuste.

Seul, inactif, il souffrit les tourments qui paraissent si ridicules et si méprisables aux gens heureusement mariés. L'existence, pour lui, était vide et deviendrait bientôt haïssable; le sommeil, seul, le délivrait des désirs et des idées fixes auprès desquels tout le reste lui paraissait insignifiant. Et à juste titre, car sa révolte portait contre les entraves antinaturelles qui opprimaient sa virilité. Par quelle malédiction, seul entre les hommes, ne pouvait-il atteindre à l'amour d'une femme ?

Il ne supportait pas de fréquenter les rues où de beaux visages féminins pouvaient s'offrir à ses regards. Quand il avait absolument besoin de sortir, il s'en allait par les ruelles pauvres, étroites, ne présentant que le spectacle de la grossièreté, de l'indigence, du rude labeur. Mais là même, trop souvent, il trouvait l'occasion de se rappeler que les misérables de la classe à laquelle la pauvreté est naturelle ne sont pas condamnés à la solitude. Lui seul, l'inclassé, renié à la fois par ses camarades en privations et ses pareils en intelligence, devrait mourir sans avoir connu le toucher de la main d'une femme aimante.

L'été s'écoula sans qu'il s'aperçût de sa chaleur et de sa lumière. Il n'aurait pu dire comment il passait son temps.

A l'entrée de l'automne, un soir qu'il était arrêté devant un étalage de livres, il s'entendit héler d'une voix familière. C'était Whelpdale. Biffen n'avait plus rencontré le prospère jeune homme depuis son refus d'une invitation à dîner, quelques semaines auparavant.

— J'ai quelque chose à vous dire, commença son assaillant, en le prenant par le bras. Je suis dans un état d'âme fantastique et j'ai besoin de partager mon

enchantement avec quelqu'un. Vous pouvez faire quelques pas avec moi, n'est-ce pas ? Vous n'êtes pas trop absorbé par un nouvel ouvrage ?

Biffen ne répondit pas, mais se laissa entraîner.

— Vous en écrivez un autre, je suppose? Ne vous découragez pas, mon vieux. Le jour de *Monsieur Bailey* viendra ; je sais des gens qui le considèrent comme une œuvre d'incontestable génie. De quoi traitera le prochain ?

— Je ne l'ai pas encore décidé, répondit Biffen, à seule fin d'éviter une discussion. Il était si rare qu'il parlât que le son de sa voix l'étonnait lui-même.

— Vous y réfléchissez selon votre solide méthode habituelle, sans doute. Mais que je vous raconte mon affaire. Vous connaissez Dora Milvain? je l'ai demandée en mariage et, ma parole ! j'en ai reçu une réponse encourageante ! Pas un oui définitif, mais un encouragement ! Je lui ai écrit...

Il parla pendant un quart d'heure. Alors, d'un mouvement brusque, son auditeur se dégagea.

— Je ne peux aller plus loin, dit-il d'une voix rauque. Adieu !

Whelpdale fut déconcerté.

— Je vous ai assommé. C'est mon diable de défaut, je le sais.

Biffen s'était déjà éloigné, avec un signe de la main.

Ce fut pendant les heures qui suivirent cette rencontre que le solitaire ressentit pour la première fois le désir réel de la mort, la simple soif du néant. Il faut sonder bien profondément la souffrance avant que la volonté de vivre, innée en l'homme, se trouve ainsi irrémédiablement vaincue. La lassitude de l'angoisse physique peut conduire à cette perversion de l'instinct, moins souvent toutefois que le désespoir de la passion entravée, dont Harold était victime. Toute la nuit, il contempla en pensée la mort sous son aspect de repos, d'éternel oubli. Il avait trouvé sa consolation.

La nuit suivante se passa de même ; la nuit, jadis

témoin de ses pires souffrances, lui était devenue amie ; elle venait à lui comme l'avant-goût du sommeil sans fin.

Encore quelques jours, et une sérénité, telle qu'il n'avait jamais connue, le posséda. Sa décision était mûre; elle résultait non d'un moment de conflit désespéré, mais d'un travail mental subtil par lequel son imagination s'était éprise de la mort. S'arrachant à la contemplation de la joie suprême de l'existence, il envisageait avec la même intensité de désir un état indemne de crainte comme d'espoir.

Un après-midi il se rendit à la salle de lecture et passa quelques minutes à consulter un volume tiré du rayon des livres de médecine. Au retour, il entra, chemin faisant, chez deux ou trois pharmaciens. Quand il fut chez lui, il vida dans un flacon plus grand le contenu de plusieurs petites fioles et le mit dans sa poche. Puis il écrivit une assez longue lettre à l'adresse d'un parent de Liverpool.

La journée avait été superbe, et le chaud, le radieux soleil n'allait pas disparaître avant deux heures au moins. Harold, debout, regarda autour de lui. Sa chambre présentait comme toujours un aspect d'ordre et de propreté, mais il remarqua un volume tourné à l'envers, et il s'empressa de rectifier cette faute particulièrement haïssable à un ami des livres. Il posa son buvard bien droit sur la table, ferma son encrier, arrangea ses plumes. Puis il prit son chapeau et sa canne, ferma la porte derrière lui et descendit l'escalier. En bas, il dit deux mots à sa logeuse, la prévint qu'il ne rentrerait pas ce soir. A la première boîte postale qu'il rencontra, il jeta sa lettre.

Il se dirigea vers l'ouest, marchant d'un pas ferme, délibéré, la physionomie joyeuse, ses yeux s'animant de plaisir à la vue des nuées ensoleillées. Après avoir traversé Kensington Gardens et continué sur Fulham, il passa la Tamise à Putney. A ce moment précis, le soleil se couchait ; le promeneur s'arrêta quelques minutes sur le pont à contempler le fleuve et à jouir

de la magnificence du ciel ; un sourire paisible errait sur son visage. Puis il gravit lentement la colline de Putney. Quand il fut en haut, l'obscurité se faisait, mais un effet inaccoutumé dans l'atmosphère le fit se retourner et regarder vers l'est. Une exclamation s'échappa de ses lèvres : c'était, devant lui, la lune, toute fraîche levée, globe parfait, large et pourpre. Il la contempla longuement.

Quand la lumière du jour fut complètement éteinte, il marcha dans la bruyère et s'achemina, comme en flânant, vers un endroit retiré, où les arbres et les buissons formaient une masse d'ombre profonde sous les rayons de la pleine lune. Il faisait très chaud encore ; à peine un souffle d'air agitait-il le feuillage d'automne.

Sûr d'être enfin à l'abri de tout regard épieur, il s'enfonça dans un taillis et s'étendit sur l'herbe, en s'appuyant contre un tronc d'arbre. La lune lui était cachée, mais en levant les yeux il pouvait en apercevoir le reflet sur une légère traînée de nuages, parmi le bleu du ciel calme. Ce qu'il éprouvait à cette heure, c'était un sentiment de paix ineffable ; la pensée de choses belles lui occupait seule l'esprit ; il était reporté à une période antérieure de sa vie, alors qu'aucune mission de réalisme littéraire ne lui avait encore été imposée, alors qu'un espoir naturel apaisait ses passions. Le souvenir de son ami Reardon lui était vivement présent ; pour Amy, il n'y pensait que comme à cette étoile qui venait d'apparaître par delà la limite des sombres frondaisons, — belle, mais infiniment lointaine.

En se rappelant la voix de Reardon, les dernières paroles murmurées par lui, sur son lit de mort, chantèrent dans sa mémoire :

« Nous sommes de l'étoffe dont les rêves sont faits,
« Et notre petite vie est enveloppée dans un somme. » (1)

(1) « *We are such stuff as dreams are made on* »
« *And our little life is rounded with a sleep.* »
(SHAKESPEARE : *La Tempête.*)

XXXVI

L'EMBARRAS DE JASPER

Ce ne fut qu'à la réception de la lettre par laquelle miss Rupert l'éconduisait de si gracieuse façon que Jasper sentit à quel point il avait fermement compté être agréé. Lorsque, dans son entretien avec Dora, il qualifiait sa demande d'acte absurde, il ne manquait pas de sincérité, du moins en ce qui concernait miss Rupert. Il éprouvait pour elle une sorte d'antipathie et était en même temps conscient d'un sentiment passionné, si ce n'est d'amour, pour une autre femme qui, même au point de vue « affaires », n'était pas un mauvais parti. Toutefois, telle était l'attraction exercée sur lui par la fortune, qu'en dépit de la raison et du désir, il vécut dans l'expectative anxieuse du mot qui devait lui conférer la richesse, et pendant plusieurs heures, après avoir reçu le coup fatal, il ne put réussir à secouer l'impression de désastre qui pesait sur ses épaules.

Incapable de songer à travailler, il sortit et flâna tristement dans Regent's Park. Pour la première fois, à son souvenir, la confiance qui l'animait d'ordinaire fit place à un accès de marasme noir. Il se sentit maltraité par le sort et du même coup par Marian qui en était l'instrument. Un tel état d'âme ne pouvait chez lui durer long-

temps, mais il suffit à lui révéler ces possibilités sombres, latentes en son égoïsme, et qu'un sérieux conflit avec le mauvais sort victorieux pourrait développer en lui. Un espoir, un lâche espoir, s'insinua à travers les fissures de sa volonté délabrée. Il ne voulut pas l'approfondir, mais de le sentir seulement, lui permit de rapporter au foyer une disposition d'esprit un peu meilleure.

Il écrivit à Marian, lui demandant de le rejoindre, si c'était possible, le lendemain matin, à neuf heures et demie, à Gloucester Gate ; certaines raisons lui faisaient souhaiter que cette entrevue eût lieu sur terrain neutre.

De bonne heure dans l'après-dîner, tandis qu'il s'efforçait de faire quelque travail, on lui apporta une lettre qu'il décacheta d'une main impatiente ; il reconnaissait l'écriture de Mrs Reardon, et n'imaginait pas ce qu'elle pouvait bien avoir à lui communiquer.

« Cher Monsieur Milvain, je suis navrée au delà de toute expression, en lisant dans le journal de ce matin que le pauvre M. Biffen a mis fin à ses jours. Vous pouvez certainement vous procurer plus de détails que je n'en trouve ici, où l'on se borne à relater la découverte de son corps. Voudriez-vous bien me faire dire ce que vous savez, ou venir me le dire vous-même ? »

Il lut et resta étonné. Absorbé par ses propres affaires, il n'avait pas ouvert encore le journal du matin, qui traînait, tout plié, sur une chaise. En hâte, il en parcourut des yeux les colonnes et tomba enfin sur un court paragraphe annonçant que le corps d'un homme, qui s'était sans nul doute suicidé en absorbant du poison, avait été découvert à Putney Hill, que les papiers trouvés dans ses poches permettaient de le reconnaître pour un nommé Harold Biffen, domicilié à Goodge street, qu'une enquête allait être ouverte, etc. Jasper se rendit chez Dora et lui communiqua la nouvelle, mais sans parler de la lettre qui la lui avait signalée.

— J'imagine qu'il ne lui restait que l'alternative du suicide ou de l'inanition. Je n'aurais pas cru que Biffen finirait ainsi. De la part de Reardon, cela ne m'eût pas causé la moindre surprise.

— M. Whelpdale nous apportera des détails, sans doute, dit Dora qui, en parlant ainsi, pensait plus à la visite de ce personnage qu'à l'événement qui en devait être l'occasion.

— On ne peut vraiment pas s'affliger. Il n'aurait sans doute jamais pu gagner de quoi mener une existence honnête. Mais pourquoi, diable, est-il allé si loin ? Par égard pour les gens de sa maison, sans doute. Biffen avait beaucoup de délicatesse native.

Dora ressentit un désir secret que certaine autre personne possédât un peu plus de cette enviable qualité.

En la quittant, son frère fit une toilette rapide, quoique soignée, et s'achemina bientôt vers Westbourne Park. Il souhaitait d'arriver chez Mrs Yule avant tout autre visiteur ; et il y réussit. C'était la première fois qu'il revenait là, depuis ce soir où il avait rencontré Reardon et reçu ses reproches. A sa grande satisfaction, Amy se trouvait seule au salon ; il retint sa main une idée de plus qu'il n'était nécessaire, et répondit d'un air grave au regard d'intérêt qu'elle lui adressa.

— J'ignorais la chose quand votre lettre m'est parvenue, commença-t-il, et je suis sorti immédiatement pour vous voir.

— J'espérais que vous m'apporteriez quelques détails. Qu'est-ce qui peut avoir réduit ce pauvre homme à cette extrémité ?

— Je ne vois que la pauvreté. Mais je saurai cela par Whelpdale. Je n'avais pas rencontré Biffen depuis longtemps.

— Etait-il toujours pauvre à ce point ? interrogea Amy, d'un ton de compassion.

— J'en ai peur. Son livre a échoué complètement.

— Oh ! si j'avais su qu'il fût encore dans une telle misère, j'aurais certainement fait quelque chose pour lui ! (Réflexion de regret si courante chez les amis des gens à qui il a été loisible de trépasser).

A la peine d'Amy s'alliait une nuance de tendresse particulière : elle n'ignorait point l'adoration dont elle était l'objet de la part du défunt. Peut-être sa mort

était-elle, dans une certaine mesure, attribuable à cet amour sans espoir.

— Il m'avait envoyé un exemplaire de son roman, dit-elle, et je l'ai vu une ou deux fois, depuis. Mais il était bien mieux mis que jadis, et je pensais...

Les deux interlocuteurs, grâce à ce sujet de conversation, se sentirent à leur aise plus vite qu'ils ne l'auraient été sans cela. Jasper observait attentivement la jeune veuve ; ses grâces achevées excitaient fortement son admiration, et l'impressionnaient même à quelque degré. Il remarqua que sa beauté, en s'épanouissant, était devenue plus que jamais conforme au type auquel il rendait hommage. Amy pourrait occuper une place de marque parmi les femmes brillantes. Elle serait superbe à un dîner, en grande toilette ; dans les réceptions on chuchoterait, en la désignant : « Qui est-ce ? »

Biffen disparut de l'entretien.

— J'ai été très peinée d'apprendre la malchance de ma cousine, dit Amy.

— L'affaire de succession ? Mon Dieu, oui, ç'a été fâcheux, surtout maintenant que son père est menacé de cécité.

— Est-ce vraiment grave ? J'ai entendu dire, indirectement, qu'il avait quelque chose aux yeux, mais je ne savais pas...

— Il faudra l'opérer bientôt, et peut-être cela réussira-t-il. Mais, en attendant, Marian a fort à faire.

— C'est ce qui explique le... délai ? dit négligemment Amy, avec un sourire.

Jasper s'agita, d'un air de malaise. Ce mouvement était intentionnel.

— La situation entière l'explique, repartit-il avec une certaine apparence de spontanéité. Je crains fort que Marian ne soit enchaînée la vie de son père durant.

— Vraiment ? Mais sa mère est là...

— Qui n'est pas une compagne pour lui, comme vous le savez, je suppose. Même si M. Yule recouvre la vue, il n'est pas du tout vraisemblable qu'il puisse reprendre

ses travaux d'autrefois. Les difficultés au milieu desquelles nous nous débattons sont si graves que...

Il fit une pause et laissa retomber sa main avec découragement.

— J'espère que cela n'affecte pas votre travail, votre marche en avant ?

— Dans une certaine mesure, si, fatalement. J'ai de a volonté à assez haute dose, vous vous le rappelez, et ce que j'ai une fois résolu, nul doute que je ne le réalise un jour. Mais... on se trompe parfois...

Il y eut un silence.

— Ces trois dernières années, reprit-il, ont amené dans ma position un changement qui est loin d'être médiocre. Rappelez-vous où j'en étais quand vous m'avez connu. Je crois avoir fait quelque chose depuis lors, et cela par la seule tension de ma persévérance.

— C'est bien vrai.

— En ce moment je sens le besoin d'un peu d'encouragement. Vous ne remarquez pas quelques défaillances dans mes récentes productions ?

— Non, vraiment non.

— Voyez-vous en général mes *choses* du *Current* et autres ?

— Je ne pense pas que beaucoup de vos articles m'échappent. Je crois même vous avoir découvert parfois, sous l'anonyme.

— Et Dora marche bien aussi. C'est beaucoup pour moi d'avoir l'esprit en repos au sujet des deux petites. Mais je ne peux prétendre être de fort joyeuse humeur.

Il se leva.

— Allons, je vais m'enquérir de ce pauvre Biffen.

— Oh ! vous ne vous en allez pas encore, Monsieur Milvain ?

— Ce n'est pas de mon plein gré, assurément. Mais j'ai à travailler.

Il fit quelques pas de côté, puis se rapprocha, comme mû par une impulsion soudaine.

— Puis-je vous demander votre avis sur un point très délicat ?

Amy fut un peu troublée, mais elle se ressaisit et eut un sourire, qui rappela à Jasper sa course avec elle à travers Gower Street.

— Dites-moi de quoi il s'agit.

Il se rassit et se pencha en avant.

— Si Marian insiste sur l'obligation pour elle de rester auprès de son père, aurai-je tort ou raison en y consentant.

— Je comprends à peine. Marian a-t-elle témoigné le désir de dévouer sa vie à son père ?

— Pas absolument. Mais je soupçonne sa conscience d'y tendre. Je suis dans une sérieuse incertitude. D'une part, — expliqua-t-il d'un ton de candeur, — qui ne me blâmera si nos fiançailles se rompent en de pareilles circonstances ? De l'autre... à propos, vous savez, n'est-ce pas, que son père s'oppose très vivement à ce mariage ?

— Non, je l'ignorais.

— Il ne veut ni me voir ni entendre parler de moi, simplement à cause de mes relations avec Fadge. Vous voyez d'ici la situation de cette pauvre fille. Et je pourrais si aisément lui rendre la paix, en renonçant à tous mes droits sur elle !

— Je soupçonne que... que vous vous rendriez la paix à vous-même par une telle décision ?

— Ne me regardez pas avec ce sourire ironique, implora-t-il. Ce que vous dites est vrai. Et pourquoi, en effet, ne m'en réjouirais-je pas ? En tout cas, je ne pourrais m'en aller déclamer que j'ai le cœur brisé. Je devrai me contenter que chacun me juge selon sa disposition, et les jugements seront assez sûrement défavorables. Qu'y puis-je ? Dans l'un et l'autre cas, il faut, jusqu'à un certain point, que j'aie tort. A vrai dire, j'ai eu tort dès le début.

A l'énoncé de ces mots, un léger frémissement courut sur les lèvres d'Amy ; elle garda les yeux baissés et tarda un peu à répondre.

— Je crains que la question ne soit trop délicate pour ma compétence.

— Oui, je le sens et peut-être n'aurais-je pas dû vous en parler du tout. Allons, je retourne à mes griffonnages. Je suis si heureux de vous avoir revue !

— Vous avez été bien aimable de prendre la peine de venir... pendant que vous avez l'esprit si préoccupé.

De nouveau, Jasper retint la main blanche et douce un instant de plus qu'il n'était nécessaire et se retira.

Le lendemain matin, ce fut à lui d'attendre au rendez-vous ; il arpentait l'allée dix minutes au moins avant l'heure fixée. Quand Marian le rejoignit, elle était toute haletante par suite d'une marche précipitée, ce qui affecta désagréablement Jasper ; il pensa à Amy Reardon, à son air reposé, à l'impossibilité pour cette femme affinée de tomber à un tel aspect de désordre. Il remarqua aussi dans la mise de Marian, et avec plus de dégoût que d'ordinaire, les indices de la pauvreté menaçante : des gants en mauvais état, un collet démodé. Toutefois, il se reprocha ces impressions, et ce reproche intime lui donna une sourde colère.

Ils marchèrent dans la même direction qu'à leur précédente rencontre. Marian ne put se méprendre à l'air de trouble inquiet répandu sur les traits si disciplinés de son compagnon. Elle avait pressenti que quelque motif grave dictait son appel et, en approchant, les battements de son cœur anxieux étaient en partie cause de son essoufflement. Le long silence de Jasper semblait aussi de mauvais augure. Il entama brusquement l'entretien.

— Vous savez que Harold Biffen s'est tué ?

— Non ! répliqua-t-elle, l'air saisi.

— Il s'est empoisonné. Vous trouverez un mot là-dessus dans le *Daily Telegraph*.

Il lui donna les détails qu'il s'était procurés, puis ajouta :

— Voici deux de mes camarades tombés dans la bataille. Je peux me regarder comme un heureux diable, Marian. N'est-ce pas ?

— Vous êtes mieux taillé pour la lutte, Jasper.

— Ce qui signifie que je suis plus voisin de la brute.

— Vous savez très bien que telle n'est pas ma pensée. Vous avez plus d'énergie et d'intelligence.

— Eh bien, reste à savoir comment je m'en tirerai lorsque je me trouverai aux prises avec les soucis les plus graves que j'aie encore rencontrés.

Elle le regarda, l'air interrogateur, mais ne dit mot.

— J'ai pris mon parti en ce qui concerne nos affaires, poursuivit-il. Marian, si nous devons jamais nous marier, il faut que ce soit tout de suite.

Ces paroles étaient si inattendues qu'elles amenèrent une vive rougeur sur les joues et le cou de la jeune fille.

— Tout de suite ?

— Oui. Voulez-vous m'épouser et que nous courions la chance ?

Son cœur palpitait violemment.

— Vous ne voulez pas dire tout de suite, Jasper ? Vous voudrez bien attendre jusqu'à ce que je connaisse le sort de mon père ?

— Allons, bon ! voilà la question. Vous vous sentez indispensable à votre père, quant à présent ?

— Pas indispensable, mais... Ne serait-ce pas bien peu gentil de ma part ? Je redouterais tant l'effet de ce procédé sur sa santé, Jasper. On nous dit que son état général, moral et physique, a tant d'importance ! Ce serait affreux si j'étais cause de...

Elle s'interrompit et leva sur lui un regard émouvant.

— Je comprends cela ; mais examinons notre situation. En supposant que l'opération réussisse, votre père sera certainement incapable pour longtemps, si ce n'est pour jamais, d'user beaucoup de ses yeux. Peut-être lui manquerez-vous alors autant qu'aujourd'hui. Et supposez qu'il ne recouvre jamais la vue : pourriez-vous, en ce cas, le quitter ?

— Cher, je ne puis considérer de mon devoir de renoncer à vous parce que mon père est devenu aveugle.

— Je me demande si cette idée vous est venue : consentira-t-il à recevoir une pension d'une personne portant le nom de Mrs Milvain ?

— Je ne peux en être sûre, répondit-elle, fort troublée.

— Et s'il refuse obstinément?... Alors, quoi? Qu'a-t-il devant lui?

Marian baissa la tête et demeura immobile.

— Pourquoi avez-vous tant changé d'idée, Jasper? finit-elle par lui demander.

— Parce que j'ai reconnu que des fiançailles d'une durée illimitée constitueraient une injustice envers vous... et envers moi-même. De pareils engagements sont toujours dangereux: ils dépravent parfois le caractère de l'homme ou de la femme.

Elle écoutait anxieusement et réfléchissait.

— Tout, reprit-il, serait bien simple, sans vos embarras domestiques. Comme je le disais, il reste fort douteux que votre père consente à accepter de l'argent de vous, une fois devenue ma femme. Ensuite, serons-nous seulement en état de lui offrir cette pension?

— Je croyais que vous en étiez sûr?

— Je ne suis bien sûr de rien, pour dire la vérité. Je suis harassé. Je ne peux plus travailler.

— Cela me fait tant, tant de peine!

— Ce n'est pas de votre faute, Marian, et... Eh bien, alors, il n'y a qu'une chose à faire. Attendons, en tout cas, jusqu'à ce que votre père ait subi cette opération. Quel qu'en soit le résultat, vous dites que votre position restera la même?

— Excepté, Jasper, si papa est sans ressources; il est de mon devoir de trouver le moyen d'assurer sa subsistance.

— En d'autres termes, si vous ne le pouvez faire en étant ma femme, il faut que vous demeuriez Marian Yule.

Après un silence, Marian le regarda avec fermeté.

— Vous ne voyez que les difficultés de notre position. dit-elle d'une voix plus froide. Elles sont nombreuses, je le sais. Les croyez-vous insurmontables?

— Ma parole! elles le paraissent presque, exclama Jasper d'une voix de désespoir.

— Elles n'étaient pas si grandes quand nous remettions le mariage à quelques années.

— Quelques années ! répéta-t-il en écho, d'un ton morne. C'est précisément ce que j'ai reconnu impossible. Marian, vous saurez toute la vérité. Je peux me fier à votre foi, mais je ne peux me fier à la mienne. Aujourd'hui, je veux vous épouser, mais... dans quelques années... comment puis-je prévoir ce qui peut arriver ? Je n'ai aucune confiance en moi.

— Vous dites qu'aujourd'hui vous *voulez* m'épouser ; il semble que vous vous soyez décidé à un sacrifice.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Que je me sois décidé à faire face à des difficultés, oui.

Tandis qu'ils causaient, le ciel s'était chargé de gros nuages et des gouttes de pluie commençaient à tomber. Jasper, se sentant mouillé, regarda tout autour avec ennui ; mais Marian ne parut pas s'apercevoir de ce qui se passait.

— Mais les affronterez-vous de bon gré ?

— Je ne suis pas homme à maugréer et à me morfondre en regrets. Ouvrez votre parapluie, Marian.

— Que m'importe une goutte de pluie, quand toute ma vie est en jeu ! s'écria-t-elle d'un ton de tristesse passionnée. Comment dois-je vous entendre ? Chacune de vos paroles semble calculée pour m'abattre. Vous ne m'aimez plus ? Qu'avez-vous besoin de le déguiser, s'il en est ainsi ? Est-ce là ce que vous vouliez me faire comprendre en disant que vous vous défiiez de vous-même ? Si vous vous en défiez, il y faut actuellement une raison. Pourrais-je me défier de moi ? Puis-je de quelque manière me forcer à croire que je cesserai jamais de vous aimer ?

Jasper ouvrit son parapluie.

— Nous nous verrons une autre fois, Marian. Nous ne pouvons pas rester à causer sous la pluie..., que le diable l'emporte ! Maudit climat, où l'on ne peut pas compter sur un ciel clair seulement pour cinq minutes !

— Je ne peux m'en aller avant que vous ayez parlé plus nettement, Jasper. Comment pourrais-je vivre une

heure de plus dans une incertitude pareille ? M'aimez-vous, oui ou non ? Me désirez-vous pour femme, ou vous sacrifiez-vous ?

— Je vous désire ! (Il subissait l'influence de l'émotion de la jeune fille et sa voix tremblait.) Mais je ne peux pas répondre de moi... Non, pas même pendant un an. Et comment pourrons-nous nous marier maintenant, en face de toutes ces...

— Que puis-je faire ? Que puis-je faire, sanglota-t-elle. Oh ! Que ne suis-je sans cœur pour tout le monde sauf vous ! Si je pouvais vous donner tout ce que j'ai et abandonner mon père et ma mère à leur sort ! Il y en a qui le feraient peut-être. Aucune loi naturelle n'exige qu'un enfant renonce à tout pour ses parents. Vous connaissez le monde tellement mieux que moi ; pouvez-vous me guider ? N'y a-t-il nul moyen de secourir mon père ?

— Grands dieux ! C'est effroyable, Marian. Je ne puis y tenir. Continuez votre vie telle quelle. Attendons et voyons venir.

— Au prix de vous perdre ?

— Je vous serai fidèle.

— Et votre accent me dit que la pitié seule vous arrache cette promesse.

Jasper avait fait mine de l'abriter sous son parapluie, mais Marian se détourna, s'éloigna à quelque distance et se mit à l'abri d'un grand arbre, en évitant de regarder le jeune homme. Comme il s'avançait pour la rejoindre, il vit tout son corps secoué de sanglots silencieux. Quand il fut tout près d'elle, elle le regarda de nouveau.

— Je sais maintenant, dit-elle, quelle folie il y a à parler de l'amour désintéressé. Où peut-il se rencontrer plus d'égoïsme ? Je sens que je serais presque capable de saisir votre promesse au vol, à n'importe quel prix, bien que vous m'ayez fait comprendre que vous regardiez nos fiançailles comme votre pire infortune. Cela, je l'ai senti depuis des semaines... Oh ! depuis des mois ! Mais je ne pouvais me résoudre à prononcer un

mot qui semblât provoquer un malheur comme celui-ci. Vous ne m'aimez pas, Jasper, et cela met fin à tout. J'aurais honte de moi si je vous épousais.

— Que je vous aime ou non, je sens qu'aucun sacrifice qui vous donnerait le bonheur que vous méritez ne serait trop grand.

— Que je mérite ! répéta-t-elle avec amertume. En quoi le mérité-je ? Parce que je le désire de toute mon âme et de tout mon cœur ? Il n'y a pas de mérite ou de démérite. Le bonheur ou le malheur nous échoient fatalement.

— Est-il en mon pouvoir de vous rendre heureuse?

— Non, car il n'est pas en votre pouvoir de rappeler à la vie un amour mort. Je me dis que peut-être même vous ne m'avez jamais aimée. Jasper, je donnerais des années de ma vie pour que vous ayez dit que vous m'aimiez avant... Je ne peux traduire cela par des mots; cela paraît trop vil et je ne veux pas sous-entendre que vous ayez agi d'une manière vile. Mais si vous aviez dit que vous m'aimiez avant, j'aurais du moins ce souvenir à conserver toujours.

— Vous ne me ferez aucun tort en m'accusant de vilité, répliqua-t-il d'un ton morne. Si je crois à quelque chose, je crois que je vous aimais. Mais je me connaissais, et, s'il m'avait été donné d'être honorable une fois dans ma vie, je n'aurais jamais déclaré mon sentiment.

La pluie crépitait sur les feuilles et sur l'herbe et le ciel s'obscurcissait toujours.

— C'est de la misère pour nous deux, ajouta Jasper. Séparons-nous maintenant, Marian, et laissez-moi vous revoir encore.

— Je ne peux pas vous revoir. Que pouvez-vous me dire de plus que vous ne m'ayez dit à présent ? En venant à vous, je me ferais l'effet d'une mendiante. Il faut que je tâche de sauvegarder un peu de ma dignité, si je dois continuer à vivre.

— Alors, laissez-moi vous aider à penser à moi avec indifférence. Souvenez-vous de moi comme d'un homme

qui a délaissé un amour sans prix comme le vôtre pour aller se faire une position orgueilleuse parmi les imbéciles et les coquins. C'est absolument la vérité. C'est vous qui rompez et avec raison. Un individu comme moi, à la merci d'une ambition vulgaire, n'est pas fait pour être votre mari. Avant peu vous me mépriseriez à fond et, encore que je sentisse ce mépris justifié, mon orgueil intraitable s'en révolterait. Bien des fois j'ai tâché de considérer la vie en la pratique comme je le fais en théorie, mais cela n'aboutit jamais qu'à l'hypocrisie. Ce sont les hommes de ma sorte qui réussissent; les autres, les consciencieux et ceux dont l'idéal est élevé, succombent ou luttent parmi l'indifférence.

Marian avait dominé l'excès de son émotion.

— Il n'est pas besoin de vous déprécier, dit-elle. Qu'y a-t-il de plus simple que le vrai ? Vous m'aimiez, ou croyiez m'aimer, et vous ne m'aimez plus. C'est une chose de tous les jours, tant chez l'homme que chez la femme, et tout ce que l'honneur exige, c'est le courage de confesser la vérité. Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit aussitôt que vous avez senti que je vous étais à charge ?

— Marian, voulez-vous faire ceci : voulez-vous prolonger nos fiançailles pendant six autres mois, mais sans nous voir pendant ce temps ?

— Mais dans quel but ?

— Nous nous reverrions alors, nous serions tous deux en état de parler avec calme et de décider avec certitude la conduite à tenir.

— Cela me semble puéril. Il vous est aisé de penser à des mois de délai. Il faut que cela finisse maintenant ; je ne peux plus le supporter.

La pluie tombait sans discontinuer et un brouillard d'automne commençait à s'y mêler. Jasper hésita un moment, puis demanda, très calme :

— Allez-vous au Muséum ?

— Oui.

— Rentrez chez vous pour ce matin, Marian. Vous ne pouvez pas travailler...

— Il le faut, et je n'ai pas de temps à perdre. Adieu !

Elle lui tendit la main. Ils se regardèrent un instant, puis Marian quitta l'abri de l'arbre, ouvrit son parapluie et s'éloigna d'un pas rapide. Jasper ne la suivit point des yeux ; il avait l'air d'un homme qui subit une dure humiliation.

Quelques heures plus tard il raconta à Dora, sans chercher à atténuer ses torts, ce qui s'était passé. Sa sœur ne dit pas grand'chose, car la voix et la physionomie du jeune homme dénotaient une souffrance sincère. Mais, dès qu'il se fut retiré, elle s'assit pour écrire à Marian :

« Je me sens bien plus disposée à vous féliciter qu'à regretter ce qui est arrivé. Maintenant qu'il n'y a plus de raison pour garder le silence, je vais vous conter quelque chose qui vous aidera à entrevoir Jasper sous son véritable jour. Croiriez-vous qu'il y a quelques semaines il a demandé en mariage une femme pour laquelle il ne simule même pas la moindre affection, mais qui est très riche et semblait devoir être assez sotte pour l'épouser. Il a reçu hier matin sa réponse définitive... un refus. Je ne sais si j'avais raison de vous cacher la chose, mais mon intervention aurait pu être intempestive. Vous comprendrez — encore que vous n'ayez certainement pas besoin de preuve nouvelle — à quel point il est indigne de vous. Vous ne pouvez pas, j'en ai le sentiment, considérer votre rupture avec lui comme un malheur. Ma bien chère Marian, ne cessez pas de me regarder comme votre amie parce que mon frère s'est couvert de honte. Si nous ne pouvons nous voir, écrivons-nous du moins. Vous êtes mon unique amie, et je ne me consolerais pas de vous perdre. »

La lettre continuait sur le même ton.

Plusieurs jours se passèrent avant qu'arrivât la réponse de Marian. Elle était brève, mais empreinte des mêmes anciens sentiments d'amitié.

« Nous ne pouvons nous voir pour le moment ; mais

je suis bien loin de souhaiter que notre amitié, cesse. Je vous prie seulement, en m'écrivant, de ne jamais faire la moindre allusion à ces chagrins; racontez-moi tout ce qui vous concerne et soyez sûre que vous ne sauriez m'en dire trop. »

Dora soupira, secoua sa petite tète et pensa à son frère avec un inexprimable dédain.

XXXVII

VERTU RÉCOMPENSÉE

Quand le moment opportun fut venu, Alfred Yule se soumit à l'opération de la cataracte et le résultat en parut d'abord favorable.

Cet espoir dura peu. Malgré les extrêmes précautions prises, des symptômes fâcheux se manifestèrent, et en peu de mois on se convainquit que la vue était irrémédiablement perdue. L'anxiété, puis la fatale certitude minèrent sourdement la constitution du patient, et la débilité d'une vieillesse précoce le frappa en même temps que la cécité.

La famille se trouva dans la situation la plus critique. Pendant tout l'hiver, Marian avait été victime de désordres nerveux et, en dépit de prodiges d'énergie, elle ne put arriver à fournir assez de travail littéraire pour compléter le revenu provenant de ses quinze cents pounds. Les choses arrivèrent au pire l'été suivant; la jeune fille ne vit d'autre ressource que de prendre sur son capital et de soulager ainsi le présent aux dépens de l'avenir. Elle avait sous les yeux un avertissement sinistre en la personne du pauvre Hinks, que la charité préservait seule de l'asile des pauvres. Mais dans cette extrême détresse le secours se présenta. M. Quarmby et certains de ses

amis organisaient déjà une souscription en faveur de Yule lorsqu'un des adhérents, — l'éditeur Jedwood, — prit l'initiative d'une proposition qui calma les alarmes des intéressés. Il offrit à Marian une place d'employée dans une bibliothèque publique de province, dirigée par son frère, aux appointements annuels de soixante-quinze pounds, ce qui, joint à son revenu personnel, suffisait à la mettre, elle et ses parents, à l'abri du besoin. La famille quitta Londres aussitôt, et le nom de Yule disparut désormais de la littérature périodique.

Par une curieuse coïncidence, à la date même de ce départ, la place d'honneur du numéro du *West End*, réservée à la célébrité du jour, était consacrée à Clément Fadge. Un portrait colorié de ce grand homme conviait à l'admiration tous ceux qui se piquent de goûts littéraires, et un panégyrique de deux colonnes narrait sa carrière pour l'édification de la jeunesse ambitieuse. Cet article, anonyme bien entendu, découlait de la plume de Jasper Milvain.

Ce ne fut que par voie indirecte que Jasper apprit ce qu'il était advenu de Marian et de ses parents. La correspondance de Dora avec son amie languit bien vite, et, à l'époque où Alfred Yule devint complètement aveugle, les jeunes filles cessèrent tout à fait de s'écrire. Un événement, qui eut lieu au printemps, décida presque Dora à reprendre la plume ; mais un bon sentiment l'en détourna.

Car ce fut alors qu'elle se décida enfin à échanger son nom contre celui de Whelpdale.

Jasper ne parvint pas à approuver entièrement cette condescendance ; à maintes reprises, il s'efforça de démontrer à sa sœur combien elle pourrait viser plus haut si elle voulait seulement avoir un peu de patience.

— Whelpdale ne sera jamais un homme de marque ; c'est un brave garçon, j'en conviens, mais limité en tous sens. Persuade-toi donc, ma chère enfant, que j'ai de l'avenir devant moi, et qu'il n'y a pas de raison, avec

ton charme personnel, pour que tu ne te maries pas brillamment. Whelpdale peut te donner un intérieur décent, je te l'accorde, mais quant au monde, il te tiendra sous le boisseau.

— Il se trouve, Jasper, que je lui ai promis de l'épouser, répliqua Dora, d'un ton significatif.

— Eh bien, je le regrette, mais... tu es libre, il va sans dire. Je n'ai aucune antipathie pour Whelpdale, et resterai en termes cordiaux avec lui.

— C'est très gentil de ta part, dit la sœur gracieusement.

Whelpdale était dans un état d'exaltation frénétique. Le jour où fut fixée la date du mariage, il entra précipitamment dans le cabinet de Jasper, ému aux larmes et faisant de vains efforts pour affermir sa voix.

— Il n'y a pas d'être aussi heureux que moi sur la face de la terre! haletait-il. Je n'y puis croire! Pourquoi, au nom de la justice, ai-je été élu à cette bénédiction? Quand on songe au temps où je mourais de faim dans ma mansarde, à peine moins misérable que le pauvre cher vieux Biffen! Pourquoi en suis-je arrivé là, tandis que Biffen s'est empoisonné de désespoir? Il était cent fois meilleur et plus intelligent que moi. Et le pauvre vieux Reardon, mort dans la misère! Pourrais-je seulement me comparer à lui?

— Mon cher garçon, dit Jasper avec calme, ressaisissez-vous, et soyez logique. En premier lieu, le succès n'a rien à voir avec le mérite moral; ensuite, Biffen et Reardon étaient irrémédiablement impratiques. Dans l'admirable état social qui est le nôtre, ils étaient condamnés à la défaite. Regrettons-le pour eux, mais reconnaissons *causas rerum*, comme eût dit Biffen. Vous avez pratiqué l'ingéniosité et la persévérance; vous en recueillez les fruits.

— Et quand je me rappelle que j'aurais pu, quatorze ou quinze fois, faire un mariage fatal! A propos, je vous adjure de ne jamais parler à Dora de ces histoires; je perdrais tout son respect. Vous vous souvenez de la jeune fille de Birmingham? (Il rit comme un fou.)

— Je conviens que vous l'avez échappé belle. Mais ayez l'obligeance de prendre la porte quant à présent. J'ai mon compte rendu à finir.

— Rien qu'un mot. Je ne sais comment remercier Dora, lui exprimer combien je sens sa bonté. Voulez-vous essayer de le faire pour moi ? Vous pouvez lui parler de sang-froid. Voulez-vous lui répéter ce que je vous ai dit ?

— Oh ! avec plaisir... Je vous conseillerais de prendre une potion calmante. Entrez chez un pharmacien, en sortant.

La voûte céleste ne s'effondra pas avant le jour du mariage, et le couple s'en alla passer quelques semaines sur le continent. Ils étaient de retour et installés depuis un mois dans une maison de Earl's Court, quand un matin, vers midi, Jasper apparut, comme par hasard. Dora était en train d'écrire, — n'ayant jamais songé à déserter la littérature. Le boudoir où elle se trouvait n'aurait pu être plus coquet ni mieux approprié aux traits charmants qui caractérisaient la jeune maîtresse du logis. Mrs Whelpdale n'affectait point du tout le laisser-aller artiste ; vêtue de clair, elle était si délicieuse que Jasper lui-même s'arrêta sur le seuil avec un sourire d'admiration.

— Ma parole ! s'écria-t-il, je suis fier de mes sœurs ! Comment as-tu trouvé Maud, hier soir ? Superbe, n'est-ce pas ?

— Elle avait certainement fort bel air. Mais je doute qu'elle soit très heureuse.

— Ça la regarde. Je lui ai dit assez nettement mon opinion sur Dolomore. Mais elle était si pressée !

— Tu es odieux, Jasper. Il te paraît inconcevable qu'un homme ou une femme puisse être désintéressé quand il s'agit de mariage ?

— Point du tout.

— Maud ne s'est, pas plus que moi, mariée pour l'argent.

— Tu te rappelles : « Ne te marie pas pour l'argent, mais cherche là où se trouve l'argent. » Avis admi-

rable ! Eh bien, Maud a fait une sottise. Dolomore est un manant, et elle le sait aujourd'hui. Si elle avait attendu, elle aurait pu épouser un des leaders du jour. Elle est faite pour être duchesse, quant au physique. Mais je n'ai jamais été snob. Je me soucie fort peu des titres ; ce que je considère, c'est la distinction intellectuelle.

— Unie au succès financier.

— Mais c'est ce que le mot distinction signifie. (Il regarda tout autour de lui en souriant). Tu n'es pas mal ici, ma petite. Je voudrais que mère vécût encore !

— Je le désire souvent, bien souvent ! répondit Dora d'une voix émue.

— En regardant les choses du point de départ, on peut dire que nous n'avons pas mal marché. Il t'est maintenant loisible de parler avec dédain de l'argent tant que bon te semble ; mais suppose que tu aies épousé un individu qui ne puisse t'offrir que des garnis ? Que penserais-tu de la vie ?

— Qui a jamais nié la valeur de l'argent ? Mais il y a des choses qu'on ne doit pas sacrifier pour l'acquérir.

— Sans doute. Eh bien, j'ai des nouvelles à t'apprendre, Dora. Je songe à suivre ton exemple.

Le visage de Dora prit une expression d'attente grave.

— Et qui est-ce ?

— Amy Reardon.

La jeune femme se détourna d'un air de profond déplaisir.

— Tu vois que je suis moi-même désintéressé, continua-t-il. Je pourrais trouver une femme ayant de la fortune et une position sociale. Mais je choisis Amy de propos délibéré.

— C'est un choix abominable !

— Non pas : un choix excellent. Je n'ai encore jamais rencontré de femme si bien faite pour m'aider dans ma carrière. Elle a un rien d'argent qui nous servira la première et la seconde année...

— Qu'a-t-elle donc fait du reste, alors ?

— Oh! les dix mille pounds sont intacts! mais ça ne peut pas compter sérieusement. Cela servira à sauvegarder les apparences jusqu'à ce que j'arrive à mon poste de directeur, et le reste. Nous nous marierons, je pense, au commencement d'août. Je veux te demander d'aller la voir.

— Jamais de la vie! Je ne pourrais pas être polie pour elle.

Le visage de Jasper se rembrunit.

— Tu as là un préjugé idiot, Dora. Je crois avoir un certain droit sur toi ; je t'ai témoigné quelque bonté...

— Certainement, et je ne suis pas ingrate. Mais je n'aime pas Mrs Reardon, et je ne pourrais prendre sur moi d'être amicale avec elle.

— Tu ne la connais pas.

— Je ne la connais que trop. Tu m'as toi-même appris à la connaître. Ne me force pas à dire ce que je pense d'elle.

— Elle est belle, elle a l'âme élevée, le cœur chaleureux. Je ne sais pas de qualité vraiment féminine qu'elle ne possède. Tu m'offenseras très gravement en disant le moindre mot contre elle.

— Alors, je me tairai. Mais tu ne me demanderas jamais de la voir.

— Jamais?

— Jamais.

— Alors, nous ne serons plus amis. Je n'ai pas mérité cela, Dora. Si tu refuses d'être avec ma femme dans es termes d'une honnête amitié, tout est rompu entre toi et moi. Il te faut choisir. Persiste dans cet entêtement imbécile, et tout est fini entre nous.

— Ainsi soit-il!

— C'est là ta réponse finale?

Dora, maintenant aussi en colère que lui, répondit par une affirmation brève, et Jasper la quitta sur-le-champ.

Mais il était fort improbable que les choses en restassent là. Une affection mutuelle profonde unissait le

frère et la sœur, et Whelpdale ne fut pas long à amener un compromis.

— Ma chère femme, s'écria-t-il, au désespoir devant la calamité menaçante, tu as mille fois raison ; mais, il est impossible de te brouiller avec Jasper, tu n'as pas besoin de voir beaucoup Mrs Reardon.

— Je la déteste ! Elle a tué son mari, j'en suis convaincue.

— Oh ! ma chérie !

— Je veux dire par sa conduite indigne. C'est une créature froide, cruelle et sans principe. En l'épousant, Jasper se rend plus méprisable que jamais.

Néanmoins, trois semaines ne s'étaient pas écoulées, que Mrs Whelpdale allait faire visite à Amy et que sa visite lui était rendue. Les deux femmes étaient parfaitement conscientes d'une antipathie réciproque, mais elles étouffèrent ce sentiment sous une urbanité de convenance. Jasper ne tarda pas à témoigner sa gratitude pour la concession de sa sœur, et de fait, tous ses intimes s'aperçurent très vite que son mariage serait loin d'être uniquement un mariage d'intérêt ; si, auparavant, le jeune ambitieux n'avait jamais été amoureux, du moins cette fois l'était-il.

Une année s'est écoulée. Un soir, à la fin de juillet, M. et Mrs Milvain offrent un dîner à quelques amis de choix. Leur maison de Bayswater n'est ni vaste, ni somptueuse, mais convient admirablement comme séjour temporaire d'un jeune homme de lettres, dont on parle beaucoup aujourd'hui, qui, sûr de l'avenir, se voit déjà en état de réunir à sa table des gens distingués et de bonne compagnie et dont enfin l'incomparable épouse attirerait les hommes de goût dans une demeure bien autrement modeste.

Au physique, Jasper avait grandement changé depuis les dernières vacances qu'il passa chez sa mère à Finden. Quoique à peine entré dans sa vingt-neuvième année, il en paraissait au moins trente-cinq ; sa chevelure s'était fortement éclaircie, tandis que s'épaississait

sa moustache ; une ou deux rides soulignaient ses yeux, sa voix s'était adoucie à la fois et affermie.

Il va sans dire que sa livrée mondaine ne laissait rien à désirer sous le rapport de l'élégance, et dénotait plus de recherche minutieuse qu'on n'en eût constaté chez aucun des autres hommes assemblés dans la pièce. Il riait volontiers et avec un certain renversement de la tête qui semblait traduire un sentiment de triomphe.

Amy ne paraissait pas plus jeune que son âge, mais son type de beauté était, on s'en souvient, indépendant de la jeunesse. Ce soupçon de masculinité, observable en elle à l'époque de son mariage avec Reardon, ne donnait maintenant que l'impression de la grâce consommée d'une femme admirablement faite. On devinait qu'à quarante, à cinquante ans elle serait des plus imposantes. L'inclination de sa tête vers la personne avec qui elle s'entretenait constituait un acte de royale faveur. Elle s'exprimait d'un ton juste assez mesuré pour donner à ses paroles la valeur d'une opinion ; elle souriait avec une pointe d'ironie délicieuse ; son regard vous disait que rien ne pouvait être trop subtil pour sa compréhension.

Les convives étaient au nombre de six, parmi lesquels il ne s'en trouvait pas un d'insignifiant. Du côté des hommes, deux, à peu près de l'âge de Jasper, avaient déjà acquis un nom dans les lettres ; le troisième, romancier, voyait les cabinets de lecture étendre sans cesse le cercle de ses admirateurs. Les trois invités du sexe plus fort, — quoi qu'on en dise, — présentaient un échantillon accompli des types féminins du jour, avec leurs douces lèvres dressées à l'épigramme, et le développement de leur front.

A un certain moment, le romancier fit à Amy une question intéressante.

— Est-il vrai que Fadge quitte le *Current ?*

— Le bruit en court, je crois.

— Il passe à l'une des revues trimestrielles, dit-on, lança une de ces dames. Il devient terriblement autocratique.

— Savez-vous sa délicieuse histoire avec M. Rowland ? Il l'a engagé à persévérer, disant que son dernier ouvrage promettait beaucoup.

M. Rowland était un écrivain d'une réputation méritée, déjà établie alors que Fadge se trouvait encore aux plus bas échelons du journalisme. Amy sourit et conta une autre anecdote du grand directeur. Tout en parlant, elle rencontra le regard de son mari, ce qui peut-être fut cause que la fin de son récit parut assez aimablement dépourvue de piquant, défaut qui ne lui était guère habituel.

Les dames s'étaient retirées quand un des plus jeunes de ces messieurs, parlant d'une certaine revue, fit cette réflexion :

— Thomas prétend toujours qu'elle a été tuée par ce vieux stagiaire pontifiant, Alfred Yule. A propos, on m'a dit qu'il était mort lui-même.

Jasper se pencha en avant.

— Alfred Yule est mort ?

— C'est ce que Jedwood m'a dit ce matin. Il est mort quelque part, à la campagne, aveugle et tombé dans la misère, le pauvre diable !

Tous les convives ignoraient le lien de parenté existant entre leur hôte et l'individu en question.

— Je crois, dit le romancier, qu'il avait une fille intelligente et que c'était elle l'auteur de tout le travail qu'il signait. Cela faisait un sujet de scandale courant dans le cercle de Fadge.

— Oh ! il y avait là beaucoup d'exagération, remarqua Jasper d'un ton doucereux. Sa fille l'aidait, sans doute, mais dans une mesure très légitime. On la voyait souvent au Museum.

On changea de sujet de conversation.

Une heure et demie plus tard, lorsque le dernier invité se fut retiré, Jasper regarda deux ou trois lettres arrivées depuis le dîner et déposées sur la table de l'antichambre. Tout à coup, brandissant une de ces lettres ouvertes, il bondit plutôt qu'il n'entra dans le salon, où Amy lisait un journal du soir.

— Regarde-moi ça ! s'écria-t-il en lui tendant la lettre.

C'était une communication de l'éditeur-propriétaire du *Current*, annonçant que M. Fadge allait prochainement résigner ses fonctions de directeur, et pressentant Milvain quant à son acceptation de la place vacante.

Amy sauta au cou de son mari en poussant un cri de oie.

— Déjà ! Oh ! c'est beau ! C'est glorieux !

— Crois-tu que cela m'eût été offert si nous n'eussions mené depuis peu cette large existence ? Jamais ! Me suis-je trompé dans mes calculs, Amy ?

— T'ai-je jamais cru capable de te tromper ?

Il la pressa ardemment sur son cœur, et plongea ses yeux dans les siens avec une tendresse passionnée.

— L'avenir ne s'éclaircit-il pas ?

— Il a toujours été brillant pour moi, Jasper, depuis que je suis devenue ta femme.

— Et je te dois mon succès, mignonne. Maintenant, le chemin est aplani !

Ils s'assirent sur un divan, Jasper un bras passé autour de la taille de sa femme, comme un jeune amoureux. Quand ils eurent causé longuement, Milvain dit d'un autre ton :

— J'ai appris que ton oncle est mort.

Il lui raconta comment cette nouvelle lui était venue.

— Il faudra que j'aille demain aux informations. Je suppose qu'il y aura une petite note dans le *Study* et quelques autres journaux.

Il se tut et, au bout d'un instant, Amy questionna :

— A quoi rêves-tu ?

— A rien.

— Pourquoi as-tu l'air triste ? Oui, je sais, je sais. Je tâcherai de te pardonner.

— Je ne peux m'empêcher de penser par moments à cette pauvre fille, Amy. La vie lui sera plus facile maintenant qu'elle n'a plus que sa mère à nourrir. Quelqu'un a parlé d'elle ce soir et répétait ce mensonge de Fadge que tous les écrits de son père étaient d'elle.

— Elle en aurait été capable. Je dois te faire l'effet d'une femme bien nulle en comparaison d'elle, n'est-ce pas ?

— Ma chérie, tu es une femme idéale, et la pauvre Marian n'était qu'une bonne écolière. Sais-tu, je ne pouvais jamais m'empêcher d'imaginer que ses doigts étaient tâchés d'encre. Le ciel me préserve de parler malicieusement ! Cela me semblait touchant alors, car je savais qu'elle travaillait dur.

— Elle a presque ruiné ta carrière, souviens-t'en.

Jasper garda le silence.

— Tu ne veux jamais en convenir et tu as tort.

— Elle m'aimait, chérie.

— Peut-être ! comme une écolière peut aimer. Mais tu ne l'as jamais aimée, toi ?

— Non.

Amy scrutait sa physionomie tandis qu'il parlait.

— Son image est très pâle devant mes yeux, reprit Jasper, et bientôt je serai à peine capable de me la rappeler. Oui, tu as raison ; elle a failli me perdre. Et pas seulement en un sens. La pauvreté et la lutte, en de semblables conditions, auraient fait de moi un être exécrable. Dans l'état actuel, je ne suis pas un trop triste sire, Amy ?

Elle rit, et lui caressa la joue.

— Non, je suis loin d'être un triste sire. Je suis bienveillant à tous ceux qui le méritent. Je me plais à être généreux en actes et en paroles. Crois-moi : il y en a plus d'un qui aimerait à être généreux et que la nécessité rend méprisablement mesquin. Que de vérité dans ce mot de Landor : « On a répété assez souvent que le vice mène à la misère ; ne se trouvera-t-il personne pour proclamer que la misère mène au vice ? » J'ai bien des faiblesses pouvant tourner au vice ; mais je suis maintenant bien loin de la possibilité de devenir vicieux. C'est vrai qu'il existe des êtres qui, comme Fadge, semblent s'enfoncer de plus en plus dans la vilenie, à mesure qu'augmente leur prospérité, mais ce sont des exceptions. Le bonheur est le tuteur de la vertu.

— Et l'indépendance la racine du bonheur.

— C'est vrai. « Le glorieux privilège d'être indépendant. » Oui, Burns comprenait la question. Mets-toi au piano, chère ; joue-moi quelque chose. Si je n'y prends garde, je vais donner dans le Whelpdale et célébrer ma « bénédiction ». Ah ! n'est-ce pas un lieu admirable que la Terre ?

— Pour les riches.

— Oui, pour les riches. Que je plains les pauvres diables !... Joue quelque chose. Ou mieux encore, si tu voulais chanter, mon rossignol !

Et Amy joua d'abord, puis chanta ; et Jasper se renversa doucement et s'abîma dans une rêverie de félicité.

FIN

ÉDITIONS DE

23, boulevard des Italiens, 23

Dernières publications

Dr J. C. Mardrus. .	*Le Livre des Mille Nuits et Une Nuit*, trad. littérale et complète du texte arabe, 11 vol. in-8, parus, chaque volume . . .	7 fr.
Georges Ancey . .	*Ces Messieurs*, comédie en 5 actes 1 vol. in-18.	3.50
Tristan Bernard .	*Un Mari pacifique*, roman, 1 vol. in-18.	3.50
René Boylesve . .	*La leçon d'amour dans un parc*, roman, 1 vol. in-18.	3.50
Alfred Capus. . .	*Faux Départ*, roman illustré par Cappiello, in-vol. in-16. .	3.50
	La Veine, comédie, 1 vol. in-18.	3.50
Maurice Donnay .	*La Bascule*, comédie, 1 vol. in-18.	3.50
Alfred Jarry. . .	*Le Surmâle*, roman, 1 vol. in-18.	3.50
Franc-Nohain. . .	*Le Pays de l'instar*, 1 vol. in-18.	3 50
Ch.-Louis Philippe.	*Bubu de Montparnasse*, roman, 1 vol. in-18	3.50
Quevedo	*Pablo de Segovie*, roman, trad. Rosny, 1 vol in-18 jésus . . .	3.50
J.-H. Rosny. . . .	*Thérèse Degaudy*, roman, 1 v. in-18	3.50
Henryk Sienkiewicz	*Quo Vadis*, roman, 1 vol. in-18 .	3.50
—	*Par le Fer et par le Feu*, roman, 1 vol. in-18	3.50
—	*Le Déluge*, roman, 1 vol. in-18.	3.50
—	*Messire Wolodowski*, roman, 1 vol. in-18	3.50
Mark Twain . . .	*A la dure*, roman, 1 vol in-18 jésus	3.50
J.-L. Talon	*La Marquesita*, roman de mœurs espagnoles, 1 vol. in-18 jésus .	3.50

Envoi franco contre mandat

Imp. Ch. Renaudie, 56, r. de Seine, Paris. — 6132